JANUARY
1925.

26.0.E.
281312

LA CIVILISATION FRANÇAISE

DANS LE DÉVELOPPEMENT

DE L'ALLEMAGNE

DU MÊME AUTEUR

Les Armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche. Plon, 1893 ..... 1 vol.
La Hongrie contemporaine. Le Soudier, 1891..... 1 vol.
L'Autriche contemporaine. Illustré. Chailley, 1894. 1 vol.
La Hongrie millénaire. Illustré. Chailley, 1896..... 1 vol.

EN PRÉPARATION

La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne (*Temps modernes*)..... 1 vol.
Guide historique et littéraire de la Hongrie.... 1 vol.

C5HEc

RAOUL CHÉLARD

—

LA CIVILISATION FRANÇAISE DANS LE DÉVELOPPEMENT DE L'ALLEMAGNE

(MOYEN AGE)

TORONTO LIBRARY

164999.
15.9.21

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCM

DC
33
C43

A LÉON SAY

PRÉFACE

Nul esprit cultivé n'ignore que la France a rendu d'énormes services à la civilisation du monde entier; c'est là un fait qui est ancré dans la mémoire publique et presque devenu un lieu commun. Michelet dit dans son *Entretien des nations avec l'historien :*

« Comme elle est pâle, cette France ! — Elle a versé « son sang pour vous. — Qu'elle est pauvre ! disent les « nations. — Pour votre cause, répond l'historien, elle « a donné sans compter, et n'ayant plus rien, elle a dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le « donne, et c'est de quoi vous vivez. — Non, ce n'est « pas le machinisme industriel de l'Angleterre, ce « n'est pas le machinisme scolastique de l'Allemagne « qui fait la vie du monde, c'est le souffle de la France. »

Et Guizot, d'ajouter dans son *Histoire de la civilisation en Europe :* « Il ne faut flatter personne, pas même « son pays, mais je crois qu'on peut dire sans flatterie, « que la France a été le centre, le foyer de la civilisa- « tion de l'Europe. »

Le fait, malgré les rivalités politiques, est également reconnu en Allemagne. Quiconque connaît les Allemands a certainement été frappé de l'attention démesurée, exagérée, qu'ils ont l'habitude de donner aux événements de l'Occident, de cette espèce de prestige historique, qui est comme un vieux pli de leur conscience populaire, dont ils entourent toute chose venant de l'ouest, *vom gebildeten Westen*, *vom gebildeten Abendland*, vieille et traditionnelle source de lumières ; et, par occident, ils entendent nettement désigner d'abord la France comme centre, puis, par extension, la Belgique, la Suisse, le Luxembourg et la Germanie rhénane, en un mot l'ancienne Gaule romaine.

Cependant, outre ces constatations, passées, à force d'être répétées, dans le langage banal, vous aurez beau fouiller les bibliothèques et les archives, autant chez nous qu'ailleurs, pour trouver une étude tant soit peu rationnelle sur cet intéressant sujet du rayonnement de la civilisation française à l'Étranger. Le problème sociologique est posé ; certes, la France a été le foyer des civilisations modernes, mais comment, de quelle manière, à quelle époque, dans quelle proportion, pourquoi, en raison de quelle loi sociologique a-t-elle ainsi travaillé au progrès général ou particulier de tel ou tel peuple ? Personne n'a encore songé à répondre à ces questions, aucun historien, aucun philosophe n'a encore cherché à établir aussi scientifiquement le bilan, la part de la France dans le grand travail des civilisations modernes. Augustin Thierry, dans ses *Lettres sur l'Histoire de France*, insiste sur la nécessité de ce travail. Guizot, qui, même dans son *Histoire de la civili-*

sation en Europe, où il aurait dû la traiter du moins dans ses grandes lignes, ne fait qu'effleurer la question, donne cependant à entendre qu'il sera indispensable de l'élucider un jour. Auguste Brachet, dans sa belle *Grammaire historique de la langue française*, se cantonnant dans sa spécialité, dit : « Ce serait un beau chapitre d'histoire littéraire à traiter que celui de l'influence de la littérature française à l'Étranger », mais il s'arrête à cette perspective. L'écho de sa voix n'a été entendu que par un ou deux spécialistes, insuffisamment documentés sur l'ensemble, pour résoudre même ce côté particulier. Michelet, Duruy, Amédée Thierry, Gaston Paris, et bien d'autres encore, ont désigné ce travail, comme de première et de plus haute utilité nationale.

Chose bizarre, si, en France, on a reconnu l'importance de cette étude sans la faire, en Allemagne et en ce qui concerne ce pays, ç'a été le contraire ; ici elle a tenté plusieurs spécialistes, sans qu'elle soit un besoin national. Il est vrai que nul historien allemand ne saurait remonter à l'origine d'aucun courant, d'aucun facteur du développement de son pays, sans se heurter, pour ainsi dire, à la frontière française ; mais c'est tout en l'honneur de la science allemande que d'avoir résolument et ouvertement mis en lumière les sources et les racines françaises du progrès germanique. Ici encore, je le répète, aucun travail raisonné et d'ensemble n'existe ; mais le nombre des différents domaines de la civilisation qui ont été étudiés est assez grand pour que l'ensemble ne présente plus trop de lacunes, et puisse se réunir facilement en un tout homogène. Les spécialistes,

cependant, la plupart du temps, s'ignorent profondément les uns les autres : les archéologues d'art, — nous ne citons que les travaux saillants, qui ont fait école, — Schnaase, Lübke, Henri Otte, Dr Robert von Dohme, ont exposé le développement et l'importation de l'architecture romane et gothique en Allemagne, par les Pères de Cluny et les Frères de Cîteaux. E. Sackur, Fr. Winter, l'illustre Wattenbach, ont fixé et étudié la diffusion des Ordres monastiques français dans leur pays et ses conséquences morales au point de vue général. F. Wilhelm Rettberg, Dr Albert Hauck, dans son travail magistral, Dr S. Friedrich, historiens ecclésiastiques, nous ont donné, entre mille documents du plus haut intérêt pour la partie générale de la question, les itinéraires des missionnaires franco-romans, ou agents anglais des anciens rois de France, qui implantèrent le christianisme parmi les Germains aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, y fondèrent les premières abbayes, les premiers évêchés et les premières écoles, centres primordiaux de toutes les lumières à venir. Le célèbre W. Wackernagel, Frédéric Dietz, l'illustre philologue des langues romanes, et, d'après eux, Aug. Koberstein, nous ont fait assister à la naissance de la littérature allemande, sous l'influence du souffle de la littérature chevaleresque française, au temps des Croisades. Le Tyrolien H. Denifle, Dr Alex Budinszky, ont étudié et mis en évidence la filiation entre les hautes écoles et les Universités françaises et celles allemandes, qui sont notre œuvre.

Un jour que j'entretenais de la question le regretté Léon Say, lui exposant mes craintes qu'aucun histo-

rien français n'entreprît de sitôt ce travail d'initiative qui ne relève d'aucune école et pour lequel il est nécessaire de puiser en soi et les forces — car il est pénible — et les règles, lui démontrant que les mérites de la France pour le développement des nations en général et de l'Allemagne en particulier risquassent fort ainsi d'être définitivement noyées dans les interprétations procédant des animosités politiques et du chauvinisme local dont les historiens ne peuvent que très rarement se défaire complètement, il me répondit : « Faites-le donc, commencez vous-même », et là-dessus me fit ressortir que, élevé en Allemagne, en parlant la langue, y ayant des parents et de nombreuses relations, m'y rendant souvent, de plus, y ayant puisé cette idée, y ayant constaté le fait, m'y étant instruit, renseigné, et documenté sur les sources et la manière de l'élucider, il me serait peut-être bien plus facile de le mener à bonne fin qu'à tout autre. Avec cette rapidité et cette lucidité d'assimilation qui le caractérisaient, il avait aussitôt embrassé toutes les conséquences de la thèse.

« La bourgeoisie, ajouta-t-il, arrivée au faîte de sa toute-puissance, y a apporté tous ses défauts originels : étroitesse d'esprit, égoïsme particulariste et casanier, chauvinisme borné, esprit de clocher, dilettantisme et absence d'esprit de critique, ignorance crasse et prétentieuse ; sous cette influence, nous risquons de perdre tout principe d'expansion et de nous réduire, de nous diminuer nous-mêmes numériquement et qualitativement aux proportions d'un peuple de boutiquiers de quartier, de petits rentiers sans horizon, faisant un monde de leurs intérêts personnels, de leurs querelles

de carrefours, et dont le patriotisme consiste à détester le voisin méchamment, impuissamment et mesquinement. Notre histoire commence à manquer de perspective, de terrain ; la glorification perpétuelle, pour flatter le snobisme des masses, de quelques personnages historiques consacrés, jusque dans leurs faits et gestes les moins importants, a rétréci, au lieu de l'élargir, le terrain des études, et nous voici acculés au fait paradoxal, inouï, de mieux connaître la couleur des redingotes de Bonaparte que le rôle de la France parmi les nations ; du reste, vous savez tout cela aussi bien que moi. Il ne faut jamais regretter d'avoir travaillé, selon sa conviction, au bien de son pays ; qui vous dit qu'autour du petit point que formera votre livre, quelques écrivains éclairés et patriotes ne traceront pas un ou deux grands cercles capables d'intéresser une partie de l'opinion publique ; il n'y a rien qui stimule les esprits actifs comme le souvenir d'anciennes gloires. La France est la patrie des crises et des convulsions, dont chacune a précédé un nouvel élan ; êtes-vous bien sûr que la crise qui nous étreint actuellement soit une crise de décadence finale ; je ne le crois pas ; et vous, qui avez étudié l'histoire de son essor civilisateur, vous ne le croyez pas non plus ; or, en faisant défiler un à un ces splendides rayons de lumière, sortis de France, comme du feu d'un phare ; en nous démontrant, preuves à l'appui, qu'une nation qui ne fait plus tache d'huile parmi ses voisins se recroqueville, se ratatine et disparaîtra, vous rendrez certainement service à votre pays. Vous lui rendrez même plusieurs services : l'indifférence de notre public, en ce qui concerne les autres nations, est

aussi proverbiale que dangereuse; cette ignorance, crasse, absurde, nous a coûté 1870; l'on n'est fort que lorsqu'on connaît bien ses amis et ses ennemis; cela seul peut nous préserver d'enfantines illusions; peut-être, en initiant ainsi votre lecteur, par un véhicule français, aux choses d'Allemagne, l'y intéresserez-vous davantage; — puis le prestige qui entoure la France, prestige historique, résultat de ses antécédents de civilisatrice de peuples, n'existe qu'à l'état inconscient de souvenirs vagues dans l'âme des étrangers; en l'élucidant, en lui donnant du relief et de la vie par l'étude de ses causes et de ses effets, vous ne risquez que de l'agrandir. Et pour finir : la France et l'Allemagne ne sont pas des ennemies irréconciliables; s'il y a deux peuples destinés un jour à exercer l'hégémonie intellectuelle et pacifique dans le monde, ce sont eux; vous démontrez que l'Allemagne civilisée n'est autre que l'enfant, la fille de la vieille France, toutes deux filles de la Gaule latine, que leurs divisions ne sont que des querelles de ménage, que par conséquent ces querelles sont artificielles et appelées à disparaître, car les deux nations sont sœurs; — que par conséquent la paix s'impose par la logique!... »

Ce fut sous l'empire de ces réflexions que je me mis, il y a environ dix ans, à classer et à compléter mes notes de voyages d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Comme toujours, la matière s'agrandit à mesure qu'avançaient les études. Les temps modernes m'intéressaient presque seuls au commencement; j'eusse voulu faire du moyen âge une simple introduction; mais je m'aperçus bientôt que le véritable feu sacré, le principe primordial de son développement ultérieur fut ino-

culé à la Germanie par la France mérovingienne, carlovingienne et capétienne. Là, je me heurtais au vague des souvenirs, souvent à la mauvaise foi ou à une manière un peu cavalière des historiens de passer sur ces époques en les liquidant par quelques lieux communs ou quelques idées reçues; il fallut les ranimer, leur rendre la plastique et la vie pour en saisir le sens, ce que j'obtins par la lecture assidue d'Augustin Thierry, de Gaston Paris, de Chateaubriand, de Guizot, des *Jahrbücher des fränkischen Reiches*, par Abel, des diverses *Kirchen Geschichten Deutschlands* (*Hist. ecclés. d'Allemagne*) par Hauck, par Friedrich et par Rettberg; après quoi je pus remonter aux sources d'après *Regestes* de Böhmer et les *Monumenta Germaniæ historica*, pour en revenir ensuite aux annalistes, biographes et historiens appréciateurs.

Je vis bientôt que l'idée de fondre le tout en un seul ouvrage dut être abandonnée. Plus j'étudiais la matière, plus je m'apercevais que l'Allemagne mérovingienne et carlovingienne n'avait été, pour la politique expansive de nos rois, qu'une terre coloniale, une espèce d'hinterland, où ils implantaient leur pouvoir, grâce certainement à leurs propres affinités germaniques, mais en procédant, exactement comme les grandes puissances modernes dans les colonies, par voie d'expéditions armées, de missions religieuses et de traités de protectorat avec les chefs indigènes.

Cette partie devait donc être traitée géographiquement, par étapes régionales, pas à pas. Il fallait ici faire assister le lecteur pour ainsi dire territorialement à la naissance de l'Allemagne, qui, avant la venue des

Gallo-Francs, était un peuple de cultivateurs guerriers disséminé à travers d'immenses forêts et des marécages, par fermes isolées, groupé par tribus ne possédant aucune ville, aucun centre ; la première centaine de villes, premiers foyers de lumières et modèles de créations nouvelles, sont de fondation gallo-franque issues d'abbayes ou d'évêchés créés, à titre de stations de mission, par les rois de France, d'abord le long de nos frontières et ensuite, graduellement, de plus en plus vers le centre est. Ce travail d'érosion, d'infiltration, ne se termine que vers les XIIe et XIIIe siècles, où nous voyons encore les Frères de Cîteaux et les Pères de Prémontré, le plus souvent venus de France, occupés à défricher, à pourvoir d'abbayes et de villes, qui en sont les émanations, l'extrême nord-est allemand, les marches de Brandebourg, le Mecklembourg, la Lusace, la Poméranie et les confins de la Pologne.

Jusque vers cette époque et au delà, c'est-à-dire jusque presque vers la fin du moyen âge, se poursuit également l'organisation, la vivification de tous les centres ainsi fondés par le souffle des progrès qui, sur les entrefaites, se sont accomplis en France ; tour à tour Saint-Gall, Wissembourg-sur-Lauter, Fulda, Werden, Salzbourg, Freising, etc., etc., autant de filles françaises, brillent par les lumières que leurs écoles et leurs écrivains avaient empruntées à la France et répandent à jet continu sur leur pays, action qui, pour être exposée clairement, pour se dessiner graduellement telle qu'elle s'est produite, avait également besoin d'être suivie géographiquement d'occident en orient.

Tout autre est le travail de la diffusion des lumières

françaises, une fois toute l'Allemagne organisée, la première assiette de la civilisation créée, c'est-à-dire de la fin du moyen âge à nos jours ; à partir de ce moment, qui coïncide avec celui où la civilisation se laïcise, passe lentement des mains du clergé dans celles de l'élément profane, le plus ou moins de rapprochement de la frontière française n'a plus une influence aussi directe sur la marche du progrès ; les courants civilisateurs s'établissent directement en raison des relations plus ou moins étroites, soit politiques, soit autres, des divers pays allemands avec la France, même des plus orientaux, et selon les capacités et la réceptabilité des races germaniques auxquelles appartiennent leurs habitants. Cette partie devait donc suivre un plan tout différent ; c'est pour cela que je l'ai réservée pour le second et dernier volume de l'ouvrage, consacrant le premier au moyen âge seulement.

Il ne me reste, pour finir, qu'à remercier MM. les Ministres de l'Instruction publique et des Affaires étrangères de l'appui dont ils ont bien voulu m'honorer pendant mes derniers voyages d'études.

RAOUL CHÉLARD.

Paris, février 1900.

INTRODUCTION

Mes auteurs, que je n'ai choisis que parmi ce que l'Allemagne possède de plus rigoureusement et de plus impartialement scientifique, sont tous de l'avis, — avis que je n'ai pas voulu avancer sans m'appuyer sur leurs témoignages consacrés, vu la note chauvine, qui jette si souvent de si cruelles dissonances dans l'harmonie de l'histoire, — que l'Allemagne, pour son développement, a emprunté fort peu de choses à l'Italie : quelques idées sporadiques, quelques petits germes de progrès recueillis au cours des nombreuses expéditions guerrières des empereurs contre les Papes, ou de relations autres plus pacifiques, mais plus rares, germes la plupart presque aussitôt perdus comme graine en terrain rocheux.

Il ne reste donc, comme fondatrice de sa civilisation, que la France, et cela se comprend lorsqu'on aura jeté un regard sur la carte de l'Europe. Les anciennes civilisations, dans leurs déplacements successifs, gravitaient, allant d'orient en occident, autour du bassin

de la Méditerranée, contrée géographiquement et infranchissablement séparée de la barbarie septentrionale par la muraille des Alpes, prolongée par celle des Balkans. Rome en fut le dernier dépôt. Le chemin de ses conquêtes en Germanie passait par la Gaule, seule trouée par laquelle l'Europe du nord communique naturellement avec l'Europe méridionale. Ce que Rome a cherché à fonder en Allemagne directement par-dessus les Alpes, la Rhétie (Suisse, Vorarlberg), la Norique (Tyrol, Bavière cisdanubienne, Salzbourg), la Pannonie (Hongrie sud occidentale) ne fut jamais que politiquement intenable à la longue et successivement abandonné dès les premiers chocs des Germains contre la frontière, malgré un formidable outillage de défenses militaires. Ne lui restait, comme soumises à son influence d'une manière durable, que les régions germaniques soudées à la Gaule, la plus belle, la plus prospère et la plus brillante intellectuellement de ses colonies européennes. C'est le chemin que devait prendre sa civilisation pour contaminer, si je peux m'exprimer ainsi, la barbarie septentrionale et la transformer en une société policée.

En Gaule, bientôt, les premières colonnes de Germains se heurtaient à un élément latin d'autant plus puissant qu'il était le mélange de jeunes croisements celtiques et gaulois; ce choc produisit la chute de l'Empire; la Gaule, déchirée par les barbares, fut arrachée de la métropole et isolée; les Germains s'en emparèrent, mais furent absorbés par sa civilisation, non sans l'altérer et lui apporter l'élément d'un nouveau sang; sur la société gallo-romaine vint ainsi se greffer

la semi-barbarie d'une société gallo-franque ou gallo-germanique. Le mélange produisit, dès le VIIe siècle, la société romane ou franco-romane, dans laquelle les germes latins sont puissamment mitigés par de vieilles traditions germaniques, rendant ainsi la civilisation romaine plus sympathique, graduellement plus accessible, plus adaptable au monde germain. C'est là la cause première, la raison ethnique, le principe fondamental de l'influence considérable que les idées françaises, dès la fondation de la monarchie, n'ont cessé d'exercer sur tous les peuples de souche allemande et, par ricochet, aussi sur les autres, voire même, dans une mesure fort appréciable, sur les anciens peuples latins.

Les Francs saliens, genre de brigands militaires habitant depuis longtemps le sol gaulois, tolérés à titre d'auxiliaires de Rome, contre leurs congénères de Germanie, et qui furent, vers 486, mobilisés, par le clergé latin d'entre Ardennes et Loire, dans le but de battre en brèche l'hérésie de l'arianisme se répandant au sud et au sud-est, ne s'étaient pas plus tôt emparés du pouvoir sous leur *konig*, ou chef, Chlodowig (Chlovis Ier) qu'ils retournèrent leurs armes contre la poussée germanique qui pesait derrière eux sur le Rhin. Quels que furent les prétextes de ces guerres fratricides, elles étaient dictées par l'instinct de conservation ; elles furent le point de départ de la politique d'annexion de nos rois en Allemagne, pendant le moyen âge, et aboutirent à englober complètement ce pays dans l'immense empire de Charlemagne.

A mesure que cette poignée de Francs se civilisait

au contact des vieilles cités gallo-romaines, ses moyens et sa puissance d'action expansive s'augmentaient; déjà, cent ans après le coup d'État qui fit de l'obscur chef de bande Chlovis, un roi chrétien, c'était tout un système politique d'expansion, rustiquement et sauvagement mené, mais admirablement compris, une véritable colonisation.

Si vous dépouillez de leur caractère archaïque les personnages qui, dès ces premiers temps, partaient des villes gauloises pour aller évangéliser les tribus germaniques au-delà des Vosges, et au besoin pour s'y faire massacrer, si vous les dégagez du fatras religieux dont l'ignorance, la légende ou la foi aveugle les ont, avec le temps, entourés, vous retrouverez exactement, à l'éducation près, le missionnaire qui, aujourd'hui, se fait massacrer en Chine ou au Soudan : saint Fridolin, l'admirateur de saint Hilaire de Poitiers, qui *travailla* en Suisse et fonda l'abbaye de Säckingen, près Bâle; les Irlandais Colomban et saint Gall, ce dernier fondateur de Saint-Gall; le Langrois Eustase, qui travailla jusqu'en Autriche ; le Poitevin Emmeran, fondateur de Ratisbonne; le Parisien Corbinien, fondateur de Freising en Bavière, et tous les autres « saints » des VIe, VIIe ou VIIIe siècles, ne furent guère autre chose. Munis de pouvoirs du roi, — aujourd'hui nous dirions du Gouvernement, — avec des instructions bien précises, dans lesquelles l'intention de resserrer par la religion les liens de dépendances qu'avaient créés les armes sont très visibles. Ils partent, accompagnés d'une petite troupe de collaborateurs dévoués, choisissent un point stratégique, à proximité d'une base d'opérations pour

couvrir au besoin leur retraite, ou s'enfoncent courageusement et sans souci dans l'intérieur païen, s'établissant près d'une rivière, d'un lac, à l'intersection de deux sentiers, et, avec des troncs d'arbres et des branchages, construisent une petite église et quelques cabanes-abris. Voilà un monastère allemand du VIIe ou du VIIIe siècle.

En gagnant la confiance, en se mettant dans l'intimité du chef de la localité, ils deviennent les agents politiques, les espions les mieux renseignés, les plus actifs et les plus appréciés des rois de France. Viennent les cadeaux, les dotations, les mille petits fruits des intrigues, résultat de leur empire sur les femmes et sur les âmes simples, les héritages, les bonnes œuvres. Avec la métropole, qui n'est guère éloignée, on entretient les meilleures relations ; une entreprise cloche-t-elle sur les lieux, on y court se faire protéger en haut lieu, puis on revient retravailler au succès ; on ramène des recrues, des livres, des lois écrites, que le roi veut imposer et pour lesquelles on préparera le terrain, des ustensiles d'églises, des sculptures saintes, des cadeaux aimables pour les ouailles, peut-être un petit plan pour la construction d'une nouvelle église en pierre et de quelques cellules, raccourcis un peu primitifs du modèle d'une de ces majestueuses abbayes françaises dont on ne parle qu'avec respect; on organise une collecte parmi les néophytes riches des environs, on fait venir de France des maçons ou on se fait maçon soi-même, puisque, dans le pays, l'on ne sait pas encore construire en pierre ; puis la bâtisse se termine, à l'ébahissement des habitants, ornée à l'intérieur de

beaucoup de clinquant criard pour mieux impressionner la foule. Voilà l'abbaye allemande du VIIIe ou du IXe siècle, selon sa distance de la frontière gallo-franque.

Toute abbaye française qui se respecte a, de mémoire d'homme, une école, une bibliothèque, des copistes ; Saint-Martin de Tours, Metz, Mayence, Fontenelle, Saint-Victor de Marseille, Ligugé, Lyon, Saint-Amand, passent pour être admirablement organisées sous ce rapport. L'amour-propre local veut qu'on les imite, ou, du moins, qu'on les approche ; on y envoie de jeunes moines, on les y fait instruire, on leur fait copier des livres ; revenus de France ces écolâtres organisent l'école et la bibliothèque, enseignent, cherchent à égaler leurs maîtres français, appliquent leur science et leurs principes.

Si, à l'ouest des Vosges, on avait depuis longtemps pris l'habitude de traduire, dans cette langue romane que parlait le peuple de Gaule, quantité d'écrits sacrés afin de les mieux propager, on fait de même maintenant en Allemagne ; mais la langue tudesque est rebelle à l'écriture ; alors on combine, on essaye, on réussit : naissent les premiers chants d'églises, les premières prières, le *Pater* en allemand. L'on n'a qu'à continuer dans cette voie : la littérature allemande est fondée.

Entre temps quantité de gens, serfs, roturiers, colons et seigneurs sont venus se fixer aux environs de l'abbaye, dont les ateliers et l'école ont formé des élèves qui s'établissent ; chacun construit sa maison, autant que possible en pierre ; parmi cette population d'aucuns ont

fait campagne en France dans les armées des maires du palais ou de l'empereur, soit contre les Arabes, soit contre les Nortmans, et y ont vu comment on fortifiait les villes ; à l'approche des terribles Hongres ou Magyars, l'agglomération s'entoure de murailles sur ce modèle, tandis que les seigneurs de la région, en relations plus suivies avec la cour, qui réside presque toujours à Paris, en ont fait autant depuis longtemps pour leurs châteaux. Voilà une première ville allemande avec sa première population d'artisans, telles que Fulda, Saint-Gall, Hambourg, Brême, Hildesheim, Osnabrück, Minden, Paderborn, et que vous rencontrerez, toujours proportionnellement à son éloignement de France, soit au IXe, soit au Xe siècle.

Mais le traité de Verdun a déchiré l'Empire carlovingien ; l'Allemagne s'est séparée de la France, tel un fruit mûr qui tombe de son arbre ou un enfant devenu majeur qui s'établit. Les liens politiques n'existent plus, ni la suzeraineté de l'Eglise gallo-franque sur les établissements religieux, qui sont abandonnés à leur sort. N'importe, la France agit toujours. Séparée de son contrepoids moral, la sauvagerie du barbare Germain reprend le dessus ; les mœurs policées sont de trop fraîche date pour qu'il n'y ait pas rechute ; les abbayes deviennent de mauvais lieux ; les moines brûlent les églises, vendent les bibliothèques, introduisent des femmes dans les monastères ; des gens d'armes tiennent garnison dans les couvents de religieuses. La France, elle, a combattu dans son sein, un siècle avant, un état de choses analogue, suite des guerres intestines sous les derniers

Carlovingiens. Les réformes monastiques les plus sévères, Cluny et Cîteaux, ont jailli de l'excès du mal, apportant la paix et l'ordre intérieurs par la Trêve de Dieu, restaurant l'art par la création des styles roman et gothique, ranimant la foi et élargissant l'horizon intellectuel par les Croisades. L'Allemagne se jette tête baissée dans ce mouvement de renaissance, y nage à la dérive, en tire tous les profits, réforme sa vie monastique tout entière, se couvre d'édifices somptueux, de châteaux d'après le modèle français, s'en va en Terre Sainte, aux trousses de la France, en rapporte les idées nouvelles que l'on sait, introduit la Trêve de Dieu et en fait la base de son futur code de justice, de la future richesse de ses villes, devient chevaleresque et polie, copie nos trouvères, en tire les racines de toute sa littérature profane et, finalement, dépasse les bornes en donnant dans une gallomanie dont les traces se rencontrent encore de nos jours. Au XIIe et au XIIIe siècle, il n'est plus d'Allemand qui ne veuille passer pour un demi-Français ; les châteaux allemands regorgent d'instituteurs, d'institutrices, de tailleurs, de cuisiniers et de coiffeurs français ; on s'habille à la française ; on se bat, s'arme à la française ; on danse, chante et versifie à la française, de haut en bas de l'échelle sociale.

Paris regorge de fils de famille allemands ; son Université arrivée, à cette époque, à l'apogée de sa célébrité, est le rendez-vous de tout ce que l'Allemagne possède de titré et de distingué ; on y rencontre des héritiers d'empereurs et de rois, des ducs, des princes, des barons, des seigneurs ; il y a des roturiers,

futurs grands-maîtres allemands ès sciences. Ils s'en retournent tous là-bas, emportant avec eux les modèles de nos institutions, notre esprit, nos idées. Charles IV, élevé à Paris, n'est pas plus tôt élu au trône de l'Empire qu'il fonde la première Université allemande, celle de Prague, à l'instar de celle de Paris, et aussitôt quatre souverains allemands de l'imiter dans leurs capitales respectives, ce sont : Vienne, Cologne, Heidelberg, Erfurt, qui empruntent à Paris jusqu'à leurs premiers professeurs.

Examinons cet ensemble de faits sous d'autres points de vue : « L'infiltration de la civilisation fran-« çaise en Allemagne, dit Fr. de Höher (*Histoire de la* « *civilisation des Allemands au moyen âge*, t. II, « p. 80 et suiv.), fut pour les Allemands un grand « bienfait. Le contact des Gallo-Latins, disputeurs, « arrogants et d'esprit fort développé, les incita à la « pensée à imiter ceux-ci, à perfectionner, d'après « les modèles gaulois, leurs institutions primitives. » Certes, la dépendance politique des diverses tribus germaniques à l'égard des premiers rois de France fut la cause première de l'intronisation des idées françaises parmi elles.

Mais cette action ne fut pas toujours uniforme, elle subit des intermittences et des éclipses dues à la marche des événements politiques à l'intérieur de la France. Ainsi l'avènement, lent et successif, du pouvoir des Carolins, race germanique d'Austrasie, amena à l'hégémonie des éléments barbares, incapables de continuer l'action civilisatrice expansive franco-gauloise, action qui, sous les derniers Mérovingiens, commen-

çait cependant à devenir pacifiquement bienfaisante.

On a souvent fait remarquer que les missionnaires qui prirent, à ce moment d'effacement, la succession des missionnaires gallo-francs en Germanie, furent des Irlandais et des Anglais. Certainement ; mais il faut être bien ignorant de l'histoire du moyen âge allemand pour supposer qu'ils fondèrent quoi que ce fût d'irlandais ou d'anglais, n'étant, en effet autre chose qu'une espèce de légion étrangère ecclésiastique au service des rois de France, lesquels momentanément manquaient de personnel national capable ; toutes leurs fondations en Allemagne sont puisées à des sources gallo-franques, autorisées, dotées, appuyées, organisées par nos rois, sans la protection desquels ils ne pouvaient faire un pas de l'autre côté du Rhin.

Leur appui le plus puissant ce fut Charlemagne, dont l'esprit et l'activité firent faire un pas si énorme au progrès allemand. Charlemagne est autant Français qu'Allemand, mais eût-il été Germain pur sang, il n'eût jamais été qu'un Germain ayant parfaitement compris que sa race, devenue omnipotente en Gaule, était en train d'y tuer, par sa barbarie, tous les vieux et précieux germes du progrès. Il restaura l'esprit des vieilles Gaules avec des éléments anglais et italiens, choisis, triés sur le volet, et, ensuite, en collaboration de ces hommes nouveaux, se mit à puiser à pleines mains dans le vieux fonds de la civilisation gallo-romaine, ranimant les vieilles lois, exhumant des prescriptions scolastiques, donnant de la vie à la langue du peuple en faisant, par la force de son autorité, bénéficier l'Allemagne de tout ce qu'il initiait en faveur de la France.

Charlemagne est le grand civilisateur de la Germanie, colonie, dépendance de son Empire qu'il affectionnait particulièrement par affinité de race.

Le travail des missionnaires, la colonisation systématique, l'organisation ecclésiastique du territoire par districts diocésains, résultat de cette dépendance, activèrent cette action, et, en lui donnant le côté moral, rendirent ses effets salutaires et durables, ce qui ne se serait guère produit par la seule souveraineté politique. Dès lors la quarantaine d'évêchés et les deux cents ou deux cent cinquante abbayes fondées au delà du Rhin, pendant les VIIe, VIIIe, IXe siècles, par l'Eglise gallo-franque alors automone et ne relevant des Papes que pour l'essence de la religion, devinrent comme les pores par lesquels le corps germanique aspirait, avec toute la force de sa jeunesse barbare, cette vieille civilisation latine dont la société gallo-franque d'entre Rhin et Loire était la dernière dépositaire, et qu'elle lui avait, en raison de ses propres origines semi-germaniques, pour ainsi dire mâchée, mise à sa portée, rendue accessible. Ces organes, avec le temps, élargirent leurs cercles d'opération, se multiplièrent par filiation et, le pli de l'imitation étant pris, l'habitude étant traditionnelle de recevoir ses lumières de France, tous ensemble continuèrent à puiser, même après la séparation de l'Empire, les idées de progrès nécessaires à leur développement ultérieur, par delà les Vosges et le Rhin, où il y avait toujours du nouveau à prendre.

Il n'est aucun domaine de la civilisation allemande qui ne se ramène à une première source française. Pour la plupart d'entre eux, la France a été et la

fondatrice et la restauratrice à plusieurs moments de dépérissement et, d'une façon permanente, l'inspiratrice, la mère nourrice, la source où l'on a constamment puisé de nouveaux éléments de vie. Les évêchés et les abbayes faisaient tache d'huile sous le rapport administratif et religieux, autant que sous celui de la science, des arts et de l'économie, et du progrès profane en général et cela jusque vers le XIIIe siècle, du moins dans les régions les plus éloignées de France ; leurs écoles propageaient l'écriture, jetaient les bases de l'enseignement public, leurs ateliers initiaient l'habitant aux arts et aux métiers, et leurs exploitations agricoles donnaient l'exemple de la culture foncière, de l'épargne, du commerce, des échanges. Les évêques et les abbés, la plupart du temps Français eux-mêmes ou élevés en France, ne manquaient jamais d'y envoyer, pour qu'ils y complétassent leurs études et s'y perfectionnassent, les plus capables de leurs élèves soit religieux, soit laïques. Depuis le VIIe jusqu'au commencement du XVe siècle, c'est un usage général d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Pendant ces sept siècles, il n'est pas un esprit d'élite allemand, pas un promoteur d'idées nouvelles au delà du Rhin, qui n'ait ainsi subi préalablement le contact de la France.

Ces novateurs avaient naturellement toujours à lutter pour faire triompher les idées rapportées d'en deçà du Rhin ; puis, avant que ces idées elles-mêmes pussent prendre le chemin de l'Allemagne, il était nécessaire qu'elles fussent mûres, dûment répandues dans leur propre patrie, y fussent tombées dans le domaine public. C'est ce qui explique le phénomène, que constatent

chacun pour sa partie, tous les spécialistes susmentionnés, à savoir qu'en tout ordre d'idées, l'Allemagne emboîte toujours le pas à la France à la distance de cinquante à cent cinquante ans ; ainsi pour la généralisation des idées chrétiennes, du moins dans la Germanie occidentale, on obtient un retard de cent cinquante ans ; pour l'organisation épiscopale sur le modèle des circonscriptions diocèsaines gallo-franques : cent cinquante ans ; pour les premières constructions ecclésiastiques en pierre : presque deux siècles ; pour l'établissement de grandes écoles cathédrales ou abbatiales : de cinquante à cent ans ; pour l'introduction de l'architecture romane et ogivale, de la sculpture, de la peinture, de l'enluminure, de la musique : cent ans ; pour la généralisation des lois écrites, toutes amplifications ou adaptations des lois salienne et ripuaire : cent cinquante ans ; pour les réformes monastiques clunisienne, cistercienne, etc. : de cent à cent cinquante ans ; pour l'architecture militaire, la fortification des châteaux et des villes : cent à cent cinquante ans ; pour la participation aux Croisades : cinquante-deux ans, et encore la Saxe et l'Est en général refusèrent-ils de participer à cette expédition française, qui fut la deuxième de la série ; ce ne fut que quarante-deux ans après, à la troisième croisade, que le goût des campagnes en Terre Sainte, qui remuait les Français depuis un siècle, semble avoir pénétré dans les masses allemandes ; pour l'éclosion de la chevalerie, de la poésie épique et lyrique, des cours d'amour, suite et effets en grande partie du contact de chevaliers français et seigneurs allemands, en Palestine, dès la deuxième croisade : juste cent

ans ; pour la fondation des premières Universités allemandes d'après le modèle de Paris : cent cinquante ans.

La durée de cet intervalle dépendait, bien entendu, essentiellement de la distance. Le long du Rhin et du haut Danube, et, en général, dans l'Occident allemand, les idées françaises agissent le plus souvent, déjà, une quarantaine d'années après leur éclosion en France ; il leur faut un et même, dans certains domaines du progrès, jusqu'à deux siècles, pour atteindre aux extrémités orientales.

Bien entendu aussi, ces courants de progrès, à mesure qu'ils avançaient vers l'est, perdaient souvent de leur empreinte française, se germanisaient, prenaient un caractère local. La nation germanique a ainsi transformé, amélioré mainte institution française, en faisant agir sur elle son génie national ; l'art ogival sorti de Saint-Denis, de Noyon, de Braine, de Paris et d'Amiens dans les cartons de saint Bernard de Clairvaux et de son fidèle disciple Frère Achard a, par cette fécondation, porté au delà du Rhin ses fruits les plus splendides, ses plus majestueusement beaux.

En général, l'Allemagne, en toute chose, a manqué d'initiative ; mais elle a été une merveilleuse amplificatrice et, quand je constate cette lacune, c'est sans la moindre intention chauvine française. Il faut toujours se demander ce que serait devenue la vieille Gaule, après la chute de l'Empire romain, si elle n'avait pas rencontré sur son chemin le jeune sang vivifiant des Germains, et des Nortmans, autre race germanique. Probablement serait-elle aujourd'hui une région sauvage où la civilisation latine, abandonnée à elle-même, eût

suivi la pente rapide de décadence sur laquelle elle glissait déjà au moment des invasions barbares. Sur toute la ligne du vieil Empire latin, ce fut le sang germain qui reconstitua la société ; sans cet élément, le vieux monde eût infailliblement péri, avant tout et y compris la Gaule. Les siècles futurs seulement constateront, quand la fumée enfantine des haines et des préjugés nationaux se sera dissipée, quel excellent mélange, quel merveilleux produit donne le croisement du vieux sang gallo-latin avec l'élément germanique, car si la France a pu briller pendant si longtemps, et avec tant de verve, au premier rang des nations, si elle a pu restaurer, moderniser, transformer en une chose si essentiellement originale, imposante et opportune les vieilles traditions gallo-latines, dont son sol était imbibé, c'est bien grâce au mélange, dans les proportions les plus justes, de l'élément gallo-romain avec l'élément germain. Ce fait a été mis en lumière par beaucoup de savants allemands, entre autres, pour citer un ouvrage spécial sur ce sujet, par le Dr Th. Süpfle, dans son *Histoire de l'influence de la civilisation germanique sur la France* (1886), étude qui est, à peu près, la contre-partie du présent travail. Que de gloires françaises sont ainsi le produit immédiat de croisements gallo-latino-germaniques, à commencer par Charlemagne. Prenez pour point de départ une ligne tirée de Boulogne-sur-Mer à travers Paris vers Belfort, et avancez de là vers le Rhin. C'est à peu près là la région où le sang germanique s'est marié le plus intimement à la vieille race gallo-romaine ; beaucoup de localités y témoignent encore, par leurs anciennes dénominations allemandes, de leur

origine germanique : tels Calais, Gravelines, Dunkirchen (église dans les dunes : Dunkerque), Hasebrook (Hasebrouk), — je ne cite que les noms les plus saillants, — Ryssel (Lille), Dauway (Douai), Kameryk (Cambrai), Valenchyn (Valenciennes), Buchhain (bois des hêtres : Bouchain), Eichicht (le Quesnoy), Malboden (lieu des mals ou assemblées des tribus : Maubeuge) : — et, faites le bilan, comptez les célébrités françaises issues de cette région, surtout pendant le moyen âge !

La jeune nation gallo-franque pouvait puiser à pleines mains dans son propre fonds de civilisation latine ; mais où voulez-vous que puisassent les Germains pur sang d'outre-Rhin, peuple primitif, sans tradition civilisatrice aucune, sinon, dans le fond, de leurs congénères d'en deçà des Vosges ?

Lorsque les cercles d'influence que chaque centre religieux avait créés autour de lui étaient devenus assez grands pour se toucher, que les agglomérations profanes formées sous leurs murs, comme émanant d'eux, agissaient déjà par leur rayonnement, plus qu'eux-mêmes sur la population, leur rôle était terminé, et leur action passa entre les mains de la société laïque. Le château avec ses mœurs françaises, les seigneurs, l'Électeur, le duc, le margrave, le burgrave, le prince, le baron souvent mariés à des Françaises, toujours en relations avec la chevalerie française, parmi laquelle ils avaient contracté de nombreuses amitiés soit en Terre Sainte, soit dans les cours d'amour, soit à l'occasion de quelque tournoi, ou bien à Paris, à l'Université ou à la cour du roi, prirent peu à peu le rôle des anciens évêchés et monastères. Alors, pendant qu'à l'école cathédrale ou

abbatiale, on faisait de la scolastique parisienne, qu'on y copiait les livres français, qu'on les commentait, les discutait, qu'on cherchait à imiter les grands maîtres français ès arts et ès sciences, le château se chargeait de la propagation des idées françaises plus profanes : les modes, les mœurs de la chevalerie, l'art français de la guerre, arrivé, par les conquêtes en Orient, à en imposer à toutes les nations, la poésie des trouvères ; en même temps que la ville, où s'étaient développés les métiers et le trafic, copiait les nouveautés importées de France, pouvant les fournir à meilleur prix.

Pendant longtemps encore les évêchés et les monastères feront sentir leur action occidentale ; mais les châteaux et villes agiront, de même, concurremment. Ce ne fut que, lorsque, au XVe siècle, plusieurs souverains allemands prirent l'initiative de former, dans leur résidence, des Universités à l'instar de Paris, que l'action scientifique française commença à se laïciser à son tour. Dès lors le château et la ville qui l'entoure demeurent les seuls agents de francisation. Vous pouvez suivre cette nouvelle évolution, à travers toutes les péripéties de l'histoire politique de France et de Germanie, jusqu'au XIXe siècle. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, toute cour allemande, tout château qui se respecte, tout souverain ou petit prince soit prussien, badois, saxon, wurtembergeois, ou autre, vit dans une atmosphère parisienne ou versaillaise ; l'usage que ces gens faisaient de leurs sympathies pour la civilisation française, la façon toute barbare dont ils pressuraient leurs pauvres sujets pour satisfaire leur gallomanie somptueuse, la tourbe affamée d'aventuriers français dont ils s'entou-

raient et auxquels ils déléguaient souvent des pouvoirs exorbitants sur leurs administrés, sont même une des principales causes du réveil des haines nationales du peuple allemand contre la France, dans les temps modernes. Mais nous voici en pleine période moderne, ce qui fera l'objet du second volume de cet ouvrage.

Encore une fois, mon but, dans le présent travail, a été de démontrer de quelle manière, à quelles époques, dans quelle proportion, pourquoi, en raison de quelles lois sociologiques la France a travaillé, pendant le moyen âge, au progrès de l'Allemagne.

Peut-être, après l'avoir lu, ne s'étonnera-t-on plus de l'habitude universelle de donner au moindre événement de France une répercussion si peu en proportion avec l'importance intrinsèque du fait ; c'est que notre pays, où deux races, diamétralement opposées l'une à l'autre et par leurs origines ethniques et par leur état de progrès, ont pu se mélanger dans des proportions essentiellement favorables à la continuation du progrès ancien et particulièrement sympathiques à la société germanique pur sang, est, de tout temps, resté pour cette dernière le réceptacle, le dépôt, le grenier d'abondance, et, en même temps, l'interprète, l'adaptateur germanisant des civilisations antiques.

Le fait du retentissement qu'on a l'habitude de donner aux choses de France n'est donc qu'un phénomène sociologique, une manifestation de la conscience historique des peuples, de ces souvenirs vagues et incertains qu'ont laissés dans le sentiment public une ancienne supériorité intellectuelle, et une puissante

action civilisatrice dont les traces matérielles sont enfouies sous la poussière des chroniques.

L'homme est si irrésistiblement attiré par les événements du jour que, oubliant que les temps passés même les plus reculés tiennent à la vie de son milieu comme sa propre jeunesse, son origine, sa race et sa famille tiennent à son âge mûr, il lutte contre sa conscience instinctive et cherche à expliquer le pourquoi des choses par des raisons empruntées à son milieu immédiat. C'est ainsi que la France a été accusée d'usurper l'attention du monde par ceux-là même qui ne cessent d'avoir l'œil fixé sur elle pour lui être désagréable. Raviver la souvenance du labeur effectué par elle en faveur de l'Allemagne aux époques lointaines et un peu oubliées du moyen âge, démontrer que ce ne fut pas seulement au temps de son évolution intellectuelle moderne, mais à tous les temps que son action a été grande, ç'a été le but de ce qui suit.

LIVRE PREMIER

PÉRIODE MÉROVINGIENNE

(486-752)

CHAPITRE I

FORMATION AU SEIN DES GAULES DES ÉTATS DE NEUSTRIE ET D'AUSTRASIE OPPOSÉS L'UN A L'AUTRE.

Sommaire. — Obstacle orographique déterminant la séparation entre la Neustrie et l'Austrasie. — Comment s'opéra l'invasion. — Généralités.

Il est notoire que la partie de la Gaule qui se trouvait aux mains des Francs-Germains, l'Empire renversé et la conquête du ve siècle accomplie, ne s'étendait effectivement que du Rhin à la Loire.

Les pays au sud de ce dernier fleuve, c'est-à-dire l'Aquitaine, puis, d'autre part, le bassin du Rhône, envahis, presque un siècle avant, par des bandes relativement petites de Visigoths et de Bourguignons, également tribus germaniques, mais qui s'étaient assimilés très vite à la vie latine, n'ont jamais pu être rattachés à la monarchie franque fondée par Chlovis Ier, vers 486, que d'une manière peu solide.

Le nombre des envahisseurs venus du nord était beaucoup trop restreint pour avoir, ethnologiquement parlant, prise sur ces contrées et pour y altérer, en quoi que ce fût, l'ancienne vie gauloise.

Le nord, c'est-à-dire le pays entre la Loire et le Rhin, subit donc seul une altération vraiment profonde.

Or, c'est là que naquirent, côte à côte, au sein des Gaules latines même, comme deux frères, deux pays francs juxta-

posés, le premier essentiellement latin, et, l'autre, civilisé par l'influence du premier, mais conservant un caractère germanique plus prononcé, par là plus particulièrement propre à servir d'intermédiaire entre la vieille civilisation de la Gaule centrale et la Germanie d'outre-Rhin. Nous avons nommé la Neustrie et l'Austrasie, la dernière prenant, en effet, une fois civilisée par le contact du reste des Gaules, le rôle de promotrice des lumières dans la Germanie barbare.

Un simple obstacle matériel, le relief des monts de l'Argonne et des Ardennes, frontières naturelles se prolongeant par les cours de la Meuse et de l'Escaut, fut cause que les tribus envahissantes ne se fondirent pas en une seule nation, mais au contraire se diversifièrent d'abord. Voici comment :

L'invasion, on le sait, ne fut qu'une longue et persistante infiltration, sorte d'érosion, où de petites agglomérations germaniques, venant du nord-est, rongeaient, pour ainsi dire, le terrain gaulois et, poussées, par derrière, par d'autres Germains, refoulaient devant elles l'élément gallo-romain. La tête de ce flot était constituée par la tribu des Francs dits Saliens, derrière lesquels avançaient les Francs dits Ripuaires [1]. Tandis que les Saliens, tête de colonne, avaient depuis longtemps pris contact avec la vie latino-gauloise, les Ripuaires n'avaient guère subi cette contagion que d'une façon peu appréciable.

Lorsque la tribu des Saliens avait, enfin, franchi la barrière, en s'enfonçant profondément dans les agglomérations latines, entassées, à force de fuir, au pied de cet abri, la conquête était faite ; mais il y avait, en deçà des Ardennes, la société salienne victorieuse, quoique submergée par l'élément latin, et entamée, par lui, et au delà, au con-

1. Ripewares, hommes de la rive (du Rhin).

traire, quelques rares restes latins seulement, qui étaient comme perdus dans l'immense majorité des Ripuaires.

Ainsi séparés et par le mur mitoyen, et par la composition ethnique, et par la fortune des armes, comme par les richesses, les Saliens vainqueurs, disposant des riches ressources de la société romaine, soumirent vite les Ripuaires; les deux groupes, en raison de leurs intérêts spéciaux, restèrent opposés l'un à l'autre.

Et en effet, un demi-siècle environ après la conquête, on se trouve déjà en face de deux pays distincts, l'un germanique et l'autre roman, ou mieux, germano-gaulois, le premier, l'Austrasie (*Oster rick*, royaume de l'Est, plus tard appelé France germanique), allant à peu près des Ardennes au Rhin, et l'autre, la Neustrie (*Neoster rick*, ou royaume de l'Ouest, appelé plus tard France romane[1]), situé entre les Ardennes et la Loire.

1. La dénomination de France romane et de France germaine semble avoir été en usage encore après les temps de Charlemagne. Nous la trouvons dans Luitprand, chroniqueur, évêque de Crémone (920-972).

CHAPITRE II

LA ROMANISATION DES FRANCS CONQUÉRANTS DE LA NEUSTRIE.

CONSOLIDATION DE L'ÉTAT DE NEUSTRIE.

Sommaire. — Etat de romanisation des Gaules. — Divisions administratives romaines. — Réorganisation des cités. — Le christianisme. — Les premiers évêchés. — L'Eglise au ve siècle. — Les immigrations et les invasions. — Childéric, roi des Francs de Tournay. — La première rédaction de la loi salique. — Les Barbares et la propriété rurale. — Les causes politiques de la conquête. — Mort de Childéric (481). — Son tombeau. — Chlovis Ier. — Le clergé gaulois et les Francs. — Saint Remi de Reims. — Le baptême de Chlovis Ier. — Causes ethnologiques de la romanisation des Francs en deçà des Ardennes. — L'état de la société française au temps de Chlovis.

Notre première tâche, dans cette *Histoire de la civilisation française en Allemagne*, sera donc d'exposer la marche rapide de la romanisation des bandes de Francs saliens, venues dans le pays compris entre les Ardennes, l'Escaut et la Loire. Ce sujet, traité au point de vue strictement français par Augustin Thierry, de Chateaubriand, Guizot et quelques autres[1], n'est guère nouveau. Nous n'avons qu'à le reprendre pour mémoire.

1. Thierry (Aug.), *Récits des temps mérovingiens* dans ses *Œuvres complètes* (Paris, Furne, 1856), t. VII et VIII, et autres éditions ; — Ibid., *Lettres sur l'Histoire de France.*

Chateaubriand, *Œuvres complètes* (Paris, Pourrat, 1835), t. IV et V : *Etudes historiques.*

Guizot, *Essais sur l'histoire de France* (Paris, 1868); — Le

Un court exposé de la situation de la civilisation romaine dans les Gaules, après la chute de l'empire, suffira pour donner une idée de la force absorbante de la latinité dans cette province, malgré les revers qui la frappèrent dans la suite.

Or, depuis plus de cinq siècles, la Gaule était conquise par Rome, des Pyrénées au Rhin; il y avait quatre siècles qu'elle était organisée et plus de deux que les anciens habitants de race celtique, au moyen d'un admirable système de colonisation, étaient parfaitement romanisés. Cette civilisation était devenue puissante, l'égale de Rome même; l'élément celtique ou gaulois avait donné, sous ce rapport, d'excellents résultats. Les Gaules romaines avaient eu de célèbres écoles, un grand nombre de célèbres artistes et d'écrivains; dès le temps d'Auguste (30 av. J.-C. 14 ap.), elles étaient pour Rome une pépinière de rhéteurs et de grammairiens. La vieille langue des aborigènes avait partout disparu, presque sans laisser de traces. Pendant que, dans la haute société, l'on ne parlait que le latin pur, le peuple avait adopté le latin vulgaire, importé par les légionnaires et les colons.

Selon la nouvelle organisation du IVe siècle, l'on comprenait, dans la Gaule, encore l'Espagne et la Grande-Bretagne. Trèves était la capitale de cet immense empire.

Quant à la Gaule proprement dite, elle était divisée, à l'époque qui nous occupe, en 17 provinces et 120 cités (*civitates*, territoires de cités), à savoir, provinces :

Première Belgique, métropole Trèves ; — *Deuxième Belgique*, métropole Reims ; — *Grande Séquanaise*, métropole Besançon ; — *Première Germanie*, Mayence ; — *Deuxième Germanie*, Cologne — *Première*, *Deuxième*, *Troisième et Quatrième Lyonnaise*, avec les métropoles de Lyon, Rouen, Tours,

même, *Histoire de la civilisation en France;* — Le même, *Histoire de la civilisation en Europe.*

Sens ; — puis les trois *Aquitaines*, les deux *Narbonnaises*, les *Alpes-Pennines*, les *Alpes-Maritimes* et la *Viennoise* [1].

Les provinces entre la Loire, la ligne des Ardennes et de l'Escaut, qui nous occupent particulièrement, se subdivisaient comme suit : la Normandie formait la *Seconde Lyonnaise*, avec, outre sa métropole de Rouen, les subdivisions des cités ou *civitates* de Bayeux, Avranches, Evreux, Seez, Lisieux, Coutances. — Une partie de la Champagne, le Nivernais, la Sologne, l'Orléanais, la Beauce et une partie de l'Ile-de-France, constituaient la *Quatrième Lyonnaise :* Sens, Auxerre, Troyes, Orléans, Paris, Meaux, Nevers, Blois. — La Picardie, l'Artois, le reste de l'Ile-de-France et de la Champagne étaient compris dans la *Seconde Belgique :* Reims, Soissons, Châlons-sur-Marne, Vermandois, Saint-Quentin, Noyon, Arras, Cambrai, Tournay, Senlis, Beauvais, Amiens, Térouanne et Boulogne. — Enfin la Touraine, le Maine, l'Anjou et la Bretagne formaient la *Lyonnaise Troisième :* Tours, le Mans, Angers, Rennes, Nantes, Quimper, Vannes, Léon, Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol.

L'administration politique était de même solidement organisée. Elle l'était même trop, et sa fiscalité commençait à se désorganiser à force d'être oppressive. Chaque gouverneur de province avait sous ses ordres un nombre considérable d'officiers subalternes. Chaque *cité* dominait sur les bourgs de son territoire, souvent assez vaste pour que plusieurs de nos provinces en aient fidèlement reproduit les limites[2]. Dans chaque *cité*, un sénat héréditaire, dit *curie*, ou assemblée de propriétaires possédant au

1. Métropoles : Bourges, Bordeaux, Auch, Narbonne, Aix, Moutiers, Embrun et Vienne. — Voir Desnoyers (M.-J.), *Topographie ecclésiastique de la France*, 3 vol. (Paris, 1858-1861.)

2. Ainsi la Touraine, le Périgord, le Poitou, le Quercy, le Berry, etc , ne sont que les anciennes cités — de Tours, de Périgueux, de Poitiers, de Cahors et de Bourges.

moins 25 arpents de terres et des officiers municipaux, géraient les affaires de la ville et de son territoire, sous la surveillance du gouverneur de la province.

Lorsque, au déclin de l'Empire, cette puissante civilisation allait faiblir, le clergé romain vint lui apporter des forces nouvelles et un regain de latinité d'une espèce plus conforme à la nouvelle époque.

Importé dans les Gaules, un peu plus de cent ans après la mort de Jésus-Christ, par un groupe de missionnaires de l'Église de Smyrne ayant à sa tête Pothin, disciple de Polycarpe qui, dans sa jeunesse, avait entendu saint Jean en personne, le christianisme avait fait de grands progrès. Devenu religion d'État avec Constantin (306-337), des décrets impériaux étaient intervenus, prescrivant de n'établir d'évêques que dans les chefs-lieux des *cités*, et un seul dans chaque. De cette façon toutes ces *cités* étaient devenues en même temps diocèses. Ceux d'une même province avaient à leur tête un évêque en chef, résidant dans la métropole provinciale, et appelé d'abord métropolitain, plus tard seulement archevêque. A Trèves, résidait le chef de toute l'Église gallicane, le primat des Gaules.

En 365, sous l'empereur Valentinien, avait été introduit dans le régime municipal, l'institution des défenseurs de la cité, sorte de tribuns du peuple chargés de défendre ses intérêts contre les officiers impériaux, le fisc et les oppressions de tout genre. Cette charge fut presque partout confiée aux évêques, et devint le principe de leur future puissance dans les cités.

Or, plus les institutions romaines faiblissaient, plus celles religieuses venaient se substituer à elles, de sorte qu'à la fin du ve siècle l'Église gauloise était loin déjà d'être simplement une croyance; c'était, au contraire, une institution politique des plus puissantes, ayant son gouvernement, une hiérarchie déterminée, ses revenus, très abondants, des

moyens d'action à elle, et parfaitement nouveaux, ses écoles métropolitaines, diocésaines, abbatiales et paroissiales, ses monastères, ses conciles généraux, nationaux et régionaux, l'habitude de traiter en commun les affaires, c'est-à-dire elle possédait tous les points de ralliement pouvant convenir à une grande société.

Le dernier jour de l'an 406, une bande de Suèves, d'Alains et de Vandales passa le Rhin et, après d'immenses ravages, franchit les Pyrénées et inonda l'Espagne. Peu après 60.000 Burgondes environ leur emboîtèrent le pas et, vers 413, s'établirent dans le bassin du Rhône et de la Saône où ils fondèrent le royaume de Bourgogne. Vers 415, une armée de Visigoths, qu'Alaric avait amenée des bords du Danube en Italie, se fit conduire dans la Gaule méridionale, se rendit maîtresse de l'Aquitaine jusqu'à la Loire et de la plus grande partie de l'Espagne, et fonda un empire dont Toulouse fut la capitale.

Simultanément l'arianisme[1] se propagea dans tout le sud des Gaules, à la faveur des nouveaux gouvernements et par opposition au nord qui demeura orthodoxe.

Enfin, en 476, l'Empire d'Occident croula, et le pays entre la Loire et le Rhin resta sans maître et isolé.

Telle fut la situation de la France vers la fin du ve siècle, moment où l'élément germanique entre en scène.

*
* *

Impossible et inutile d'énumérer les incursions partielles et sans cesse répétées que les Germains firent dans la Gaule septentrionale, avant qu'ils n'arrivassent à s'en rendre

1. Hérésie d'Arius, presbytre d'une église d'Alexandrie vers 318, et de ses sectateurs. Cette doctrine refusait à Jésus-Christ la substance divine, subordonnant, dans la Trinité, le Fils au Père, et déclarant le premier créature. Elle fut condamnée par le concile général de Nicée, 19 juin 325, par 300 évêques sur 318. Constantin le Grand la combattit. Après sa mort, cependant, elle avait fait

maîtres. Depuis Probus à Théodose le Grand (276-395), il est peu d'empereurs qui n'aient eu affaire à quelques bandes franques et ne les aient tantôt repoussées, tantôt reçues parmi les troupes de l'Empire, ou tolérées sur le territoire romain. Plusieurs Francs, après avoir servi dans les armées romaines, recevaient, dans l'intérieur des Gaules, en général dans le nord, des terres avec promesses de les cultiver et, alors, étaient appelés *læti*. Souvent ils les abandonnaient pour reprendre leur vie vagabonde. Sous le nom de Ripewares, habitants de la rive, des corps de Francs et d'autres Barbares obtenaient un établissement sur les rives du Rhin, à charge de défendre les frontières contre les bandes nouvelles qui voudraient les franchir. D'autres enfin, qui depuis longtemps avaient franchi le fleuve, sans convention préalable, sans concession des empereurs, après avoir erré dans le pays, s'arrêtaient d'eux-mêmes dans quelque district et prenaient possession de quelque cité à moitié dépeuplée.

« Ces bandes, ordinairement peu nombreuses et sans relations entre elles, conservaient leurs mœurs, leurs coutumes et leurs chefs. Il suffisait que ceux-ci reconnussent la suprématie vague et insignifiante des empereurs et devinssent, au besoin, leurs soldats. Ils en recevaient même souvent, sur le territoire qu'ils occupaient, quelque fonction, ou quelque titre qui les grandissait, à leurs propres yeux, comme à ceux de leurs grossiers compatriotes. On les voit *comites*, *duces*, *magistri militiæ ;* et l'Empire Romain prolongeait ainsi son existence nominale dans des lieux où les Barbares étaient les seuls maîtres véritables du sol et des habitants.

« Ainsi s'étaient passés le IIIe et le IVe siècle ; et, à travers

assez de progrès pour que l'Empire d'Occident se trouvât orthodoxe et l'Empire d'Orient arianiste. La doctrine entra dans le Midi des Gaules avec les Visigoths et les Burgondes, et, dès lors, y fit de grands progrès.

les vicissitudes de l'obscure destinée de toutes ces bandes, souvent détruites ou chassées de leurs précaires établissements, le nombre des petits chefs et des petites tribus franques alla toujours croissant dans les deux Belgiques et les deux Germanies[1]. »

En décembre 406, quand la barrière du Rhin eut cédé à la poussée de guerriers suèves, alains, vandales, on vit un corps de 20.000 Francs s'opposer aux envahisseurs ; n'ayant pas réussi à leur barrer le chemin, ils s'avancèrent eux-mêmes vers l'intérieur.

Vers 428, une bande de Saliens, sous leur chef, roi, en allemand *konig*, Chlodion, semble avoir envahi les cités de Tournay et de Cambrai. Tantôt ennemie, tantôt alliée de l'empereur en désespoir de cause, on voit cette tribu, ensuite sous Mérovée et plus tard sous son fils Childéric, être mêlée à plusieurs événements politiques et, notamment, sous Mérovée, prêter main forte contre l'assaut d'Attila et de ses hordes hunniques (451).

Avant de prendre possession du pays qui nous intéresse, les Francs possédaient-ils déjà au moins un semblant de civilisation latine ? Certes oui ; l'on ne saurait, en effet, supposer qu'un si long contact avec la vie romaine en Gaule fût demeuré sans laisser des traces incisives.

La première rédaction, c'est-à-dire les premiers soixante-cinq titres de la vieille loi salique offrent, entre autres points intéressants, une preuve plus effective encore de ce que le *processus* de romanisation a dû commencer dès cette époque. On y lit que, lorsque cette loi fut faite, par les élus du peuple, en latin — à l'exemple des Gaulois — les Francs n'avaient pas encore fait de conquêtes, ni soumis d'autres peuples germaniques, qu'il n'y avait dans leur pays que des Francs, des Romains et quelques étrangers vivant sous

1. Guizot, *Essais*, II, p. 44, éd. 1841.

le régime de la loi salique, que ce pays était situé entre la Lys et la Sylva Carbonaria ou Forêt Charbonnière, — ce qui correspond en effet à l'ancien territoire de la cité de Tournay. L'on peut placer cette première rédaction du droit de coutume des Saliens entre 453 et 470[1].

Par suite de leur établissement sur le sol gaulois, avec l'assentiment du gouvernement romain, aucuns des Francs devinrent propriétaires terriens. Jusque-là les hommes de la bande ou de la tribu avaient vécu ensemble sans connaître ce nouveau lien ; leurs relations n'étaient que personnelles. Propriétaires, ce qui flattait leur amour-propre et leur offrait un nouveau moyen d'assouvir leurs appétits, ils devaient forcément adopter le régime fiscal romain, s'acheminer par là, tôt ou tard, vers les idées d'État et de patrie.

Ces mêmes Francs chassent Childéric, leur chef national, vers 458, pour se mettre, pendant huit ans, sous le commandement d'un général romain, Aegidius, qui avait été nommé maître de la milice dans les Gaules par l'empereur Majorien (457 à 461)[2].

Voici comment Grégoire, évêque de Tours, raconte ces

1. Stobbe (G.), *Geschichte der deutschen Rechtsquellen*, 2 vol. (1860, Brunswick).

La Lys, affluent de l'Escaut, prend naissance aux environs d'Armentières (département du Nord) et atteint l'Escaut à Gand. La Forêt Charbonnière, chaîne de coteaux entre les cours de l'Escaut et de la Sambre.

2. Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique des Francs*, liv. II, chap. XI. Quelques mots, pour mémoire, sur Grégoire de Tours, que nous aurons souvent à citer : Georgius Florentinus Gregorius, né en 543, mort en 594, originaire de Clermont, en Auvergne, où son père était membre du sénat municipal. Les citoyens et le clergé de Tours l'élurent dix-neuvième évêque sur le siège de saint Martin, en 573. La première idée d'écrire lui vint de la nécessité de tenir un registre sur les miracles qui s'accomplissaient au tombeau du saint auprès duquel pèlerinaient alors tous les peuples des Gaules. A ce premier livre des *Miracles*, il ajouta ensuite trois

rivalités entre le roi franc et le général romain, lesquelles paraissent avoir été la cause première de l'établissement de la monarchie franque dans les Gaules :

« Childéric vivait dans la dépravation d'une extrême luxure; il régnait sur la nation des Francs et se mit à déshonorer leurs filles par la débauche. Les Francs, indignés, le détrônèrent (459) et, comme il sut qu'ils voulaient même le tuer, il gagna la Thuringe... Après son expulsion, les Francs se choisirent unanimement pour roi cet Aegidius. » Celui-ci régnait sur eux depuis huit ans quand Childéric put revenir. Pendant un certain temps ils régnèrent alors ensemble; mais, ayant mécontenté les Francs par ses exactions, Aegidius fut attaqué par Childéric et refoulé à Soissons où il mourut en 464[1]. On peut supposer qu'après

autres, puis il écrivit : *La Vie et les Miracles de saint Julien*, patron de l'Auvergne, son pays natal ; les livres *De la Gloire des Martyrs; De la Gloire des Confesseurs; les Vies des Pères*, recueil biographique de personnes qu'il avait connues ou qui avaient vécu peu de temps avant lui, et quelques autres opuscules. Son dernier et plus grand travail : *Histoire ecclésiastique des Francs*, est l'œuvre qui fait le fond de toutes nos connaissances sur les temps mérovingiens. Elle commence à la création du monde et s'arrête en 591. Grégoire y travailla toute sa vie. Il dit avoir conscience de ses défauts, qui sont ceux de son siècle : la barbarie de la langue latine, puis la confusion et l'inexactitude pour les choses qui dépassaient ses moyens d'information. Pour le reste, on peut l'appeler un pur chef-d'œuvre. En raison du portrait peu flatteur qu'il fait des mœurs germaniques, la science allemande a souvent cherché à attaquer son autorité; mais, de même que la civilisation française est le point de départ de toute la civilisation allemande, l'*Histoire* de Grégoire de Tours est celui de toute la science historique allemande. Aucun historien allemand n'a pu encore et ne pourra jamais s'en passer. — Elle fut imprimée pour la première fois, à Paris, en 1522. Depuis, souvent réimprimée, elle fut traduite en français, notamment par Guizot. Nous possédons, à quelques opuscules près, toutes les œuvres de Grégoire.

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, lib. II, chap. XII; lib. II, chap. XVIII.

lui la charge du maître des milices ne fut plus occupée[1]. Il laissa un fils nommé Syagrius.

Childéric, vers 471, s'empara, avec ses hommes, toujours au nom de Rome, de la ville d'Angers, au pouvoir d'autres envahisseurs, et, peu après, prend Paris, où nous voyons sainte Geneviève lui demander la grâce de plusieurs prisonniers[2].

Mort en 481, il fut enterré à Tournay; on a trouvé dans sa tombe (en 1653) son anneau, sur lequel était gravée une tête chevelue, son stylet pour écrire, quelques fleurons d'or qui avaient été fixés sur un manteau de soie rouge, dont les débris tombèrent en poussière au contact de l'air, un globe de cristal de roche, beaucoup de monnaies romaines et un fer de hache, c'est-à-dire tous les attributs d'une royauté latine.

En 461, Chlovis, fils de Childéric, devient chef des Francs de Tournay. Il n'a guère encore que quinze ans, mais se montre bientôt, tout barbare qu'il est, fort ambitieux et encore plus remuant. On a cependant tort, croyons-nous, de lui attribuer de hautes vues politiques, qu'il ne pouvait certainement pas avoir.

Or, à ce moment, et après la chute de l'Empire, les régions au nord de la Loire n'avaient plus d'attaches avec Rome ; celles qui les liaient à l'Empire d'Orient, c'est-à-dire avec Constantinople, n'étaient que platoniques. Syagrius, fils d'Aegidius, avait groupé autour de lui la grande masse des Gallo-Romains, depuis des siècles en révolte contre Rome, de la Lyonnaise Deuxième, de la Lyonnaise Quatrième et, dans la Belgique Deuxième, notamment les cités de Soissons, d'Amiens, de Vermandois, de Senlis, de Beau-

1. Junghans, *Die Geschichte der fraenkischen Koenige Childeric und Chlodovech* (Goettingen, 1857).

2. *Vita S. Genoveva*, dans *Acta SS. Boll.*, janv., I, 137. — Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, lib. II, chap. XVIII.

vais, et avait pris le titre de roi des Romains, titre purement local, équivalant, comme importance, à peu près à celui des rois francs de Tournay et autres localités.

Il est impossible de savoir le prétexte de la guerre qui éclata entre Chlovis et Syagrius. Étant donné qu'un des prologues de la plus ancienne partie de la loi salique, déjà citée, invite le peuple des Francs à s'affranchir du joug romain et à embrasser la foi du Christ, il ne faut peut-être pas chercher plus loin. En tout cas, il semble acquis que, dès la première heure, le clergé d'entre Loire et Ardennes paraît avoir été sympathique à l'extension du pouvoir de Chlovis[1]; mais on ignore si déjà, à ce moment, il avait en vue de se servir des barbares contre l'arianisme naissant au sud de la Loire.

Le chef incontestable de l'épiscopat gaulois était alors saint Remi, légat du Pape, appelé le deuxième grand apôtre des Gaules. Les relations qui s'établirent entre Chlovis et le représentant du clergé ont certainement eu l'influence la plus considérable sur la marche des événements. Remi, dès lors, chercha à attirer le chef barbare dans le sein de l'Église, ce qui ne fut pas facile.

Tandis que les villes, relevant de l'influence de Remi, se soumirent facilement à l'autorité de Chlovis, celui-ci, aidé de son parent Ragnacaire, chef des Francs de Cambrai, marche avec 4 ou 5.000 hommes contre Syagrius qui, abandonné par les Gallo-Romains, fut défait à Soissons, en 486.

Les années qui suivirent la bataille de Soissons se passèrent à négocier et à combattre avec les villes encore nsoumises d'entre la Somme et la Loire. Notre roi barbare trouva toutefois, en 491, le temps de se jeter sur la Thongrie (territoire de Liège, de Namuret de Malines). Mais, vers le sud, il n'avançait que lentement; les villes, ici,

1. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, lib. II, chap. XXIII.

résistèrent ; Paris, par exemple, lutta cinq ans contre lui.

En 493, Chlovis épousa Chlotilde, nièce du roi de Bourgogne, fervente catholique orthodoxe.

Chlotilde fit baptiser son premier né ; elle devint ensuite, probablement entre les mains de Remi, un des principaux outils de la conversion de son mari.

Cette conversion eut lieu, en grande pompe, à Reims, vers 496. Remi y baptisa et Chlovis et environ 3.000 de ses Francs[1]. Elle fut la conséquence d'un vœu prononcé une année avant, au début de la fameuse bataille, contre les Alémans qui assaillaient la frontière, qu'on croit avoir eu lieu à Tolbiac, entre Bonn et Aix-la-Chapelle.

En 508, revenu, à Tours, d'une expédition contre les Ariens Visigoths d'Aquitaine, expédition dirigée et inspirée par Remi de Reims ,pour laquelle cet évêque lui avait donné des instructions précises sur ce qu'il devait « faire et éviter », et dont Chlovis, du reste, étant de retour, lui rendit un compte exact[2], le roi franc « reçut par lettre de l'empereur Anastase le titre de consul, et revêtu, dans la basilique de Saint-Martin, de la tunique de pourpre et de la chlamyde, il posa la couronne sur sa tête ; puis, montant à cheval, il distribua de sa propre main et avec une grande bonté, de l'or et de l'argent au peuple qui se trouva sur son chemin, entre la porte de la cour de la basilique de Saint-Martin et l'église de la ville. Depuis ce jour on ne le nomma plus qu'en employant les mêmes termes dont on nomme le consul ou l'Auguste. Il quitta Tours, et vint à Paris, où il fixa le siège de son royaume[3] ».

Nous voyons donc Chlovis pris dans le double engre-

1. De même que sa sœur Arboflède. Voir Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, lib. II, chap. XXXI.

2. Deux lettres où sont consignés les conseils de l'évêque et les paroles de déférence du roi sont rapportées par Dom Ruinart à la suite de son addition des *Œuvres de Grégoire de Tours*.

3. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, lib. II, chap. XXXVIII.

nage de la vie politique romaine et de l'Église latine, soutenu, de plus, dans ses efforts comme dans ses appétits de conquêtes, par le clergé qui l'a introduit dans la vieille Armorique[1], dans le but d'en faire l'exécuteur de ses basses œuvres contre l'arianisme en Aquitaine et en Bourgogne. C'est à ce coup d'État religieux qu'est due la naissance de la monarchie française.

La poignée de Francs, ainsi devenue, par la lâcheté débile des populations citadines gauloises, maîtresse d'une grande région latine, pouvait-elle, à la longue, ne pas être complètement absorbée par le milieu, préparée qu'elle était, depuis longtemps, à cette absorption ?

D'une part, le chef s'est vu subitement placé à la tête de toute une administration romaine ; les employés de son fisc, les percepteurs de ses impôts, la seule chose qui l'intéresse, — car gouverner, chez lui, c'est prendre, c'est posséder, — sont tous Gaulois. Il les méprise ; mais il se rend compte de leur utilité et sait qu'un Germain serait incapable de lui rendre les mêmes services ; il n'apporte en effet aucune idée nouvelle et n'ose rien changer à l'organisation romaine des cités et du pays en général.

D'autre part, il porte en lui le respect traditionnel de la majesté impériale, comme tout barbare établi sur le sol romain. Même longtemps après qu'ils n'avaient plus rien à redouter des prétentions impériales, les chefs francs continuaient à se regarder non pas comme dépendants, mais

1. Dénomination provenant du temps celtique et reprise en 27 avant Jésus-Christ par l'administration romaine sous Auguste. Le *Tractus Armoricanus* comprenait la plus grande partie des Gaules du nord, depuis les côtes de Bretagne au bassin de la haute Saône. La dénomination se maintint, malgré la nouvelle division politique du IVe siècle. Les cités armoricaines se soulevèrent en 408 contre Rome et cherchèrent ensuite plusieurs fois à former une confédération indépendante, comme sous Syagrius.

comme inférieurs, leur conviction, sous ce rapport, étant la conséquence de l'énorme prestige qu'avait conservé l'Empire dans l'imagination des peuples primitifs.

En même temps le clergé, souple, diplomate et rusé, auquel les chefs barbares, la plaie des cités, sont livrés pieds et poings liés sans le savoir, sait courber l'esprit indompté de ces brigands militaires, ivres de leurs victoires, par de vieux subterfuges latins. Il les domine par la crainte, par l'espérance, par la vanité et la flatterie. Les évêques et les abbés savent vite se faire les intimes, les confidents du roi; ils assistent à ses orgies de table, sont dans son foyer domestique, dans tous les secrets de son gouvernement. Ils discutent devant lui des points de dogme, par là lui donnent la vanité d'être savant à son tour et réussissent ainsi à le détacher des vieilles traditions du gouvernement électif des Germains en le rattachant au gouvernement autocrate à la manière de Rome.

Ajoutez à cela l'état compact de la population gauloise en deçà des Ardennes, sa puissante action latinisante, la présence continuelle des souvenirs que le despotisme des empereurs avait laissés derrière eux et dont les conquérants subissaient la hantise, et il devient évident que la Neustrie devait vite absorber les quelques milliers de ses envahisseurs, même victorieux.

Nous ne parlerons pas des autres expéditions de Chlovis, soit dans le Midi sous prétexte de châtier l'arianisme, soit contre les autres peuples germaniques jusqu'au Rhin, soit des victoires morales, par lesquelles lui et ses successeurs vainquirent l'opposition que firent les leudes à leur soif de pouvoir dictatorial romain.

La conquête faite, le pli était pris; c'est en Neustrie et uniquement là que devait, dès lors, s'accomplir la transmission directe de la civilisation romaine aux sociétés modernes. Dans toute l'Europe, il convient de le faire

ressortir, le pays d'entre Loire et Ardennes, malgré sa décrépitude morale, représentait le seul dépôt des traditions de l'antiquité où les précieux restes de la culture intellectuelle et des institutions des anciens aient pu se marier valablement à la vigoureuse et jeune individualité du monde germanique, afin de constituer la société nouvelle.

Mais au prix de quelle tourmente ce *processus* sociologique devait-il s'accomplir?

L'impression qui se dégage d'une étude attentive des documents de l'époque, c'est que la conquête fut suivie d'un état chaotique primordial auquel, lorsque les éléments en présence eurent pu prendre position, succéda un état de choses transitoire embrassant tout le VIe, une partie du VIIe siècle et dont le caractère distinctif ethnologique ne fut plus l'antagonisme saillant, heurté entre les deux races, mais un état adouci mitigé. De part et d'autre, par suite de la cohabitation sur le même sol, on s'imite et se rapproche en mille choses. Les deux groupes déteignent l'un sur l'autre.

C'est de cet état transitoire que devait sortir au VIIe siècle, en Neustrie, la civilisation romane intermédiaire entre la civilisation latine et celle française. Nous ne pouvons suivre davantage sa formation, son action sur l'Austrasie et l'Allemagne nous intéressant seule.

CHAPITRE III

LA ROMANISATION DES FRANCS EN AUSTRASIE PAR LE CONTACT DE LA NEUSTRIE, DE LA BOURGOGNE ET DE L'AQUITAINE.

Sommaire. — 1° *Généralités.* — Situation générale de l'Austrasie au VIe siècle par rapport au reste des Gaules. — Les causes intérieures de sa civilisation. — Restes de traditions romaines. — État de ses provinces orientales après l'invasion.

2° *La civilisation en Austrasie depuis Thierry Ier à la mort de Théodebert Ier* (511-548). — Thierry, premier roi d'Austrasie (511-534). — L'action civilisatrice des provinces occidentales et méridionales. — Celle de l'Auvergne. — Ce que l'Austrasie en tira. — Les idées importées par Thierry. — Il donne une première législation écrite au pays. — Théodebert Ier (534-548). — Progrès de la latinisation à son époque. — Ministres gaulois. — La civilisation par les évêques gallo-romains à l'intérieur. — Débris des municipalités romaines — Les premières écoles. — L'influence des conciles. — Les résultats de cette évolution. — Renaissance des pays de Trèves, de Mayence, de Cologne, etc., par les efforts des évêques gallo-romains. — Opinion de la science allemande sur ces premiers évêques comme civilisateurs.

3° *La civilisation en Austrasie depuis Théodebald Ier à la fin de la dynastie des Mérovées* (548-752). — Théodebald Ier (555). — Chlotaire Ier. — Sigebert († 575). — Cour latine à Metz. — Les premiers seigneurs francs lettrés. — Brunehault et Childebert II († 596). — La charge des maires du palais. — Latinisation croissante de la cour. — La chapelle royale. — L'école du palais au temps de Brunehault. — La gouvernante et le précepteur latins des enfants du roi. — Les châteaux et les villégiatures. — L'administration et le fisc. — Le service des postes. — Les décrets de Childebert II empruntés à la législation romaine.

— Les relations extérieures. — Saint Colomban arrive en Austrasie. — Mort de Brunehault (613). — L'abbaye de Luxeuil. — Son importance civilisatrice. — Le clergé germanique se substitue au clergé gaulois. — L'Austrasie est mûre pour porter la civilisation au delà du Rhin. — Les premiers monastères en Austrasie.

1° GÉNÉRALITÉS.

La nouvelle civilisation des Francs Saliens d'entre les Ardennes et la Loire, devait nécessairement se communiquer à leurs congénères de la tribu des Ripuaires, fixée entre les Ardennes et le Rhin.

L'Allemagne de l'époque mérovingienne était tout entière dans l'Austrasie. Les pays au delà du Rhin n'étaient encore, au ve siècle, qu'une espèce d'hinterland, champ de conquête d'abord, de colonisation ensuite, où les civilisations antiques n'avaient jeté que d'imperceptibles racines.

Mais la civilisation de l'Austrasie était, nous l'avons dit, au point de vue de la romanisation, toute différente de celle du pays d'entre Ardennes et Loire. Exposée, en premier, à recevoir le flot continu des agresseurs et des immigrés d'outre-Rhin, elle s'était bien davantage recouverte d'enclaves germaniques, à tel point que déjà l'administration romaine avait donné aux deux provinces riveraines du Rhin, les noms de Première et de Seconde Germanie.

D'autre part, à la suite de la conversion de Chlovis et de ses mesures en faveur de l'Église, bon nombre de Francs Saliens, réfractaires aux nouvelles mœurs, étaient venus s'établir dans ces régions, ce qui ne fit qu'accentuer leur caractère hostile à la Neustrie[1]. Ainsi la langue latine avait été partout expulsée, du moins aux extrémités, de sorte qu'aussi bien les populations que les traditions romaines étaient ici presque noyées dans un milieu ambiant barbare.

1. Voir *Vie de saint Remi.*

Les deux éléments de progrès de ces temps, la romanisation et la christianisation, ne pouvaient donc pas s'y généraliser, comme en Neustrie, par voie d'absorption des envahisseurs.

Aussi le *processus* fut-il tout autre. Il est vrai que là aussi, comme le fait remarquer un historien allemand, « la civilisation pût être léguée à la postérité allemande », par le « clergé gallo-romain, par l'éloignement du Germain pour les villes, un fait qui laissa intactes les municipalités[1] » et quelques traditions sociales, héritage de Rome ; mais ces facteurs, en raison de leur rareté, agissaient dans une mesure bien moindre. Le principe fondamental de la civilisation de l'Austrasie réside dans le contact et l'action latinisante lente et imperceptible de la Neustrie, de la Bourgogne et même de l'Aquitaine, sur lesquelles l'Austrasie sera obligée d'appuyer son progrès jusqu'au moment où, suffisamment civilisée elle-même, elle pourra servir, à son tour, de dépôt de lumières aux contrées transrhénanes.

Il n'est rien de plus curieux que de suivre pas à pas cette lente et pénible érosion civilisatrice à travers le VIe et une partie du VIIe siècle, époque où les idées et les institutions gallo-romaines passeront le Rhin pour se répandre dans la Germanie proprement dite.

Voici d'abord quelques documents sur l'état dans lequel se trouvaient l'Austrasie au début de cette action :

Au commencement du VIe siècle donc, les traditions romaines de l'Austrasie consistaient en quelques villes épiscopales d'origine romaines, émergeant, comme des îlots chrétiens, de campagnes païennes.

En même temps que chefs-lieux de diocèses ecclésiastiques, elles étaient chefs-lieux d'anciennes provinces romaines; car, ici comme en Neustrie, en vertu d'anciens

1. Friedrich, *Kirchengeschichte Deutschlands* (Bamberg, 1867, 2 vol. in-8°), t. II, p. 114 et suiv.

ordres impériaux, les deux administrations se couvraient.

L'organisation ecclésiastique austrasienne semble, à ce moment, à peu près achevée, quoique, encore, moins solidement assise qu'entre les Ardennes et la Loire; le caractère des villes métropolitaines est fort mal accusé, vague, sauf peut-être pour Trèves, dont l'évêque pouvait encore avoir conservé un semblant de prépondérance lui venant de la qualité de primat des Gaules, qu'il possédait avant la chute de l'Empire. Mais le caractère de préfecture ou capitale de toutes les Gaules de cette ville avait absolument disparu.

La province la plus occidentale était la *Belgique Première* avec la cité de Trèves, et trois suffragants : Metz, Toul et Verdun[1].

Ensuite, il y avait la *Première Germanie*, comprenant la cité et le diocèse de Mayence, dont le caractère de ville métropolitaine est également effacé, et les cités et diocèses de Strasbourg, de Spire et de Worms[2].

Enfin, la *Germanie Deuxième :* cités et diocèses de Cologne et de Tongres[3].

Vers la fin du règne d'Auguste ou au commencement de celui de Tibère (14-27), ces deux dernières provinces avaient été séparées des deux Belgiques, afin de protéger les Gaules contre les incursions germaniques, et formaient une longue et étroite bande de terre constituant deux provinces impériales consulaires. La Germanie Seconde ou Inférieure allait depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à la Nava ou Nahe ; et la Germanie Première ou Supérieure, depuis la Nahe jusqu'aux confins de la haute Alsace. Elles

1. Civitas Treverorum; civitas Mediomatricorum; civitas Leucorum (Tullo); civitas Verodunensium.

2. Civitas Mogunciaciensium ; civitas Argentoratensium (*id est* Strateburgo); civitas Nemetum (*id est* Spira) ; civitas Vangionum (*id est* Wuarmatia, Wormatia; Borbetomagus).

3. Civitas Aggrippinensium (*id est* Colonia); civitas Tungrorum

avaient alors été plutôt des territoires militaires que des provinces proprement dites; chacune avait été occupée par quatre légions et des troupes auxiliaires. Dès l'an 12 avant Jésus-Christ, Drusus avait fortifié cette ligne du Rhin, depuis Mayence, centre stratégique très important, jusqu'à l'île des Bataves[1], et avait fait construire le long du fleuve cinquante forts ou castella qu'on peut considérer comme les premiers commencements de la plupart des villes rhénanes. C'était là ce qu'on appelait le *limes rhenanus*, dont les principales stations étaient Bingium (Bingen), Bacharium (Bacharach), Confluentes (Coblence), Bonna (Bonn), Colonia Agrippina (Cologne), Novesium (Neuss), Noviomagum (Nimègue), Ludgdunum Batavorum (Leyde), Trajectum (Utrecht), etc.

Ces provinces orientales se trouvaient dans un état de désolation suffisamment caractérisé par l'obscurité dans laquelle les a laissées l'histoire ecclésiastique pendant l'invasion. Trèves, poste avancé des Romains sur la Moselle, ancienne préfecture des Gaules, jadis ville des plus importantes et centre chrétien puissant, avait été détruite et mise à sac six fois pendant moins de cent ans; en 430, au quatrième saccagement, elle avait été entièrement brûlée, et, encore aujourd'hui, une couche générale de cendre, épaisse d'une dizaine de centimètres, provenant de cet incendie, recouvre les sous-sols de la ville. En 463, elle fut mise à sac pour la cinquième fois et devint la proie des Ripuaires. Tout porte à croire que ce n'était plus qu'un bourg insignifiant, siège d'évêques obscurs, dont, du reste, la chronologie est assez difficile à établir. Ce sont, depuis l'évêque Jambique, dont l'existence est certifiée vers 475 : Emère, Volusien, Modeste, Maximin, Fibicius, Rusticus et Aprun-

1. Portion de territoire à l'embouchure du Rhin, située entre les deux bras principaux de ce fleuve, le Leck et le Waal.

culus († 527). Plusieurs d'entre eux semblent avoir été expulsés ou contraints de fuir.

Cependant Trèves paraît déjà avoir possédé deux monastères, Saint-Eucharius et Saint-Maximin, datant de la fin du ve siècle.

Worms, Spire, Mayence, également anciens centres romains et chrétiens, ne semblent plus avoir été que des monceaux de ruines.

Cologne, poste militaire romain très important, ville natale d'Agrippine, fille de Germanicus et femme de Claude, avait déjà vu les Germains sous ses murs du temps de l'empereur Constantin le Grand (306-337); elle était perdue pour les Gaules romaines depuis la première partie du ve siècl et, à l'époque qui nous occupe, elle était siège du roi des Ripuaires, Sigebert de nom, que Chlovis fit traîtreusement assassiner afin de s'approprier son héritage, ainsi qu'il le fit pour ses autres concurrents.

Les régions occidentales de l'Austrasie étaient nécessairement plus cultivées à mesure qu'on approchait des pays latins. En effet, du côté de la frontière neustrienne, l'aspect est beaucoup moins désolant : l'obscurité est moins grande, l'histoire est moins muette, la chronologie des chefs de l'Église moins vague; on possède quelques renseignements certains sur les villes; plusieurs églises sont restées debout. A Toul, nous rencontrons, de 490 à 500, un évêque du nom d'Ursus, auprès duquel se retire saint Vast que Chlovis, de retour de sa campagne contre les Alémans, où il résolut de se convertir, prit avec lui pour se faire instruire dans les choses de la religion. De 500 à 507 ce diocèse est dirigé par saint Apre ou saint Evre, une des gloires de l'épiscopat gallo-romain. Il contruisit des églises et fit de nombreuses conversions alentour[1].

1. Sa *Vie*, par Autmonde, évêque de Toul, vers 570.

A Verdun aussi, nous voyons se distinguer plusieurs évêques; d'abord Pulchronis, au temps de l'invasion des Huns, puis à l'époque de Chlovis, Firmin qui participe, avec sa cité, à un soulèvement contre le roi, meurt presque sous les yeux de Chlovis, assiégeant Verdun. Celui-ci nomme à sa place Vitonius, saint Vannes, évêque resté fameux dans les fastes de cette ville[1]. Chlovis, du reste, semble avoir fondé ici l'abbaye, qui plus tard fut consacrée au nom de ce saint.

On sait, il est vrai, fort peu de choses sur Metz. Mais la chronologie ininterrompue de ses évêques pour cette époque prouve que l'évêché ne cessa de fonctionner; ce sont Aeplitius, Urbicius, Bonolus, Terentius, Gunsolinus, Chromatius, Agathimber et Hesperus († 535), tous Gallo-Romains et même quelques-uns portant des noms grecs; l'on ignore pourquoi[2].

Voilà à peu près la situation sur laquelle, après la mort de Chlovis, en 511, vient se poser le premier greffe de la culture gallo-romano-chrétienne en Austrasie[3].

2° LA CIVILISATION EN AUSTRASIE DEPUIS THIERRY Ier A LA MORT DE THÉODEBERT Ier (511-548).

Après la mort de Chlovis, ses quatre fils se partagèrent le fruit de ses victoires, c'est-à-dire à peu près toute la France depuis les Pyrénées au Rhin.

1. Sa *Vie*, par Berthaire, moine de Saint-Vanne (IXe et Xe siècles), et dans *Gesta episc. Verduniensium* (Pertz, IV, 36-45).

2. Voir *Gesta episc. Mettensium*.

3. Voir Clouet, *Histoire ecclésiastique de la province de Trèves et des pays limitrophes : Toul, Verdun, Metz, Reims, Châlons* (Verdun, 1844-1851, 2 vol.); — Friedrich (J.-Dr), *Kirchengeschichte Deutschlands* (Bamberg, 1867), t. II : *Trèves, Cologne, Mayence*, etc.; et les sources déjà citées.

Childebert Ier reçut Paris et un royaume formé autour de cette ville, plus les villes de Poitiers, de Périgueux, de Saintes et de Bordeaux.

Chlodomir obtint Orléans et les régions alentour, puis Bourges.

Chlotaire Ier eut Soissons, les contrées environnantes avec, en plus, Limoges.

Et enfin Théodorec, Théodoric ou Thierry Ier, reçut le royaume de l'Auster, de l'Orient, l'Austrasie, poste fort important, car il défendait les possessions de ses frères contre de nouvelles invasions germaniques toujours menaçantes. De plus il eut Cahors et l'Auvergne.

Quelques années après la mort de Chlodomir [1], dont deux enfants furent assassinés, et dont le troisième, réfugié dans un couvent, se signala plus tard sous le nom de saint Cloud, les trois frères s'étaient encore partagé son domaine. De ce fait Thierry acquit une partie du royaume d'Orléans, des centres ecclésiastiques limitrophes de l'Austrasie, fort importants pour le développement de son pays, tels Reims, Troyes, Châlons-sur-Marne. Par les conquêtes faites, en 534, en 539 et en 542, par son fils Théodebert, y furent joints encore le Rouergue, le Gévaudan, le Velay, l'Albigeois, peut-être une partie de la Bourgogne, en tout cas Châlons-sur-Saône.

Voilà donc l'Austrasie pourvue d'un gouvernement central, national, chrétien, indépendant, de plus parfaitement arrondie dans ses limites territoriales et pouvant s'appuyer sur les contrées les plus civilisées et les plus riches du monde d'alors.

Un premier phénomène d'action civilisatrice, l'infiltration du progrès par la frontière occidentale et méridionale, devait nécessairement se produire ; mais il ne faut pas

1. Tué à l'ennemi en 524. Grég. de Tours, *Hist. des Francs.*

penser, à cette distance, arriver à en fixer les différents points d'une façon absolument précise.

L'action de Reims surtout semble avoir été considérable sous ce rapport. Saint Remi ne mourut qu'en 533. La haute situation qu'il avait acquise dans la famille de Chlovis, celle qu'il occupait comme légat du Pape et deuxième grand apôtre des Gaules, avaient certainement donné à sa cité métropolitaine et à son clergé une influence capitale dans les affaires austrasiennes, à plus forte raison que c'est là que Thierry paraît avoir transféré sa capitale [1].

On sait que l'Auvergne, vers 527, s'était révoltée, cherchant à se soustraire au Gouvernement austrasien. Comme toujours ce fut là pour les vainqueurs un prétexte à saccagements et à brigandages atroces. Les hordes germaniques emportèrent ce qui put servir leur richesse, et par là indirectement et sans qu'ils le voulussent, importèrent, chez eux des germes de culture.

« J'ai souvent parlé des maux, dit Grégoire de Tours, que le roi Thierry fit au pays d'Auvergne. Ils furent tels qu'il ne resta rien ni aux fils aînés ni aux plus jeunes de leurs biens, si ce n'est la terre nue que les barbares ne pouvaient emporter avec eux [2]. » On voyait des troupeaux d'enfants, de beaux jeunes gens et de jeunes filles aux gracieux visages, traînés les mains liées derrière le dos à la suite de l'armée, et vendus à l'enchère çà et là dans les lieux que traversaient leurs maîtres.

1. Aux environs de Mayence, existe un pays appelé *Remigiland* (pays de Remi ou pays rémois), se composant de quarante-deux villages et hameaux, dont les plus importants sont Altenglan, Conken, Cusel, Pfeffeln, qui fut une dépendance de l'évêché de Reims et dont quelques historiens attribuent l'origine à un don fait par Chlovis à saint Remi.

2. Grégoire de Tours, *Passion de saint Julien*, XXIII, et *Vitæ sancti Fidoli, sancti Quintiani, sancti Galli, sancti Austremonii* (dans Bouquet, t. III), p. 406, 407, 408, 409).

Mais, après avoir livré les églises à ses guerriers demi-païens, Thierry trouva dans ces désordres mêmes un moyen d'honorer le christianisme à sa manière. Il y prit le clergé des temples détruits et en transféra le plus qu'il put de ses membres, soit à Trèves, soit dans les autres villes d'Austrasie, afin que le service divin y fût célébré d'une manière plus convenable (532-534).

C'est de cette époque que datent les relations qui s'établirent dans la suite entre l'Austrasie et le centre. Ainsi Metz possédait dans le Rouergue un petit évêché que Grégoire de Tours appelle Arisidium[1], aujourd'hui Larsat; Verdun jouissait, de la même manière, de l'abbaye de Saint-Amand, près Rodez. On n'ignore pas que l'Auvergne avait eu de célèbres écoles aux temps romains, qu'elle en aura de plus célèbres encore au courant de ce VIe siècle qui nous occupe ici; pour le clergé austrasien, ces possessions servaient aussi d'étapes intermédiaires avec les grandes abbayes centrales et méridionales, telles que Ligugé, Marmoutier, Ainay près Lyon, Lérins, Agaune dans le Valais, Reome, diocèse de Langres, Saint-Victor-de-Marseille, Condat dans le Jura, d'où il tirait et ses grands hommes et ses grandes idées[2]. Nous le verrons aussi tout à l'heure les considérant comme son centre naturel et s'y réunir en concile toutes les fois que les affaires du pays l'obligeaient de prendre contact avec le clergé et les idées de la vieille Gaule latine.

1. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. V, chap. v. — Voir aussi *Académie des Inscriptions*, t. V, p. 336; — et Clamens, *l'Ancien Évêché d'Arrisitum et les grands hommes qui en tirent leur origine* (Le Vigan) 1870 in-8°.

2. Ligugé, diocèse de Poitiers, fondé par saint Martin vers 360; Marmoutier, près Tours, fondé par le même, en 373; Lérins, fondé par saint Honorat en 409; Ainay, près Lyon, existait vers 425; Reome, aujourd'hui Moutier-Saint-Jean, fondé vers 450, était célèbre vers 516. Agaune (Saint-Maurice-en-Valais) diocèse de Sion (Suisse), bâti vers 516.

Les origines extra-austrasiennes du roi, autant que ses relations avec ses parents en Gaule, devaient fournir un autre principe de progrès. Un des premiers effets du gouvernement de Thierry fut le déplacement de la résidence royale. De Cologne où avait résidé le chef ripuaire Sigebert, Thierry le Salien transporta son siège à Reims (ou peut-être à Metz[1]), plus près des centres d'où il tirait les richesses et sur lesquels il s'appuyait pour maintenir et étendre sa puissance parmi ses Germains.

Un roi élevé à Paris, dans ce milieu latin, — son père y avait transporté sa capitale après avoir quitté Soissons, — étant, de plus, fils d'une princesse bourguignonne, fervente catholique, laquelle avait eu une part importante dans la conversion de Chlovis, et dont l'oncle, tout imbu des principes romains centralistes, avait proclamé, en 502, en Bourgogne, une loi, calquée en grande partie sur le code romain, dit de Théodoric[2], pouvait-il prendre le pouvoir parmi les Ripuaires absolument incultes au delà des Ardennes, sans chercher à y introduire, au moins quelques-unes des idées qui avaient cours dans sa famille? Certes non.

La langue germanique n'étant pas encore écrite et, n'ayant aucune tradition civilisée, il fallut nécessairement avoir recours à la langue et aux usages gallo-romains pour administrer le nouveau royaume. Avec les provinces centrales annexées, en particulier les rapports pour la perception des tributs et autres relations de maîtres à vaincus ne pouvaient se faire qu'en latin. C'était, du reste, de ces pays

1. Voir Digot, *Hist. du royaume d'Austr.* (Nancy, 1858, 4 vol.), t. I, p. 164, et suiv. et d'autres. Metz ne semblerait avoir été capitale qu'à partir de Brunehault et de Sigebert Ier.

2. La loi dite Gombette, ainsi dénommée d'après son auteur Gombaud, roi des Bourguignons, oncle de Chlotilde et, par alliance, de Chlovis Ier.

que l'on tirait non seulement les clercs instruits, comme nous avons vu plus haut, mais encore les employés du fisc, autant pour le palais du roi que pour les provinces orientales de l'Austrasie.

Thierry, ne pouvant rien mettre à sa place, laissa naturellement subsister, ainsi que l'avait fait Chlovis, l'administration romaine autant qu'elle existait. Comme, d'autre part, le clergé austrasien était gallo-romain, la langue et les usages latins devinrent usages et langue d'État.

Ce fut aussi Thierry qui, à l'exemple de ce que les Saliens de Neustrie avaient fait dès avant la conquête, fit condenser et coucher par écrit le vieux droit de coutume du peuple des Ripuaires.

Les trente et un premiers titres de cette loi, complétée et amplifiée plus tard sous Chlotaire II, Dagobert et Childebert II (575 à 711), sont, en effet, de lui, s'il faut en croire le *prologue* qui fut placé en tête, probablement au VIIIe siècle. D'après ce document, Thierry réunit, vraisemblablement entre 531 et 534, à Châlons-sur-Marne, des hommes de loi de sa nation, et en modifiant un peu leurs dires, les fit consigner en langue latine. Comme la loi salique, sur le modèle de laquelle elle semble être écrite, la loi des Ripuaires se rapproche, en tout cas en ce qui concerne la forme, des *Constitutiones* des Romains. Ce premier et plus ancien code allemand, qui servira plus tard de modèle à d'autres peuples germaniques, est donc sans contredit d'origine gallo-franque[1].

A Thierry Ier succéda, en 534, son fils Théodebert Ier,

1. Nous nous sommes servis, ici, des importantes études sur les origines et les analogies gallo-latines de cette loi par l'Allemand Stobbe (O.) : *Geschichte der deutschen Rechtsquellen* (2 vol., Brunswick, 1860), t. I, p. 57 (déjà cité). — Voir aussi dans *Mémoires de l'Institut national des Sciences et des Arts; Sciences morales et politiques*, t. III (Paris, an IX), p. 382 (*Mémoire du citoyen Legrand d'Aussy*).

dont Grégoire de Tours dit qu'il gouvernait son peuple suivant les règles de la justice, honorant les évêques, dotant les églises, soulageant les pauvres et faisant du bien à une infinité de personnes. Il ne semble avoir eu de vices qu'en fait de femmes. Il avait fait avec son père ou pour le compte de celui-ci de brillantes campagnes ; à dix-huit ans, celle contre les Nortmans débarqués aux bouches de la Meuse (528) ; en 530, celle de Thuringe où l'Austrasie recula ses frontières, jusqu'à la rivière Unstrut. En 539 et en 542, déjà roi, il fit deux terribles campagnes : en Italie d'abord où ses guerriers donnèrent au monde la mesure de ce qu'était encore à cette époque la sauvagerie austrasienne, ensuite en Espagne où les ravages exercés ne furent pas moindres. Ce fut dans ces campagnes qu'il avait acquis le Rouergue, le Velay et d'autres provinces méridionales dont nous parlons plus haut.

Ce fut là aussi qu'il avait gagné le cœur d'une jeune veuve de Béziers, Deuthéric, Narbonnaise d'origine, par conséquent issue de l'une des provinces des Gaules les plus foncièrement latinisées, qui devint la mère de son héritier et, en général, semble avoir eu sur son esprit une influence considérable, influence qui n'a pas manqué de se répercuter dans son gouvernement[1].

Pour ce qui est de son administration centrale, elle fut gauloise sans nul doute : vers 540, l'on rencontre à sa cour trois Gallo-Romains, ses ministres, et grands administrateurs de son fisc : Astereolus, Secundinus et Parthenius[2]. Ce dernier fut ministre des finances; après la mort du roi, en 547, il sera mis à mort par la foule, à Trèves. Quant aux deux autres, ils étaient versés dans les lettres... Secundinus avait été plusieurs fois chargé par le roi de missions auprès

1. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. III, chap. XXII, XXIII, XXIV et XXVII.

2. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. III, chap. XXXVI.

de l'empereur d'Orient[1]. On y trouve encore Aredius, un Limousin agrégé aux officiers du palais[2].

Mais, outre ces éléments d'ordre extérieur, il en est d'ordre intérieur d'une action tout au moins égale, du moins dans la partie occidentale de l'Austrasie.

Dans les villes — leur population était restée en grande partie latine — ce sont les évêques qui sauvent les principes et les traditions de la civilisation. En premier lieu, ils servent de point de ralliement aux populations gallo-romaines de leurs provinces, qu'ils protègent dans leur propre intérêt du reste, puisqu'ils y rencontraient la seule sauvegarde de leur siège, le seul noyau policé par lequel ils pussent s'imposer et agir sur les populations germaniques. A mesure que l'évêque était soutenu par la sympathie du roi, son action sous ce rapport allait en croissant.

De cette manière l'ancienne vie municipale romaine pouvait reprendre un peu d'essor dans les rares centres austrasiens. Il a déjà été dit qu'une loi des derniers empereurs avait accordé aux évêques un pouvoir presque absolu sur les municipalités, pouvoir d'où sortiront un jour des droits de seigneurs épiscopaux. Or, dans les diocèses d'Austrasie, comme du reste en Neustrie, l'Église, composée de Gaulois et possédant des terres peuplées en grande partie d'hommes de cette race, garda la législation impériale romaine pour son usage et celui de ses administrés. La plupart des évêques d'Austrasie, à l'exemple de Reims, continuèrent à rédiger leurs actes et leurs testaments selon la formule de l'édit du prêteur.

Les municipalités, issues, comme ailleurs, de la curie antique, demeurèrent également fidèles à leur origine, et le pouvoir ecclésiastique n'eut garde de laisser tomber en

1. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. III, chap. XXXIII.
2. *Ibid.*, liv. X, chap. XXIX. C'est saint Yriez, saint Izary, du monastère de Saint-Iriez, en Limousin.

désuétude les codes qui permettaient de choisir le jugement épiscopal en toute matière et à l'égard de toutes les personnes.

Peu à peu, par la force des choses, l'élément franc, surtout les seigneurs, dut se mêler à cette administration. Comme ils ne pouvaient y apporter aucune idée nouvelle ou supérieure, force leur était de laisser subsister les us et coutumes de la procédure romaine et de les adopter eux-mêmes, ce qui finit par abroger les anciens usages germaniques, aussi primitifs que naïfs, tels que la désignation de l'héritier par un fétu de paille donné en présence des juges, la tradition d'un immeuble par un monceau de gazon, cérémonies qui furent remplacées par des actes écrits[1].

Qui peut mesurer, à la distance qui nous sépare de ces temps, la somme d'idées et de traditions latines passées ainsi dans la conscience publique chez les Germains d'Austrasie ? L'opposition que les leudes semblent avoir de tout temps faite aux institutions romaines, le mépris de sauvages qu'ils témoignaient à l'égard de la paperasserie, ne prouvent rien; les Francs de ce temps savaient, nous l'avons vu, parfaitement faire leur profit des choses latines susceptibles de favoriser leurs intérêts.

C'est encore aux évêques gallo-romains d'Austrasie, pères nourriciers de la civilisation allemande, que l'élément germanique doit les premiers commencements de l'instruction publique. A l'exemple des anciennes écoles romaines païennes, le clergé des Gaules avait couvert le pays d'un réseau d'écoles ecclésiastiques. Bien que, pour l'époque qui nous occupe, les renseignements soient peu précis, il est certain qu'on instruisait les enfants, puisqu'on voit un fils de Chlotaire Ier, roi de Neustrie, après

1. Voir, à ce sujet, les intéressantes études de l'abbé Clouet dans l'*Histoire ecclés. de la province de Trèves* (*et pays environnants*), t. I, p. 360 et suiv. (déjà cité).

avoir inventé quatre lettres nouvelles qui, jointes à l'alphabet latin, devaient désigner les sons de la langue germanique, ordonner que sa réforme soit portée à la connaissance des cités et que les enfants soient enseignés d'après la nouvelle méthode[1].

Dans les cités, auprès des cathédrales, il y avait les écoles épiscopales placées sous la surveillance de l'évêque; celle de saint Remi de Reims, plus tard celles de Metz et de Trèves, étaient particulièrement célèbres. Outre cela, il y avait dans presque tous les diocèses des écoles presbytérales dirigées par un archiprêtre. Il résulte d'une lettre de saint Remi à Falcon, évêque de Tongres, au sujet d'une école à Mouzon, qu'il existait ainsi en Austrasie des corporations scolaires, même auprès des églises de moindre importance[2].

Il y avait ensuite des écoles paroissiales, véritables écoles primaires. Tout prêtre était obligé de réunir, dans sa maison, de jeunes enfants auxquels il apprenait à lire, à chanter et à pratiquer la religion. Ce sont certes ces modestes établissements qui ont rendu le plus de services à la cause du progrès des Germains en Gaule[3]. Nous ne parlerons pas encore des écoles monastiques, parce qu'il n'existait alors en Austrasie que de sept à huit couvents, tous sans importance.

Dans la deuxième année du règne de Théodebert, de par son ordre et sur la requête des évêques de ses États, à l'exemple, du reste, de ce que Chlovis et Childebert avaient ordonné pour leur royaume, un premier concile, qu'on peut

1. Chilpéric. — Voir Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. V, chap. XLV, fin.

2. *Remigii epist. ad Falconem Tungrensem;* dans Sirmond, *Concil.*, I, 205. — Mouzon, Ardennes, arr. de Sedan, sur la Meuse.

3. Duplessis, évêque de Bourges, *Sur les écoles monastiques* (dans *Bull. du Comité d'hist. et d'archéol. du dioc. de Bourges*, 1867-1875, p. 268, 270, 274, 278, 282, 303, 327).

appeler austrasien, se réunit à Clermont (8 novembre 535); nous voyons s'y rendre Nicet, évêque de Trèves, Desideratus, évêque de Verdun, Domitianus, de Tongres (peut-être de Cologne), Flavius, de Reims, Loup, de Châlons, puis ceux des possessions austrasiennes du centre des Gaules, siégeant tous sous la présidence d'Honorat de Bourges. L'on ne saurait assez faire ressortir l'importance de ces congrès religieux pour l'évolution des sociétés, en ces temps où la religion était le principe fondamental de tout progrès, où l'épiscopat avait la garde d'une quantité de domaines de la vie publique, depuis dévolus à l'État, et où les communications étaient fort difficiles. Ces réunions sont les véritables organes de la civilisation de l'époque; plus un pays était arriéré, plus il pouvait en profiter; car là, les évêques, alors les seuls mandataires de la vie intellectuelle, en temps ordinaires, séparés les uns des autres, souvent par des étendues sauvages, pouvaient concerter des mesures d'ensemble, se communiquer leurs idées en matière d'art, de lettres, de sciences, d'expérience politique et prendre des résolutions uniformes pour la vie publique des pays qu'ils représentaient. Aussi, à Clermont, pour ce qui est du royaume de Théodebert, ils prirent des résolutions flétrissant la cupidité des seigneurs et les menaçant d'excommunication, s'ils cherchaient à s'approprier les biens de l'Église; défendant les intrigues, les menaces et le patronage des leudes pour l'obtention des charges de l'Église; défense, ensuite, de se marier à des Juifs, d'imposer des Juifs comme juges aux populations chrétiennes, d'emprunter les ornements d'église pour les cérémonies nuptiales et quantité d'autres points; finalement, ils blâmèrent la dureté du fisc de Théodebert, l'atteinte ruineuse que portaient au peuple les trop fréquents partages, stipulations qui furent portées à la connaissance du roi sous forme d'humble remontrance.

Théodebert mourut en 548; son fils, Théodebald, dernier descendant de Thierry, lui succéda à l'âge de quatorze ans.

Pendant la deuxième année du règne de celui-ci, se réunit à Orléans un concile de toute la monarchie franque, auquel se rendirent la plupart des évêques austrasiens. Mais il semble que ces décisions d'Orléans, étant prises en pays étranger, eussent manqué d'autorité dans les possessions austrasiennes; car nous voyons, aussitôt après, l'épiscopat des États de Théodebald, se réunir une seconde fois à Clermont et y renouveler ceux des canons d'Orléans ayant une importance pour leur pays.

Les résultats de cette action romanisatrice ne se firent pas attendre.

En partant de l'occident vers l'orient, l'on constatera partout une évolution graduelle, une renaissance générale allant en diminuant à mesure qu'on s'éloigne vers les extrémités rhénanes, mais qui est partout très visible.

Voici Trèves, tout à l'heure encore enveloppée de ténèbres. Un Gallo-Romain d'Aquitaine, du nom de Goar (saint Goar), est venu s'établir, vers les débuts du règne de Thierry, entre Boppard et Oberwesel, a pratiqué de nombreuses conversions et a fondé un couvent avec l'assentiment de l'évêque Rusticus. Vers 527, Thierry installe à Trèves, en qualité d'évêque, un Gallo-Romain qu'il avait rencontré à la tête d'une abbaye méridionale, peut-être dans la région de Limoges, selon Grégoire de Tours, et dont il avait su apprécier les grandes qualités. Ce fut l'éminent Nicetius, saint Nicet de Trèves, dont l'activité a laissé des traces indélébiles dans la grande cité mosellane. Nicet fut un apôtre du progrès dans le sens le plus élevé de l'époque et il faudrait une étude spéciale pour fixer les points de son influence sur les bords de la Moselle inférieure et du Rhin. On peut dire que toute la Germanie rhénane en a tiré parti pour son développement. Il fit d'abord

sortir Trèves de son obscurité, restaura les anciennes églises[1], en construisit de nouvelles, rétablit les remparts de la ville, opéra des travaux hydrauliques; érigea, sur une hauteur, la célèbre citadelle de *Bischofstein* (rocher de l'évêque), qui fut la première forteresse épiscopale; propagea avec succès le christianisme parmi les populations germaniques de sa région; flétrit, avec une franchise qui lui valut un an d'exil, les vices des seigneurs austrasiens, leur barbarie, leur incontinence, et, en général, imprima à sa résidence, comme à toute la contrée, une impulsion qui a été sa sauvegarde dans les temps difficiles. Nicet régna jusqu'à sa mort, en 566, et sa ville eut la chance de trouver, en son disciple Magnericus, un autre Gallo-Romain, un successeur marchant dans ses traces et menant l'évolution de la cité jusqu'à la fin du VIe siècle (596).

Magneric, que Grégoire de Tours a personnellement connu et qu'il dit issu de Tetradius, l'un des plus nobles sénateurs des Gaules, semble avoir bâti (568) l'abbaye de Saint-Martin de Trèves et élevé ou restauré, comme son

1. Les historiens allemands citent souvent comme une preuve de l'incapacité des artistes gaulois le fait que Nicet fit venir des ouvriers d'Italie pour certaines de ses constructions. Nous leur recommandons la lecture de Grégoire de Tours (*Hist. des Francs*, liv. II, chap. XIV): Construction de la cathédrale de Saint-Martin de Tours à la place de la petite chapelle datant du saint lui-même : construite vers 465, 60 pieds de long, 50 de large, 52 fenêtres, 120 colonnes, 8 portes; (liv. II, chap. XVII) : construction de la basilique de Saint-Etienne dans un faubourg d'Autun : peintures murales ; (liv. II, chap. XV) : construction de la basilique centrale d'Autun au Ve siècle ; (liv. II, chap. XVI) : construction de la cathédrale de Clermont : 150 pieds de long, 10 de large, 50 de haut, dans l'intérieur de la nef, abside de forme ronde de structure élégante, 42 fenêtres, 70 colonnes, 8 portes ; parois du côté de l'autel ornées d'un grand nombre de marbres de couleurs différentes, durée de la construction : douze ans (fin du Ve siècle) ; etc. — Nulle part, cet historien ne parle d'ouvriers ni d'artistes étrangers ; Nicet de Trèves avait donc probablement appelé des ouvriers italiens, en raison de la facilité des communications sur le Rhin.

prédécesseur, de nombreuses églises et autres constructions. D'après les *Gesta* de l'évêque trévirain, il aurait été aidé dans son activité de tout un essaim d'érémites et de convertisseurs : Paulus, Ingebertus, Disibodus, Wendelinus, Carilelfus, Bantus et Wulfilaich[1].

Mayence aussi, ville qui, plus tard, jouera un rôle si important dans l'histoire de la christianisation de l'Allemagne, sortira de son obscurité. Vers 534, on y signale un évêque, certainement d'origine gallo-romaine, du nom de Sidonius, et que chante le poète latin Venance Fortunat, Italien qui voyagea, un peu plus tard, en Gaule, prodiguant sa muse aux grands[2].

Sidonius, avec l'appui de Théodebert, reconstruisit les églises de Mayence, remit la ville en état, fit un grand nombre de conversions, cultiva les lettres et les arts et brilla par une piété modèle. C'est à lui que la grande cité allemande doit sa première renaissance. Des objets mis à jour aux environs de Mayence permettent de supposer que, dès l'époque de Sidonius, cette ville fut un important centre de mission[3].

Cologne sortira à son tour maintenant des ténèbres.

1. Voir *Monumenta Germaniæ historica*, de Pertz, X (VIII), p. 59. — Wulfilaic, Wulfilaicus, Ulfilaicus, vulgairement saint Walfroye ou saint Ouflay. Grégoire de Tours (*Hist. des Francs*, liv. VIII, ch. xv) rapporte toute la conversation qu'il a eue avec lui. Wulfilaic voulait imiter Siméon d'Antioche, qui vécut sur une colonne (420-460), et qui eut une foule de plagiaires dans son pays, mais, outre Wulfilaic, très peu dans le nôtre.

2. Venantius Honorius Clementianus Fortunatus (530-609), poète latin, sur le tard de sa vie, évêque de Poitiers. Quoique médiocre, il a rendu de grands services à l'histoire. Sans ses poésies, l'obscurité qui enveloppe les premiers temps de l'histoire de France et d'Allemagne serait bien plus grande qu'elle n'est ; il est, après Grégoire de Tours, la seconde grande source contemporaine des premiers mérovingiens. Pour Sidonius, voir ses poésies IX, 9 ; dans *Monumenta Germaniæ hist. Auct. Antiq.*, IV, p. 215.

3. Friedrich, *Kircheng. Deutschl.*, II, p. 355 et suiv.

Après un évêque du nom de Domitianus, signataire du concile de Clermont en 535 (mais qui peut-être fut évêque de Tongres) la colonie d'Agrippine trouva son Nicet en la personne de Charentinus, Gaulois d'origine, également chanté par Venance Fortunat, vers 560. Le poète l'appelle « ornement de la foi et aussi de Dieu, ne connaissant point de différence entre les nations, mais les traitant toutes avec la même bonté. Il est l'ami du peuple, fait beaucoup bâtir, orne les églises, » etc. A la fin Venance nous dit que Cologne est encore terre à missions admirablement cultivée par Charentinus[1].

Peu de chose encore sur Worms, Spire, Strasbourg et Tongres.

Les villes de l'occident austrasien ne sont, cela va sans dire, pas restées en arrière dans leur développement. Metz, surtout, est pleinement sortie du vague historique, Villicus (542-568) s'y signale comme un des évêques les plus marquants de l'épiscopat austrasien. Un de ses contemporains[2] qui dit cependant assez de mal de Nicet de Trèves, le met au-dessus de tous ses collègues au point de vue de la douceur de son caractère, de son zèle religieux et de sa vigilance pastorale. Villicus est contemporain de Fortunat; le poète fait remarquer qu'il y avait à son époque encore beaucoup d'idolâtres aux environs de Metz; cet évêque restaure les églises, hospitalise les réfugiés, ouvre ses magasins aux affamés, rétablit les murs de la ville, etc.

A Verdun, il y a Desideratus (535-554), également grand bienfaiteur de son pays. On cite de lui qu'il obtint de Théodebert un emprunt pour les pauvres de la ville, dont le roi refusa ensuite la restitution.

1. « *Et per te domini multiplicentur oves* »; voir Fortunat, *Carm.*, lib III, 14; dans *Monumenta Germaniæ* (édit. 1881), *Auctor. Antiquiss.*, t. IV.

2. Mapinius de Reims dans sa lettre.

Pour terminer cet exposé, citons le témoignage en faveur de l'épiscopat gallo-romain d'Austrasie d'un historien allemand moderne :

« Ce sont ces évêques gaulois, dit le savant Friedrich, qui « restèrent pendant tout ce VIe siècle les promoteurs de la « culture intellectuelle en Austrasie, car l'on ne saurait « admettre que ce clergé, après un passé si brillant, ait été « d'un coup, par le seul fait de la victoire d'une poignée « d'étrangers, subitement réduit à l'état de barbarie de ses « conquérants[1].

« Jetons, à ce sujet, un coup d'œil rétrospectif sur le pays « dont la physionomie se laisse à peu près reconstituer par « les poésies de Venance Fortunat. Nous y avons vu toute « une série d'excellents évêques gallo-romains : Nicet de « Trèves, Sidonius de Mayence, Villicus de Metz, tirant les « villes de leurs cendres, construisant des églises, restau- « rant celles qui tombaient en ruines, — soit ! Mais leurs « victoires morales constituent à un titre plus élevé encore, « un point édifiant de cette époque tourmentée, car nous « les voyons avant tout comme propagateurs du bon goût « de l'antiquité, dont ils transmettent les traditions à la pos- « térité germanique.

« Ils furent, de plus, des modèles de moralité et d'accom- « plissement du devoir, ce qui n'est pas un médiocre mérite « à l'anoblissement de notre race. Qui peut dire, en effet, « si le peuple allemand serait arrivé à la civilisation après « l'époque mérovingienne et comment il y serait arrivé s'il « n'avait eu l'épiscopat et le clergé gaulois comme initiateurs.

« C'est donc le devoir de l'historien, autant que de toute « la postérité, de reconnaître le vrai mérite de ces excel- « lents hommes, et ce serait se rendre complice d'une cou- « pable omission que de ne pas le faire, car le clergé gallo-

1. Friedrich, *Kircheng. Deutschl.*, t. II, p. 119.

« romain compte dans ses rangs les personnages les plus « brillants de l'histoire ecclésiastique d'Allemagne[1]. »

3° LA CIVILISATION EN AUSTRASIE DEPUIS THÉODEBALD Ier A LA FIN DE LA DYNASTIE DES MÉROVÉES (548-752).

Théodebald, fils de Théodebert, mourut vers 555 sans postérité. Son grand-oncle, Childebert Ier, roi à Paris, le suivit dans la tombe vers 558. Seul survivant des quatre fils de Chlovis Ier, Chlotaire Ier, roi à Soissons, fut, pendant quelques années, maître de toute la monarchie. Il mourut à son tour vers 561, et un nouveau partage intervint entre ses quatre fils, Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert.

C'est à ce partage que nous voyons apparaître pour la première fois le nom de Neustrie, comme désignation du royaume de Soissons et de ses agrandissements entre la Loire et les Ardennes.

Selon la vieille manière germanique, ce partage eut lieu par tirage au sort et, comme toujours, la possession des villes, source de richesses et de rendements réguliers, semble avoir été le seul objectif des copartageants, car on ne saurait s'expliquer, sans cela, la bizarrerie de la nouvelle division où les possessions de l'un s'enchevêtraient dans celles de l'autre[2].

Charibert reçut Paris ; son royaume comprenait : Senlis, Melun, Chartres, Tours, Poitiers, Saintes, Bordeaux, et les villes des Pyrénées.

Gontran (ou Gunthchramm) obtint : Orléans et la Bourgogne depuis la Saône aux Vosges et de là jusqu'aux Alpes et à la mer de Provence, à savoir y compris la Provence dite Arlésienne : Arles, Riez, etc.

1. Friedrich., *Kircheng. Deutschl.*, t. II, p. 122.
2. Aug. Thierry, *Récits*, I, p. 268 (édit. de 1856).

Chilpéric eut Soissons, c'est-à-dire le Noster-Rick ou Neustrie, limité au nord par l'Escaut et au sud par la Loire.

Et enfin Sigebert reçut l'Austrasie avec les provinces transrhénanes, qui, depuis Thierry, s'étendaient jusqu'aux frontières des Saxons et des Slaves; puis l'Auvergne et ses pays annexes, jusques y compris la Provence marseillaise, c'est-à-dire Marseille (par moitié avec son frère Gontran), ensuite Aix, Avignon, etc. Son royaume comprenait encore une partie du Milanais; mais ce ne semble avoir été là qu'un simple droit de suzeraineté, plus tard souvent contesté[1].

Le nouveau roi d'Austrasie, voulant rompre avec les habitudes désordonnées de ses frères, qui prenaient femmes parmi les filles de fermes et les servantes, au gré de leurs passions, épousa, comme avait fait son grand-père, une princesse, Brunehault ou Brunechilde, fille cadette du roi Athanagild des Visigoths d'Espagne, par conséquent issue d'une cour qui, depuis longtemps, s'inspirait des mœurs et des principes politiques romains.

La mort prématurée en 567, de Charibert, roi de Paris, réduisant le partage de 561 à trois parties, il échut encore à Sigebert : Meaux, Vendôme, Avranches, Tours, Poitiers, Albi, Conserans, et les cantons des basses Pyrénées, c'est-à-dire une partie de la riche et latine Aquitaine.

D'autre part, Chilpéric, son frère, roi de Neustrie, voulant à son tour imiter Sigebert, se maria peu après avec Galswinthe, sœur aînée de Brunehault, laquelle cependant, s'en étant aussitôt lassé, il fit étrangler, pour reprendre Frédégonde, une de ses anciennes femmes, ci-devant servante, et dont l'esprit astucieux le dominait.

Du fait du mariage de Sigebert avec Brunehault, du fait ensuite du meurtre de Galswinthe, comme de celui du par-

1. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, liv. X, chap. III.

tage mal compris et incohérent de l'héritage de Chlotaire Ier, devait découler, directement et indirectement, une série d'événements fort importants pour la marche du progrès en Austrasie.

Brunehault semble avoir immédiatement fait valoir ses idées de gouvernement romain, sans lesquelles, élevée en pays latin, elle ne pouvait se figurer un État; en effet, son mari en fit bientôt sa principale conseillère.

Dès son arrivée il y eut au palais de Sigebert une espèce de vie latine. Les lettres y semblent avoir été en honneur; aux fêtes du mariage d'abord, à Metz en 566, auxquelles assistèrent tous les seigneurs même des provinces d'outre-Rhin, et où il se fit un grand étalage de vaisselle d'or et d'argent, dépouilles des conquêtes en pays latin, nous rencontrons Venance Fortunat, le poète latin ambulant et parasite. Il est l'hôte du roi, et les intendants du fisc royal avaient ordre de lui fournir un logement, des vivres et des chevaux. Pour témoigner sa gratitude, il adressait à son amphitryon et aux seigneurs des pièces de vers; dans son épithalame, il compare la reine à Vénus et aux Néréides des mers d'Hibérie[1].

Nous rencontrons aussi, à la cour de Metz, Dynamo Patrice, écrivain latin, probablement natif d'Arles, ami de Fortunat.

C'est là le premier exemple de goûts littéraires de la part de l'élément germanique : Gogon, seigneur franc qui, après la mort de Sigebert, sera le premier maire du palais d'Austrasie, est un lettré en commerce de lettres avec les beaux-esprits de son temps, notamment avec Fortunat, qui lui adresse les quatre pièces en tête du livre VII de ses poésies. C'était, du reste, Gogon que Sigebert avait chargé d'amener

1. Aug. Thierry, *Récits*, I, p. 278 (édit. 1856, d'après *Fortunati Opera*, lib. X, carm. I, dans *Monumenta*, *Auctor. Antiquiss.*, IV, p. 127.

Brunehault d'Espagne; il est l'auteur de vers qui se sont perdus[1].

D'autres lettrés d'origine barbare furent : Loup, conseiller de Sigebert, duc de Champagne, mêlé intimement aux événements de son temps; et son frère Magnulf; tous deux également célébrés par Fortunat[2]. Loup se rendant, vers 570, à Marseille, en ramena un certain Andarchius, homme fort instruit dans les lettres et dans les sciences, très ferré sur la loi théodosienne, le calcul et les contes de Virgile. Il vécut dès lors à la cour et était regardé comme un personnage de dignité[3].

Nous pourrions multiplier les exemples de latinisation par l'influence intellectuelle des Gaules; mais ce qui précède suffit.

*
* *

De par le vice du partage des possessions de Chlotaire Ier, avaient éclaté, nous l'avons dit, entre Sigebert et son frère Chilpéric, des guerres envenimées de part et d'autre par l'astuce de Frédégonde et la soif de Brunehault de venger la mort de sa sœur.

Sigebert après avoir, en 574, conduit en Neustrie une armée se composant des éléments les plus hétérogènes de son royaume — et, sur le portrait qu'en a laissé Grégoire de Tours, l'on peut étudier toute la gamme de la civilisation austrasienne depuis le Franc presque civilisé des environs de Metz, de Verdun et de Trèves, jusqu'au parfait sauvage des forêts de la Thuringe, tous, unis dans une même pen-

1. *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 19 et suiv., et la lettre de Gogon au duc Chamingus, dans dom Bouquet, *Recueil des Historiens de la France*, t. IV, p. 70, et t. III, p. 67.
2. *Fortunati Opera*, lib. VIII, carm. VII-X ; dans *Monumenta G.*
3. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livre IX, chap. XLVII.

sée de pillage en pays gallo-latin — y trouva la mort, en 575, à Vitry, assassiné sur l'instigation de Frédégonde.

Pendant que Brunehault, prise en même temps, était retenue captive à Rouen, son fils Childebert, âgé de cinq ans seulement, sauvé au moment de l'arrestation de sa mère, fut proclamé à Metz par les leudes, et un conseil de seigneurs gouverne pendant sa minorité.

L'opposition que la reine, de retour de captivité en 578, rencontra auprès de ce conseil, prouve suffisamment combien le courant des principes latins était déjà fort et en contradiction avec les idées germaniques. Une conspiration éclata ; Brunehault s'en rendit maîtresse, et, momentanément put régner en lieu et place de son enfant ; toutefois, l'hostilité des leudes la poursuivit à travers tout son règne.

Ce fut pour opposer plus de force à cette hostilité que la jeune Espagnole conclut, en 585, cette alliance avec Gontran, oncle de son fils, roi de Bourgogne, par laquelle ce dernier déclara son neveu héritier de son royaume et qui eut dans la suite une importance si grande sur le développement intellectuel des Germains d'Austrasie. Le petit Childebert avait alors quinze ans.

Après l'assassinat, en 584, de Chilpéric, roi de Neustrie, mari de Frédégonde et autre oncle de Childebert, les vieilles luttes entre l'Austrasie et la Neustrie, dans lesquelles on peut voir le premier symptôme du futur antagonisme entre l'élément français et l'élément allemand, se continuèrent de plus belle entre les deux reines veuves. Les intrigues de Frédégonde avaient failli brouiller les bonnes relations avec le roi Gontran. On les replâtra par le traité d'Andelot, conclu, en 587, en établissant une alliance perpétuelle. Une de ses clauses les plus importantes, premier acheminement vers la monarchie absolue, fut la défense faite aux leudes de servir et de se donner, au gré de leurs intérêts, un autre maître que leur roi.

*
* *

C'est le moment où Brunehault, toute-puissante, est la vraie souveraine de ce pays, lequel est en plein progrès. De nombreuses institutions, dont on n'avait jamais parlé, surgissent en effet. La cour d'abord s'est beaucoup développée; quelle différence entre son train de maison et celui des rois francs d'il y avait seulement trente ans, tel que nous l'a reconstitué Augustin Thierry[1] !

Il y a d'abord la nouvelle charge des maires du palais ou majordomes, qui est d'origine obscure et complexe ; on la croit primitivement imitée sur la charge de *Patricius*, ou ministre de la couronne près des premiers rois de Bourgogne, poste toujours confié à un Gallo-Romain. Sigebert, père de Childebert, n'avait pas encore eu de maire du palais, mais un simple ministre ; le petit Childebert n'ayant que cinq ans et sa mère se trouvant en captivité, les leudes avaient élu un maire du palais aux pouvoirs les plus étendus dans la personne de Gogon le lettré barbare, chanté par Fortunat, après la mort duquel la charge fut maintenue, ce qui constitua une victoire des principes germaniques sur ceux romains, car plus tard les maires du palais, toujours les élus des leudes, deviendront les représentants de leurs intérêts, voire même les maîtres des rois que, finalement, ils détrôneront pour se mettre à leur place[2] ; au temps de Childebert, ces fonctions sont remplies par le Gallo-Romain Florentianus. On rencontre aussi au palais des personnages aux titres de comte du palais, de comte de l'étable, de chambrier[3] ; puis il y avait les domestiques (*domesticus*), officiers

1. Aug. Thierry, *Récits*, I (*la métairie royale de Clotaire Ier à Braine*).

2. Voir Van der Elst (C.), *Le Maire du palais en Austrasie* (dans *Mess. des Sciences, ou Archives des Arts et de la Bibliogr. de Belg.* Gand in-8°, année 1876).

3. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, livre IX, chap. XXX ; livre VII, chap. XIII ; livre VIII, chap. XII.

du palais impérial sous Rome, que l'on voit reparaître sous Childebert, mais dont le caractère n'est pas défini ; finalement on rencontre des huissiers et des référendaires du roi.

Il y avait aussi la chapelle royale sous les ordres du chapelain, institution ayant son origine au palais de Neustrie, en ce sens que le fameux manteau ou chape dont saint Martin, ne possédant plus autre chose, avait donné la moitié à un pauvre, était une relique vénérée et semble avoir été conservée au palais de Chlovis Ier. Toutes les fois que les premiers rois partaient en guerre, ils la prenaient avec eux, renfermée dans sa châsse appelée chapelle. Les ecclésiastiques chargés de la garde de cet objet s'appelaient chapelains. En peu de temps ce nom de chapelle passa à l'oratoire du roi où était conservée la châsse, et, comme le personnel des chapelains y chantait en chœur, le mot de chapelle s'appliqua peut-être même déjà, à l'époque qui nous occupe, à toute musique d'ensemble. C'est dans l'acception de chapelain, de chapelle de musique, de chapelle oratoire, qu'il s'est répandu avec la civilisation française sur toute l'Europe.

En outre, sous la direction du chapelain royal fonctionnait l'école du palais; on y instruisait des jeunes leudes admis à la cour, d'après les sept livres d'humanité de Martianus[1] répandus dans les Gaules par Securus Melior, dit Memor Felix, rhéteur à Clermont (ve siècle), espèce de traité

1. Voir *Hist. litt. de la France*, par les Bénédictins de Saint-Maur, t. III, p. 21 ; — et Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, livre X, chap. XXXI, fin. — Martianus Minucius Felix Capella, né en Afrique, écrivit, vers le milieu du ve siècle, un ouvrage intitulé *Satyricon*, espèce d'encyclopédie divisée en neuf livres. Les deux premiers forment un ouvrage distinct : c'est l'apothéose de la philologie et son mariage avec Mercure. Dans les sept derniers, il est traité des sept sciences que nous énumérons plus haut. Cet ouvrage a valu à son auteur une grande célébrité.

encyclopédique embrassant les sept arts libéraux : grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, astronomie, arithmétique et musique, la totalité des études d'alors, et auquel on doit en grande partie le sauvetage des lettres au temps des invasions.

Comme on peut le voir, toutes ces institutions étaient imitées sur celles du palais de Neustrie et avaient leur origine dans la société latine et chrétienne des Gaules. Nous verrons plus tard comment, importées en Allemagne par Pépin le Bref et Charlemagne, elles serviront de base à l'organisation et aux idées de la société allemande transrhénane.

Continuons : l'on trouve dans la famille de Childebert jusqu'à la gouvernante exotique chargée d'élever ses enfants dans la langue la plus civilisée du temps, le latin. Ce fut Septimina, Romaine ou Gallo-Romaine, veuve de Jovius, ayant sous ses ordres Droctulf, maître répétiteur, qui était son amant en secret. Convaincus l'un et l'autre d'intrigues contre la reine et la reine-mère, ils reçoivent le fouet ; Septimina, mutilée au visage, est envoyée tourner la meule dans la ferme royale de Marlenheim, près Saverne (Alsace), tandis que son complice a l'oreille coupée et est envoyé travailler aux vignes[1].

D'autres progrès se dégagent de la manière de vivre générale du roi. Celui-ci semble habiter de préférence les pays rhénans, ce qui est une preuve que la civilisation commençait à s'y refaire ; vers 588, Grégoire de Tours va en ambassade auprès de lui au château-fort de Coblence, ancien poste fortifié du *limes rhenanus;* or ce n'est déjà plus ici la simple métairie germanique qui sert de villa au roi, mais

1. Voir, pour ce curieux épisode, dans lequel on rencontre encore Sunnegisil, comte de l'étable, et Gallomagnus, référendaire, complices de Droctulf et de Septimina : Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, livre IX, chap. XXXVIII.

bien l'ancien *castrum* romain, restauré pour la circonstance[1].

L'année d'après, Childebert demeurait, « avec sa femme et sa mère, dans le territoire de la ville qu'on appelle *Strataburgum*[2]. » C'est là la première mention de Strasbourg sous son nom moderne. Cette ville avait disparu un siècle environ avant, sous le nom d'*Argentoratum;* toutefois ce devait être encore un lieu fort isolé, puisque Brunehault y exile Aegidius de Reims, convaincu de conspiration politique avec Frédégonde[3].

Toujours sur le modèle de la Neustrie, l'administration centrale est également réformée; elle a son siège au palais de Metz, est dirigée par le maire du palais, de concert avec Romulf, comte du palais, désignés tous deux par Grégoire de Tours comme rédacteurs des cadastres[4]. Le territoire était divisé en comtés, et chaque cité avait à sa tête, comme représentant des intérêts du roi, un comte ou graf. Au-dessus du comte l'on voit souvent un duc exercer la suprématie royale sur plusieurs comtés; au-dessous des comtes, il y avait les vicaires, officiers du recensement et du cadastre local et lieutenants du comte; qui avaient, sous leurs ordres, les exacteurs ou percepteurs d'impôts, restés, comme au temps de Rome, responsables des impôts de leurs administrés[5].

Les fréquents déplacements paraissent indiquer que les moyens de communication s'étaient de même considérablement améliorés. Le nombre des voyageurs venant des provinces les plus éloignées, et se rendant auprès du roi ou *vice versa* est incalculable. Nous savons en effet que Brune-

1. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, livre VIII, chap. XIII.
2. *Ibid.* : livre IX, chap. XXXVI.
3. *Ibid.* : livre X, chap. XIX.
4. *Ibid.* : livre IX, chap. XXX.
5. Voir pour détails : Guizot, *Essais*, I, p. 24 ; IV, p. 190. Edit. 1841, et les sources.

hault fit restaurer au delà des Ardennes les vieilles chaussées romaines, et probablement en fit construire de nouvelles, dont les restes sont encore appelés aujourd'hui chaussées de Brunehault. Grégoire de Tours fait aussi mention d'un service public des postes qui existait à son époque en Austrasie (*evectione publica*), consistant en ce que la plupart des propriétés des sujets francs étaient assujetties à l'obligation de fournir des moyens de transport et des denrées, soit aux envoyés du roi, soit à ceux qui se rendaient auprès de lui pour quelque office public. Cette obligation se trouve formellement consacrée par les lois austrasiennes.

Brunehault réforma aussi, quelque peu de force, la vieille législation germanique. La première crise politique devait, il est vrai, balayer ses lois qui s'inspiraient de l'esprit de justice et de logique des anciens, pour lesquelles la société austrasienne n'était point encore mûre. Mais sa tentative, par le fait qu'elle fut reprise plus tard, n'en constitue pas moins une première base de législation moderne. Les décrets de Childebert, du 29 février 596, sont le renversement de tous les principes de législation germanique. Par le traditionnel usage du *Wehrgeld*, au moyen duquel un homme libre, ayant tué un homme libre, se libérait de son crime par une taxe proportionnée à la position sociale de sa victime, était aboli[1], et remplacé par la peine de mort, et dans le cas d'homicide et dans ceux de vol, de rapt, de brigandage à main armée, d'inceste. Les criminels sont déférés à des juges, et ceux-ci sont punis de mort s'ils laissent échapper le coupable, etc., etc.

Il suffit de comparer les divers points de ces décrets avec

1. *Lex Ripuariorum*, titre I, chap. VII, *de Homicidio;* — *Lex Ripuariorum*, titre I, chap. XXXIV, *de Raptio ingenuarum mulierum.* — Voir pour les décrets de Childebert II (29 février 596) : *Capitularia merowingiæ*, dans *Monumenta Germaniæ hist.; Capitul. reg. franc.*, t. I.

les lois pénales des *Digestes* et des *Institutes* romains pour se rendre compte de l'analogie[1].

Quelques mots encore des relations extérieures, avec la cour de Constantinople ; celles-ci se suivaient alors sans interruption et étaient empreintes d'un caractère manifeste de soumission extérieure des barbares au grand nom de l'autorité romaine, affaire d'étiquette et souvent d'intérêt. Toujours est-il que les Germains, mis ainsi, par l'intermédiaire des Gaules, en relations avec la puissante civilisation byzantine, en tirèrent de nouveaux éléments de progrès. Du reste le commerce avec l'Orient était assez important ; les négociants des villes maritimes de Syrie, qui étaient alors les grands facteurs du trafic de la Méditerranée, affluaient dans toutes les grandes villes par Marseille. Un autre courant se dirigeait vers l'Orient par la voie du Danube, la plus commode pour les Austrasiens ; le commerce avec Constantinople, ici, se faisait par caravane à cheval, la lance au poing. Beaucoup de Francs embrassaient avec ardeur cette profession, qui satisfaisait à la fois leur amour de l'or et leur soif de mouvement et d'aventures.

Peu de choses à dire des relations avec l'Espagne et l'Italie. Avec l'Espagne c'étaient des relations politiques ou de parenté ; quant à l'Italie, on était surtout en relations avec la Lombardie, laquelle était soumise à l'Austrasie, dépendance souvent contestée et excessivement vague.

*
* *

Vers la fin de la vie de Brunehault, l'Austrasie reçut un nouveau germe de progrès, qui, jusqu'ici, lui avait entièrement fait défaut : ce furent les institutions monastiques.

1. Voir : Huguenin jeune, *Brunehault et les Austrasiens* dans *Société des Lettres de Metz*, 1834, 13e année. p. 129 et suiv. (et notes).

Tout monastère constituait alors un centre de civilisation ; le moine, en ces temps, comme encore de nos jours dans les pays d'outre-mer, était le premier pionnier de la civilisation : il défrichait les forêts, cultivait les champs, créait des voies de communication, écrivait et enseignait à lire, à écrire et à chanter ; il était médecin, fermier, architecte, commerçant, financier, voire même banquier et assureur. Nous verrons plus loin que l'Allemagne doit toute sa vie économique, toutes les institutions primordiales de son progrès, à l'activité et à l'initiative de ses moines français.

L'Austrasie ne possédait encore qu'une dizaine de couvents, à savoir : l'abbaye de Saint-Maximinius de Trèves, où était enterré saint Nicet[1] ; celle de Saint-Eucharius ; le monastère de Saint-Goar, un Aquitain venu, probablement sous Chlovis ou Thierry Ier, et qui s'était établi avec l'assentiment de l'évêque Rusticus, un des prédécesseurs de Nicetius, entre Boppard et Obserwesel, pour y pratiquer des conversions ; le couvent de Saint-Martin qu'avait fondé, vers 570, sous l'évêque Magnericus, le stylite Wulfilaic, à quelques kilomètres du château-fort d'Ivois[2] ; à Verdun, l'abbaye de Saint-Vannes, et quelques autres ; c'était tout, alors que, dans le reste des Gaules, on en comptait (580) déjà plus de trois cents, la plupart déjà placés sous l'observance de saint Benoît de Nursie, que saint Maur, son disciple avait propagée en France dès 543.

Il semble en effet, sous ce rapport, que la turbulence austrasienne et l'hostilité croissante contre les Gaules latines, seule pépinière de moines et de prêtres pour l'Austrasie, eussent effarouché les fondateurs de couvents. Les rares Austrasiens qui se sentaient attirés vers la vie

1. Grégoire de Tours, *Gloire des Confesseurs*, chap. XCIII et XCIV.
2. Lieu nommé, depuis 1662, Carignan, sur le Chiers (Ardennes). Au temps de Rome, ce château s'appelait Eposium et fut station militaire.

monastique étaient généralement envoyés par leurs évêques gaulois dans les monastères de Neustrie, d'Aquitaine et de Bourgogne, d'où ils ne revenaient plus.

Les hasards de la politique jetèrent alors en Austrasie un moine irlandais, Colomban, dont l'action devait combler cette lacune.

En ces temps, l'Église d'Irlande était d'un caractère spécial; il lui manquait le côté politique qu'avait celle de France. Après l'importation du christianisme par les disciples de saint Martin de Tours, l'Irlande s'était recouverte d'établissements cénobitiques, bien plus austères que ceux du continent, et d'où rayonnaient de nombreux moines prédicateurs, qui semblent avoir eu surtout en Neustrie un public spécial.

Colomban[1], en partant pour le continent avec douze de ses disciples — c'était la règle par imitation des douze apôtres de Jésus-Christ — ne fit donc, en somme, que ce qu'avaient fait d'autres avant lui. Son idée était simplement de prêcher la réforme des monastères en Gaule et en Italie; aucune idée d'évangélisation ne semble être entrée dans ses projets. Comme, cependant, en Neustrie, où il prêcha d'abord, l'observance bénédictine avait gagné tout le terrain disponible, il s'achemina vers l'est avec l'intention de gagner l'Italie par la Suisse, et ainsi traversa les contrées austrasiennes presque dépourvues de couvents.

1. En 449, l'invasion anglo-saxonne avait refoulé en Irlande et dans le pays de Galles le vieux christianisme celtique importé des Gaules; là, isolé, il en était resté aux coutumes chrétiennes primitives; les évêques de cette secte dite *culdéenne* étaient de simples vénérables, portaient la tête rasée, les cheveux longs des deux côtés et ne reconnaissaient pas la hiérarchie papale. Colomban ou Columba, élevé à Binghor, principal couvent culdeen où il y avait jusqu'à deux mille moines (aujourd'hui Bangor, ville d'Irlande, 4.000 habitants, comté de Down, province d'Ulster,

Vers 583, il arriva dans les solitudes du versant sud-ouest des Vosges, à peu près aux confins entre la Bourgogne et l'Austrasie. Le roi Gontran lui céda le vieux château d'Anegray, où il fonda ses premières cellules. Le nombre des Frères augmenta rapidement, la parole des prédicateurs irlandais incitant quantité de monde à embrasser la vie monastique, de sorte que, peu de temps après, il fallut songer à la fondation d'un deuxième couvent. Ainsi fut fondé Luxeuil [585 (?)], dans un lieu détruit, du nom de Luxovium, qui avait été d'une certaine importance au temps de Rome. Peu après fut fondé, comme troisième agrandissement, Fontaine-en-Vosges.

Nous voici arrivés au point culminant de la civilisation de l'Austrasie, celui où ce pays va servir à son tour de dépôt de lumières pour l'Allemagne, car dans dix ans Luxeuil en Bourgogne sera pour les régions transrhénanes ce que Ligugé en Poitou, Marmoutier en Touraine, Lérins en Provence, etc., avaient été pour l'Austrasie autrefois : un foyer rayonnant de progrès.

Mais, soulignons bien ce fait, c'est que ce n'est guère l'Irlandais Colomban qui accomplit cette grande œuvre. Il n'a de mérite que pour la fondation matérielle de Luxeuil ; l'idée de faire de ce monastère une importante station de missionnaires pour la christianisation de la Germanie n'est pas de lui — la science allemande l'a récemment constaté — mais de son disciple et successeur au siège abbatial, le Gallo-Romain Eustase, neveu de Mietus, évêque de Langres,

couvent détruit par les Nortmans en 820), avant de venir sur le continent, fonda Colm-Kill dans l'île d'Iona (aujourd'hui Solmkill ou Ey-Colum-Kil (Cellule-de-Columba), petite île de la côte occidentale de l'Ecosse, comté d'Argill ; les ruines du couvent et de sa cathédrale, pillés en 807 par les Nortmans, se voient encore avec, à côté, un cimetière où reposent d'anciens rois d'Ecosse et d'Irlande ; Macbeth, dernier enterré.

qui mourut vers 628, après avoir dirigé la célèbre abbaye pendant quinze ans[1].

*
* *

Pour comprendre la marche ultérieure du progrès austrasien, il est nécessaire d'en revenir aux événements politiques.

Le vieux Gontran mourut en 596. Sa mort déchaîna toutes les tempêtes. Suivant les conventions de Châlons et d'Andelot, Childebert lui succéda en Bourgogne et envoya sa mère gouverner ce pays, pendant que les guerres avec Frédégonde continuaient de plus belle. En 595, Childebert et sa femme sont empoisonnés. De ses deux fils, Théodebert, âgé de neuf ans, reçoit pour lot l'Austrasie et la Germanie transrhénane, et Thierry, âgé de dix ans, prend la Bourgogne et l'Alsace détachée de l'Austrasie. Frédégonde meurt en 597. Quant à Brunehault, vu la jeunesse de ses petits-fils, elle administre encore une fois seule les deux royaumes. Ce fut à cette époque que s'acheva la ruine de ses institutions. Attaquée par les leudes, elle finit par se réfugier, en Bourgogne, auprès de son petit-fils Thierry II (599).

La réputation de Colomban de Luxeuil était à son comble; mais il eut le malheur de se mêler des débordements de Thierry II que favorisait sa grand'mère dans un but politique. Expulsé et embarqué sur la Loire pour être conduit en Irlande, il put trouver un asile auprès de Chlotaire II, fils de Frédégonde, le nouveau roi de Neustrie.

Brunehault, pour revenir en Austrasie, excite Thierry II,

1. *Vita Columbani*, 37, 61; — et Hauck (Dr Alb.), *Kirchengeschichte Deustchlands* (3 vol.; Leipzig, 1889, in-8°), t. I, p. 264 et suiv., 287, 307; et *Vita Eustasii* par Jonas dans Mabillon, *Acta SS. Bened.* (1669), II, p. 116.

qu'elle domine, contre son frère Théodebert. Ce dernier, après s'être allié pendant un certain temps à Chlotaire II, est vaincu, et pendant que Thierry ramène en triomphe sa grand'mère à Metz, on l'envoie mourir au monastère de Saint-Bénigne de Dijon (611).

Thierry II meurt l'année suivante. Comme il n'y avait plus d'homme pour gouverner, les leudes, de peur de retomber sous le gouvernement de Brunehault, se jetèrent dans les bras de son ennemi mortel Chlotaire II et lui offrirent de réunir sous son sceptre toute la monarchie franque.

Chlotaire envahit la Bourgogne. Brunehault, traquée, fut, on le sait, prise par lui dans le bourg de Riome, en Franche-Comté. Condamnée à périr devant toute l'armée, après avoir été torturée pendant trois jours, on promena l'octogénaire sur un chameau autour du camp, après quoi, elle fut mise en pièces par un cheval indompté.

Un fait est certain : sa mémoire est restée honorée parmi les populations romanes et dans le monde latin, parce que là on savait mieux apprécier ses qualités politiques, tandis que, parmi l'élément germanique, dont elle contrecarrait et les traditions de désordre et les appétits turbulents, elle est restée un objet de haine et d'antipathie.

En 613, Chlotaire II, roi de Neustrie, est donc seul roi franc, depuis les Pyrénées aux confins des pays slaves. Vers 622, les Austrasiens réclamant un chef à eux, il leur envoie son fils Dagobert Ier. On ne sait presque rien sur le règne de Chlotaire, qui dura vingt-cinq ans, et semble avoir été doux et favorable au développement du progrès.

Dagobert, très jeune encore, envoyé par son père en Austrasie à titre de roi pour sauvegarder l'autonomie de ce pays, y eut pour conseillers Pépin des Landes, maire du palais, d'origine germanique, et Arnoul, son adjoint, évêque de Metz, dont la famille semble descendre des évêques

d'Arrisidium dans le Rouergue et être, par conséquent, d'origine gallo-romaine[1].

Ce sont là les deux souches de la seconde race des rois de France.

Remémorons-nous maintenant les différents événements qui se rattachent à l'avènement de la dynastie carlovingienne ; nous aurons besoin d'avoir présents à l'esprit maint détail et maint nom pour comprendre l'action française en Germanie ultérieurement.

Chlotaire II meurt en 628 ; Dagobert prend sa succession, déserte Metz et vient se fixer à Paris ; d'où mécontentement des Austrasiens ; Pépin est envoyé en exil à Orléans ; Arnoul se retire dans un couvent.

Anségise (Ansegisil ou Adalgisel), l'un des deux fils de ce dernier, épouse Begga, fille de Pépin des Landes, devient maire du palais en l'absence de Pépin et conseiller du jeune Sigebert, fils de Dagobert, prince que celui-ci envoie à Metz pour les mêmes raisons qu'il y avait été envoyé lui-même par son père. Anségise administre cette charge avec Chunibert, évêque de Metz, prélat qui y avait déjà assisté Pépin après le départ d'Arnoul. Les deux hommes semblent tout faire pour accroître le bon renom de Pépin dans l'opinion austrasienne.

En 638, Dagobert meurt à Épinay, près Saint-Denis. Pépin aussi meurt en 639, non sans avoir réintégré sa charge à Metz. La mairie du Palais tombe aux mains de Chlodulf (évêque de Metz, 650-690), second fils d'Arnoul, pendant que son frère[2] Anségise est tué en 679, dans les guerres entre la Neustrie et l'Austrasie, de plus en plus acharnées depuis la puissance croissante des maires du palais. Déjà,

1. Voir : Clamens (L.), *L'ancien Evêché d'Arrisitum*, etc. (Le Vigan), 1870 ; — et Bonnel, *Die Anfänge des carolingischen Hauses* (dans *Jahrbücher der deutschen Geschichte ;* Berlin, 1866).

2. *Chronique de Frédégaire*, chap. 68 et 75.

tant en Neustrie qu'en Austrasie, le roi mérovingien n'est plus qu'une ombre sur un trône.

De l'union d'Anségise, fils aîné d'Arnoul, avec Begga, fille de Pépin des Landes, naquit Pépin d'Héristal (d'après une métairie, aujourd'hui une ville, des bords de la Meuse, un peu au nord de Liège), plus tard maire du palais. En 687, Pépin II gagne à Testry, sur les bords de l'Omignon, la fameuse bataille sur la Neustrie, qui mit fin à la puissance mérovingienne et à l'hégémonie neustrienne dans les Gaules. Après sa mort, en 714, ses trois fils Charles et Childebrand, enfants d'Alpaïde, épousée sous le régime germanique du sou et du denier, mariage ensuite déclaré illégitime par les évêques, et Grimoald, enfant de Plectrude, sa deuxième femme, se disputèrent le pouvoir, Grimoald est assassiné. Charles, surnommé plus tard Martel ou le marteau, l'emporte et prend le pouvoir, que, par ses victoires successives sur les Frisons, les Neustriens, les Alémans, les Thuringiens, les Maures d'Espagne, les Bourguignons, les Provençaux (Vincy, 717; Soissons, 719; Poitiers, 732; etc., etc.), il accroît encore davantage.

De ses deux fils, Pépin III dit le Bref reçut en partage les mairies du palais de Neustrie et de Bourgogne; et Carloman, celle de l'Austrasie et des pays d'outre-Rhin. Dès Charles Martel l'action austrasienne au delà du Rhin était devenue considérable; une réaction s'ensuivit : les Bavarois et les Alémans refusèrent obéissance à Carloman; les Aquitains, à Pépin; tous furent vaincus par les deux frères marchant de concert. Mais, en 747, Carloman abdiqua le pouvoir en faveur de ses deux fils. Pépin les dépouilla, fit enfermer Chilpéric III, le dernier roi mérovingien, au couvent de Saint-Bertin, près Saint-Omer, et, en 752, à Soissons, se fit proclamer roi par les leudes et sacrer par le clergé franco-germanique.

De pair avec la puissance croissante des maires du palais

d'Austrasie, marchait une autre évolution : l'invasion de l'élément germanique dans les hautes charges politiques et ecclésiastiques de ce pays.

Les noms des évêques signataires des divers conciles gallo-francs de cette époque reflètent assez fidèlement ce mouvement.

Or, au concile d'Orléans de 511, il y a deux noms germaniques seulement ; sur trente-deux évêques assistant à celui d'Orléans de 549, cinq noms sont d'allure germanique sur un total de soixante et onze évêques réunis ; à celui de Paris de 573, quatre noms sont d'allure barbare sur trente-trois. Il ne semble donc pas que jusqu'à la fin du VIe siècle, l'élément franco-germanique ait produit des hommes capables en assez grand nombre pour se passer du concours de l'élément gallo-latin. Mais la quantité de noms germaniques se rencontrant alors déjà dans le clergé inférieur dénote que l'envahissement se prépare. Ainsi, en 578, Anacharius, évêque d'Auxerre, convoqua un concile diocésain. Sont présents quarante-quatre membres de son clergé, abbés, diacres, et presbytres. Sur sept abbés, trois portent des noms d'allure germanique ; sur trente-quatre presbytres, il y a seize de ces noms ; parmi les trois diacres, deux sont des Germains ; la moitié du bas clergé de ce diocèse bourguignon était donc de race franque. Il est vrai que des Gallo-Romains avaient pris l'habitude de prendre des noms germaniques, fait qui est cependant contrebalancé par une habitude de l'élément germanique de prendre des noms latins d'origine sainte.

L'invasion germanique dans l'épiscopat devient évidente dès le concile de Paris en 614, où Chlotaire II réunit les évêques de toute sa monarchie. Sur soixante-seize prélats, trente-cinq sont Germains de noms. A partir de là la progression s'accentue. Au concile de Reims de 625, quarante évêques sont présents, dont vingt-quatre sont des Ger-

mains; au concile de Clichy près Paris, en 636, quarante-deux assistants donnent une proportion de vingt-six noms germaniques.

Or, encore une fois, tout porte à croire que, depuis les débuts du VIIe siècle, la moitié du clergé franc était de race germanique et que, dès 650, la même proportion existait pour ce qui concerne l'épiscopat.

L'historien allemand Rettberg caractérise cette substitution en ces termes dans sa célèbre *Histoire ecclésiastique d'Allemagne :* « Nous avons suivi, dit-il, les représentants « de la civilisation gallo-latine sur les sièges épiscopaux « d'Austrasie jusqu'à la fin du VIe siècle.

« Certes la première génération d'évêques francs qui vint « s'y substituer ne pouvait guère rivaliser avec eux dans « les lettres. Elle semble, au contraire, en manquer com- « plètement, s'il faut en juger de l'informe jargon barbare « dans lequel sont rédigés les documents qu'elle a laissés. « Cependant la foi de ces hommes était grande et, sous ce « rapport au moins, ils ne le cédaient en rien à leurs pré- « décesseurs et maîtres en culture intellectuelle[1].

« La tâche de ces hommes nouveaux était bien plus dif- « ficile du reste, ajoute Friedrich en manière d'excuse, que « celle de leurs prédécesseurs, et c'est avec justice que « l'Église, plus reconnaissante en cela que la politique, les « a presque tous placés au nombre des saints. A ce moment « où la société romaine et ses vices venait de fusionner « avec la société germanique, sa sauvagerie et son incon- « tinence, pour former une nouvelle race, laquelle devait « forcément traverser une longue période de barbarie, ce « furent eux qui constituèrent la seule sauvegarde, la seule « citadelle de la civilisation, de la chose supérieure.

« Le pays, sous Brunehault, Chlotaire II et Dagobert Ier

1. Rettberg (F.-W.), *Kircheng. Deutsch.*, t. I, p. 300.

« était entré dans les luttes de faction auxquelles les « évêques furent nécessairement mêlés. Mais le peuple ne « respectait plus ces hommes, issus de son sein, comme il « avait respecté l'épiscopat gallo-romain, et, ne possédant « ni la haute culture intellectuelle, ni le prestige de la « Rome antique, leur position, au milieu de cette barbarie « croissante, était fort difficile. Quoiqu'ils eussent beaucoup « appris des Gallo-Romains, leur conduite au milieu de « ces circonstances a beaucoup d'analogie avec les œuvres « des artistes allemands de ces premiers temps de la civi- « lisation germanique : très laborieux, remplis de zèle pour « imiter l'artiste gallo-romain ou français, ils n'arrivent « cependant pas à s'élever au-dessus d'un certain niveau, « et leurs œuvres comme leurs actes conservent toujours « une empreinte grossière et barbare[2]. »

En raison de cette importance croissante de l'élément germanique, en Austrasie, action, — du reste secondée par le néophytisme ambiant, — le triple monastère de Luxeuil-Fontaine-Anegray, fondé par Colomban, vint à entrer dans la phase expansive de son existence. Le résultat fut une extension des établissements monastiques par laquelle l'Austrasie se mit en une soixantaine d'années, en se couvrant d'un réseau de grandes et de célèbres abbayes, au niveau des pays les plus civilisés des Gaules.

Luxeuil elle-même, il est vrai, ne participa en tant qu'abbaye mère qu'à la fondation de trois centres de civilisation, et cela assez tardivement, à savoir : Moutier-Granval, Saint-Ursanne et Vermes, dont nous aurons à nous occuper plus tard. L'importance de son rôle est plutôt dans son action impulsive, car c'est d'elle que sortirent les hommes qui, favorisés par le gouvernement de Clothaire II, de Dagobert Ier et de leurs successeurs, devien-

1. Friedrich, *Kircheng.*, t. II, p. 123, 124.

dront les civilisateurs et de l'Austrasie et d'une grande partie de la Germanie transrhénane.

Luxeuil agit encore d'une manière pour ainsi dire négative sur la formation rapide d'un réseau de centres civilisateurs. En effet, par l'extension de la règle colombane en Austrasie, la règle bénédictine, possédant encore peu d'établissements dans ce pays, se voyait menacée dans ses progrès; les évêques austrasiens, tous catholiques romains, et favorables à l'observance bénédictine, craignant d'être envahis par les Irlandais, se mirent dès lors à leur tour à favoriser l'établissement de centres bénédictins, devant lesquels la règle de Colomban dut finalement disparaître.

Voici la nomenclature aussi complète que possible des stations de mission fondées sous cette influence dans l'Austrasie proprement dite et qui, venant s'ajouter aux vieux centres, Trêves, Verdun, Metz, Cologne, compléteront la culture intellectuelle du pays et le rendront apte à agir plus efficacement sur le développement de la Germanie transrhénane. Comme partout, ces abbayes firent, dans la plupart des cas, naître autour d'elles des villes florissantes.

Au diocèse de Verdun :

Saint-Michel, fondé en 709, sur le mont Chatillon, au sud-sud-ouest de Mézières (Ardennes);

Beaulieu (*Bellilocus*, *Waslogium*), en Ardennes, fondé probablement par l'Irlandais Boding qui vint en France quelque temps après Colomban et fut d'abord abbé de Tholey[1], aujourd'hui commune de 220 habitants; à 34-30 kilomètres ouest-nord-ouest de Mézières (Ardennes);

Saint-Pierre et Saint-Paul, maison qui portait déjà, en 633, le nom de Saint-Pierre et Saint-Vanne, aux environs de la ville de Verdun.

Diocèse de Metz :

1. D'après Migne, *Dictionnaire des Abbayes*. Très sujet à caution.

Éleriacum, ou *Nova Cella*, plus tard *Saint-Nabord*, fondé par Sigebald, évêque de Metz (708-740), aujourd'hui village de 630 habitants à 3 kilomètres nord-ouest de Remiremont (Vosges);

Longeville (*Longavilla*, Glandiers, Saint-Martin-aux-Chênes), non loin de Saint-Avold, peut-être fondé par le père de saint Arnoul, à 5 kilomètres sud-est de Bar-le-Duc, rive droite de l'Ornain; 1.500 habitants, (département de la Meuse);

Hornbach (*Gramundius*), la dernière fondation de Pirmin (Voir plus bas; détail controversé); aujourd'hui petite ville de 1.500 habitants du Palatinat bavarois; à 64 kilomètres sud de Deux-Ponts;

Gorze (*Gorzia*), département de la Moselle; à 10 kilomètres sud-sud-ouest de Metz, sur la Gorze, affluent de la Moselle; restes d'un aqueduc romain; 1.500 habitants, à 250 mètres d'altitude; abbaye fondée par Chrodegang, évêque de Metz, en 749. Il est possible qu'il y eut un monastère dès le VIIe siècle.

Au diocèse de Toul:

Remiremont (*Habendi*, *Mons Sanctus*, *Mons Romarici*), non loin de la Moselle, dans les Vosges, fondé, vers 620; monastère double, partie femmes, partie hommes; fondateur: Romaric, un seigneur franc, moine à Luxeuil; aujourd'hui 8.000 habitants, histoire célèbre;

Senones (*Senonia*), sur le Rabodeau; fondée probablement par saint Gondebert ou Gombert, archevêque de Sens, vers 662; célèbre bibliothèque, histoire riche en événements politiques;

Moyen-Moutier (*Medianum Monasterium*), dans les Vosges; ainsi dénommé à cause de sa situation médiane entre Senones, Saint-Dié, Estival et Bon-Moutier, fondé en 671 par Hydulphe évêque de Trèves, retiré en ce lieu; belle châsse où se voient encore les reliques de ce saint; aujourd'hui com-

mune de 4.200 habitants, 53 kilomètres nord-est d'Épinal (Vosges) ;

Saint-Dié (Saint-Deodat, *Juncturæ*, Jointures, Val Galilée fondé par saint Deodat ou Dieudonné, ex-évêque de Nevers ; aujourd'hui évêché, séminaire, nombreux monuments historiques ; célèbre histoire ; 1.200 habitants (département des Vosges) ;

Estival (Estivay) ;

Bon-Moutier (*Bodonis monasterium*), fondé probablement par Leudin Bodon, évêque de Toul, vers 670.

Ces cinq monastères formaient une croix dont Moyen-Moutier était le centre et dont les quatre autres étaient éloignés d'environ 8 kilomètres.

Monasterium offonis villæ.

Au diocèse de Trèves :

Echternach (Absternach, Epternach, Esternach Efternach), à 8 kilomètres au nord-ouest de Trèves, sur la rive droite de la Soure, probablement fondé vers 698 ; aujourd'hui, ville en Luxembourg, 3.700 habitants ; pèlerinage célèbre.

Pfalzel (*Palatiolum*), probablement fondé vers 690 par Dagobert II ; sur la rive gauche de la Moselle, en aval de Trèves ; fut plus tard résidence des Électeurs de Trèves ; 2.000 habitants ; à 5 kilomètres au nord-est de Trèves.

Cougnon (*Casa Guindinum*), dans le grand-duché de Luxembourg, sur la rivière Semoy, à l'ouest de Trèves, dans les Ardennes. Saint Remacle, de Solignac (Voir plus bas), en fut le premier abbé ; fondé, vers 644, sous Sigebert III ;

Prüm (*Pruma*) dans l'Eifel, fondation des premiers Carolins ; fondé, vers 720, par Bertrada ou Berta ; aujourd'hui ville de 2.500 habitants ; province du Rhin (Prusse), à 52 kilomètres au nord-ouest de Trèves ;

Mettlach (*Mediolacus*, *Medo* et *Medelagus*), sur la Sarre ; aujourd'hui ville de 1.300 habitants, cercle de Trèves, province du Rhin (Prusse) ;

Kesselingen, près Siezig (*Casloaca* ou *Casleaca*), peut-être postérieur à l'époque qui nous occupe ; aujourd'hui petit village dans le cercle de Trèves (Prusse) ;

Saint-Martin de *Münstermaifeld*, fondé sous Modoald, évêque de Trèves (622-640) ; cercle de Coblence, 1.300 habitants (Prusse) ;

Carden, sur la Moselle, remonte peut-être au VIe siècle ; commune de 600 habitants ; cercle de Coblence (Prusse) ;

Saint-Agatha de *Longuion*, près Longwy, existait en 633 (Meurthe-et-Moselle) ;

Tholey, sur la Sarre (Saint-Maurice-en-Vosges, *Theologium*), fondé peut-être avant cette époque (572) ou sous Dagobert Ier. Tout en relevant du diocèse de Trèves, ce monastère fut une pépinière d'évêques pour le siège de Verdun ; aujourd'hui ville de 1.200 habitants ; cercle de Trèves (Prusse) ;

Oehren, dans la Prusse rhénane, fondé probablement par Modoald, évêque de Trèves, vers 640 ;

Dietkirchen, ou *Dikirchen*, sur la Lahn, peut-être antérieur à notre époque.

Au diocèse de Mayence :

Disibodenberg, sur une montagne, à l'embouchure de la Glane, affluent de l'Ems.

Au diocèse de Cologne :

Saint-Martin-Majeur, dans une île du Rhin, en face de Cologne, fondé au temps de Pépin et de Plectrude ;

Malmédy, en Ardennes (*Malmundarium*), fondé, vers 640, par saint Remacle, à 40 kilomètres sud-sud-ouest d'Aix-la-Chapelle ; 6.000 habitants ; la plupart de langue française ; province du Rhin (Prusse).

CHAPITRE IV

FONDATION DES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DE CIVILISATION EN GERMANIE PAR LES AGENTS DES ROIS DE FRANCE.

Sommaire. — 1° *Généralités.* — Etendue de la Germanie barbare. — Son état au point de vue de la civilisation. — Le rôle des premiers couvents. — La Germanie romaine. — Le *limes danubianus.* — Les anciennes provinces romaines sur le haut Rhin et le Danube. — Leur ancien état. — Les invasions barbares — Restes des populations romanisées dans les vallées des Alpes actuellement.

2° *Missionnaires romano-francs en Belgique et en Hollande.* — Etat préalable de ces contrées. — Saint Amand. — Ses efforts. — Saint Eloi en Belgique. — Saint Hubert. — Listes des abbayes ayant donné naissance à des villes, fondées par ces missionnaires.

3° *Missions et fondations le long du Rhin allemand.* — Au diocèse de Spire. — Dans celui de Worms. — Dans celui de Strasbourg. — Listes des monastères fondés.

4° *Missions et fondations en Suisse et en Souabe.* — Au diocèse de Windisch. — Le diocèse de Coire. — Celui d'Augsbourg. — Fridolin. — Colomban et sa mission. — Ce fut Théodebert, roi d'Austrasie, qui lui donna l'idée d'évangéliser les Alémans. — Successeurs de Colomban. — Pirmin. — Caractère colonial des premiers établissements. — Liste des établissements fondés.

5° *Missions et fondations en Bavière.* — Etat du progrès de ces contrées. — Les lois bavaroises de l'époque. — Eustase de Luxeuil prépare le terrain. — Saint Amand en Bavière. — Le Poitevin Emmeran fonde l'évêché de Ratisbonne. — Rudpert de Worms fonde celui de Salzbourg. — Le Parisien Corbinien fonde l'évêché de Freising et organise l'Eglise dans le Tyrol méridional. — Liste des établissements fondés.

1° GÉNÉRALITÉS.

L'intérêt du gouvernement austrasien, suzerain de la Germanie transrhénane, était, bien entendu, celui de toute métropole, à l'égard de ses vassaux coloniaux. Les rois de France, comme les majordomes, cherchaient à couvrir les pays germaniques d'un réseau de centres dépendant directement des autorités franques. C'est à cette colonisation que l'Allemagne doit la base primordiale de son développement.

L'époque où l'Austrasie commence à être mûre pour agir ainsi expansivement coïncide avec celle où, après la mort de Brunehault, Chlotaire II et Dagobert Ier, réunissant sous leurs sceptres toute la monarchie franque, pouvaient mettre à la disposition de leur influence extérieure les riches ressources des Gaules tout entières.

C'est là la première période, la période fondamentale de la civilisation de l'Allemagne par la France. Nous mesurerons l'intensité du progrès allemand au degré de l'organisation de l'Église, au nombre et à la grandeur des monastères et à la création des premiers rudiments d'une législation.

La France, on le comprend, ne pouvait pas arriver d'emblée au cœur de l'Allemagne; c'est par étapes, par zones successives que son progrès y pénètre; aussi l'entaille, la brèche que fait, pendant cette période, la civilisation romano-franque à la barbare et idolâtre Germanie, n'est-elle représentée que par une bande de terrain peu profonde, longeant la frontière française sur le Rhin, de la mer à sa source, et descendant de là le cours du Danube jusqu'aux environs de Vienne, en Autriche. Nous verrons pourquoi cette première action civilisatrice devait se localiser précisément sur ce terrain-là.

La Germanie proprement dite s'étendait alors des Alpes

aux mers du nord et du Rhin à l'Elbe. Nous ignorons quel fut, au début du VIIe siècle, sa situation au point de vue du progrès, sinon qu'un abîme d'inculture la séparait de la France, que les liens politiques la rattachant aux rois francs tendaient souvent à se rompre et donnaient lieu à des hostilités qui sont comme les premières racines des haines nationales d'aujourd'hui. Les Germains n'écrivaient pas encore, cela est certain; mais les chroniques ne renferment, à l'endroit de leur culture intellectuelle, que peu de documents et qui sont sujets à caution; toutefois le célèbre récit de Tacite concernant leurs mœurs, datant du Ier siècle de notre ère, ne devait certainement plus s'appliquer à la société germanique de six siècles plus tard[1]. Il y a lieu de croire qu'ils vivaient dans cet état semi-barbare, fréquent chez les sociétés primitives, qui, subissant depuis longtemps l'influence d'une civilisation voisine sans l'accepter, n'arrivent qu'à en emprunter les mauvais côtés.

Néanmoins, sous le rapport de la réceptabilité du progrès, deux portions différentes se distinguaient nettement : d'une part, il y avait la Germanie transrhénane et transdanubienne, foyer primitif de la race germanique où n'existait pas la moindre tradition de culture ancienne; et, de l'autre, les territoires compris entre les Alpes, le haut, le moyen Rhin, et tout le cours du Danube, qui, absolument au même titre que les Gaules elles-mêmes, avaient bénéficié, avant les invasions, de cinq cents ans de civilisation

1. Tacite (né en 55 après Jésus-Christ, consul sous Narva en 98 ; mort en 117). Son travail sur l'Allemagne, communément appelé *Mœurs des Germains*, ou *Germanie*, et dont le titre exact est : *De origine, moribus ac populis Germanorum*, probablement écrit en 98, est le seul document complet que l'on possède sur la société germanique primitive; mais c'est une espèce d'apologie des mœurs de ce peuple, ayant eu pour but d'effrayer les Romains de leur propre corruption par l'effet du contraste, par conséquent une exaltation de la pureté des mœurs germaniques.

romaine, de sorte qu'ils se trouvaient, à l'égard de la France, exactement dans les mêmes conditions que s'était trouvée l'Austrasie par rapport à la Neustrie et aux autres provinces gauloises au début du VIe siècle. Étant, en même temps, les plus proches de nos frontières, ce sont ces régions-là qui sortiront les premières des ténèbres.

***

D'abord quelques observations sur la situation du progrès, c'est-à-dire l'état de latinité auquel était arrivée la société dans cette partie de l'Allemagne, car nous ne saurions connaître ce qu'elle a gagné par les efforts des missions françaises qu'après avoir étudié ce qui lui était resté de vestiges romains et chrétiens datant d'avant l'invasion germanique.

Or, outre le Rhin, l'empire romain avait eu, pour frontière nord, le Danube.

Après avoir fortifié le Rhin et créé le *limes rhenanus*, les Romains avaient, dès le Ier siècle de notre ère, soumis le Danube au même régime en créant le *limes danubianus*, série de forts de défense qui devinrent, ici comme sur le Rhin, les amorces des futures grandes villes.

La trouée entre le haut Rhin et le haut Danube avait été fermée au moyen d'un système de fortifications tiré de Mayence à Ratisbonne. Le pays situé à l'abri de cette ligne de front s'appelait les *champs décumates* (*agri decumates*).

L'administration politique des territoires romains en Germanie était naturellement calquée sur celle du reste de l'Empire. Nous y retrouvons exactement ce que nous avons vu en Gaule sous ce rapport.

Derrière les *champs décumates*, au midi de la première Germanie, s'étendait la Grande Séquanaise, appelée aussi Troisième Germanie, métropole Besançon, faisant encore

partie des Gaules et comprenant la Suisse nord-ouest, le pays de Bâle et de Zurich, depuis la vallée de l'Aar jusqu'aux Alpes et au lac de Genève. Les cités étaient : Bâle-Augst (*Augusta Rauracorum*, *Augustodunum*), Wintherthur (*Vitodunum*), Constance (*Constantia*), Arbon-en-Thurgovie (*Arbor Felix*), Brisach (*Mons Brisacus*), Windisch (*Vindonissa*). Il y avait des évêques à Augustodunum et à Vindonissa.

Mais, de là, le long de la rive droite du Danube jusqu'à la mer Noire et à l'Adriatique, le territoire impérial ne faisait plus partie des Gaules, mais formait une administration distincte, comprise sous le nom d'Illyrie et se subdivisant, en allant de l'ouest à l'est, en *Rhéties Première* et *Seconde*, *Norique*, *Pannonie*, *Dacie*, *Moesie* et *Dalmatie*[1].

La *Rhétie Première* renfermait ce qui est aujourd'hui le canton des Grisons, l'Engadine, le Tyrol occidental et méridional (Brixen, Botzen, le col du Brenner, la vallée de la Rienz) et le Vorarlberg. Vu le relief très accidenté de ce sol et une population aborigène très sauvage, issue de race étrusque et entourée d'éléments celtiques, l'organisation provinciale par cités et diocèses ecclésiastiques semble avoir rencontré des obstacles. Coire paraît avoir été métropole et avoir eu son évêque. Un autre évêque, faute de villes, perchait en haut du rocher de Sabiona (Seben), dans la vallée de l'Eisack en Tyrol. Les évêques de la Rhétie Première semblent avoir relevé du métropolitain de Milan. Mais, quoi qu'il en fût, la romanisation avait été complète. L'élément roman ne s'est retiré des basses contrées de ce pays qu'au moyen âge ; au xve siècle, à Coire, l'on ne parlait que le roman qui est encore aujourd'hui l'idiome de

1. Pannonie : sud-ouest de la Hongrie ; Dacie : est du fleuve hongrois Tisza, Moldavie, Walachie, Transylvanie, partie de la Bessarabie ; Moesie : sud-ouest de la mer Noire jusqu'au fleuve Drinus, sud du Danube ; Dalmatie : sud de la Pannonie jusqu'à l'Adriatique.

quantité de vallées de l'Engadine et du Tyrol méridional.

La *Rhétie Seconde*, ou *Inférieure*, généralement appelée *Vindelicie*, s'étendait à l'avant de la Rhétie Première jusqu au Danube. Vu la nature moins accidentée et plus fertile du terrain, elle renfermait un plus grand nombre de villes : Augsbourg (*Augusta Vindelicorum*) semble avoir été métropole; les autres villes étaient : Ratisbonne (*Regina castra*, *Radaspona*) ; Straubing (*Sorviodurum*), Innstadt en face de Passau (*Batava Castra*), Bregenz (*Brigantium*), *Abusina* et *Celeusum Vildihena* (aujourd'hui Wilten, faubourg d'Innsbruck). Ici la romanisation avait été complète. Bien qu'on ne sache rien sur la division administrative ecclésiastique, il est certain que Augsbourg avait des évêques et que les diocèses et les *cités* administratives se couvraient.

La *Norique*, la troisième et la dernière des provinces de l'Illyrie, qui nous intéressent ici, était séparée des deux Rhéties, au nord des Alpes, par le cours de l'Inn, et, au sud, par la vallée de la Rienz ; elle renfermait ce qui est aujourd'hui le Salzbourg, le Tyrol oriental, la haute et la basse Autriche, la Carinthie, la Styrie, la Carniole jusqu'en Istrie ; elle confinait en orient, à la Pannonie et semble avoir été la plus florissante et en même temps la plus romanisée des provinces romaines en Germanie. Sa division administrative paraît avoir été complète : la cité de Salzbourg (*Juvavum*) comprenait, outre le duché de Salzbourg actuel, toute la Bavière cisdanubienne jusqu'au lac Chiemsee. La cité de Wels (*Ovilava*) comprenait la haute Autriche, peut-être la partie septentrionale de la Styrie. La cité de *Laureacum* (Lorch) contenait la basse Autriche, dont le chef-lieu est aujourd'hui Vienne. La cité de Linz (*Lentia*) renfermait l'autre partie de la haute Autriche. *Aguntum*, lieu disparu aujourd'hui, situé sur le ruisseau Debantbach à l'est de Lienz (Tyrol sud oriental), comprenait tout le Tyrol oriental jusqu'aux limites de la

Rhétie Première (le Pusthertal au delà du seuil de Toblach). La cité de *Teurnia* ou *Tiburnia*, aujourd'hui Sankt-Peter-im-Holz, près Spital, renfermait une partie de la Carynthie. L'autre partie de cette province était comprise dans la cité de *Virunum*, actuellement Maria-Saal-im-Zollfeld, près de Klagenfurth. La haute Carniole formait la cité d'*Emona*, aujourd'hui Laibach, chef-lieu de la Carniole. La Styrie se décomposait en cités de *Celeia* pour le sud, aujourd'hui Cilli ; *Solva*, aujourd'hui Seckau, près Leibnitz, pour le centre ; et *Poetovia*, aujourd'hui Pettau, frontière de Hongrie, pour le sud-ouest.

L'organisation ecclésiastique, ici aussi, semble s'être identifiée avec celle politique ; les diocèses de Norique relevaient du patriarche d'Aquileia (aujourd'hui petite ville maritime dans la région de Trieste), qui fut alors un des centres ecclésiastiques les plus importants. Il est certain que Salzbourg, Laibach, Teurnia, Cilli, Lorch avaient des évêques.

De nombreuses industries florissaient en Norique, pays encore de nos jours riche en mines de tous genres ; ainsi les salines de Reichenhall, près de Salzbourg, encore en exploitation, l'étaient déjà au temps de Rome ; dans les mines de fer de la *Société Alpine*, à Eisenerz en Styrie, se voient également encore les galeries et les puits creusés à bras par les Romains[1].

*
* *

Tel avait été l'état de la Germanie romaine aux beaux jours de Rome.

Mais, de même qu'en Gaule, les invasions y avaient commencé de bonne heure sous forme d'infiltration lente. Les

1. Notes personnelles recueillies (1892-1897) dans le Salzbourg, la haute et la basse Autriche, le Tyrol, la Carynthie, la Carniole, l'Istrie, Gorice et le sud de la Hongrie ; — et : Jung (Dr J.), *Roemer und Romanen in den Donaulaendern* (Innsbruck, 2e édit., 1887).

champs décumates furent les premiers territoires perdus; après de longues luttes sous Constantin, Julien et Valentinien (306-375), ils furent cédés à des tribus alémanes. Ici aussi nous voyons des troupes de Germains à la solde de Rome en qualité de fédérés ou établis sur le territoire à titre de colons militaires. Graduellement, ensuite, l'invasion s'était produite. Vers 450, des bandes de Suèves et de Baïuvares (Bavarois), envahirent les bords de la rivière Lech, refoulant les Alémans qui y étaient établis, sur les territoires de la Grande Séquanaise et de la Première Germanie gauloise. Peu à peu, les garnisons des villes avaient été abandonnées par Rome; toute protection de la frontière danubienne avait cessé; des bandes de pillards barbares infestaient les Rhéties et la Norique, rendant permanent l'état de guerre, rompant l'unité sociale, mettant à sac les villes qu'elles fuyaient ensuite à la manière germanique, en chassant, devant elles, la population romane, qui se refugia dans les montagnes : un état de choses, en un mot, qui nous rappelle en tout point l'état de l'Austrasie rhénane au commencement du VIe siècle.

A peine les Germains s'étaient-ils fixés que se produisit, au commencement du VIIe siècle, l'invasion des Slaves. En résumé peu, très peu de vestiges latino-chrétiens avaient survécu à ces tempêtes. Toutefois la latinité n'avait pas complètement disparu; les vieilles forteresses romaines, toutes aujourd'hui des villes importantes, avaient servi de centres à des groupements latins, rendant le pays assez susceptible à la régénération, par l'effet d'une première impulsion.

2° MISSIONNAIRES ROMANO-FRANCS EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE.

En remontant le Rhin depuis son embouchure, puis en descendant ensuite le Danube jusqu'aux frontières de Hongrie,

l'on parcourra exactement cette zone, restée toujours, par suite de ses germes latino-chrétiens, intellectuellement supérieure au reste de l'Allemagne et par laquelle la civilisation française entama la Germanie barbare au VIIe et au début du VIIIe siècle.

Or, tout au nord, du côté des bouches du Rhin, les anciennes villes fortes du *limes rhenanus* étaient loin d'avoir reconquis l'état de prospérité de Cologne, de Mayence, et autres cités du Rhin moyen. En Hollande surtout, les anciennes forteresses riveraines, telles que Nimègue, Leyde, Utrecht, tout en faisant encore territorialement partie de l'Austrasie, ne semblent plus être que des bourgades insignifiantes émergeant de contrées absolument sauvages. A la suite des Germains étaient venus les Frisons (les Hollandais d'aujourd'hui), dont le pays s'étendait de là en une longue et étroite bande de terre, jusqu'à la mer du Nord. Les bouches occidentales de l'Escaut, à l'est d'Anvers, étaient à peu près le point où Francs et Frisons se touchaient.

L'on ne sait rien sur la civilisation préalable de la tribu germanique des Frisons, sinon qu'elle était réfractaire au christianisme et que, assez portée au commerce et à la navigation, elle entretenait des relations commerciales avec la monarchie franque, probablement déjà depuis l'époque romaine. Des marchands frisons venaient jusqu'à Paris où l'on en rencontre aux foires, sous les Mérovingiens; d'autres remontaient le Rhin et la Moselle pour faire du commerce avec l'Austrasie.

Les diocèses francs dont relevait, très platoniquement du reste, l'extrémité sud du pays des Frisons, région qui, sous Chlotaire II et Dagobert Ier, semble avoir été tributaire de l'Austrasie jusqu'au vieux Rhin et à la hauteur d'Utrecht, étaient ceux de Cologne, de Tongres (Maestricht-Liège) et de Vermandois. Dans ces cités, Frisons païens et Francs

païens se rencontraient, et, convertir les Frisons, c'était parachever l'œuvre de la conversion des Francs.

Le premier missionnaire qui s'attaqua à cette entreprise fut Amandus, saint Amand, Breton né en 589, à Herbanges, moine depuis sa jeunesse, esprit inquiet et impatient, qui avait longtemps vécu dans l'île d'Yeu, près la Rochelle, puis avait passé quinze ans dans une cellule, sur les murs de Bourges. Chlotaire II et ses conseillers ecclésiastiques s'intéressant à lui, le roi le fit, en 627 ou en 628, ordonner chorévêque, c'est-à-dire évêque chargé de mission sans diocèse défini, et aussitôt il commença ses opérations.

Amand, manquant de méthode et ignorant l'esprit des populations parmi lesquelles il s'était lancé, ne fut pas heureux, malgré l'appui de Dagobert Ier, qui, en sa faveur, décréta le baptême forcé dans ces contrées; d'où, pour notre missionnaire, bien plus d'ennuis que de succès.

Devant l'attitude hostile des habitants, il se retira chez les Slaves de la Norique, où il ne réussit pas mieux, mais revint peu après, prêcha à Gand, et y fonda le monastère de Saint-Pierre au mont Blandin; brouillé avec Dagobert, celui-ci le fait expulser, puis lui permit de revenir. Après avoir fondé encore successivement les monastères de Tournay, d'Elnon, aujourd'hui Saint-Amand (département du Nord), de Marchiennes, de Renaix, de Leuze, il est élevé, vers 647, au siège épiscopal de Maestricht.

Ce diocèse, nous l'avons vu plus haut, avait été au temps de Rome suffragant de Cologne; la région ayant beaucoup souffert des invasions, il n'avait pu sortir de l'obscurité en même temps que les diocèses austrasiens situés plus au sud. Primitivement le chef-lieu de cette *cité* semble avoir été Liège (*Leodium* ou *Leodicum*), transféré ensuite à Tongres, retransféré à Maestricht (*Trajectum ad Mosam*), les trois villes étant voisines; on trouve un premier évêque de Maestricht, environ cinquante ans avant saint Amand, dont le

prédécesseur immédiat fut Johannes, mort en 646. Écœuré de l'indiscipline du clergé dans ces parages, saint Amand résigna ses fonctions au bout de trois ans ; il mourut en 670 seulement.

A Maestricht lui succéda saint Remacle, vers 631, successivement abbé à Solignac (Haute-Loire), à Cougnon et à Stavelot. Il ne put se maintenir dans ce siège difficile et se retira à Malmédy, abbaye fondée par lui et où il mourut vers 671.

Théodoard et Landebert, qui vinrent ensuite, échouèrent de même.

Autre tentative d'expansion : ce fut à l'époque de saint Amand que le métropolitain de Cologne organisa une mission dans les pays frisons. Elle poussa jusqu'au vieux Rhin, à Utrecht, et réussit à y fonder une église qui ne semble, du reste, pas avoir eu d'autre but que de servir à la petite garnison franque que Dagobert Ier, après avoir restauré l'ancien fort romain de Trajectum, y entretenait comme poste frontière. Ce fort et la petite chapelle devinrent les amorces de la future grande ville d'Utrecht.

Concurremment, mais dans une région située à l'ouest de la précédente, le christianisme gagna du terrain par les efforts d'Éloi, évêque de Noyon, né à Cadillac près Limoges, vers 588 et nommé à cet évêché vers 640, après avoir été le fameux monétaire de Chlotaire II et le trésorier-orfèvre de Dagobert Ier. Fort bel homme, diplomate habile, favori de deux rois, dont il avait su conserver les bonnes grâces, ayant beaucoup d'entregent, réputé pour sa belle prestance, ses manières affables, voire même ses belles mains, Eligius, imbu des idées de Luxeuil et qui est représenté par ses biographes comme un intermédiaire entre l'école gallo-romaine et l'école irlandaise, réussit admirablement à s'attacher le peuple pour lequel il était bon et patient. C'est à lui surtout qu'est due la première impulsion

du christianisme dans la France et la Belgique septentrionales. A plusieurs reprises, pendant ses voyages de visitation, saint Éloi poussa jusque dans la région d'Anvers. Il mourut en 659 et, depuis, le travail des missions s'arrêta dans les parages où il avait prêché[1].

Mais revenons à la région des Tongres. Le premier qui réussit à se maintenir et à organiser définitivement l'Église dans le diocèse de Tongres-Maestricht-Liège fut Hubertus (saint Hubert). Son origine est obscure. Né vers 656, il succéda à Landebert, au siège de Maestricht, vers 708, et mourut dans le Brabant, à Tervueren, en 727. Hubert établit un grand nombre d'églises et de monastères dans les Ardennes, région dont il est le principal apôtre[2].

Il eut cependant, dans cette œuvre et en dehors de son épiscopat, des prédécesseurs et des collaborateurs d'origine gallo-franque, qui lui facilitèrent singulièrement sa tâche.

Les centres de civilisation, ainsi fondés dans la région du Bas-Rhin, au VIIe et au début du VIIIe siècle, sont :

L'abbaye de *Nivelle* fondée sur les conseils de saint Amand, par Itta, ou Iduberga, veuve de Pépin des Landes, et par sa fille Gertrude, vers 640 ; aujourd'hui ville de 11.000 habitants, province de Brabant (Belgique) ; grande et belle histoire ;

Andain ou *Andenne*, sur la Meuse, fondé par Begga, fille de Pépin des Landes, et femme d'Anségise, fils d'Arnoul, évêque de Metz, aujourd'hui ville de 7.000 habitants ; province de Namur (Belgique) ; église de Sainte-Begga ;

1. *Vita Elig.*, II, 3, par Audoenus, évêque de Rouen († 683) dans d'Achery, *Spicilegium* V, 156.

2. Son corps, déposé d'abord à Saint-Pierre de Liège, fut transféré, en 825, à l'abbaye d'Andain (*Andaginus*) (nommée après cette translation Saint-Hubert). Grand chasseur, la translation de ses cendres sous Louis le Débonnaire paraît avoir donné lieu à des pèlerinages de chasseurs près de sa tombe ; c'est ainsi que son nom devint synonyme de patron des chasseurs, vers le Xe siècle ; car, avant, les chasseurs vénéraient saint Martin et saint Germain.

Fosse, également fondé par Itta et Gertrude ; aujourd'hui Fosse-la-Ville ou Fosse-Aisemont ; 3.250 habitants, province de Namur (Belgique) ;

Stavelot (*Stabulum*), *Stablo*, fondé par Remacle ou sur l'inspiration de celui-ci, vers 651 ; aujourd'hui ville de 4.700 habitants ; l'abbaye brilla d'un vif éclat du IXe au XIe siècle ; on y voit encore la châsse de Remacle ;

Marchiennes, fondé par saint Amand ou sur son inspiration ; aujourd'hui ville de 4.000 habitants (département du Nord), près Douai ; l'hôtel de ville contient des parties de l'ancienne abbaye ;

Saint-Blandin de Gand et *Saint-Bavon de Gand*. Gand était une ancienne enceinte fortifiée romaine. Au VIIe siècle, un centre s'était formé autour des ruines romaines : saint Amand, en fondant les deux abbayes, fut le premier à lui rendre l'essor.

Elnon, *Saint-Amand-les-Eaux*, dép. du Nord, 13.000 habitants ;

Renaix (en flamand *Ronnse*) Flandre orientale (Belgique), aujourd'hui 16.000 habitants ;

Leuze, aujourd'hui 6.500 habitants, province du Hainaut (Belgique) ;

Eich, aujourd'hui 5.500 habitants (Grand duché de Luxembourg) ;

Belise, ou *Münsterbilsen ;*

Susteren, dans le Limbourg, fondé par Plectrude, femme de Pépin d'Héristal (Pays-Bas), aujourd'hui 2.000 habitants ;

Saint-Trond (Tron, Truyden, Troden) ; prov. de Limbourg (Belgique), aujourd'hui ville de 13.000 habitants ;

Lobbes (Lobes, Laubach), fondé par saint Landelin, originaire de Cambrai ; aujourd'hui 2.000 habitants (Belgique) ;

Sainte-Marie-lez-Neuchâteau (Capremont, Kivermont, ou Cherremont), près Liège, fondé par saint Hubert, au temps

de Pépin d'Héristal ; aujourd'hui 1.200 habitants, province de Luxembourg (Belgique) ;

Berg (Saint-Pierre, Petersberg), au confluent de la Roer d'avec la Meuse près Roermond (?) ;

La Celle, près Dinant, sur la Meuse ;

Nous ne comptons pas ici un grand nombre d'églises fondées par saint Hubert et d'autres, dans les Ardennes, en Toxandrie et dans le Brabant ;

3° MISSIONS ET FONDATIONS LE LONG DU RHIN ALLEMAND.

Remontons le Rhin, en passant, sans nous y arrêter, par Cologne et Mayence, déjà redevenus, sous les rois austrasiens, des centres puissants exerçant leur influence au delà du fleuve. Au sud de ces villes nous nous trouvons déjà aux abords des régions récemment dévastées et peuplées par les Alémans. Ici se présentent, comme point d'appui, les trois *cités* de Worms, de Spire et de Strasbourg, dont les évêques sont suffragants de Mayence.

Les Vosges à l'ouest, et, au nord, les monts du Hundsruck et du Taunus, à travers lesquels le Rhin se fraye son passage, les ont, bien plus encore que la différence des tribus, tenus à l'écart de l'influence austrasienne. Il fallut que l'Austrasie fût complètement organisée pour que Mayence, leur métropole, pût faire sortir ces territoires de l'obscurité, ce qui eut lieu environ au temps de Chlotaire II.

Spire, l'ancienne *Civitas Nemetum*, a, sous ce même règne, un premier évêque, Hildericus, signataire du concile de Paris de 614. Mais l'Église chrétienne, dans ce territoire, n'apparaît comme pleinement organisée que vers 633. Les fondations qui ont servi de centre à l'extension de ce premier progrès sont :

Le monastère de *Saint-Germain*, *Germansberg*, tout près de la ville de Spire, fondé selon la légende par Dagobert Ier.

Weissemburg, *Wissembourg-sur-Lauter* ou Lutra (*Wizenburg*, *Leucopolis, Album Castrum*), fondé probablement vers 667, sous l'évêque Drogobod, de Spire. C'est de cette abbaye qu'on verra sortir, au IXe siècle, le premier monument de la langue allemande écrite. La ville qui se forma autour du couvent s'émancipa en 1247 et devint la dixième de celles qui formèrent la puissante Ligue des villes du Rhin, qui contribua à sauver la liberté contre la tyrannie des empereurs.

A Worms, l'ancienne *Borbetomagus* des Romains plus tard *Wormatia*, un premier évêque est également présent au concile de Paris de 614; c'est Berchtulfus, probablement identique avec Crotulfus.

Les fondations du diocèse de Worms sont encore fort peu nombreuses; il y a :

Sainte-Marie-Madeleine, sur une montagne près de la ville de Worms;

Saint-Cyriaci, à Neuhausen;

Wimpfen, une des principales œuvres de Worms en ce siècle. Elle constitue une première pointe poussée au delà du Rhin. L'abbaye de Wimpfen sur le Neckar, dans le Hesse-Darmstadt d'aujourd'hui, fut une des premières dans la Germanie transrhénane.

Strasbourg, l'ancienne *Argentoratum* dont Grégoire de Tours, vers 589, nous avait fait la première mention sous son nom moderne, ne peut justifier d'évêques encore que très vaguement. Voici leur succession : Valentinus, Solarius, Arbogast, Florentius, tous Gallo-Romains, sont peut-être de la fin du VIe siècle, mais leur chronologie est controversée. Au concile de Paris de 614 signa Ansoaldus, puis semblent avoir succédé Biulfus, Magnus, Gravinus et Landebert, jusque vers 660, où nous trouvons Rotharius, dont l'existence est certifiée par des documents de l'époque.

La civilisation du diocèse de Strasbourg, dans lequel on

peut comprendre toute l'Alsace, s'acheva rapidement lorsqu'y arriva, vers 730, le missionnaire Pirmin, évêque régional, d'origine romano-franque ou anglaise, fort appuyé par la cour d'Austrasie et partisan de la règle bénédictine. Pirmin, mort vers 753, fonda bon nombre de grandes abbayes et en réforma d'autres existant avant lui.

On verra par la liste suivante combien, après la première impulsion donnée, la civilisation se développa vite dans ce pays :

Confluentes, ou *Münster im Gregorienthal*, est considéré comme le premier en date des monastères alsaciens ; fondé vers 634; aujourd'hui ville de 6.000 habitants; cercle de Colmar;

Ebersmünster ou *Ebersheim* (*Apri monasterium*), fondé par saint Deodat ou Dieudonné, évêque de Nevers (667); aujourd'hui 1.900 habitants; près Schlestadt (Alsace-Lorraine);

Hohenburg ou *Odilienberg* (*Sainte-Odile*), fondé, vers la fin du VIIe siècle, par Odilia, fille d'Éticon, duc des Alémans d'Alsace, élevée au couvent de Beaume-les-Nones en Franche-Comté; monastère à 733 mètres d'altitude; conserve les reliques de la sainte; célèbre et le plus ancien pèlerinage d'Alsace;

Niedermünster, même fondatrice; au pied de la montagne de Sainte-Odile (près Rosheim);

Neuweiler (*Nova Villa*), *Neuvillers*, au pied des Vosges (Alsace-Lorraine); 1.465 habitants;

Haselburg dans les Vosges; aujourd'hui commune de 600 habitants, cercle de Saarburg (Alsace-Lorraine);

Marmoutier, *Mauermünster* (*Mauri Monasterium*), à l'ouest de Strasbourg, non loin de Zabern, aujourd'hui 2.100 habitants; fut fondé (600) par Léobard, disciple de Colomban, ou par Pirmin (district de Basse-Alsace);

Schutten, entre Offenburg et Lahr (*Schuttera*, *Officis Cella*, *Offensweiler*) (grand-duché de Bade); 1.000 habitants;

Ettenheimmünster, au sud de Schutten, au pied des contreforts de la Forêt-Noire (grand-duché de Bade), près Ettenheim ;

Murbach, fondé par Pirmin (Alsace-Lorraine), au pied du ballon de Guebwiller ; 200 habitants ; monuments historiques célèbres ;

Gengenbach, fondé par Pirmin ; cercle de Karlsruhe (grand-duché de Bade) ; vestiges des temps romains ; 2.500 habitants ; très important au moyen âge ;

Saint-Sigismond, près Rufach, au pied des Vosges (Alsace-Lorraine) ;

Massevaux, ou *Masmünster* (*Vallis Masonis*) (Haute-Alsace), près Thann ; 3.500 habitants ;

Claroangus, dans les Vosges ;

Honau ;

Surbourg, près Hagenau, en Basse-Alsace ; 1.300 habitants ; l'église de l'abbaye primitive existe encore.

4° MISSIONS ET FONDATIONS EN SUISSE ET EN SOUABE.

Au sud et au sud-est de Strasbourg, la tribu des Alémans (aujourd'hui Souabes), entrés par la trouée des *champs décumates*, au IVe siècle, avait déjà eu maille à partir avec Chlovis Ier, qui se fit chrétien précisément à la suite de la fameuse bataille gagnée sur eux en 496. Depuis 536 ils paraissent avoir été tributaires des rois francs d'une façon permanente, après l'avoir été successivement des Goths et des Bourguignons, et subi ainsi le contact civilisateur de ces pays latins, mais ariens. Le niveau de leur barbarie première devait donc s'être déjà considérablement relevé. D'ailleurs, un témoignage contemporain, celui d'Agathias[1], semble

1. Agathias, dit le Scolastique, né vers 554 en Asie-Mineure, mort en 580, vivait à Constantinople ; on a de lui une *Histoire du règne de Justinien*, en cinq livres, et des épigrammes.

établir qu'il y avait beaucoup de chrétiens ariens parmi eux ; comme, d'autre part, leurs anciens évêchés catholiques de Windisch, d'Augustodunum et de Coire, bien que végétant péniblement n'en avaient pas moins continué d'exister pendant la période des invasions, il est plus que probable qu'il se trouvait parmi eux également pas mal de chrétiens du rite romain.

On rencontre un évêque de Windisch, Bubulcus de nom, signataire du concile bourguignon d'Epaone[1], en 517 ; un autre, Grammaticus, au concile austrasien de Clermont, en 535, et à ceux d'Orléans en 541 et en 549, il paraît être le dernier avant le transfert de ce siège épiscopal à Constance.

Même situation pour le diocèse d'Augustodunum ; ici aussi il semble y avoir eu un transfert du siège à Bâle.

A Coire, la situation est plus claire ; en raison de la proximité de l'Italie latine et du site protégé au milieu des Alpes, à l'écart des invasions, l'état de choses romain s'y était bien mieux conservé, et le christianisme ne semble y avoir subi aucune atteinte ; la chronologie des évêques, cependant, est peu certaine ; pour les ve et vi^e^ siècles, on cite : Asimo, Pruritius, Claudian, Ursicinus Ier, Sidonius, Eddo.

Quant à Augsbourg, poste très exposé aux invasions, le tombeau de son ancien martyr, saint Affre, ménagé par les barbares et autour duquel le christianisme ne semble pas s'être éteint, fut, s'il faut en croire Venance, le seul reste matériel de l'ancienne situation romano-chrétienne. Aucun évêque n'y est encore cité. L'état vrai de ces régions à l'époque où elles entrèrent en relation religieuse avec l'Austrasie, sous Chlotaire II, paraît avoir été un mélange impur de paganisme, d'arianisme et de catholicisme ; toutefois, les seigneurs alémans en contact officiel avec l'Austrasie devaient être catholiques.

1. Epaone, ancien nom d'Albon, petite ville à 42 kilomètres de Valence (Drôme).

Agathias nous apprend que, dès avant Chlotaire II, les Alémans possédaient une première législation, le *Pactus Alamanorum*, écrit en latin à l'instar des lois salique et ripuaire, datant peut-être de l'époque de Thierry Ier (511-534)[1].

Le premier missionnaire envoyé des Gaules en Alémanie et dont l'existence soit certifiée fut Fridolin; mais l'époque de cette mission est tellement incertaine qu'on peut aussi bien la placer au temps de Chlovis Ier qu'à celui de Chlotaire II et de Dagobert Ier. Il partit de Poitiers, ayant puisé sa vocation au tombeau de saint Hilaire (évêque de cette ville en 367), se rendit auprès d'un roi de France, et, de là en Bourgogne, avec la mission d'y faire campagne contre l'arianisme. Son itinéraire peut se suivre facilement, de nos jours, car il est parsemé de fondations en l'honneur du vieux saint poitevin. On trouve Fridolin plus tard, à Coire, aux environs de laquelle il baptise les habitants d'une bourgade qu'il appelle Hilaris (Glaris, aujourd'hui Glarus); et, peu après, dans une île du Rhin, au diocèse de Constance, entre Bâle et Zurich, où il fonde deux monastères placés sous le vocable de saint Hilaire et dont émane la ville de Saeckingen; quantité d'églises consacrées à son saint préféré dans le grand-duché de Bade et pays environnants témoignent encore aujourd'hui de son activité.

Le deuxième grand missionnaire fut Colomban, ex-abbé de Luxeuil. Après avoir été, en 610, chassé de Luxeuil par Thierry, et s'être réfugié auprès de Chlotaire, puis désirant enfin réaliser son vieux projet de gagner l'Italie, il prit le chemin à travers l'Austrasie, où Théodebert le retint pendant quelque temps.

C'est bien ce roi qui lui donna l'idée de prêcher le christianisme à ses sujets païens, ce qui n'entrait pas primitive-

1. Voir dans Stobbe, *Geschichte der deutschen Rechtsquellen*, t. I, p. 144.

ment dans son programme[1]. Colomban promit de faire son possible au cours de son voyage, rien de plus, choisit douze de ses disciples, soit Irlandais arrivés avec lui, soit Français de Luxeuil, remonta le Rhin, passa le lac de Zurich et fonda une première station à Bregenz, extrémité sud-est du lac de Constance. Ce qu'en dit son biographe[2] vient corroborer les renseignements d'Agathias sur la situation intellectuelle du peuple des Souabes. Colomban trouva, en effet, le christianisme à peu près organisé ; il rencontra des prêtres et de nombreux sujets baptisés ; mais l'Église était fort pauvre et les chrétiens pratiquaient le paganisme traditionnel des Germains.

Il ne séjourna que trois ans sur les bords du lac de Constance, et pendant ce temps paraît être resté en relations avec le roi d'Austrasie. La cause de son départ, ce furent les victoires de Thierry et de Brunehault sur son protecteur, victoires entraînant un changement de suzerain pour les territoires sur lesquels il se trouvait. Abandonnant ses disciples, il fit route pour l'Italie, fonda, en 612, le monastère de *Bobbio* (province de Pavie en Lombardie) et y mourut en 615.

Si court que fût son séjour en Suisse, son activité a laissé des traces indélébiles dans la vie et le progrès de ces régions, mais bien plus en raison de la personnalité de quelques-uns de ses disciples que de ses succès personnels.

Parmi sa caravane de missionnaires, il faut citer avant

1. Ce point d'histoire est fort bien dégagé de la *Vie* de Colomban (de Jonas), par Hauck, dans *Kirchengeschichte*, t. I, p. 306. L'initiateur de cette importante mission civilisatrice en Allemagne est donc bien un roi de France, dont le moine irlandais n'est que l'instrument.

2. Le premier biographe de Colomban est Jonas de Suse, moine à Bobbio, en 618, plus tard abbé en France. Voir, *Vita S. Columbani* dans Mabillon *Acta SS. S. Benedecti*, *Sæculum II*, p. 5.

tout Eustase, Gallo-Romain d'origine, neveu de l'évêque Mietus de Langres, qui fut son successeur à la tête de l'abbaye de Luxeuil ; c'est pendant ses voyages chez les Alémans et les Baiuvares de la voisine Norique qu'Eustase comprit la nécessité de faire de Luxeuil un séminaire pour l'évangélisation de l'Allemagne, projet qu'il sut admirablement réaliser dans la suite.

Un autre disciple de Colomban, Gallus, un Irlandais, est le fondateur de l'abbaye et de la ville de Saint-Gall, émanations de l'église et des cellules établies par lui à quelques kilomètres à l'ouest du lac de Constance. L'abbaye de Saint-Gall devint un des grands foyers de lumières de l'Allemagne du moyen âge.

Parmi les autres missionnaires, soit disciples de Colomban, soit d'Eustase, soit de Gallus, quelques-uns ont laissé des traces de leur activité par la fondation de monastères ou comme évêques.

Pendant le séjour de la mission de Colomban en Suisse, ce pays reçut un élément de développement sur le terrain législatif par la loi que Chlotaire II fit rédiger pour les Alémans.

Le préambule de ce curieux document porte qu'il fut rédigé au temps de Chlotaire, au sein d'une réunion de trente-trois évêques, trente-quatre ducs et soixante-cinq comtes francs. Il émane donc d'une véritable assemblée législative française[1]. Condensé en soixante-quinze titres, ce code reproduit l'ancien *Pactus Allemanorum*, en y ajoutant des stipulations sur les droits de l'Église, lesquels y sont placés sous la protection de l'État ; sur le serment qui reçoit une forme religieuse ; sur les prêtres qui y sont élevés au-dessus du peuple ; en beaucoup de points, l'évêque y est mis au même rang que le duc, et le mépris

1. Stobbe, *Die deutschen Rechtsquellen*, t. I, p. 144 et suiv.

de son sceau est puni; la nomination des ecclésiastiques est dévolue aux évêques.

A une distance de cinquante à cent cinquante ans postérieurement à saint Colomban, on rencontre encore des missionnaires dans ces parages, se rattachant à son groupe et travaillant à parfaire à l'organisation de la Suisse septentrionale, du Wurtemberg, de la Bavière et de l'Autriche occidentale ; ce sont : Magnold, saint Magne; Théodore, qui est considéré comme le fondateur de l'abbaye de Fuessen ; et Trudbert ; puis finalement Pirmin, le protégé de la cour de Metz, qui travailla ici avant de se retirer en Alsace. Pirmin (vers 730) a son importance, parce qu'avec lui commence en Allemagne le régime de la règle bénédictine ; sous cette observance, il fonde en effet Reichenau, dans l'île de ce nom, au milieu du lac de Constance, rivale, plus tard, de Saint-Gall pour les sciences et les lettres.

Pour la première fois, les documents de l'époque nous donnent ici une physionomie des établissements ecclésiastiques en Allemagne. Ils n'avaient guère encore l'aspect des riches maisons monacales de France; les cellules et l'église de saint Gall étaient en bois; un homme un peu grand ne passait par la porte du temple qu'en se baissant ; leur caractère était donc tout à fait colonial.

Le texte de la nouvelle loi des Alémans nous apprend de plus que l'atrium manquait aux églises; l'homme persécuté pour trouver l'asile sacré, était obligé de se tenir sous le porche ou à l'intérieur du temple, alors qu'en Gaule il lui suffisait de se réfugier dans une maison du parvis; peu de ces premiers monastères avaient des bibliothèques et une école ; quelques cabanes basses, en forme de blockhaus, constituaient seules l'habitation des moines.

Il ne nous reste qu'à donner la liste des fondations religieuses des VIe, VIIe et VIIIe siècles, pour avoir le bilan de la civilisation en Alémanie, à la première époque.

Furent fondés :

Diocèse de *Windisch* (*Vindonissa*); le siège de cet évêché paraît avoir été transféré à Constance, sous Dagobert Ier. A Windisch s'étaient succédé Rodolphus, Ursinus, Gaudentius (613); c'est ce dernier qui fournit du blé à Colomban et à ses disciples pendant une famine; après sa mort, le duc des Alémans offrit ce siège à saint Gall, qui refusa en lui proposant un naturel du pays, Johannès de Grabs, formé par lui. A Johannès succéda Martianus, puis Maximus, qu'on considère comme le premier évêque résidant à Constance. Windisch aujourd'hui village de 2.200 (avec la commune); canton d'Argovie (Suisse).

Les fondations monastiques de ce diocèse sont :

Saint-Gall, monastère (Sankt-Gallen); aujourd'hui chef-lieu du canton de ce nom, 30.000 habitants;

Reichenau-en-l'Ile, fondé, par Pirmin, en 724; centre d'une ligne de couvents fondés par lui et dont la plupart relevaient du diocèse de Strasbourg;

Lützelau, dans une île du lac de Zurich, datant probablement du commencement du VIIIe siècle; disparu aujourd'hui;

Benken (*Babinchova*), canton de Saint-Gall, disparu aujourd'hui; mais la montagne que couronnait ce monastère et le village qui se forma à son pied ont conservé ce nom; probablement fondé au VIIIe siècle;

La *Celle-de-Saint-Trudbert*, dans la Forêt-Noire, fondé, dit-on, par Rudpert, évêque de Worms, frère de Trudbert, à l'endroit où ce martyr avait été assassiné (détails très obscurs et très controversés); peut-être aujourd'hui Zell im Wiesenthal; 3.000 habitants, cercle de Lörrach (Bade);

Säckingen, dans le grand-duché de Bade, sur le Rhin, fondé par Fridolin (époque incertaine); en tous cas avant le VIIIe siècle; 4.000 habitants; cercle de Waldshut (Bade); abbaye supprimée en 1806;

Kempten, dans la Haute-Bavière, sur les bords de l'Iller,

fondé par Théodore. Aujourd'hui 14.000 habitants; cercle de Souabe (Bavière).

Diocèse d'*Augst-Bâle :* Ragnacaire, dernier évêque d'Augst (*Augustodunum*), signataire du concile de Paris de 614, fut un disciple d'Eustase, qui, de retour de son voyage chez les Bavarois de Norique, lui donna des instructions pour sa conduite. Ragnacaire sort, du reste, de l'école de Luxeuil. Ses successeurs semblent déjà avoir résidé à Bâle, ville qui devait avoir une certaine importance, puisqu'une monnaie y existait sous les Mérovingiens.

Les monastères au diocèse de Bâle étaient :

Moutier-Granval, *Muenster-in-Granfelden*, près Bâle, fondé vers 660, sous les auspices de Valbert, abbé de Luxeuil, troisième successeur de Colomban, par Germain de Granval, élève de Modoald, métropolitain de Trèves, et issu d'une famille sénatoriale tréviraine ; aujourd'hui 2.200 habitants ; canton de Berne (Suisse) ;

Saint-Ursanne, *Ursitz*, fondé dans la vallée du Doubs par Ursicius, qui vivait à Luxeuil au temps de Colomban et l'accompagna ensuite au lac de Constance; aujourd'hui 790 habitants; canton de Berne (Suisse).

Vermes (*Vertima*, *Verteme*), *Pfermund*.

Ce furent là les trois seuls monastères dont l'abbaye de Luxeuil fut la mère.

Saint-Imier, *Sankt-Immer*, petit monastère, fondé dans le Sugenthal par saint Himerius, ermite et missionnaire originaire des environs de Porrentruy, dont on célèbre encore la fête, le 12 novembre, dans les diocèses de Bâle et de Lausanne. Aujourd'hui 7.300 habitants; canton de Berne (Suisse).

Diocèse de *Coire :* viennent se joindre aux évêques de l'époque précédente : Valentianus (530), Paulinus (548), Theodonis, Verendarius Ier, Ruthardus, Victor II (614), Paschalis (690), Virgilius (735).

Les monastères du diocèse de Coire étaient alors :

Disentis (*Cella in sepulcra*), ainsi dénommée à cause de son site sauvage dans une gorge perdue des Alpes ; fondée en 613, par Sigisbert, un élève de Gall ; (*Dissentis*), aujourd'hui 1.400 habitants, canton des Grisons (Suisse) à 1.150 m. d'altitude ;

Cazon (*Cazis*), monastère de femmes, fondé dans le Domleschgerthal (*Vallis domestica*), par Paschalis, évêque de Coire, 690 ;

Pfäffers (*Favaria*), près Ragatz, non loin du confluent de la Tamina et du Rhin, fondé probablement par Pirmin, vers 717. Aujourd'hui 1.700 habitants, canton de Saint-Gall (Suisse).

Diocèse de *Sabiona* (*Seben*) : district de Botzen, à 1 kilomètre au nord de Klausen sur un rocher de 686 mètres, surplombant la rive droite de l'Eisack, affluent de l'Adige ; aujourd'hui couvent de Bénédictines (chemins de fer de Munich à Vérone). La première mention de cet évêché se rencontre vers la fin du VIe siècle. L'on cite Ingenuinus comme premier évêque, dont l'existence soit certifiée ; Mastulo, Constantius, Preconius, Ursus, Pigentus et, enfin, Martin, vers 649, sont incertains. Ce n'est qu'à l'époque suivante que cet évêché fleurira (transféré à Brixen, 976).

Diocèse d'*Augsbourg :* Obscurité absolue, aucun évêque n'est mentionné ; au VIIe siècle, nous l'avons déjà dit, le tombeau de saint Affre semble être le seul souvenir chrétien ; au VIIIe siècle, existait peut-être, à côté de la chapelle commémorative de ce saint, un petit monastère. La distance qui séparait ce centre de la France ne permettait pas aux missionnaires francs d'évangéliser ces contrées, avant que les régions intermédiaires ne fussent organisées.

Aussi les monastères de ce diocèse sont-ils rares et se réduisent à la seule abbaye de *Füssen*, fondée par saint Magne, probablement au temps de Charles Martel.

Il faut toujours souligner que, en dehors de ces centres, aucune de ces régions n'en possédait encore d'autres.

5° MISSIONS ET FONDATIONS EN BAVIÈRE.

Passons dans la vieille Norique, envahie par les Bavarois, dont les foyers s'étendaient du nord au sud, depuis les confins de la Saxe, à travers toute la Bavière, jusqu'au cours de l'Adige (Tyrol méridional), et de l'ouest à l'est, depuis le Lech (Souabe) à l'Enns (Haute-Autriche).

Le progrès des tribus baïuvares, en raison de la distance de la France, en retard sur celui de leurs voisins de l'ouest — Riezler estime ce retard à quarante ans environ [1] — n'en contenait pas moins non seulement des vestiges romains, mais encore maints germes dus aux Goths d'Italie, dont la Norique avait été tributaire après la chute de Rome. Même les tribus slaves, qui se fixèrent, au VIIe siècle, au milieu des Baïuvares, n'arrivèrent qu'à refouler davantage l'élément latin, qui se rencontre encore de nos jours dans les hautes vallées alpestres.

Au point de vue politique, les Bavarois vivaient sous des ducs appelés rois à la manière germanique, mais qui étaient tributaires des rois de France. C'étaient ceux-ci qui leur donnaient l'investiture, et c'est de France, du moins d'Austrasie, que semble être originaire la famille des Agilolfinges, première dynastie bavaroise, dans laquelle ils les choisissaient [2].

Afin de rendre cet état de dépendance plus solide, nos

1. Riezler (S.), *Geschichte Baierns bis* 1600.

2. Descendants d'Agilolfe, guerrier bavarois, ou franc, qui, en 533, aurait rendu la Bavière indépendante des Ostrogoths. Le dernier fut Tassilon II, que Charlemagne vaincra en l'enfermant dans un couvent, en 788, et en incorporant la Bavière à sa monarchie.

rois, comme ailleurs, cherchaient par tous les moyens à y introduire l'Église et les institutions gallo-franques, pression qui fut la source de haines nationales implacables et de soulèvements continuels.

Déjà le concile d'Aquilée de 591 se plaignait de ce que les diocèses de Norique avaient été rattachés à la monarchie franque par Théodebert Ier.

A un duc Garibald Ier succéda son fils Tassilo Ier, qui reçut l'investiture de Childebert, fils de Brunehault, en 592, et auquel succéda, en 612, Garibald II, sous lequel se rencontrent les premières missions gallo-franques en ce pays. Il résulte du reste des documents de l'époque que, Chlotaire II et les évêques de France résolurent d'entreprendre systématiquement l'évangélisation des tribus germaniques de la Norique par les soins de Luxeuil; bien qu'on ne sache pas si ce projet fut mis à exécution, l'on peut supposer que l'action française fut intense car Eustase vint personnellement en Bavière, probablement en compagnie de tout un essaim de disciples, dont beaucoup y demeurèrent après son départ. D'autres encore y vinrent, comme Agrestius, ancien secrétaire de Thierry II. Vers 630, y arrive saint Amand, chassé par Dagobert des bords de l'Escaut.

Indépendamment de ceux-ci vint Emmeran, qui fut évêque de Poitiers vers 605. L'on ne sait que fort peu de choses sur sa mission. Il prêcha vers 649, à Ratisbonne, le seul endroit de la Norique qui, avec une population romane, très clairsemée il est vrai, eût conservé son caractère de ville, et y fonda des monastères et des églises que l'on peut considérer comme le berceau de l'évêché de Ratisbonne; il fut massacré, en 652, à Helfendorf (Bavière supérieure)[1].

1. Son biographe original, Aribon de Freising (764-784). est fort obscur; voir *Acta sanctorum, septembris*, t. VI, p. 454 et suiv., 474 et suiv.

Vers la fin du VIIe siècle apparaît celui des missionnaires francs dont l'activité a le plus marqué dans les annales de l'Église bavaroise. Ce fut Rupert ou Rudpert, évêque de Worms.

Rudpert semble avoir quitté Worms vers 696, se rendant à Ratisbonne pour y obtenir du duc Theodo Ier l'autorisation d'organiser l'église bavaroise. Personnalité remarquable, apparenté jusque dans la famille royale franque, en relations avec Rome, très connu pour ses libéralités envers l'Église, il réussit vite à faire agréer ses projets. Après un court séjour dans la capitale, il descendit le Danube à la recherche d'un ancien centre romain pouvant servir à l'établissement d'un évêché et de quelques monastères. Il n'est pas impossible que son idée fût de reconstituer l'ancien évêché de Laureacum (Lorch). Trouvant le Danube encore trop exposé, il remonta le cours de la petite rivière Traun, affluent droit du Danube, jusqu'à la belle plaine située au pied des derniers contreforts alpestres où se voyaient encore les ruines de l'ancienne ville romaine de Juvavum, et où il rencontra, alentour, les débris de populations romanes dont, à l'instar des évêques d'Austrasie, il résolut de se faire un point d'appui pour la réorganisation de l'Église et la fondation d'un évêché.

Le duc Theodo lui accorda les dotations nécessaires, et il y fonda, au pied du rocher qui surplombe la rivière, l'église de Saint-Pierre, puis, avec des ecclésiastiques francs, qu'il était allé chercher dans son pays, un monastère d'hommes et un de femmes, qui furent l'amorce de la future ville et du célèbre siège archiépiscopal de Salzbourg, jusques aux guerres de Bonaparte, duché ecclésiastique souverain.

L'action de Rudpert fut importante aussi sous d'autres rapports. C'est lui qui fut, pour ainsi dire, le saint Remi de la Bavière ; il baptisa le duc Theodo encore païen, en même

temps que quantité d'autres seigneurs bavarois[1]. D'autre part, il semble avoir collaboré d'une manière efficace à la rédaction de la loi des Baïuvares qui, sous Theodo, reçut d'importantes amplifications. On lui attribue notamment les titres VIII-XXII de cette loi[2]. Outre cela il fonda, toujours avec le concours du prince, un certain nombre d'autres couvents, dans les différentes parties de la région[3].

L'évêque de Worms ne demeura pas en Bavière; mais, sa mission terminée, s'en retourna sur les bords du Rhin, tandis que Theodo, voulant émanciper son pays de toute influence gallo-franque, s'en alla à Rome y chercher des personnages capables de terminer l'organisation de son pays. En 716, le pape Grégoire II nomma, dans ce but, une mission dont nous possédons encore les instructions : les missionnaires romains devaient établir, ainsi que cela se faisait partout, des divisions ecclésiastiques d'après les divisions administratives ; comme Theodo, en conservant pour lui le district de Ratisbonne, avait donné ceux de Salzbourg, de Freising-Munich et de Passau à ses trois fils, Théodebert, Grimoald et Thassilo II, il devait y avoir quatre diocèses, Ratisbonne, Salzbourg, Freising et Passau, divisions qui existent encore. Rome avait naturellement désigné des titulaires italiens pour les quatre sièges; mais le projet, pour une raison ignorée, ne fut pas exécuté; la mission ne partit même pas : ce fut, au contraire, encore à un Gallo-Franc, Corbinien, natif de Châtres, aujourd'hui Arpajon près Paris, qu'échut la gloire de fonder le grand évêché de Freising-Munich.

1. V. Riezler (S.), *Ueber die Entstehung des Baïuvaren Gesetzes* (dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XVI, p. 419).

2. *Ibid.*, p. 445.

3. Il y a controverse sur l'époque à laquelle vécut Rudpert; tandis que la majorité des historiens le placent dans la période ci-dessus, Friedrich, dans *Kirchengeschichte*, et quelques autres, le font arriver à Salzbourg entre 536 et 540, soit un siècle et demi plus tôt.

Sacré chorévêque à Rome, en 716, Corbinien vint en Bavière, vers 724. Son activité paraît s'être partagée entre Freising et la région de Méran dans le Tyrol méridional, qui lui doit également sa première organisation. C'est, du reste, là qu'il mourut en 730. On le considère comme le premier évêque de Freising, siège qui fut plus tard transféré à Munich[1]. Longtemps après sa mort, les populations conservèrent le souvenir de l'attitude intransigeante, courageuse et même cassante de ce Parisien, à l'égard des débordements des seigneurs bavarois. Son frère Érimbert lui succéda ; régulièrement institué sur ce siège, il est cité comme le premier évêque de Freising en titre.

Quant à Passau, ce centre reçut, à la même époque, un premier évêque, en Vivilon, d'origine inconnue (1745).

Peu de traces se sont conservées des missions qui, vers la fin de cette période, viendront compléter l'œuvre des Eustase, des Emmeran, des Corbinien et des Rudpert. Pirmin seul, sous les auspices de Charles Martel, après avoir évangélisé et introduit la règle bénédictine en Alsace et en Souabe, semble avoir poussé jusqu'en Bavière, où on lui attribue la fondation d'une série de monastères. Sa mission ici n'a pu être tirée de l'obscurité.

Voici la liste des établissements ecclésiastiques fondés en Bavière, sous les auspices de la France. Sauf Ratisbonne, il n'y eut encore d'autres centres que ceux créés par les rois francs.

Au diocèse de *Salzbourg :*

A *Salzbourg* même, Rudpert fonda, ainsi qu'on a vu plus haut, un monastère pour hommes, pour lequel il ramena douze disciples de Worms, parmi lesquels l'on cite Kuniald et Gisilar. Peu après il fonda sur le rocher, à côté de la

1. Ce sont là les seuls renseignements positifs qui se dégagent de sa biographie originale, par Aribo de Fresing (764-789). Voir : *Acta sanctorum, septembris*, t. III, p. 261, puis, 281 et suiv.

rivière, *Nunberg* (mont des Nonnes), monastère de femmes.

Furent fondés dans les campagnes :

Chiemsee, un monastère double, situé dans une île du lac de ce nom, et dont on fait remonter l'origine au duc Tassilo II ;

Oetting, au nord de Chiemsee, sur la rive droite de l'Inn. Ici, dit-on, Rudpert avait déjà fondé une église isolée. Le monastère date d'un peu plus tard.

Au diocèse de *Passau :*

Le monastère de *Niedernbourg*, sur la rive gauche du Danube, qui aurait pour fondateur le duc Odilon ;

Pfaffenmünster (*Paphomonasterium*), consacré à saint Tiburce, probablement même fondateur ;

Niederaltaich, abbaye située sur la rive gauche du Danube, fondée probablement, aux débuts du VIIIe siècle, par Odilon, sur l'initiative de Pirmin. Il se pourrait aussi que le monastère de Reichenau, sur le lac de Constance, par l'intervention de Pépin et d'un évêque de Strasbourg, eût envoyé ici une première colonie de douze moines ;

Osterhofen, en aval de Niederaltaich, sur la rive droite du Danube, existait peut-être déjà à l'époque du duc Odilon. Ce couvent fut détruit au Xe siècle par les Hongrois ;

Monsée (*Lunaelacus*), sur le lac de ce nom, fondé, dit-on, par Odilon, sur l'initiative de Pirmin ; d'après d'autres documents, fondé par Tassilo II ;

Saint-Florian ; dès le VIe siècle semble avoir existé, ici une chapelle commémorative sur la tombe du saint de ce nom ; ce lieu est situé près de Lorch, sur la petite rivière Ipf (Ipha) ; reconstruite probablement au VIIIe siècle, elle fut le berceau de la riche et grande abbaye d'aujourd'hui.

Diocèse de *Freising :*

A Freising même Corbinien fonda *Weihenstephan*, d'où sortit l'évêché ;

Tegernsée, au pied des Alpes, entre l'Isar et l'Inn, sur le

lac de Tegernsée, probablement fondé au temps de Pépin le Bref par les seigneurs Adalbert et Otgar ; cette abbaye eut déjà, à cette époque, 150 habitants. Les premiers moines semblent, d'après une version, être venus de Saint-Gall vers 719. Il n'y a aucune preuve ;

Le monastère d'*Isn*, sorti probablement d'une église isolée existant avant 752 ;

Altenmünster (*Altonis monasterium*), entre Freising et Augsbourg, probablement aussi fondé sous l'influence de Pépin ;

Rot, une église, isolée à cette époque, non loin de la rive gauche de l'Inn.

Diocèse de *Ratisbonne :*

Saint-Emmeran, non loin des murs de la ville ; n'est alors encore qu'une chapelle ;

Weltenberg, sur la rive droite du Danube, pourrait être une fondation d'Eustase ou de Rudpert.

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE CARLOVINGIENNE

(752-987)

CHAPITRE V

LES MISSIONS ANGLO-SAXONNES EN GERMANIE SOUS LES MAJORDOMES CAROLINGIENS.

Sommaire. — 1° *Généralités.* — Raison d'être sociologique de l'élément anglo-saxon en Germanie. — Décadence du clergé gallo-franc par l'effet des victoires des Majordomes. — Vandalisme de Charles Martel. — Évolution rapide de l'Église anglo-saxonne.

2° *Missions et fondations en Frise.* — Les premiers collaborateurs anglo-saxons de saint Amand. — Livinius. — Wilfrid, ex-évêque d'York — Expulsés de Frise, les missionnaires anglo-saxons se réfugient en France. — Pépin d'Herstall force les Frisons à tolérer chez eux les missions chrétiennes. — Nouvelles relations pacifiques. — Willibrord, apôtre des Frisons. — Pépin d'Herstall protège et appuie son œuvre, promet des récompenses à qui veut se faire baptiser. — La France fait don à Willibrord de l'abbaye d'Echternach. — Charles Martel met fin aux persécutions des missionnaires en Frise. — Les collaborateurs de Willibrord. — Intervention de l'abbaye de Saint-Wandrille (Fontenelle) dans l'évangélisation de la Frise. — Apparition de Winfrid ou saint Boniface.

3° *Missions et fondations en Hesse et en Thuringe.* — Boniface. — Il entreprend d'organiser l'Église dans ces pays. — Son but secret est de rattacher l'Église allemande à Rome en la détachant de l'Église gallo-franque. — Histoire des Hessois. — La France y avait préparé le terrain. — Histoire des Thuringiens. — Boniface ne peut faire un pas sans la protection du roi franc. — Il vient, en 723, à Valenciennes chercher appui. — Lettres de recommandation. — Ses collaborateurs. — Fondation des premiers évêchés allemands.

4° *Missions et fondations en Bavière.* — Boniface en Bavière. — Les causes de son peu de succès. — Les luttes de ce pays contre la France. — Boniface s'y rend pour sonder le terrain et

y fait la connaissance de Sturm. — La Bavière indépendante le charge de réorganiser l'Église. — Il ne fait qu'apporter la consécration papale à l'œuvre des missionnaires français. — La Bavière est incorporée à la monarchie franque par Pépin. — — Appréciations de la science allemande sur les effets des luttes avec la France.

1° GÉNÉRALITÉS.

Les débuts de l'époque carolingienne se caractérisent par l'intervention, dans l'expansion française en Germanie, de l'élément anglo-saxon qui, devenu expansif à son tour, remplacera les Irlandais et réussira d'autant mieux dans sa tâche que l'élément gallo-franc, par la substitution croissante des Germains aux Gallo-Romains dans les hautes charges publiques en France, a perdu de sa valeur intellectuelle.

Dès l'avènement de Pépin d'Herstall, c'est le retour à la sauvagerie depuis le Rhin à la Loire et plus loin. L'Église « s'encanaille », s'embarbarise ; la barbarie primitive du Germain envahit l'esprit public ; l'élément gallo-romain n'est plus là, comme au temps de Nicet de Trèves et de Remi de Reims, pour contre-balancer et remettre les choses au point, ni les conciles pour maintenir le clergé dans l'esprit de discipline. Déjà très rares dans la deuxième moitié du VIIe siècle, ces réunions cessent tout à fait dans les premiers lustres du VIIIe. Et cependant Pépin d'Herstall était pieux, comme tous les Germains d'Austrasie, point hostile du tout à la religion ; mais il ignorait les avantages politiques d'une organisation ecclésiastique bien comprise ; quand il faisait des donations à l'Église ou qu'il appuyait des missionnaires se rendant en Germanie, c'était toujours dans un esprit étroit et en vue d'un bénéfice politique immédiat.

Quant à Charles Martel, ce n'était qu'un vainqueur sauvage, barbare et ambitieux ; son sans-gêne dépassait celui de

son père ; pour lui, l'Église n'était qu'une proie pour satisfaire ses appétits et ceux de ses compagnons d'armes ; la plupart des évêchés et des monastères français furent frustrés par lui de leurs biens et pourvus de titulaires laïques. C'est avec les biens de l'Église que ces premiers Carolingiens se constituèrent des domaines de famille[1].

C'était donc une éclipse dans l'expansion française. Est-ce à dire que la France avait perdu toute son influence sur la marche du progrès en Allemagne ? Certes non ! L'autorité des armes, la suzeraineté, le vieux prestige de la latinité subsistaient. Les missionnaires anglo-saxons qui ont, certes, bien plus fait pour le développement de l'Allemagne que leurs prédécesseurs irlandais, dont l'œuvre s'était évanouie, absorbée par l'effort simultané et prépondérant des missions gallo-franques, vinrent simplement, pour le temps de cette éclipse, se substituer à ces dernières. Ils ne réussissent pas à faire un pas en Allemagne, sans l'appui officiel des rois de France. Quant à y introniser une influence politique ou simplement morale anglaise, ce qui n'entrait point du tout dans leurs intentions, ils auraient si peu réussi que même l'influence papale dont ils se faisaient les propagateurs secrets au détriment de l'Église gallo-franque, et pour laquelle ils étaient puissamment soutenus à Rome, ne put y faire, par leurs efforts, le moindre progrès.

L'évolution subite du clergé anglo-saxon avait eu pour origine la mission que le pape Grégoire le Grand, vers 595, envoya en Angleterre sous saint Augustin afin de contrebalancer l'extension croissante du rite autonome irlandais dit culdéen. En baptisant, en 597, le roi des Anglo-Saxons de Kent Éthelbert et en fondant le siège épiscopal de Can-

1. Hauck, *Kircheng.*, I, p. 376 ; et la correspondance de saint Boniface avec le Pape : *Bonifac. Epist.*, 42. — Hincmar de Reims, *Epist.*, 30, est encore bien plus explicite.

torbéry dans ce comté, Augustin, Romain lui-même [1], avait réussi à organiser l'Église romaine dans les Iles Britanniques ; à partir de ce moment, ce fut une guerre acharnée contre l'Église culdéenne, traitée d'hérétique par les ecclésiastiques anglais, qui en pourchassaient les prêtres jusque sur le continent, afin de leur enlever leur influence, en Germanie.

Ces intentions n'excluaient du reste nullement ni la foi sincère ni l'élan moral, et, sous ce rapport, les Anglais joignaient à l'ardeur de néophytes une haute culture intellectuelle puisée, du reste, aux riches monastères culdéens, où ils avaient presque tous été formés. De plus, en raison des haines politiques qui existaient déjà à cette époque entre Germains et Francs, neutres qu'ils étaient et représentants d'une race dont les Allemands n'avaient rien à craindre, ils furent mieux reçus et plus écoutés de l'autre côté du Rhin.

Rien de plus curieux que de suivre, dans sa marche, l'essaim de missionnaires anglo-saxons qui se déverse dès lors sur l'Allemagne. Leur base d'opération c'est la France ou, plus particulièrement, la bande de territoire le long du Rhin et du Danube, civilisée à l'époque précédente. Par endroits, ils n'arrivent qu'à l'élargir un peu ou à terminer une organisation depuis longtemps préparée. Ailleurs, à la faveur

1. Saint Augustin (mort vers 604 ou 607) était prieur du couvent bénédictin de Saint-André, à Rome, lorsque le pape Grégoire Ier le choisit comme chef d'une mission en Grande-Bretagne. C'est avec la protection de Bertha, d'origine franque, qu'il réussit à baptiser Éthelbert, le roi son mari. Il fonda à Cantorbéry le monastère de Christchurch, sur l'emplacement duquel s'élève la cathédrale actuelle. Consacré évêque d'Angleterre, puis en 601 évêque de Londres avec le pallium, il resta, sa vie entière, un agent du grand Pape, timide et embarrassé, réclamant sans cesse les instructions les plus détaillées et manquant totalement d'initiative. Ses auxiliaires, Justus et Melitus, paraissent avoir eu beaucoup plus d'énergie.

des vallées, des rivières, ils poussent des pointes en pays encore vierge ; mais partout, nous le répétons, l'appui des rois de France leur est nécessaire pour réussir.

2° MISSIONS ET FONDATIONS EN FRISE.

Commençons, comme dans le chapitre précédent, par les bouches du Rhin, le pays des Frisons. Nous avons vu y porter le christianisme sous Dagobert Ier, par les missionnaires gallo-francs jusqu'à Utrecht, l'ancien *Trajectum* rhénane des Romains.

Déjà saint Amand, le fondateur de Saint-Bavon de Gand et d'Elnon, avait eu, dans la Flandre orientale (région de Termonde), pour collaborateur, une série de jeunes Anglo-Saxons et Irlandais, parmi lesquels s'était principalement distingué Livinius[1], disciple de saint Augustin de Cantorbéry, massacré à Esia (Saint-Lievens-Esshe, Esschen, province d'Anvers, Belgique).

En 678, pendant l'hiver, on rencontre à la cour d'Adgille Ier, gouverneur ou roi de la Frise, l'Anglais Wilfrid[2], évêque de York, dépossédé quelques mois auparavant, en raison des luttes entre les Églises romaine et culdéenne dont l'Angleterre était le théâtre, ennemi acharné de la secte irlandaise. Profitant de son séjour à Utrecht, il

1. Son nom est conservé par une lettre qu'il adressa à l'abbé Florbert de Saint-Bavon de Gand et où il exprime sa douleur d'être seul et abandonné en pays idolâtre en remerciant l'abbé de l'hospitalité reçue à Saint-Bavon. — Voir Werner (A.), *Bonifacius der Apostel der Deutschen* (Leipzig, 1875), p. 49 et suiv.

2. Wilfried, Vilfrid (ne pas confondre avec Winfrid, c'est-à-dire saint Boniface). Saint Wilfrid Ier était né à Ripon près York, vers 634 ; évêque d'York, sacré à Compiègne en 664, déposé en 678, rétabli sur ce siège (682-692) († 29 avril 709). Translation de ses cendres à Cantorbéry, 12 octobre 940. Ce fut lui qui décida du triomphe de la cause romaine au concile anglais de Sœaneshalch, en 664.

obtint la permission de prêcher le christianisme, et l'on peut supposer qu'il travailla avec succès et pratiqua de nombreuses conversions, notamment parmi les seigneurs.

La mort d'Adgille, en 680, mit fin aux bonnes dispositions des chefs frisons, à l'égard de la religion chrétienne. Radbot, ou Radbod qui lui succéda, haïssait la France autant que le christianisme qu'elle incarnait et persécutait tous ceux qui témoignaient de la sympathie à l'une ou l'autre. Beaucoup de missionnaires anglais et autres furent obligés de se réfugier en France où ils reçurent l'hospitalité la plus cordiale. S'appuyant sur les Nortmans et les Danois, Radbod, dès 679, avait attaqué Pépin d'Herstall. Il s'empara d'Utrecht encore franc, y détruisit les établissements chrétiens et, en peu de temps, devenait le maître absolu de la Frise.

La monarchie franque était trop puissante pour rester longtemps sur cette défaite. Dès 689 le majordome sut forcer Radbod à admettre les prédicateurs chrétiens, et, comme ce dernier chercha à secouer le nouveau joug, il le lui imposa de force et pour longtemps, par sa victoire à Wyk près Durstedt, en 696. Peu de temps après, Pépin réussit à rétablir des relations amicales entre les deux pays, en mariant son fils Grimoald à une princesse frisonne. Aussitôt, grâce à l'appui des Francs, nous voyons réapparaître les missionnaires et parmi eux celui dont l'activité eut le plus d'effets pour le développement du progrès dans la Frise transrhénane.

Ce fut Willibrord[1], né en Northumbrie vers 658, élevé dans le monastère de Rippon, fondé par Wilfrid. Pris du désir de se consacrer aux missions, il partit vers 690 avec

1. Alcuin (735-804) abbé de Saint-Martin de Tours, a écrit sa *Vie* en deux livres, l'un en vers, l'autre en prose : *Alcuini Vita S. Willibrordi* édit Wattenbach ; Dümmler, *Poët. lat. aevi carol.*, t. I, p. 207-221, dans *Monumenta*.

onze collaborateurs, et parut, pendant l'été 692, à Utrecht, d'où il se rendit aussitôt en France pour obtenir du maior-dome d'Austrasie l'appui et les recommandations nécessaires, seul moyen de tenir tête à Radbod. Pépin d'Herstall non seulement s'empressa de les lui accorder, mais encore prit son œuvre tout particulièrement sous sa protection, en promettant des récompenses à tous ceux qui voudraient se faire baptiser par Willibrord. De France, il s'en alla à Rome où le pape Serge le sacra évêque, et d'où, porteur de reliques, il revint s'installer à Utrecht, lieu qui demeura dès lors sa base d'opérations. C'est lui qui y fit construire un baptistère consacré à la sainte Croix, une église du Saint-Sauveur et la cathédrale de Saint-Martin, érigée sur les ruines de la chapelle de Saint-Thomas, qui y existait sous Dagobert Ier.

La mission Willibrord dut évidemment une grande partie de ses succès aux excellentes relations de son chef avec Pépin d'Herstall, qui était plein de vénération pour lui. En 695, pendant l'automne, le puissant maire du palais l'envoya à Rome se faire sacrer archevêque ; c'est là que Willibrord prit le nom de Clément. En 678, Irmina, une petite fille de Dagobert, lui fit cadeau du monastère d'Echternach, aujourd'hui ville du Luxembourg, alors encore abbaye de second ordre qu'il agrandit considérablement et qui resta son séjour favori pendant sa longue carrière. Il y est, du reste, enterré, et son tombeau s'y voit encore.

A la mort de Pépin d'Herstall, Radbod, profitant des luttes intérieures que provoqua sa succession, marcha de nouveau contre Utrecht, y brûla les églises, en chassa les chrétiens, poussant, ensuite, jusqu'à Cologne. L'œuvre de la mission Willibrord courut alors de sérieux dangers. Réfugié à Echternach tout lui sembla à jamais perdu. Mais déjà, en 717, Charles Martel soumit de nouveau Radbod, dont la mort, quelque temps après, mit définitivement fin

aux tribulations des missionnaires en Hollande. Le nouveau majordome lui confirme ses droits, lui donne la souveraineté d'Utrecht et dote un monastère que Willibrord avait fondé à côté de sa cathédrale. Du reste, ses excellentes relations avec Pépin d'Herstall semblent se continuer avec Charles Martel. A la naissance de Pépin le Bref, c'est Willibrord qui est appelé pour donner le baptême à l'héritier. Il mourut en 738 ou en 739, couvert d'honneurs. Durant quarante-quatre ans, cet agent anglais de la France avait continué sa propagande à travers les plaines septentrionales de la Germanie. On le rencontre jusqu'en Sleswig et en Danemark, voire même à Héligoland.

Parmi ses collaborateurs, plusieurs se distinguèrent. D'abord Suidbert, son condisciple en Angleterre ; il se détacha du groupe de la mission, et se fixa dans une île du Rhin, entre Düsseldorf et Duisberg, où il fonda le monastère de Kaiserswerth. Nous le rencontrerons plus tard parmi les missionnaires de la Saxe.

Ensuite Werenfried qui, jusque vers 760, travaille dans les régions de l'Issel (affluent du Zuidersée), et plus particulièrement dans la contrée d'Arnheim, sur le Rhin (aujourd'hui chef-lieu de la province hollandaise de Gueldre) ; puis Adelbert, fils d'un roi d'Irlande, enterré à Egmond; Wiro, Plechelm, Otger et Engelmond, dont les noms seuls se sont conservés.

Mentionnons aussi, comme contemporaine de Willebrord, une mission gallo-franque en Frise, dont on ignore si elle travailla de concert ou indépendamment de l'apôtre anglais; c'est celle de Vulfran de Maurilly, évêque de Sens en 692, fonctions qu'il résigna, en 695, pour se vouer à l'évangélisation des païens du nord. Il arriva en Frise, peu après avoir quitté le siège de Sens, accompagné d'un groupe de moines de Fontenelle, communauté dont il devint plus tard l'abbé (717), et où il mourut en 756. Parmi ses compa-

gnons, l'on cite Vando et Guangolf ; le souvenir de ce dernier fut jadis très en faveur chez les Allemands et les Frisons [1].

En 716, au moment même où Willibrord, en fuite devant Radbod, attendait à Echternach les événements, apparaît, à Utrecht, un jeune et actif missionnaire anglais auquel le progrès allemand sera redevable d'une étape exceptionnelle. Nous avons nommé Winfrid, plus tard saint Boniface. Il demanda à Radbod un permis de séjour, que celui-ci, chose bizarre, malgré sa haine des chrétiens, lui accorda, en l'autorisant même, de prêcher la religion romaine. Winfrid ne put que constater que les églises chrétiennes étaient en ruines et que partout les idoles païennes remplaçaient la croix. Encore, avant l'hiver de cette même année, le futur archevêque de Mayence s'en retourna en Angleterre. Après la mort de Radbod, il revient encore une fois en Frise, mais déjà de retour de son premier voyage à Rome, et ayant quitté le nom de Winfried pour celui de Boniface (*celui qui fait bien*) ; son séjour, cette fois-ci, est de trois ans (719-722). Peut-être s'aboucha-t-il alors avec Willibrord, également de retour à Utrecht, cela est plus que probable ; en tout cas, il semble certain que son zèle religieux fut dès ce moment entaché de propagande papale ; il fit campagne contre la doctrine irlandaise, puis se repentant d'avoir négligé son vœu fait au Pape de se consacrer à l'évangélisation de l'Allemagne païenne, il quitta la Frise, se dirigeant vers le sud.

1. La *Vie* de Vulfran, par Jonas de Fontenelle, vers 729. Le monastère de Fontenelle, fondé sous Chlovis II (648-667), par saint Vandrille (Wandregisilus), prit plus tard le nom de son fondateur. Ce fut, après Saint-Ouen de Rouen, le plus ancien de Normandie. Il n'en reste que le nom et la commune, qui en est une émanation : Saint-Wandrille, canton de Caudebec-en-Caux, 812 habitants, Seine-Inférieure. Voir *Vita S. Vulfranni* dans *Acta SS.* 20 *mart. III*, 145.

Quittons maintenant le pays des Frisons à cette deuxième étape de progrès. Nous y reviendrons sous Charlemagne, pour y voir déjà fleurir la célèbre école d'Utrecht, séminaire de mission pour l'extrême nord germanique.

3° MISSIONS ET FONDATIONS EN HESSE ET EN THURINGE.

Winfried, Winfrid ou Boniface était né de parents nobles à Kirton, dans la Devonshire. Il avait pris d'abord l'habit religieux au monastère d'Exeter, dans sa province natale, d'où il passa dans celui de Nutsell[1].

Il mérite le nom d'apôtre de l'Allemagne — Rettberg et la plupart des historiens allemands sont de cet avis — principalement pour avoir su mettre la clef de voûte à l'œuvre de la civilisation allemande, depuis longtemps préparée par la France[2].

Boniface donc, — ce fut dès 719, à son retour en Frise de son premier voyage à Rome, qu'il quitta le nom de Winfrid — poussé par les regrets d'avoir désobéi au Pape, auquel il avait promis de se consacrer à l'évangélisation du centre de l'Allemagne, quitta les plaines hollandaises du bas Rhin en 722; il s'arrêta quelque temps dans le monastère de Palatiolum (Pfalzel, près Trèves), où le petit-fils de l'abbesse Adluta, une fille de Dagobert II, jeune homme de

1. Voir la correspondance de cet important personnage, publiée entre autres par Jaffé dans le tome III de *Bibliotheca rerum germanica*. Une bonne traduction allemande par Külb (Ratisbonne; 1859, etc.). Voir aussi *Monumenta Germaniæ hist. ; Epistolæ Merowingici et Karolini aevi*, t. I, p. 215. Sa vie par Willibald, *Vita s. Bonifatii*, *Willibaldo presbytero* (dans Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*. t. II, p. 331). Ce Willibald n'est point l'évêque d'Eichstaedt, mais un autre contemporain, attaché à l'archevêché de Mayence. Une autre *Vita s. Bonifatii*, par Othlon, un Bavarois, première moitié du XIe siècle. — Voir, dans Pertz, *Monumenta*, t. II, p. 357.

2. Rettberg, *Kircheng.*, t. I, p. 305.

quatorze ans, du nom de Grégoire, résolut de s'attacher à ses pas, — ce descendant mérovingien, qu'on retrouvera plus tard à la tête de l'école d'Utrecht, sera le compagnon inséparable de Boniface; — puis descendit la Moselle, traversa le Rhin et, remontant son grand affluent oriental, la Lahn, qui débouche dans le Rhin, un peu en amont de Coblence, gagna le pays des Hessois arrosé par cette rivière, et où il prêcha dans la région d'Amanabourg, — probablement la ville d'Amöneburg d'aujourd'hui [1].

Les pérégrinations de Boniface nous ouvrent, pour la première fois, un horizon sur ce peuple que, au temps de César, on appelait les Kattes, désignation dont le nom de Hesses, qui se rencontre pour la première fois avec Boniface, semble être une déformation, et dont, depuis 455, l'on ne trouve plus aucune mention. Les limites de leurs anciens foyers n'avaient guère changé; ils habitaient toujours encore entre la Fulda et la Werra, affluents du haut Weser, et la Lahn [2].

Malgré ce silence, le christianisme leur était certainement connu, même avant Boniface. Dès le IVe siècle, on y ren-

1. Sur l'Ohm, affluent de la Lahn, 943 habitants.

2. Actuellement le pays des Hessois se divise comme suit : le *grand-duché de Hesse*, dit Hesse-Darmstadt, se composant de deux territoires séparés par une enclave prussienne : au midi, à gauche du Rhin, le Starkenbourg, chef-lieu Darmstadt ; à droite, la Hesse rhénane, chef-lieu Mayence ; au nord, la Hesse Supérieure, chef-lieu Giessen. La capitale du grand-duché est Darmstadt ; la superficie totale est de 7.682 kilomètres carrés. La population, de 992.888 habitants (1890) ; la *province prussienne de Hessen Nassau* formée, après la guerre de 1866, du duché de *Nassau* supprimé, de la *Hesse Electorale* ou *Hesse-Cassel*, du landgraviat de *Hesse-Hombourg*, également supprimés et de certaines parties du territoire de la ci-devant ville impériale libre de Francfort-sur-le-Mein ; superficie totale 15.698 kilomètres carrés, population (1890), 1.664 420 ; subdivisions : deux régences, Cassel et Wisbade. La Basse-Hesse ou Hesse Inférieure, était une province de la Hesse Electorale.

contre un missionnaire chrétien du nom de Lubentius venu de Trèves, et qui fut enterré à Dietkirchen où, au commencement du ve siècle, existait encore une église dirigée par un chorévêque relevant du métropolitain de Trèves ; on a mis à jour, à Dietkirchen, des vestiges romano-chrétiens confirmant ces renseignements.

Avec l'évolution de la monarchie gallo-franque, ces premiers germes avaient vraisemblablement été refécondés, car il est inadmissible que les évêques de Trèves du temps de Nicet, de Brunehault et de Dagobert Ier n'aient pas fait d'efforts civilisateurs dans ces régions s'ouvrant pour ainsi dire à leurs portes. « Quand bien même, dit à ce sujet « Werner[1], aucun document antérieur à Boniface ne « fasse mention d'une mission gallo-franque en pays « hessois et dans le centre de l'Allemagne, il est cependant « certain qu'il y fut largement suppléé par l'effet des « échanges quotidiens, des relations politiques, du ser- « vice militaire, de l'état de dépendance et en général, des « communications de tout genre entre ces peuples encore « arriérés et la France. »

Donc Boniface ne trouva pas un terrain vierge. A Amönebourg, il fit la connaissance de deux chrétiens, personnages jouissant d'une grande considération, Dettic et Deodulf, frères, riches propriétaires, dont, cependant, — il le dit lui-même, — la foi était confuse. Près de ce lieu sur un rocher, il fonda une abbaye — ce fut la première de ses fondations — et, en général, s'occupa, non sans succès, à organiser un peu l'Église dans le Lahngau. Il rayonna ensuite en divers sens, poussant jusqu'à la frontière des Saxons, où cependant, d'après l'aveu qu'il en fait dans ses lettres, il ne réussit pas. Par contre, il put pratiquer de nombreuses conversions dans la Hesse Supé-

1. Werner, *Bonifatius*, p. 75.

rieure et dans la Basse-Hesse, ce qui, vu la brièveté de son séjour — un an cette fois-ci — était encore certainement dû à la préparation antérieure du terrain.

De Hesse, Boniface se rendit en Thuringe. En général, cette tournée semble moins avoir eu pour but l'évangélisation qu'une enquête approfondie sur la situation ecclésiastique de l'Allemagne.

En 723, après s'être constitué un nombreux cortège, il part pour Rome, où il fait un rapport circonstancié au Pape; il y est sacré chorévêque et prête au saint-père serment de fidélité, chose inusitée, car aucun missionnaire opérant sur les territoires soumis à l'autorité des rois de France ne s'était encore soumis à celle du Pape; l'Église franque était autonome et indépendante de Rome.

Mais, si l'intention de Boniface était de rattacher l'Allemagne à la hiérarchie papale, il devait bien vite s'apercevoir qu'il avait compté sans son hôte, la France. Il se rendit, du reste, compte tout aussitôt qu'il ne ferait pas un pas au delà du Rhin sans l'appui des maires du palais; l'expérience acquise dans ses précédentes tournées l'avait suffisamment instruit à ce sujet. Aussi, en partant de Rome, était-il porteur, entre autres, d'une lettre de recommandation du Pape à Charles Martel, dans laquelle il était désigné « comme évêque ordonné pour l'Allemagne à « l'effet d'évangéliser les peuples habitant à l'orient du « Rhin, encore idolâtres ou remplis d'erreurs hérétiques ». Il s'agissait de cacher à Charles le véritable but de la mission de Boniface, qui était avant tout la guerre contre les prêtres culdéens et gallo-francs.

Le sauvage et barbare majordome, bien que ne s'entendant pas aux finasseries romaines, fit à l'envoyé papal un accueil excessivement froid. L'entrevue eut lieu à Valenciennes, au printemps 723. Malgré la nature peu engageante de la réception, Boniface obtint ce qu'il dési-

rait : sa dignité épiscopale fut reconnue, et Charles lui donna un sauf-conduit auprès des ducs allemands, document qui est cependant muet à l'égard de l'autorité du Pape et des concessions à lui faire.

Il s'en retourne d'abord dans la Hesse, y donner le sacrement et la première communion à ceux qu'il avait baptisés l'année précédente et en même temps y reprend son œuvre de propagande. Un épisode typique de ce séjour, c'est un conflit d'intérêt qu'il eut (724) avec un évêque gallo-franc, probablement Géraud de Mayence, qui lui contestait le droit d'évangéliser ces régions relevant de son diocèse. Néanmoins, pendant les années 723 et 724, la conversion de la Hesse fit tant de progrès sous Boniface, l'organisation ecclésiastique se consolida à tel point qu'il jugea sa présence inutile et résolut de partir pour la Thuringe.

Boniface avait déjà passé en Thuringe, de retour de son premier voyage à Rome, en 719, puis en 722, en venant de Hesse. Cette fois-ci son intention était de terminer sa mission en organisant l'Église définitivement.

Le royaume des Thuringiens s'étendait entre la petite rivière de Prusse, l'Unstrut, qui prend sa source dans la régence d'Erfurt, et les cours du Mein et de son affluent la Saale franconienne, comprenant ainsi toute l'Allemagne centrale, gouverné par des ducs sous la suzeraineté des rois de France ; Würtzbourg sur le Mein, et Erfurt à l'extrême nord-est, en étaient les seules agglomérations importantes, la première parce qu'elle était la résidence des princes, l'autre, un grand village, parce qu'elle était le centre des transactions commerciales avec les Sorbates (Slaves) de l'Elbe, de la Saale thuringienne et avec les Saxons du Harz.

Comme en Hesse, Boniface y rencontra un état de choses depuis longtemps mûr pour l'organisation ecclésiastique ; car la Thuringe, pour être un peu plus éloignée des fron-

tières de France, n'en avait pas moins avec elle des relations de toute espèce depuis des temps immémoriaux.

Mentionnés pour la première fois parmi les hordes germaniques accompagnant Attila dans sa sauvage expédition en Gaule (451), les Thuringiens formaient, au VIe siècle, sous Hermanfried, un grand empire compris entre la basse Elbe, au nord, et le Danube, au sud. Thierry Ier, roi d'Austrasie, fils de Chlovis Ier, l'ayant aidé à s'emparer du pouvoir, mais n'en recevant pas la récompense promise, lui déclara la guerre, laquelle se termina par la mémorable bataille de l'Unstrut, en 530, où Thierry, en morcelant le territoire thuringien, incorpora à l'Austrasie toutes les régions comprises entre l'Unstrut, le Mein et le Danube, tandis que le nord-est, situé entre l'Elbe et l'Unstrut, fut cédé aux Saxons. A partir de ce moment, le nom de Thuringe, pendant longtemps, ne désigne plus que les régions comprises entre la Werra, la Saale thuringienne, les monts du Harz et la forêt de Thuringe.

Plus tard, à la faveur de services rendus aux rois de France dans la défense des frontières contre les Slaves de l'Elbe, certains seigneurs thuringiens annexés avaient réussi à se rendre un peu plus indépendants. Ainsi Dagobert, en 630, reconnut la dignité de duc à Ratolf, qui, sous Sigebert III, sut s'émanciper de la suprématie gallo-franque. Son successeur transporta son siège à Würtzbourg. Mais, au temps même de Boniface, cette indépendance venait de s'éteindre : par ses expéditions contre eux, Charles Martel venait de soumettre étroitement les Thuringiens à la monarchie française [1].

1. La Thuringe, que Thierry Ier, en 530, laissa subsister, correspond au groupe de petits Etats actuellement désignés sous le nom collectif d'*Etats Thuringiens* (Thüringische Staaten). Ce sont : le *duché de Saxe-Meiningen*, le *duché de Saxe-Altenbourg*, les principautés de *Reuss-Greiz* et de *Reuss-Schleiz-Gera*, le *grand-*

Quant aux premiers renseignements sur l'introduction du christianisme, ils sont rares et vagues. Dans la partie la plus rapprochée de la France, un premier effort de créer des établissements religieux est certifié pour le milieu du VIIe siècle par la mission de Kilien, Kilian, ou Kyllena, peut-être un Irlandais accompagnés de Donat, un diacre, et de Coloman, « un presbytre », ses collaborateurs. Probablement venus par la vallée du Mein, ils prêchèrent, dans la région de Würtzbourg et au delà; peut-être firent-ils des conversions jusqu'au versant nord de la forêt de Thuringe. Une église fut établie par eux au château de Würtzbourg; mais ils furent massacrés, tout en s'étant acquis les sympathies d'une partie des seigneurs[1]. Peu après l'on rencontre un duc thuringien, Hedan II, faisant à Willibrord, l'apôtre des Frisons, dont il semble avoir fait la connaissance en accompagnant Charles Martel dans ses expéditions contre Radbod, la donation, aux fins d'y établir des monastères, de deux domaines situés en pleine Thuringe, l'un dans la région de Gotha, l'autre sur les bords de la Saale franconienne, ce qui permet de supposer qu'il s'établit des relations religieuses et autres entre la Thuringe et les grands établissements de Willibrord : Echternach et Utrecht.

Quoi qu'il en fût, Boniface crut très important de se présenter sous les auspices du Pape. Grégoire II obtempéra à

duché de Saxe-Weimar-Eisenach, les principautés de *Schwarzbourg-Rudolstadt* et de *Schwarzbourg-Sondershausen*, le *duché* ou plutôt les *duchés réunis de Saxe-Cobourg-et-Gotha*. Superficie totale, 12.281 kilomètres carrés; population, 1.271.238 habitants (1890). Il faut encore y comprendre la Régence prussienne d'*Erfurt*, 3.530 kilomètres carrés, 433.020 habitants.

Le reste du grand empire thuringien sous Hermanfried, c'est-à-dire le sud et le sud-ouest, avec Würtzbourg comme centre, fait partie actuellement de la Bavière, tandis que le nord-est, jadis cédé aux Saxons, fait partie aujourd'hui du royaume de Saxe et de la Prusse, régence de Mersebourg.

1. Voir Rettberg, t. II, p. 309 et ses sources.

son désir et, en 724, adressa aux Thuringiens une lettre pastorale dans laquelle il leur enjoignit d'obéir à son évêque qu'il leur avait envoyé pour le bien de leurs âmes. Peu après, la lutte s'engagea contre les anciens prêtres thuringiens de l'école culdéenne. Il l'emporta, il est vrai, sur ses adversaires; mais, quant à organiser l'Église, il n'y réussit guère, Charles Martel se désintéressant absolument de ses succès.

Il s'en consola en renforçant sa caravane de nouvelles recrues venues de Grande-Bretagne et appartenant en partie à sa parenté immédiate. Parmi ces Anglais, on cite Borcherd et Lull, Willibald et Wunnebald, Witta, Wigbert, Megingaud ou Megingoz, qui sont les noms les plus saillants; pour d'autres, comme Forchthat, Geppan, Tatwyn, Bernard, Hedde, Hunfrid, Bynnan, Denval, Deneard, Eobaan, on ne possède que de brèves mentions dans sa correspondance. Nous ne relevons pas ici les noms de ceux qui étaient d'origine indigène. Parmi les femmes il y eut Chunihild et sa fille Berahtgit, Chunidrut et Tekla, Lioba et Walpurgis, sœur de Willibald, toutes Anglaises; les deux premières semblent avoir été institutrices en Thuringe avant de se joindre à Boniface[1].

En 732, le pape Grégoire III, succédant à Grégoire II, lui confirma ses anciens pouvoirs, en lui ajoutant le pallium (titre d'archevêque). En 738, se place le troisième voyage de Boniface à Rome. Grégoire III le nomme son légat en Germanie et le charge avec insistance d'organiser des évêchés en Hesse et en Thuringe. « Mais à quoi pouvaient servir, s'écrie mélancoliquement l'un de nos auteurs allemands, tant de titres brillants et de pouvoirs platoniques? Boniface était paralysé dans l'exécution de ses plus modestes projets par l'indifférence de Charles Martel, dont le mauvais vouloir,

1. Voir Werner, *Bonifatius*, p. 142.

sans toutefois dégénérer en inimitié ouverte, était manifeste à son égard. » Aussi son œuvre ne fit-elle pas un pas sous son règne.

Enfin, en 741, peu après la mort de Grégoire III, Charles mourut à son tour. Ce fut un soulagement pour le protégé du Saint-Siège. Carloman et Pépin le Bref avaient été élevés à l'abbaye de Saint-Denis, où ils avaient reçu, avec une éducation convenable, l'idée de l'importance politique de l'Église, qui manquait à leur père. Pépin épouse une Neustrienne Bertrade ou Berthe, fille de Charibert, comte de Laon ; Carloman manifeste de bonne heure un penchant pour la vie monastique, qu'il embrassa définitivement en 747. Pépin, alors maître de toute la monarchie, s'entoura de conseillers issus de l'épiscopat et des grands monastères. La situation devint donc, dès la mort de Charles Martel, éminemment favorable à l'œuvre de Boniface : tout son champ d'opération était situé sur le territoire échu à Carloman, l'ami des Bénédictins, et, lorsque Carloman abdiquera, il trouvera en son successeur Pépin un protecteur, peut-être moins doux que lui, mais en tout cas plus abordable que Charles Martel.

A Grégoire III avait succédé Zacharie. Dès 742 Boniface lui écrit pour le féliciter de son avènement et lui annonce qu'il avait sacré trois évêques et divisé sa province (Hesse et Thuringe) en trois diocèses : « Wirzbourg, Buraburg et Erphesfurt » ; la fondation matérielle de ce dernier évêché (Erfurt) n'eut cependant pas encore lieu alors, on ignore pourquoi ; furent effectivement fondés par Boniface, en 741, Burabourg, Würtzbourg et Eichstädt ; après quoi, afin de consolider sa nouvelle Église allemande, il demanda à Carloman de réunir le premier concile germanique, ce qui fut fait au mois d'avril 742, peut-être à Würtzbourg, ou à Salzbourg. Assistèrent à cette réunion : Boniface, encore archevêque régional, c'est-à-dire sans siège fixe, les nouveaux évêques de Würtzbourg, de Burabourg, d'Eichstädt,

puis Dardanus, probablement évêque d'Utrecht, nouvellement institué par Boniface ; et Regenfried de Cologne. Ce fut à l'occasion de ce concile seulement que Carloman reconnut officiellement les nouveaux titulaires, y compris le titre d'archevêque de Boniface, car l'Église franque étant autonome, les nominations papales, sans cette consécration, n'auraient eu que des effets honorifiques.

Le reste de l'activité de Boniface fait déjà partie de l'époque préparatoire de la renaissance carolingienne ; nous y reviendrons dans un chapitre suivant.

Quelques mots seulement sur la fin de sa vie :

En 743, le Pape étendit son titre de légat à toute la Gaule, c'est-à-dire aux domaines de Pépin [1], honneur sans fonctions, car ce dernier ne reconnut pas cette nomination. En général, sur la fin de sa carrière, Boniface se vit bien moins récompensé qu'il ne l'eût mérité ; ses projets de réformes ecclésiastiques inspirèrent des craintes aux anciens protégés de Charles Martel, constitués en parti politique et luttant, sous la direction de deux principaux chefs : Milos de Trèves et Gewilip de Mayence, pour l'indépendance de l'Église gallo-franque, et contre Boniface, qui était dénoncé au peuple comme étranger et intrus.

Le concile général de toute la monarchie, qui se réunit en 745, songea enfin à attribuer un poste fixe à l'infatigable archevêque *regionarius*. Il eût, paraît-il, désiré Cologne, comme étant situé à mi-distance entre ses deux champs d'opération, la Frise, d'une part, et la Hesse et la Thuringe de l'autre. L'opposition rendit ce vœu irréalisable ; Cologne reçut un nouveau titulaire, Agilolf, et Boniface dut se contenter du siège de Mayence, rendu vacant par la destitution de Gewilip ; encore ce siège ne fut-il pas élevé au rang de métropole ; Boniface y conserva son rang d'archevêque

1. *Epist. Bonif.*, 50, 51 et suiv.

et de primat de la Germanie transrhénane, mais à titre personnel. Déjà, en 754, il résigna ce poste entre les mains de son ami Lullus, lui succédant à titre de simple évêque, et entreprit une mission en Frise, où, en 755, non loin de Dockum[1], il fut massacré par une troupe de Frisons. Ses cendres furent transportées à Fulda, grand monastère de Hesse, sa fondation favorite.

L'Allemagne centrale ne possédait pas encore de villes; pour la Thuringe l'histoire cite, nous l'avons dit plus haut, Würtzbourg et Erfurt comme étant les seules; aucune en Hesse, sauf quelques agglomérations de métairies dispersées aux environs des points d'intersection de routes ou de ce qu'on appelait alors de ce nom. Voici la liste des établissements qu'y créa la mission Boniface, sous les auspices des rois de France. Tous devinrent de célèbres foyers de lumières rayonnant pendant tout le moyen âge et semant à pleines mains la civilisation à travers la Germanie barbare; quelques grandes villes, émanations de ces abbayes, constituent encore de nos jours des foyers pour le progrès allemand :

En Hesse, identique avec le diocèse de *Burabourg :*

Bien avant la constitution de ce diocèse, probablement à son troisième séjour dans la Basse-Hesse, en 732, après avoir reçu du Pape la nomination d'archevêque, Boniface fonda la future grande abbaye de *Fritzlar*, en construisant une petite église de Saint-Pierre et quelques cellules sur une colline dominant la rive gauche de l'Edder. Dirigeant d'abord lui-même son établissement, dont le but était de servir d'école pour la formation de prêtres, il en laissa bientôt les soins à Wigbert, qui en est considéré comme le premier abbé.

1. Dockum ou Dokkum, petite ville, la plus ancienne de la province de Frise, à 19 kilomètres nord-est de Leuwarden (Pays-Bas), près de la mer du Nord.

Le siège épiscopal de *Buraboury*, fondé par Boniface dans les conditions indiquées plus haut, en 741, après la mort de Charles Martel, sur le Burberg, près Fritzlar, là où l'Edder quitte les montagnes pour aller se jeter dans la Fulda, eut pour premier et en même temps pour dernier titulaire Wita. Après sa mort, en 786, ce diocèse fut incorporé à l'archevêché de Mayence, non sans que l'abbé de Fritzlar eût, pendant quelque temps, porté le titre d'évêque ;

Amorneboury, dans la Hesse Supérieure, monastère fondé, nous l'avons vu plus haut, en 722. Boniface l'agrandit en 732 ; 1.000 habitants, Hesse-Nassau (Prusse);

Hersfeld, sur les bords de la rivière Fulda ; l'emplacement de cette célèbre abbaye fut choisi par Sturm, que Boniface avait chargé de trouver un terrain propre à l'établissement d'un centre de propagande ; il y construisit quelques cabanes qui furent ensuite abandonnées à cause de la proximité de la frontière des Saxons. Lullus, successeur de Boniface à l'archevêché de Mayence, reprit l'ancien projet pour l'exécution duquel Charlemagne fit les donations nécessaires. Le commencement des travaux de construction se place vers 768 ; 8.000 habitants, Hesse-Nassau (Prusse);

Fulda, sur les bords de la rivière de ce nom. La plus illustre des vieilles abbayes germaniques, pour la fondation de laquelle Carloman, par acte du 22 mars 747, donna un terrain de 4.000 pas de long. Son fondateur fut Sturm, par ordre de Boniface. Le même en fut le premier abbé de 744 à sa mort, en 779. Dès le commencement, cet établissement put s'enrichir par de nombreuses donations. Boniface donne une métairie ; Pépin le Bref, en 762, une terre en Souabe et la villa Umbstadt dans le Maingau, à l'est de Darmstadt; Charlemagne également fait des donations. Son deuxième abbé fut Baugolf. Nous aurons souvent encore à revenir sur cet illustre établissement, séjour favori de Boniface et où reposent ses cendres ; 12.000 habitants, Hesse-Nassau ;

Christenberg, anciennement Kesterburg. Il est probable qu'ici Boniface fonda simplement une église.

Passons en Thuringe :

L'évêché de *Würtzbourg* fut fondé en même temps que celui de Burabourg. Son premier évêque Burchard, soit un disciple allemand de Boniface, soit un Anglais, fut ordonné en 741. Cet endroit fut choisi, d'abord, en souvenir des cendres de saint Kilian qui y reposaient et sur lesquelles Burchard fit construire, mais en bois seulement, l'église de Saint-Kilian, et ensuite parce que, résidence ducale déjà pourvue d'une église, probablement fondée en 706 par Hedan II, le généreux donateur de Willibrord, il était le centre occidental du pays; or, la règle voulait que les sièges d'évêques fussent toujours choisis parmi les centres les plus proches de la base d'opération des missions. Vingt-huit églises sont données par Carloman à l'évêché de Würtzbourg; 62.000 habitants (Bavière).

Les monastères fondés au temps de Boniface sont rares dans ce diocèse. La plupart datent de quelques années après lui et sont soit des émanations de l'une des vingt-huit églises, soit des fondations faites par des disciples du grand missionnaire anglais;

L'abbaye de *Megingaudeshausen*, sur le Leimbach, dans le Ipfgau, dotée et fondée par un seigneur, en 816. Ses premiers moines furent, disent les textes, des étrangers ;

Schwarzach, non loin du confluent de la rivière de ce nom avec le Mein, entre Würtzbourg et Schweinfurth ;

Mattenzelle, dans le Saalgau, fondée en 824, simple église avant cette date;

Neustadt-sur-le-Mein, au pied des monts Spessart, peut-être fondée avant ou vers 786 ;

Kitzingen, en amont de Würtzbourg sur le Mein, fondée vers 750 ;

Ochsenfurth, peut-être fondée vers 841 ; avant cette date, simple église ;

Bischofsheim-sur-Tauber, fondée par Boniface pour Lioba;

Karlbourg, près de Neustadt-sur-le-Mein, abbaye sortie de l'une des vingt-huit églises données au siège de Würtzbourg ;

Ansbach, ou Onolsbach dans le Ramgau, au confluent de la Rezat et du Holzbach ;

Amorbach, sur le versant nord de l'Odenwald, du côté du Mein ;

Murhardt-sur-Kocher, sur les confins de la Souabe et de la Franconie, fondée en 817 (?) ;

Schluchtern, dans la vallée de la Kintzig ; fondation de la même époque du moins comme couvent ;

Hamelbourg, sur la Saale franconiene, déjà en 716 un château (*castellum Hamulo*), donné par Hedan II à Willibrord. Une église de Saint-Martin figure ici parmi les vingt-huit églises cédées à l'église de Würtzbourg ;

Holzkirchen, entre les rivières Tauber et Mein, dans le Waldsassengau, fondée en 776 ;

Hintfeld, fondée comme monastère, vers 815 ;

Milz ou Milize, monastère des religieuses entre le haut cours de la Werra et la Saale franconienne, fondée probablement vers 783.

Diocèse d'*Eichstaedt :*

Pour les régions au sud-est de Würtzbourg et au nord du Danube où le christianisme était, en raison de l'éloignement et de l'absence complète de traditions romaines, moins avancé que dans les régions rhénanes, Boniface jugea utile de fonder un évêché à part, celui d'Eichstaedt, touchant dans ses extrémités méridionales aux diocèses de Ratisbonne, d'Augsbourg et, peut-être aussi, de Salzbourg. Le premier évêque d'Eichstaedt fut Willibald probablement un Anglais, disciple de Boniface, mais qui avait étudié au Mont-Cassin ; aujourd'hui 7.500 habitants (Bavière).

Les fondations monastiques dans le diocèse sont :

Heidenheim, dans le Sualafeld, fondée en 745 par Wunnebald, frère de Willibald. C'est de ce point d'appui que Wunnebald aborda la contrée pour l'évangéliser;

Sohlenhofen, sur la rive droite de l'Altmühl, un peu en amont d'Eichstadt, ainsi dénommé d'après Sola, un Anglo-Saxon, qui reçut la donation en terre de Charlemagne. Willibald et Wunnebald, premiers fondateurs;

Hasenried, plus tard Herrenried, sur le haut cours de l'Altmühl, fondé probablement par un érémite du nom de Deocharius, qui vivait ici entre 760 et 770, et dont Charlemagne entendit parler à l'occasion de la construction du canal navigable du Mein au Danube;

Wilzbourg, sur une montagne, à côté de la ville de Weissenbourg; on dit cette abbaye sortie d'une chapelle de Saint-Nicolas, fondée en ce lieu par Pépin et que Charlemagne, au moment de la construction de son canal du Mein au Danube, transforma en couvent;

Ganzenhausen, dans le Sualafeld, sur l'Altmühl; le fondateur en est inconnu;

Enfin, dans la région d'*Erfurt*, prévue comme diocèse, mais rattachée directement à l'archidiocèse de Mayence : *Ohrdruf*, autrefois Othorp, Ordorf, Orthdorf sur l'Ohra, affluent de l'Elbe, abbaye fondée vers 724; il y a eu dès le commencent une école où enseigna pendant quelque temps, Wigbert de Fritzlar. — Aujourd'hui ville de 7.000 habitants (Duché de Saxe-Cobourg-Gotha).

4° MISSIONS ET FONDATIONS EN BAVIÈRE.

Peu de choses à dire des missions de Boniface en Bavière, où Eustase, Corbinien, Rudpert et Emmeran avaient suffisamment préparé le terrain; il y passa presque à chacun de ses voyages à Rome; mais son rôle, sans être effacé, n'y

eut pas le caractère saillant de son activité dans l'Allemagne centrale.

Reprenons pour mémoire l'histoire de ce pays, au point où nous l'avons quittée.

Theodo mort vers 717, son fils Grimoald chercha à régner seul, en écartant ses frères. A la faveur de ces compétitions, la France tenta de reconquérir ses droits sur la Bavière, laquelle, depuis la mort de Dagobert Ier (638), cherchait à s'en affranchir. En 725, Charles Martel, allié à Luitprand, roi des Lombards, l'attaque une première fois; trois ans après il revint, campagne où Grimoald fut tué. Dès lors la Bavière rentra sous la dépendance des Gallo-Francs, et les relations reprirent; ainsi, en 732, des armées bavaroises semblent avoir combattu contre les Arabes à Tours, et en 737 à Narbonne, aux côtés de Charles Martel; en 748, six seigneurs bavarois reçurent, en récompense de leurs faits d'armes, des terres prises sur les domaines de l'évêque d'Auxerre.

A Grimoald avait succédé Théodebert, auquel succéda son fils Hugbert, qui régna sur toute la Bavière et mourut en 737, après quoi Charles Martel institua duc Odilon, peut-être fils de Tassilo II, en tout cas un Agilolfinge, frère d'une de ses maîtresses. De nouveau, les relations entre la France et la Bavière se gâtèrent, car Odilon ne supporta que difficilement le joug gallo-franc. La guerre éclata entre Odilon et Charles Martel d'abord, contre qui le Bavarois excita les Souabes, les Saxons, les Slaves et les Aquitains réunis. Au milieu de ces luttes l'organisation des missionnaires gallo-francs allait en se désagrégeant; le jeune clergé bavarois, isolé de la France, retournait aux mœurs barbares de son milieu. Boniface eût désiré profiter de ce moment pour le réorganiser, en le rattachant à Rome, à plus forte raison qu'Odilon n'était point du tout un ennemi de l'Église. Afin de sonder le terrain, il passa par la Bavière en 735-736;

il y trouva l'organisation épiscopale à peu près défaite; les abbés des monastères, dans les chefs-lieux de diocèses, cumulaient les fonctions d'évêques, devenues vagues et incertaines. Néanmoins, acculé à la situation politique, voyant le clergé bavarois faire une opposition acharnée à toute ingérence étrangère, il comprit qu'il ne réussirait pas. Ce fut dans cette tournée qu'il fit la connaissance du jeune Bavarois Sturm, premier abbé de Fulda, qu'il fit former dans son abbaye de Fritzlar, récemment fondée.

A son troisième voyage à Rome (738-739), Boniface semble avoir discuté aussi avec Grégoire III les mesures à prendre en Bavière. Le Pape lui donna des lettres pour tous les évêques, presbytres et abbés des tribus bavaroises, qu'il considérait comme converties, et il partit. Juste alors Odilon, pour un instant, s'était complètement émancipé de la suzeraineté française, et l'Église bavaroise était aussi indépendante que possible de celle gallo-franque. Il s'aboucha avec Boniface et entra dans ses vues; celui-ci restaura l'évêché de Passau et y confirma Vivilon; le diocèse de Ratisbonne aussi fut réorganisé, et l'abbé de Saint-Emmeran nommé à sa tête; à Salzbourg, un certain Jean, abbé du monastère de ce lieu, fut institué sur le siège de saint Rudpert, dont les cendres y reposaient, tandis qu'à Freising on ne put que consacrer le Parisien Erimbert, frère de Corbinien, fondateur de ce diocèse.

On voit que le travail de Boniface en Bavière se bornait simplement à apporter la consécration papale à une organisation qui, pour le moment, refusait de reconnaître celle de l'Église française.

Pépin le Bref, ayant succédé à son père, ne sembla pas disposé à laisser Odilon longtemps dans son indépendance. Les deux armées se rencontrèrent sur le Lech. Odilon, battu, est emmené captif en France. Au bout de quelque temps, il put revenir, probablement avec l'assentiment de

Pépin et de Carloman. Nous voyons à ce moment la partie occidentale de la Bavière incorporée directement, à titre de province, à la monarchie franque. Odilon mourut en 748. Une révolte suscitée par un prétendant, frère utérin de Pépin, donna occasion à ce dernier d'intervenir à nouveau et d'y instituer duc le fils de celui-ci, Tassilo III.

Les appréciations de la science allemande sur cette première domination française en Bavière, malgré les horreurs des guerres et la haine des races, sont absolument favorables. « La domination des Francs, dit Riezler[1], eut « pour notre pays plus d'avantages que d'inconvénients. De « tous les progrès que la France de cette première époque « introduisit chez nous, il n'en est de plus important que le « christianisme. »

1. Riezler, *Geschichte Baierns bis* 1600 (3 vol., Gotha, 1878-1889), t. I, p. 85.

CHAPITRE VI

LA RENAISSANCE CAROLINGIENNNE EN GÉNÉRAL.

Sommaire. — 1° *La réorganisation de l'Eglise gallo-franque sous Pépin le Bref, Carloman et Boniface* (741-768). — Observations générales. — Épuration du clergé par les soins de Pépin et de Carloman. — Le Concile de Lestines en 743. — Celui de Soissons (743). — Le premier grand Concile franco-germanique en 745. — Pépin entre en relations avec le Pape à l'insu de Boniface. — Carloman abdique (747). — La France et le Pape. — Pépin se fait sacrer roi.

2° *La personnalité de Charlemagne.* — On le rencontre pour la première fois à Paris et à Saint-Denis. — La translation des cendres de saint Germain à Saint-Germain-des-Prés de Paris en 754. — Un miracle. — Ignorance dans laquelle on est sur le lieu et la date de la naissance de Charles. — Le partage de l'Empire. — L'on peut déjà prévoir la prochaine séparation entre la France et l'Allemagne. — Mort de Pépin le Bref (24 septembre 768). — Brouille entre Charlemagne et son frère Carloman. — Les différentes épouses de Charlemagne. — Sa descendance. — Les premières réformes. — Ses mérites. — La supériorité de l'Angleterre sur la France au point de vue des études.

3° *Les collaborateurs de Charlemagne, l'Ecole et l'Académie du Palais.* — Recrutement de savants. — Alcuin. — Sa vie et ses œuvres. — Ses disciples venus avec lui : Sigulf, — Wizo, — Frédégise. — Les savants italiens : Pierre de Pise. — Paul le Diacre, — Paulin d'Aquilée. — Fardulphe. — Les autres. — Angilbert et Berthe. — Eginhard. — Ses œuvres. — La *Vita Karoli.* — L'école palatinale. — L'Académie.

4° *Mesures civilisatrices générales et leurs effets.* — Mesures pour relever le niveau intellectuel du clergé. — Mesures en faveur de l'instruction publique. — Charles reprend les édits des Mérovingiens tombés en désuétude. — La renaissance des chroniques. — Les Annales. — La civilisation sous les succes-

seurs de Charlemagne. — Louis le Débonnaire. — Après la mort de Charlemagne, la production littéraire en France augmente. — Agobard de Lyon. — Hincmar de Reims. — Les grandes écoles. — Les écoles de Saint-Martin de Tours. — De Saint-Riquier. — D'Elnon. — De Metz, etc., etc.

1° LA RÉORGANISATION DE L'ÉGLISE GALLO-FRANQUE SOUS PÉPIN LE BREF, CARLOMAN ET BONIFACE (741-768).

La Grande-Bretagne avait envoyé en Germanie des agents travaillant pour le compte des rois de France en se substituant à notre personnel, devenu incapable de s'occuper d'autre chose que de ses intérêts matériels privés.

Une réforme complète de tous les abus qu'avait fait naître le brusque avènement à l'omnipotence d'un élément aussi barbare qu'étaient les maires du palais austrasien, s'imposait impérieusement ; le remède naquit de ce que les Carolingiens, avec le temps, avaient pu se civiliser au contact d'un pouvoir rempli des traditions de la civilisation latine : Pépin le Bref et Carloman, élevés à l'abbaye de Saint-Denis, dans l'esprit du vieux clergé gallo-romain, devaient être trop scandalisés de la décadence barbare, dans laquelle leur père avait plongé le clergé de sa monarchie, pour ne pas chercher à y rétablir l'ordre et contribuer par là inconsciemment à la restauration de la seule chose qui fasse la grandeur d'un peuple : les lettres, les sciences et les arts. C'est à Charlemagne, leur successeur que reviendra la gloire d'avoir su compléter et parfaire leur œuvre consciemment avec génie, en s'inspirant des civilisations antiques, et en attirant en France les principaux génies du monde d'alors ; greffant ainsi un rameau de fraîche vie intellectuelle sur l'ancien tronc pourri, ce grand germain latinisé rendra à notre pays son rôle civilisateur à l'égard de l'Allemagne. C'est l'ensemble de cette évolution qu'on est convenu d'appeler la renaissance carolingienne.

Carloman et Pépin, avec le concours de Boniface, opérèrent une première réorganisation purement matérielle, il est vrai, en trois ans, de 742 à 745. Toutefois il ne faudrait pas en conclure que le grand moine anglais eût été l'esprit directeur de ce mouvement. L'histoire moderne allemande a, au contraire, déterminé récemment la très large part qu'y prirent Pépin et Carloman, en raison de leur éducation à l'abbaye de Saint-Denis. « Le mérite de cette épuration, dit Hauck, revient en grande partie à Carloman et à Pépin personnellement. Ce sont eux qui décidèrent la réforme, laquelle est leur œuvre. Sans eux rien n'aurait pu se faire. Boniface et ses disciples n'étaient que des outils appropriés entre leurs mains[1]. » Toujours est-il que ce fut sur l'organisation ecclésiastique de la Hesse et de la Thuringe effectuée par Boniface qu'on prit e modèle des mesures générales.

Le principal obstacle à la réforme fut l'opposition des anciens protégés de Charles Martel, installés, la plupart, dans les évêchés et les abbayes sans titre aucun. Ils formaient un parti d'autant plus fort qu'ils s'appuyaient sur la haine de l'Étranger, toujours un excellent moyen pour soulever les masses ignorantes.

Le premier concile germanique avait été réuni en 742 par Carloman, à l'exclusion de presque tous les évêques cisrhénans. On y avait décidé de convoquer un concile chaque année à la vieille manière gallo-romaine et quelques autres réformes encore; mais le principal résultat en avait été de rattacher l'Église allemande à l'Église franque. En 743, Carloman réunit le Concile de Lestines[2]. On y déclara obligatoire la règle bénédictine pour tous les monastères, prit des mesures pour la restitution des biens de l'Église

1. Hauck, I, p. 604 (dans *Kirchengeschichte*).
2. Dans le bassin de l'Escaut, province du Hainaut (Belgique), actuellement 6.900 habitants. Lestines était *villa* royale.

et, en général, confirma les résolutions prises, en 742, de l'autre côté du Rhin.

Maintenant Pépin, majordome de Neustrie, vint, à son tour et pour ses domaines, procéder à des réformes : il renouvela l'ancienne division métropolitaine, en partie du moins, en instituant des archevêques à Reims, à Sens, et à Rouen (743) ; l'année suivante, il réunit un concile neustrien à Soissons, auquel assistent 23 évêques, à l'exception toutefois de Boniface, qui ne semble pas y avoir participé.

Le nombre relativement important de prélats réunis à Soissons permet de supposer que la réorganisation de l'épiscopat neustrien était déjà assez avancée [1].

Les décisions de Soissons portaient sur l'achèvement de la hiérarchie métropolitaine, le rétablissement de la discipline dans le clergé, l'emploi des biens de l'Église. Ici apparaît très prononcé le but de ne réorganiser l'Église qu'en vue du relèvement du niveau moral du peuple tout entier [2].

1. L'Aquitaine n'avait certainement pas envoyé d'évêques à Soissons. Depuis 670, elle formait un duché autonome sous la suprématie de la France, en effet, mais manifestant constamment des tendances à s'émanciper. La différence entre sa population gallo-latine et la race austrasienne était trop grande pour qu'il n'y eût pas haine de nationalités. L'Aquitain détestait le Neustrien ; le Neustrien en fit autant pour l'Austrasien, et ce dernier de même pour le Germain d'outre-Rhin ; chacun traitait ainsi de barbare son voisin d'orient et d'ennemi héréditaire son voisin d'occident. En 741, un chef aquitain, Hunald, cherchant à faire de l'Aquitaine un État absolument indépendant, entreprit la lutte contre Pépin et Carloman, et obtint quelques succès ; mais, battu, il alla s'enfermer dans un monastère de l'île de Ré, tandis que son fils Waïfre, Naifre ou Guaifre continuait la guerre. Cette guerre d'Aquitaine ne commença sérieusement qu'en 759, après que Pépin se fut rendu maître de Narbonne. L'Aquitaine fut soumise.

2. *Canon IV* du Concile de Soissons : *Ut laici homines legitime vivant et diversas fornicationes non faciant et percurias in ecclesia non consentiant et falsis testimoniis non dicant. — Canon VI*

En 745, se réunit, sur l'impulsion de Carloman et de Pépin, agissant de concert, un concile général franco-germain, l'on ignore dans quel lieu, auquel assistent Boniface, Witta de Burabourg, Burchard de Würtzbourg, Willibald d'Eichstädt, Hartbert de Sens, Abel de Reims, et où l'on agite la question du poste fixe à créer pour Boniface.

Ce fut en 746 que commencèrent les rapports suivis de Pépin le Bref avec le Pape. Ces rapports sont peu clairs. Pépin envoya au saint-père, mais sans l'intermédiaire du légat, un écrit, dans lequel il lui faisait un rapport sur la nouvelle situation ecclésiastique, dont il se félicitait, et où il posait une série de questions relativement à la discipline du clergé. Les textes n'affirment pas qu'il y eût déjà des pourparlers au sujet de la prise de la couronne, mais cela est possible. En 747, Carloman, abdiquant, se retire au Mont-Cassin ; peu après, Pépin s'empara de toute la monarchie.

Depuis longtemps le maire du palais, tout-puissant, songeait à s'emparer de la couronne mérovingienne dont les porteurs n'étaient plus que des ombres de rois; mais il était beaucoup trop prudent pour se mettre, par un acte brusque et violent, en contradiction avec l'ancienne constitution gallo-franque, quand bien même les voies menant au but fussent préparées de concert avec les principaux seigneurs. Sans reconnaître les droits d'ingérence du Pape dans l'administration religieuse intérieure de la France, les maires du palais n'en considéraient pas moins le saint-père comme le véritable arbitre, en ce qui touchait le fond de la religion, l'essence, les questions dogmatiques, le droit, etc. Afin de couvrir sa responsabilité constitutionnelle, Pépin expédia

Ut populus christianus paganus non fiat. Et per omnes civitatis legitimas fores et mensuras faciat secundum abundantiam temporis. Voir Hauck, *Kirchengesch.*, I, p. 499, et *Monumenta Germ.*, *hist. Lege* sect. II, *Cap. Regum Francorum*, I, p. 28 et 29, *Pippine principis capitulari suessionense* (2 mars 744).

à Rome, en 750, Fulrad, abbé de Saint-Denis, et Burchard, évêque de Würtzbourg, chargés de poser à Zacharie cette question : « Est-il juste que les rois de France ne possèdent aucune puissance royale ? » Le Pape jugea qu'en effet c'était là un état anormal, et, au printemps de l'année 752, à Soissons, les seigneurs jurèrent fidélité à Pépin, et le clergé gallo-franc l'oignit, au nom du Saint-Pere, de l'huile sainte ; mais il est peu probable que ce sacre fut opéré par Boniface, ainsi que le veut une version accréditée.

Ce fut à la même époque que mourut le pape Zacharie (mars 752).

Étienne II, son successeur, qui avait des démêlés avec le roi de Lombardie, envoya, au printemps 753, sous le sceau du plus grand secret un pèlerin à Pépin, lui proposant de l'inviter à une entrevue et de lui envoyer à cet effet une ambassade.

Le roi de France expédia Chrodegang, évêque de Metz, et Antchaire, à Rome, d'où ils ramenèrent le Pape. Le 6 janvier 754, Étienne II arriva à Ponthion [1].

La situation du Pape à l'égard du roi de France était celle d'un solliciteur. Pépin promit son appui et son intervention dans les tribulations du Saint-Siège, et Étienne II, pour sceller cette alliance entre Rome et la France, alliance qui excluait toute idée de subordination de cette dernière à l'égard du Pape, probablement le 28 juillet 754, resacra Pépin à Saint-Denis, le nommant protecteur de l'Église romaine et Patrice des Romains [2]. Dès lors l'esprit romain, disposant de tant de riches ressources de l'antiquité, intervient plus effectivement dans le relèvement intellectuel du clergé français.

1. Actuellement département de la Marne, arrondissement de Vitry, canton de Thieblemont, sur la Saulx et sur le canal de la Marne au Rhin ; fondé comme *villa* royale par Sigebert Ier (564).

2. Titre honorifique qu'accordaient jadis les empereurs et dont les Papes avait repris la disposition.

C'est pour étudier la genèse de ce nouvel apport, pendant un certain temps d'une influence si considérable et auquel la France devra trois siècles durant une recrudescence de son pouvoir civilisateur que nous venons de faire cet exposé relevant de l'histoire politique.

En effet, les nouvelles relations avec le pape seront cause des fréquents voyages de Charlemagne en Italie lesquels à leur tour engendreront chez nous une éclosion de la vieille littérature et des arts latins.

2° LA PERSONNALITÉ DE CHARLEMAGNE.

C'est à l'occasion de la visite d'Étienne II près de Pépin en France, qu'on rencontre, pour la première fois, Charlemagne. Il avait sept ans à ce moment; par ordre de son père, il va à la rencontre du Pape pour le conduire à Ponthion, et là assiste à la magnifique réception que le roi lui fait. Six mois après, quand le Saint-Père resacra Pépin à Saint-Denis, Charles et Carloman, son frère, reçoivent également le sacre papal. Le même année, eut lieu la translation des cendres de saint Germain, évêque de Paris (mort en 576), de la chapelle Saint-Symphorien à la basilique de Saint-Vincent, actuellement Saint-Germain-des-Prés. Le jeune Charles assista à la cérémonie, et un prétendu miracle qui se produisit à cette occasion fit une grande impression sur son esprit[1].

C'est là à peu près tout ce que l'on sait sur la jeunesse de Charles le Grand. Le lieu, comme la date de sa naissance, sont inconnus; plusieurs lieux se disputent l'honneur de l'avoir vu naître; il nous suffit, pour le sujet qui nous

1. Cet événement, qui eut lieu le 25 juillet 754 ou 755, est rapporté par un moine de Saint-Germain-des-Prés, lequel dit le tenir de Charles lui-même. Voir Mabillon *Acta SS.*, *saec.* III, *pars* II, p. 92. *Historia translationis s. Germani episcopi parisiensis*, etc.

occupe ici, de savoir qu'il était de souche gallo-franque d'Austrasie, descendant d'Arnoul de Metz par son père, et de Charibert, comte de Laon, par sa mère, Berthe « au grand pied », qu'il fut élevé en France, probablement à Saint-Denis, et ensuite instruit à cette école du Palais, qui existait à la cour mérovingienne de temps immémoriaux et dont nous avons déjà parlé au livre I. Toujours est-il qu'il n'écrivait jamais qu'avec difficulté. Ses mérites, pour la science, procédaient d'une curiosité native de connaître, d'un état d'âme lui rendant insupportable l'idée de ne pas comprendre la raison d'une chose. Curieux d'origines qu'il était ainsi, ce fut probablement la vue de l'Italie, avec les souvenirs de cette civilisation antique sur le fond lointain de laquelle vivait encore, malgré sa barbarie, la société à laquelle il appartenait, qui fut pour lui une révélation et lui suggéra l'idée d'une refécondation artificielle de sa patrie par voie de transfusion.

Un des derniers actes de Pépin fut le partage de l'Empire entre ses deux fils. Les détails sur ce sujet sont peu précis. Mais il paraît que ce roi, voyant déjà s'agiter dans cette vaste monarchie les haines entre les races française à l'état primordial de sa formation, et germanique pur sang, et prévoyant, tôt ou tard, une séparation finale, ait voulu prendre ses précautions en attribuant à chacun de ses deux héritiers autant de régions romano-franques que teutonnes. Dans tous les partages antérieurs, la partie germanique ou à peu près, c'est-à-dire l'Austrasie avec l'Allemagne transrhénane, avaient formé un lot; et la Neustrie avec l'Aquitaine, la Bourgogne et la Provence, l'autre. Charles reçut — cela résulte de différents textes — l'Austrasie avec la Germanie transrhénane; et Carloman, la Bourgogne, la Provence l'Alémanie[1] et la Gothie[2]; quant à l'Aquitaine,

1. Souabe, Suisse, Alsace.
2. Marche de Gothie aux temps carolingiens : les comtés de Nar-

elle fut partagée; quantités de pièces signées autant par Charles que par Carloman sont datées des villes neustriennes, par conséquent il y a lieu de supposer que la Neustrie aussi appartenait aux deux, soit en commun, soit divisée en deux lots; la Thuringe avec la Hesse faisait probablement partie du royaume de Charles; pour ce qui est de la Bavière, ses attaches avec la monarchie franque, laquelle n'exerçait qu'une suprématie fictive sur le Danube, n'entraient presque pas en ligne de compte; le droit de suzeraineté sur ce pays pourrait bien avoir été exercé en commun par les deux frères[1].

Pépin le Bref mourut le 24 septembre 768. Charles fut proclamé à Noyon; Carloman, à Soissons. Il y eut, tout de suite, brouille entre les deux frères. En 770, ils se réconcilièrent; en 771, ils se brouillèrent à nouveau; enfin, le 4 décembre de cette même année, Carloman mourut dans son domaine de Samoussy, près Laon[2], âgé de vingt ans, et fut enterré à Saint-Remi de Reims. Sa veuve se réfugia avec ses enfants auprès du roi Didier de Lombardie, l'ennemi de Charles, qui, ainsi, put librement prendre possession de la monarchie tout entière.

Charles semble avoir été, dès le commencement, d'un caractére fort indépendant; seules, deux personnes, et au début de son règne seulement, auraient eu quelque influence sur ses actes : Fulrad, abbé de Saint-Denis, l'archichapelain de ses parents, et sa mère Berthe. Quant à ses épouses et

bonne, Maguelonne, Agde, Béziers, Nîmes, Elne et Lodève, c'est-à-dire toute l'ancienne Septimanie (Première Narbonnaise).

1. Eginhard, dans sa *Vie* de Charles, ne mérite aucun crédit au sujet de ce partage; il est contredit par les faits. Le plus véridique est encore Frédégaire. — Voir Abel, *Jahrb.*, I, p. 19 et suiv.

2. Samoussy, aujourd'hui village du département de l'Aisne, arrondissement de Laon, canton de Sissonne.

à ses maîtresses[1], elles ne semblent pas avoir joué un rôle dans sa vie intellectuelle.

Charles prit l'Église gallo-franque dans l'état où l'avait laissée Pépin. Il se contenta, au commencement, de poursuivre simplement les réformes inaugurées par son père toujours comme chef de l'Église nationale et ne se soumettant au Pape que pour des questions de droit canonique; Rome n'exerçait, malgré la piété native du grand roi, pas la moindre suprématie sur la politique religieuse intérieure qu'il entendait mener à sa guise; du reste, la papauté était dans une situation qui n'avait pas changé depuis Pépin, et mal placée pour demander à Charles autre chose que sa pro-

1. Ce furent : 1° Desiderata, fille du roi Didier des Lombards, épousée en 770, répudiée en 771, pour cause de stérilité ; — 2° Hildegarde, fille d'un seigneur de Souabe, épousée en 771, et dont il eut huit enfants, cinq fils et trois filles; parmi les cinq garçons, deux moururent en bas âge ; les trois autres furent : Charles, nommé, dès 781, successeur de son père dans l'Empire franc, mais mort en 811; Pépin, sacré roi d'Italie, mais mort en 810 ; et enfin Louis (Ier, le Débonnaire), dernier survivant, sacré d'abord roi d'Aquitaine, mais qui, en 813, sur le désir de son père, se posa lui-même la couronne impériale sur la tête dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle ; les filles étaient Rothrude, Berthe, Gisla. — Hildegarde était née en 757 et mourut à Kempten (30 avril 782) ; — 3° Fastrada, fille d'un comte Radolf ou Rodolphe de Franconie, épousa Charles à Worms en 783, morte en 794 ; des contemporains prétendent que sa morgue et l'influence qu'elle chercha à exercer à la Cour auraient déterminé les deux complots contre Charles ; il eut d'elle deux filles, Théodrade, qui devint abbesse d'Argenteuil, et Hiltrude ; — 4° Luitgarde, une Alémane (Alsacienne), dont il n'eut pas d'enfants ; il l'épousa en 794 ; elle mourut en 800. — Après la mort de Luitgarde, il eut quatre concubines, dont il eut des enfants ; à savoir : 5° Madelgarda, dont une fille Ruothilda ; — 6° Gerswinda, une Saxonne, dont une fille, Adeltrude ; — 7° Regina, dont deux fils, Drogo, évêque de Metz, et Hugues, abbé de Saint-Quentin, de Lobbes et de Saint-Bertin ; — 8° Adallinde, dont un fils, Thierry ; sans compter Himiltrud dont il eut un fils. Si l'on ajoute Rhodaïde, fille d'une concubine dont on ne sait pas le nom, on arrive à dix-huit enfants connus.

tection. Le roi de France prenait donc ses mesures en toute indépendance ; toutefois il ne négligea jamais de les communiquer au Saint-Siège, afin que celui-ci pût en faire son profit.

Le grand mérite de Charles, c'est d'avoir su faire de l'Église nationale gallo-franque un conservatoire, une pépinière de savants, et de n'avoir épuré son clergé qu'en vue d'un rehaussement du niveau intellectuel de ses peuples. Ce clergé, au moment où le fils de Pépin prit le pouvoir, eût été incapable de fournir un seul homme apte à servir les intérêts intellectuels de son pays. Pour trouver les éléments d'une restauration des lettres et des arts, il fallait absolument recourir à l'importation étrangère, notamment à la Grande-Bretagne qui, depuis Bède le Vénérable, cet esprit universel, l'incarnation de toute la science de son époque, était le foyer incontesté alors du mouvement scientifique et littéraire[1].

Cependant, si grand que fût à ce moment le contraste entre le niveau intellectuel de la pauvre France envahie, pillée, dépouillée par la sauvagerie de Charles Martel et de ses créatures, à peine en voie de guérison des blessures reçues par eux, et celui des Iles Britanniques vivant à l'abri des

1. Bède, dit le Vénérable, né en 672, près du monastère de Wearmouth, dans le Northumberland († 735). Son principal ouvrage est *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (*Hist. ecclésiastique de l'Angleterre*), qui n'est pas sans avoir certains rapports avec Grégoire de Tours. Il a écrit, outre cela, plusieurs biographies qui donnent des renseignements curieux sur la vie ecclésiastique de l'Angleterre. Un autre genre d'ouvrage est son *De Temporum ratione*, chronologie pour les dates et les fêtes renfermant la détermination des Pâques et un canon pascal à partir de 532; il écrivit encore plusieurs poèmes, des ouvrages de rhétorique très remarquables, une métrique, etc. Il est le plus illustre représentant de la littérature catholique anglo-latine et exerça une influence extraordinaire sur le mouvement intellectuel pendant tout le moyen âge.

orages du continent, Charlemagne sut si intelligemment choisir ses hommes, recruter une si belle pléiade d'esprits et de talents, les diriger si bien et en tirer un si bon parti qu'à la fin de son règne ce contraste avait disparu, de telle sorte que ce fut plutôt la France qui était en avance sur l'Angleterre.

3° LES COLLABORATEURS DE CHARLEMAGNE. — L'ÉCOLE ET L'ACADÉMIE DU PALAIS.

En mars 781, Charles fit la connaissance, à Parme, de l'Anglais Alcuin ou Alchuin, professeur à la célèbre école cathédrale d'York, dont les maîtres, presque tous élèves de Bède le Vénérable, maintenaient haut, dans les études, les principes, l'esprit et la direction que leur avait imprimés le célèbre *Preceptor Angliæ*. Alcuin, du reste, un parent de feu Willibrord, avait alors une quarantaine d'années. Charlemagne lui proposa de venir se fixer à la cour de France ; Alcuin accepta, — peut-être pas à titre définitif, — et, l'année après, vint avec ses disciples [1] Wizon, Fridugise ou Frédégise,

1. Alcuin, né vers 735, à ou près d'York en Angleterre († 19 mai 804, à Tours), diacre en 768. A la tête de l'école d'York, se trouvait alors l'archevêque Eckbert (depuis 732). Alcuin n'eut peut-être pas avec Eckbert des rapports intimes, mais il y eut intimité entre lui et Aelbert, qui fut son vrai maître, principal collaborateur et successeur (766) d'Eckbert. Aelbert l'emmena une première fois à Rome pour acheter des manuscrits et des livres dont la Ville Eternelle était, pendant toute la première moitié du moyen âge, le grand marché. Alcuin professa à York quand, en 781, il fut chargé d'aller chercher à Rome le *pallium* destiné à Eanbald, successeur d'Aelbert en 778 ; à son retour de ce deuxième voyage en Italie, il passa par Parme, et c'est là qu'il rencontra Charles, qu'il connaissait déjà pour avoir été chargé d'une mission ecclésiastique auprès de lui. Alcuin ne tenait à Bède le Vénérable que par ses maîtres ; directement il ne pouvait en avoir été le disciple, Bède étant mort en 735, date où Alcuin, s'il était déjà né, ne pouvait être qu'un enfant en bas âge.

et Sigulf, s'installer au palais, où il enseigna Charles lui-même.

En 786 ou en 790, Alcuin rentre en Angleterre ; mais les luttes de l'adoptianisme [1], la nouvelle hérésie qui agita à ce moment toute la monarchie franque, décidèrent Charles à le rappeler. Alcuin obéit d'autant plus volontiers que, en Angleterre, ayant été mêlé aux luttes politiques, il se vit fort attaqué. C'est alors qu'il soutint sa lutte théologique contre les chefs de cette doctrine, Félix, évêque d'Urgel, et Elipand, évêque de Tolède, à l'occasion de laquelle il écrivit son livre *Liber Albini contra hæresim Felicis* [2]. Ce fut aussi probablement pour le retenir définitivement en France que Charlemagne, en 793, lui donna les abbayes de Saint-Loup de Troyes, de Ferrières-en-Gâtinais [3] et de Saint-Josse-sur-Mer [4], près Boulogne, dans le Pas-de-Calais.

L'abbaye de Saint-Martin de Tours étant devenue vacante, il fut nommé, en 796, à la tête de cet important et vieil établissement des Gaules. Nous aurons, tout à l'heure, à appré-

1. Adoptianisme, secte qui eut pour chefs Elipandus, archevêque de Tolède (783-808), et Félix, évêque d'Urgel (783, déposé 799, † 818). Les adoptiens prétendaient que, comme dieu, Jésus-Christ était de sa nature Fils de Dieu, mais que, comme homme, il ne l'était que par adoption, tandis que l'opinion orthodoxe admet seulement la dualité dans la nature. Charlemagne fit condamner Félix, qui se rétracta dans un concile tenu à Ratisbonne en 792 et au Concile de Francfort (794) ; l'adoptianisme fut réprouvé.

2. Il aimait à s'appeler Albinus, à cause de l'assonance plus latine de ce nom.

3. Ferrières (en Gâtinais), palais mérovingien, auprès duquel fut fondée, en 630, l'abbaye. Aujourd'hui ville de 1.430 habitants, chef-lieu de canton, département du Loiret, sur le chemin de fer de Paris à Nîmes, par Clermont.

4. Canton de Montreuil, 760 habitants, avec la commune, sur le chemin de fer de Paris à Boulogne. L'abbaye, fondée sur le tombeau de saint Josse, prince breton († 669), fut supprimée sous Louis XIV. La châsse du saint existe encore dans l'église paroissiale. L'abbaye a disparu.

cier son rôle comme professeur à l'école du Palais, comme membre de l'Académie de Charlemagne, postes qu'il occupa jusqu'à sa nomination à Tours, et comme directeur de l'école de cette abbaye, laquelle devint, par ses soins, la grande École normale, dont sortirent les fondateurs de presque toutes les écoles de France et d'Allemagne, promoteurs de la renaissance carlovingienne. Ici seulement quelques appréciations sur son activité littéraire en général : la collection de ses lettres[1] est un des plus précieux monuments de l'histoire de la civilisation de son temps ; ce sont des épîtres adressées àses anciens disciples, dispersés dans tous les pays et par lesquelles ceux-ci, quelque barbare que fût la contrée où ils habitaient, restaient en communication d'idées avec le maître et les grands centres de civilisation en France ; Alcuin aimait aussi la poésie ; ses vers, qui sont incorrects, se lisent cependant agréablement, et sont, de même, fort intéressants comme documents historiques.

Son style, qui laisse à désirer et a été dépassé par ses élèves, a fait, cependant, l'objet de l'admiration de ses contemporains. Ses principaux ouvrages ont trait à la dialectique, à la rhétorique, à des questions dogmatiques[2].

Sur la fin de ses jours, Alcuin semble s'être complètement francisé, ce qui est naturel. Il mourut aveugle à Tours, en 804.

Parmi les disciples immigrés avec lui, Sigulf, surnommé Vetulus, succéda à son maître à l'abbaye de Ferrières et fut le fondateur de la célèbre école de ce lieu. Préférant

1. Deux cent trente-deux lettres sont conservées, dont trente à Charlemagne ; les autres, aux papes Adrien Ier et Léon III, et à divers.

2. Ses œuvres ont été réunies pour la première fois par Duchesne, *Alchuini abbatis opera* (Paris, 1617, fol.) ; et par Froben, *Beati Flacci Albini seu Alcuini opera* (Ratisbonne, 1777, 2 vol.), réimprimées dans la *Patrologie* de Migne.

y rester simple moine, il céda sa place à Adalbert, qui y introduisit la règle bénédictine.

Il y avait ensuite Wizo, ou Wito dit Candide, que nous rencontrerons de 797 à 801, comme professeur au service d'Arn, métropolitain de Salzbourg ; et Fridugise, dit Nathanael, souvent appelé Frédégise. Celui-ci fut chancelier de Charlemagne ; c'est probablement à lui qu'est due l'introduction d'un meilleur latin dans les actes de la chancellerie. Il succéda à Alcuin, à Saint-Martin de Tours, fut abbé de Saint-Bertin à Saint-Omer (820-834) ; mais, autant à Tours qu'à Saint-Omer, il laissa de mauvais souvenirs.

Le premier Italien que Charles attira à sa cour fut le Lombard Pierre, dit de Pise, écolâtre possédant une certaine instruction théologique, mais que le roi estimait surtout comme grammairien. En cette qualité, il enseignait peut-être à la cour, dès avant la conquête de la Lombardie. Alcuin témoigne de la haute estime dont il jouissait, comme homme et comme savant. Mais Pierre de Pise n'était pas écrivain ; il n'a guère écrit que quelques poésies[1-2].

Paul, un Lombard aussi, moine au Mont-Cassin, — probablement après avoir porté les armes et trempé dans la politique contre Charlemagne au cours des démêlés de celui-ci avec la Lombardie, — généralement connu sous le nom de Paul le Diacre ou Paulus Diaconus, élève d'un certain Flavianus, Français du Midi (?), sous lequel il avait fait, dans les lettres grecques et latines, des études remarquables dont témoignent ses œuvres, avait écrit, vers 774, une histoire de Rome jusqu'à Justinien. Lorsque, en 781, Charles

1. Voir Bähr, *Geschichte der röm. Literat. im karolingischen Zeitalter*, p. 12 et 87 ; et Ebert, *Geschichte der lateinischen Litteratur des Mittelalters*, t. II. p. 48. — Dümmler, *Poet. lat.*, t. I, p. 29, dans *Monumenta Germaniæ*.

2. Voir pour tous les membres de l'Académie de Charles, Wattenbach, *Geschichtsquellen*, t. I, p. 151 et suiv.

vint à Rome pour les affaires d'Italie, Paul eut l'idée de faire une démarche en faveur de son frère captif, dépouillé par Charles et dont la femme et les enfants mendiaient dans les rues. Il rédigea sa requête en manière d'élégie rimée, et, en 783, à l'époque même où le roi était à la recherche de savants, vint porter son placet en personne à la cour de France. Charles le retint, en lui accordant sa prière après quelques hésitations. Il y resta quelque temps; mais, outre un livre sur les évêques de Metz et quelques poèmes, il ne semble rien avoir écrit pendant son séjour. Vers 796, il retourna à son grand couvent italien où il écrivit son *Histoire des Lombards*, son *Homeliarium* et son *Commentaire* sur la règle bénédictine. On a de lui aussi quelques prédications.

Un troisième Lombard, attiré à la cour par Charles, fut Paulin, Paulinus, très probablement natif d'Aquilée [1] (sur le golfe de Trieste); malgré sa nationalité, il resta fidèle à Charles, même lors de la répression des révoltes en Lombardie. Les renseignements sur ce personnage sont peu nombreux, en général. En 787, il reçut le patriarcat d'Aquilée et, très lié avec Alcuin, son coreligionnaire en idées théologiques, demeura en correspondance avec lui.

Lombard d'origine, enfin, fut encore Fardulf, Fardulphe, qui vint en France après la chute de la monarchie lombarde, apprit à estimer Charles, quoique ennemi de son pays. En 792, ce fut Fardulf qui dénonça la conspiration de Pépin le Bossu, contre la vie du roi; récompensé par l'abbaye de Saint-Denis, l'année suivante, il y cons-

1. Paulin ou saint Paulin II. — Voir Bähr, *Geschichte der römischen Litterat.*, p. 336; — Ebert, *Geschichte der lateinischen Litterat. d. Mittelalters*, II, p. 89; — Dümmler, *Poet. lat.*, I, p. 123. — Aquilée, comme lieu de naissance résulte d'un poème d'Alcuin (*Alcuin, carm.* 17, strophe 14).

truisit un palais pour Charles dans le goût des anciens[1].

Théodulf, un Espagnol, réfugié politique, était également un des principaux membres de la cour savante de Charles; aussi érudit qu'Alcuin, très sympathique à la France, ami des vieux monuments de l'architecture et des lettres, il fit réinstituer quantité de vieux manuscrits. Les chroniques le représentent comme un homme d'un caractère ironique, cœur droit cependant, doué de beaucoup de bon sens, Charles le fit nommer évêque.

Ce furent là les étrangers au moyen desquels Charles opéra la restauration des lettres françaises. Voyons maintenant la première génération de lettrés indigènes sortis de leur école.

Le premier en date, issu de cette nouvelle couche, fut Angilbert.

Plus jeune que Charles, il se trouvait déjà à la cour à l'arrivée d'Alcuin; élève d'Alcuin, de Paulin et de Pierre de Pise il fut bientôt un membre actif de l'Académie, au sein de laquelle il prit le pseudonyme d'Homère. L'on possède de lui, de cette époque (785), quelques poésies encore très primitives.

En 790, Charles lui donne l'abbaye de Saint-Riquier en Picardie, qu'il reconstruisit complètement d'une façon monumentale; en 796, il fit partie de la chapelle palatinale et, plusieurs fois, fut chargé de missions en Italie.

L'on sait que Charles ne se résigna jamais à se séparer de ses filles; mais, s'il leur refusait des maris qu'elles eussent dû suivre, il leur tolérait des liaisons à son domicile. Or, Angilbert fut l'amant de Berthe, jeune personne d'une beauté merveilleuse, fille de Charles et Hildegarde.

1. Voir *Fardulf, carm.* 1, strophe 17, dans *Poet. lat.* de Dümmer, I, p. 353 : *Move tamen veterum consurgere iussit avorum.*

Il en eut deux fils Nithard et Harnid[1], quoique déjà abbé de Saint-Riquier, quand Berthe s'en éprit.

Au point de vue littéraire, Angilbert était poète. On lui attribue un poème : *Carolus Magnus et Leo III.*

Un autre personnage indigène, élève de l'école du Palais, bien plus jeune que les autres, mais que Charles eut encore le bonheur de voir à l'apogée de sa gloire, comme un des plus beaux fruits vivants de ses efforts de réforme, fut Eginhard. Aucun écrivain du moyen âge n'a approché les anciens, ses modèles, comme celui-ci. Né vers 770, dans les parties transrhénanes de l'Empire, il avait reçu sa première éducation à l'abbaye hessoise de Fulda, où Baugulf, alors abbé, le recommanda à la cour pour qu'il y terminât ses études. Aussi resta-t-il toujours en relations étroites avec Fulda.

Charles aimait Eginhard d'un amour paternel; à personne comme à lui le grand roi ne disait ses pensées les plus secrètes. De bonne heure Éginhard fit preuve de grandes dispositions pour l'architecture, à laquelle une étude approfondie des œuvres de Vitruve et des monuments anciens l'avait préparé. Ce fut pour cette raison que l'Académie palatinale lui fit prendre le pseudonyme de Beseleel et que Charles le nomma directeur de ses grands travaux de construction. Il survécut de vingt-six ans à son maître († 840), après en avoir reçu en donation toute une série d'abbayes. Sa grande œuvre, écrite à la manière de Suétone et rédigée immédiatement après la mort de l'empereur, est sa *Vita Caroli*, un des principaux monuments historiques de l'époque carolingienne[2].

1. C'est cette liaison qui a fait naître, par confusion, la légende d'Eginhard et d'Emma. Charles n'avait point de fille du nom d'Emma. Le fait ci-dessus est indéniable, puisque Nithard, fils d'Angilbert et de Berthe, le raconte lui-même. Le fait de la tolérance des liaisons est confirmé par Eginhard dans la *Vie* de Charles. — Voir Wattenbach *G.*, *Q.*, I, p. 165.

2. Il était également en grâce auprès de Louis le Débonnaire

Quelques mots sur la vie intellectuelle au palais de Charles.

Il y avait deux institutions différentes : l'école du Palais et l'Académie, la première subordonnée à l'autre, celle-ci réunissant en un corps les professeurs et savants sous la présidence du souverain, celle-là étant l'ancienne école existant au palais depuis les temps mérovingiens, mais certainement réorganisée.

L'école du Palais, exclusivement réservée aux jeunes gens, semble avoir eu pour but, dans la pensée de son restaurateur, de servir de collège d'élite pour la formation de prélats et d'officiers capables d'être les coopérateurs de ses desseins ; la différence entre l'école et l'Académie ressort clairement de plusieurs passages des œuvres d'Alcuin et de témoignages d'autres contemporains[1]. On s'accorde généralement à croire qu'elle n'avait pas de siège fixe. Professeurs et élèves suivaient, du moins en hiver, Charles dans ses diverses résidences. Charles considérait cette école comme la sienne et ne manquait pas d'en haranguer les élèves personnellement[2]. Les matières d'enseignement nous sont révélées par les livres d'école d'Alcuin ; l'instruction générale occupait une grande place à côté de la théologie, qui passait au second rang.

Éginhard ; Tatto, professeur à l'école monastique de Reichenau ; Grimald, abbé de Saint-Gall ; Otger, archevêque de Mayence ; Bernald, évêque de Strasbourg, tous promoteurs des sciences et des lettres en Allemagne et dont nous aurons

En 815, il se retira avec sa femme Imma dans le domaine de Michelstadt, dans l'Odenwald, qu'il affectionnait et où, en 827, après s'être procuré les cendres des martyrs Marcellin et Pierre, il fonda sur le Main la grande abbaye de Mühlheim. En 817, il avait été nommé conseiller du jeune Lothaire.

1. Maître, *Les Ecoles épiscopales*, etc., p. 33 et suiv.

2. *Alcuin*, *Epist.* 78.

à nous occuper, sont les principaux élèves sortis de l'école palatinale.

Quant à l'Académie, c'était le cercle intime où, pour faire disparaître les différences de rang et de position, et afin d'être plus à son aise, chacun avait son pseudonyme. Les principaux membres en étaient Charles, Alcuin, Éginhard, Riculf; Beornrad, archevêque de Sens; Angilbert; Andulf, le sénéchal, et Meginfrid, le chambellan.

A la manière des cours d'Arabie, on échangeait des épîtres poétiques, on se proposait des problèmes scientifiques à résoudre [1]. Mais Charles était loin d'user ici de la littérature comme d'un objet de luxe ou de divertissement royal. Sa correspondance nous prouve qu'il savait souvent soumettre à son Académie des questions difficiles, et que maintes fois celle-ci fonctionna comme un véritable conseil supérieur des cultes.

Voilà aussi brièvement que possible, et pour mémoire un portrait de la vie sous Charlemagne, à sa cour, grand foyer de rayonnement d'où devait sortir la renaissance des lettres et des arts en France et en Allemagne.

4° MESURES CIVILISATRICES GÉNÉRALES ET LEURS EFFETS.

Les efforts réunis de tous ces hommes provoquèrent une évolution dans laquelle nous ne rechercherons pas ici la part de chacun. La main d'Alcuin est visible dans la plupart des mesures prises par Charles pour relever l'instruction, sans que, peut-être, les autres y fussent étrangers. Dans une circulaire adressée entre 783 et 786 au clergé, le roi invite déjà celui-ci à la culture des lettres et des arts, et annonce qu'il fait expédier aux évêques deux volumes réunis sur ses ordres par son *familiaris clientulus*, Paul le Diacre,

1. D'après Wattenbach, *Deutsche Gesch. Quellen*, I, 147 et 148.

contenant des leçons choisies dans les Pères de l'Église[1], pour que, « à l'exemple de ce qui se fit sous Pépin », le chant romain soit pratiqué dans les églises des Gaules. D'autre part, Charles ajoute : « Nous avons jugé utile que dans les évêchés et monastères il y eût, outre l'observance d'une vie régulière et des habitudes d'une sainte religion, aussi des études littéraires. Dans ces dernières années, nous avons plusieurs fois reçu des écrits émanant des monastères... ; presque tous contenaient des sentiments droits, exprimés dans un langage *inculte*. Nous avons craint que, si la science manquait pour écrire, l'intelligence des divines Écritures ne fût inférieure de beaucoup à ce qu'elle devrait être. »

Du reste, pour toutes ces mesures, il n'avait, en somme, qu'à reprendre les canons des conciles gallo-romains de la première époque mérovingienne. Il serait facile de prouver que l'idée première de chacune des réformes inaugurées par Charles en matière d'instruction publique se trouvait contenue dans quelque décision du clergé gallo-romain, soit sous les Mérovingiens, soit antérieurement.

En 787, lors d'un séjour à Rome, le Pape lui ayant fait cadeau du code *dionysien*, des *Canons* et des *Décrétales*, il fait promulguer ces lois ecclésiastiques dans son empire, le 23 mars 789[2]. Le plan de Boniface était réalisé ; l'Église gallo-germanique était rattachée à Rome ; mais, si le vieux missionnaire anglais avait vécu, il aurait bien vite pu

1. Böhmer, *Regeste*, 783-786, t. I, p. 101. — *Karoli epistola Generalis* (*Monumenta Germaniæ hist. : Lege* sect. II, *Cap. Reg. Franc.*, I, p. 80) ; *Karoli epistola de Litteris colendis* (*ibid.*), p. 79.

2. Dionysius Exiguus, ou Denys le Petit, moine scythe († vers 555) ; il prit la part la plus insigne à la formation du droit canonique et il y ajouta les canons des conciles, auxquels vinrent se joindre les *Décrétales* (lettres en forme de réponse faites par les Papes à une question soumise pour affaire particulière, mais dont la solution peut servir de règle générale).

s'apercevoir que c'était là, de la part du roi de France, non pas un but, mais un moyen pour arriver à d'autres fins.

Après s'être assuré le concours des prélats, Charles (vers 789) se met à poursuivre plus énergiquement encore la réforme de l'enseignement. Dans cette même année, il fit adopter par un concile tenu à Aix-la-Chapelle la création à chaque cathédrale, dans chaque monastère, d'écoles où les garçons fussent enseignés dans les psaumes, l'écriture, le chant, le calcul des fêtes religieuses et la grammaire [1]. Ce n'était pas là non plus une mesure bien neuve, du moins en France, où des institutions scolaires près des cathédrales et dans beaucoup de grandes abbayes n'avaient jamais cessé d'exister et ne demandaient qu'une réorganisation radicale.

Par ces mesures, l'enseignement était, il est vrai, mis à la portée de la jeunesse; mais ce qui manquait c'était l'éducation du clergé même. En 800, s'étant fait poser sur la tête, à Rome, la couronne impériale et voyant ainsi miroiter à ses yeux la reconstitution de l'Empire latin d'Occident, Charles se mit à peser de tout le poids de sa nouvelle dignité sur l'amélioration de l'esprit et l'instruction des ecclésiastiques. Les mesures prises à ce sujet sont contenues dans les capitulaires de 802 et de 803 [2].

En même temps, pour rendre davantage encore les études accessibles aux masses, il reprit l'ancien décret gallo-romain

1. *Admonitio generalis anno* 789 (dans *Monumenta Germ.*, *Lege* sect. II, *Cap. Reg. Franc.*, I, p. 60 : *et non solum serviles, sed etiam ingenuorum filios adgregent sibique socient, et ut scolæ legentium puerorum fiant. Psalmos, notas, compotum, grammaticam*, etc.).

2. Voir dans *Monumenta Germ.*, *Lege* sect. II, *Cap. Reg. Franc.*, t. I : *Capit. de examinandis ecclesiasticis anno* 802, p. 109. — *Quæ a presbyteris discendenda sint*, p. 235. — *Capit. Missorum anno* 803, p. 115. — *Interrogationes examinationis*, p. 234, etc.

sur les écoles presbytérales, prescrivant à toutes les paroisses de former des élèves[1].

Nous le répétons, Alcuin fut le principal inspirateur de ces mesures, dont la plupart avaient pour modèle immédiat les canons du Concile de Cloveshovia de 747[2].

Parmi les heureux effets de tant de mesures dues aux hommes de la cour de Charles, un point surtout nous intéresse ici particulièrement, c'est le relèvement du niveau dans la manière d'écrire l'histoire.

Déjà Childebrang et Nibelung, oncle et neveu de Pépin III, avaient continué, sous ce règne, les chroniques du Bourguignon *Frédégaire* et du Neustrien auteur des *Gestes des Francs*. A la cour savante de Charles, on trouva ce travail trop cru dans la forme et on essaya de mieux faire.

Or, à la même époque, s'étaient développées les Annales, genre de notes historiques auquel nous devons tant de précieux renseignements. Les Annales sont d'origine anglaise issues de tables pascales annotées[3]. Alcuin avait apporté avec lui, outre d'autres documents historiques, des *Annales* de Lindisfarne[4] (643-664), complétées par des notices sur Cantorbéry. Il les compléta lui-même (782-787) des noms de lieux où Charles, ces années-là, célébra les Pâques.

1. Voir *Monum. Germ.; Lege* sect. II, *Cap. Reg. Franc.*, I, p. 238 (dans *Capitul. de presbyteris admonendis*, c. v, vii). — Déjà le Concile de Vaison au vi^e siècle, sous la présidence de César, métropolitain d'Arles, avait prescrit les écoles presbytérales.

2. Voir Mansi, *Conc. coll.*, t. XII, p. 396.

3. Tables pascales, parchemin où était inscrite, pour chaque année, la date des Pâques. A côté des années, en marge, on consignait brièvement des événements. Cette habitude se rencontre d'abord en Angleterre, et, comme les missionnaires se servaient surtout des tables pascales de Bède le Vénérable, ce furent celles-ci qui furent répandues par eux dans l'Empire franc.

4. Lindisfarne, évêché dans l'une des petites îles de la côte orientale du Northumberland, aujourd'hui Hilgisland, près Berwick.

Suivant cet exemple, la plupart des monastères et des chapitres de France et d'Allemagne avaient tenu registre des événements importants. Sous ce rapport, Chrodegang, évêque de Metz (742-776), semble surtout avoir introduit des innovations. Charles choisit celles des annales qui lui semblaient les plus complètes et les fit continuer par Eginhard. Ces Annales, de sources officielles, sont connues sous le nom des *Annales Laurissenses*, d'après le couvent de Lorsch (grand duché de Hesse-Darmstadt), près Worms, où fut découvert le premier manuscrit. L'Empereur eut d'autres sollicitudes pour le développement de l'Histoire : il fit déposer les décisions de son règne en plusieurs exemplaires et en plusieurs lieux ; les lettres adressées soit à lui, soit à son père ou à son grand-père, par les Papes et les Empereurs d'Orient, furent réunies dans le *Codex Carolinus*, dont la première partie conservée, est une des principales sources de l'histoire médiévale.

Charles mort, ses efforts néanmoins portèrent leur fruit, sous Louis le Débonnaire; malgré les luttes politiques, c'est à peine s'il y a baisse dans le mouvement intellectuel de la France. On voit surgir Agobard, ce premier talent de publiciste politique. La production littéraire augmente, plutôt qu'elle ne diminue, malgré les défauts de ce règne. Les théologiens s'attaquèrent à des problèmes théologiques et, en même temps, sous la forme du panthéisme néo-platonique, la philosophie vint prendre sa place à côté de la théologie, aspirant au titre de science des sciences. Pendant cette même époque écrivait Hincmar († 882), archevêque de Reims, le plus grand canoniste de l'Église gallo-franque.

Parmi les écoles brillaient au premier rang Saint-Martin de Tours, où affluaient les élèves de tous les points de France et d'Allemagne ; l'école de Metz était célèbre pour l'enseignement du chant romain ; Saint-Riquier formait

les jeunes gens de la noblesse ; Elnon (Saint-Amand) brillait par sa riche bibliothèque.

Tous ces centres rayonnaient de l'autre côté du Rhin, où nous retrouverons leurs reflets tout à l'heure.

Nous ne pouvons guère aller plus loin dans l'exposé de cette nouvelle évolution en France ; elle relève de l'histoire de la civilisation française en France et a été magistralement traitée par Guizot, et d'autres, aux ouvrages desquels nous renvoyons le lecteur. Seule la manière dont s'est opérée la transfusion de cet essor en Allemagne doit nous intéresser ici.

CHAPITRE VII

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE DANS L'ALLEMAGNE DU NORD PAR CHARLEMAGNE.

Sommaire. — La Frise. — Écoles d'Utrecht. — Consolidation du christianisme. — La Saxe : Histoire des Saxons avant la conquête. — Extension du christianisme avant Charlemagne. — Ce fut la Frise et Utrecht qui préparèrent la Saxe. — Les guerres de Charles en Saxe. — La conversion par force. — Fondation des évêchés de Münster, Osnabrück, Paderborn, Minden, Brême, Verden, Hildesheim, Halberstadt, Hambourg. — Liste des établissements religieux fondés en Saxe au temps de Charlemagne. — Anschaire, de Corbie, fonde des écoles à Hambourg.

Le centre d'appui pour l'organisation de l'Eglise dans le nord de l'Allemagne fut Utrecht et la Frise en général, région que nous avons quittée au moment de sa conversion par Willibrord. Très désert, ne contenant encore que fort peu d'établissements religieux, il fallut, pour pouvoir agir au dehors, que l'évêché d'Utrecht se consolidât d'abord lui-même. Willibrord, qui n'avait point été évêque d'Utrecht en titre, mais évêque régional pour toute la Frise, avait choisi ce lieu, parce que, ancien fort romain, forteresse frontière franque depuis Dagobert Ier, il fut alors le seul centre habitable du pays. A la mort de Willibrord, toute la Frise méridionale, depuis le Sincfal au Flie, était gagnée au christianisme et placée sous la dépendance de l'Empire franc; l'extrémité nord-est seule était encore païenne, de sorte que Carloman avait chargé Boniface de l'organisation d'un évêché frison

régulier à Utrecht. Des querelles d'intérêts avec le diocèse de Cologne qui, en raison de la mission envoyée en ce pays au temps d'Amand, prétendait y exercer des droits, avaient retardé l'exécution de ce projet. Cependant Boniface, en attendant qu'elles fussent vidées, avait chargé de l'administration du nouveau diocèse son fidèle Grégoire, fils d'Adluta, petit-fils de Dagobert II, dont, en 722, il avait fait la connaissance à Palatiolum et qui était, depuis longtemps, presbytre au monastère de Saint-Martin d'Utrecht[1]. Grégoire, bien que de sang mérovingien et ne jouissant pas de la sympathie des Carolingiens, s'était maintenu à ce poste et y avait créé une célèbre école à laquelle l'Allemagne du nord sera redevable des promoteurs de sa première civilisation. Francs, Frisons, Saxons, Bavarois, Souabes et Anglais y affluaient, et d'Utrecht sortiront les grands missionnaires de la Saxe d'alors.

Grégoire, mort vers 775, s'était donné pour successeur son neveu Alberich. Charlemagne semble lui avoir été sympathique, malgré ses origines mérovingiennes, et dota richement l'église de Saint-Martin. L'école sous lui prend bien davantage de l'extension, succès dont l'empereur put encore profiter en vue de préparer le terrain chez les Saxons avant d'y imposer la civilisation par les armes.

Antérieurement à l'époque qui nous occupe, la tribu des Saxons avait eu ses foyers plus au nord jusqu'aux limites du Sleswig-Holstein. Vers 450 de notre ère, une partie d'entre eux alla occuper les îles de la Grande-Bretagne, abandonnées par Rome. Dès l'époque mérovingienne, on rencontre le reste entre le Weser et le Rhin. Ayant prêté secours à Thierry Ier et à Chlotaire Ier contre les Thuringiens, ils reçurent en récompense la Thuringe du nord jusque dans l'Eichsfeld (au delà des monts du Harz), mais de ce

1. Voir *Vita Gregorii Traject.*, par Liudger dans Mabillon, *Acta SS. sæculum*, III, 2, 329.

fait devinrent tributaires de la monarchie franque, restant avec elle en contact permanent. C'est alors qu'ils reçurent les premiers germes du christianisme. Sous Chlotaire II, l'on rencontre, à la cour de France, les envoyés du chef Saxon Bertoald, venus pour dénoncer d'une manière impertinente le traité de suzeraineté. Le roi ordonna, dit-on, car tout cela semble être une légende inventée par les clercs, pour les besoins de la conversion, leur exécution séance tenante; Faro, évêque de Meaux, obtient un sursis en leur faveur, qu'il emploie pour les convertir; devenus chrétiens, on les met, le lendemain, en présence du roi qui, touché, les charge de cadeaux et les renvoie en Saxe.

A l'époque de Charles Martel, leurs foyers sont situés sur les deux rives du Weser, comprenant la Westphalie, l'Ostphalie jusqu'au Rhin et au pays hessois à l'ouest et jusqu'au pays thuringien à l'est. N'étant qu'une association de tribus, ils n'avaient d'autre unité politique que la religion et certain traité pour le cas de guerre où ils se mettaient sous les ordres d'un seul chef. Déjà Charles Martel employa toutes ses ressources pour les soumettre à l'Empire franc, et souvent, depuis 718, le sauvage Majordome était entré en vainqueur sur leur territoire. Les campagnes se renouvelèrent sous Carloman et Pépin, qui tantôt en remontant la Lippe, tantôt en venant de Thuringe, pénétrèrent chez eux pour les réduire à une obéissance, toujours rompue. Souvent, dans les traités de paix, intervenus à la suite de ces expéditions, il est question de liberté de religion et de la faculté pour les prêtres de prêcher le christianisme chez eux [1].

1. Sous l'influence de la civilisation franque, un puissant duché de Saxe naquit au IXe siècle, dont les ducs, ensuite élus rois d'Allemagne, purent agrandir leur patrimoine jusqu'au-delà de l'Elbe, y compris la Thuringe. Les Hohenstauffen, arrivés au trône, craignaient cette puissance. Frédéric Ier Barberousse anéantit le duché

Parmi les missionnaires venus de Frise pour préparer le terrain en Saxe, le plus marquant fut Lebruin, un Anglo-Saxon[1]. Parti avec l'autorisation de Grégoire et en compagnie de Marchelm, élève de Willibrord, Lebuin ou Liafwin, se rendit sur les bords de l'Yssel[2], frontière des Saxons, mais y trouva le terrain si bien préparé qu'il put fonder une église à Wulpen, rive occidentale de cette rivière et, peu après, une autre sur la rive orientale, en un lieu que, « en l'honneur de Davo, personnage marquant de la région », il appela Deventer, aujourd'hui grande ville[3].

Les Saxons, craignant une extension du christianisme, détruisirent l'église et chassèrent les chrétiens. Lebruin, put se sauver; d'un caractère téméraire par une vieille habitude du danger, il s'en alla droit au cœur du pays, se présenter à l'assemblée saxonne qui se tenait à *Marklo*, non loin du Weser (peut-être Markenach dans l'ancien comté hanovrien de Hoya, ou Marslo, près Leese, ou bien Masseloh, près Minden). On voulut le tuer; néanmoins il put rentrer; mais les Saxons ne cédèrent pas à ses prédications; cependant le fait qu'il put échapper à une mort certaine prouve qu'il avait trouvé des partisans parmi eux.

Ce qui, peu après, décida Charlemagne à entreprendre cette terrible et longue guerre contre les Saxons — elle

en 1180, en le réduisant à la seule région occidentale de l'Elbe, qui ne représentait, en somme, que les conquêtes des anciens Saxons en Thuringe et aux environs et d'où sont sortis le royaume de Saxe actuel avec les duchés de Saxe-Cobourg, Saxe-Weimar, etc. L'ancienne Saxe a disparu dans la Westphalie, l'Oldenbourg, le Hanovre, les pays de Brème et de Lunebourg.

1. Sa *Vie*, par Hucbald de Saint-Amand. Au commencement du xe siècle, voir : Wattenbach, *G. Q.*, p. 125 et 232 du t. I.

2. Rivière des Pays-Bas, formée par le Vieil et le Nouvel Yssel (Gueldre), limite entre les provinces de Gueldre et Yssel-Supérieur, se jette dans le Zuiderzée par deux embouchures.

3. Ville de 14.000 habitants, province de l'Yssel-Supérieur (Pays-Bas), sur la rive droite de l'Yssel.

dura trente-trois ans — ce ne fut pas une querelle d'intérêt quelconque, mais la nécessité d'en finir avec une situation intolérable. Éginhard raconte que, tous les jours, il y avait des incidents à la frontière, laquelle du reste était simplement conventionnelle, les deux pays se touchant en plaine; et ainsi, journellement, la guerre menaçait d'éclater [1]. Seule tribu germanique encore païenne, il résolut de la soumettre et de lui imposer le christianisme de force. Aucune guerre, dit Éginhard, ne fut plus longue, plus difficile et plus sanglante.

L'expédition fut décidée en assemblée, à Worms, en 772; quantité de clercs accompagnèrent l'armée gallo-franque; mais la première entreprise fut peu sanglante et se termina par une paix rendant les Saxons tributaires de la France. D'autres campagnes suivirent, celles de 773, de 774, 776; en 785, Charles passe le Weser, arrive à l'Ocker et à l'Elbe et, dès 785, l'on put considérer les régions jusqu'à l'Elbe comme définitivement soumises [2].

L'on ne saura jamais la vérité sur cette guerre, car les Saxons, encore idolâtres et illettrés, n'ont laissé que des sources datant d'après leur annexion et pour cela sujettes à caution; quant aux documents de provenance carolingienne, ils le sont bien davantage encore. Les Saxons se défendirent comme des lions et ne purent être finalement vaincus qu'à cause de leurs divisions intestines. Depuis 780, Charles avait songé à organiser la Saxe en évêchés, mesure qui ne paraît pas prématurée, quand on songe qu'en 782 on rencontre des Saxons participant à une diète franque tenue aux sources de la Lippe, où le roi procède à la nomination d'employés saxons et mobilise une armée saxonne contre les Sorbates.

1. *Vita Caroli*, c. VII, *Mon. Germ.*, édition Pertz, t. II, p. 446.
2. Voir Abel, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, p. 96 et suiv., dans *Jahrbücher der deutschen Geschichte*.

Mais, cette même année, eut lieu le soulèvement du chef saxon Widukind, au cours duquel tous les prêtres chrétiens furent massacrés ; en réponse de quoi, Charles fit décapiter, à Werden, 4.500 prisonniers saxons, acte de cruauté qui restera éternellement une tache dans son histoire ; en 783, Widukind rentrait dans l'obéissance ; en 785, il se fit baptiser. On peut considérer la paix de 803 comme la fin matérielle de cette guerre.

Voici comment procéda l'empereur pour organiser l'Église et coloniser le pays dès avant qu'il pût songer à réaliser son projet de fonder un réseau solide d'évêchés : au fur et à mesure qu'avançaient ses troupes, il cédait les territoires conquis aux évêchés ou aux abbayes gallo-francs les plus rapprochés ; ainsi le district de Diemel, où il érigea plus tard le siège de Paderborn, fut rattaché et placé sous la sauvegarde de l'abbaye de Fulda, dont l'abbé, Sturm, alors déjà vieux, y alla prêcher sous la protection des armes franques.

La manière dont le clergé franc se jeta sur la pauvre Saxe n'avait rien de chrétien. Charles n'avait, il est vrai, à donner à ces missionnaires affamés, pour toutes ressources, que la *dîme* que payait tout nouveau baptisé. Alcuin raconte que les prêtres mettaient une rapacité honteuse à faire rentrer cet impôt, rapacité qui fut la cause perpétuelle de troubles et de soulèvements[1]. Du reste, Alcuin est celui d'entre les contemporains qui ménage le moins à Charles son opinion dans cette guerre ; souvent, il conseille plus de douceur ; ailleurs il s'élève ouvertement contre certaines mesures, comme celle de la « transportation », en vertu de laquelle de jeunes Saxons étaient expédiés en France et confiés à des prélats ou à des seigneurs pour être, de force, instruits dans la religion ; ainsi un décret ordonne la réception de

1. Alcuin, *Epist.* 31, t. I, p. 42 ; — *Epist.* 92, p. 135 ; — *Epist.* 80, p. 117 : éd. Froben (1777) : *Alcuini opera*, etc.

trente-sept jeunes Saxons à Mayence, destinés à être mis en pension et à être gardés comme otages par différents personnages dont suit la liste; Alcuin en avait lui-même à Tours; Wulphar, archevêque de Reims, en nourrissait quinze. Certainement la mesure fut cruelle; mais la Saxe eût-elle pu prendre si vite le rôle important que politiquement et intellectuellement elle jouera, peu après, dans le concert germanique, si elle n'avait pas bénéficié de cette inoculation forcée de la civilisation française dans sa jeune génération de seigneurs ?

On s'est beaucoup disputé entre savants sur la question de savoir si Charles fonda effectivement en Saxe des évêchés, ou si, laissant ce soin à ses successeurs, il se borna à les amorcer en n'établissant que des églises régionales. Il semble prouvé qu'il divisa le royaume de Saxe en 8 évêchés, dont quelques-uns furent régulièrement organisés sous son règne, et le reste par ses successeurs.

Ce furent là les premiers que reçut la Saxe; tous sont aujourd'hui des villes florissantes, ayant derrière elles un passé brillant; et dont tous les autres centres de la région sont des émanations.

En Westphalie, région la plus occidentale du pays, Charles ne fonda pas d'évêché; ce diocèse fut rattaché à Cologne en vertu d'anciens droits que l'empereur cherchait partout à respecter. Le diocèse de Cologne possédait, en effet, depuis longtemps, à droite du Rhin, de grands districts westphaliens allant jusqu'à la Lippe, comprenant le Suderland (Sauerland) colonais depuis l'Ebbegebirge à la Ruhr et le « Gau » Boroetra entre Ruhr et Lippe. Ici, sous les auspices de Cologne, avait travaillé Suidbert (Voir p. 146), ce transfuge de la mission Willibrord, fondateur de Kaisersrwerth, et avec lui certainement bien d'autres missionnaires francs ou anglo-saxons; entre la Lippe et la Ruhr deux églises témoignaient encore de leur zèle. Plusieurs

autres centres avaient ici pour fondatrice Cologne, telles les villes de Soest (aujourd'hui 15.000 habitants, Westphalie), encore une *villa* au IXe siècle, ville au Xe siècle; puis Dortmund, même région, aujourd'hui 60.000 (un des centres industriels les plus riches de l'Allemagne).

L'évêché de *Münster* fut établi par Charles, vers 802 ou 805, par la réunion de cinq districts frisons situés sur la côte de la mer du Nord, joints à la partie de la Westphalie, comprise entre la Lippe et le cours moyen de l'Ems; il confinait ainsi à l'ouest au diocèse d'Utrecht, au sud à la Lippe et à la Westphalie colonaise, à l'est au nouveau diocèse de Paderbom, et au nord à celui d'Osnabrück. Liudger, un Frison, probablement né vers 744, sorti de l'école d'Utrecht, reçut cet évêché.

Les études terminées, Liudger[1], s'était rendu à deux reprises à York, où il avait séjourné en tout quatre ans et demi; ayant ensuite fait des séjours à Rome et au Mont-Cassin, il était rentré vers 785 et, pour sa connaissance de la langue frisonne, avait été placé par Charles à la tête de l'administration des cinq districts de la Frise compris entre Lauwers et l'Ems. Sa situation n'était guère facile dans ces pays. Liudger était actif et courageux; dès ces temps on le rencontrait missionnant jusque dans l'île d'Héligoland; mais il était pauvre et, pour lui constituer une réserve, Charles lui donna l'abbaye de Leuze ou Leuse (*Lotusa*) dans le Hainaut près Tournay (voir p. 116).

Quand, au commencement du IXe siècle, la paix avec les Saxons sembla assez solidement rétablie pour songer à l'organisation d'un évêché dans les régions voisines de celles

1. Sa *Vita*, par Altfried († 839), troisième évêque de Münster, qui put se renseigner encore auprès de quelques-uns des parents contemporains à Liudger. Une autre biographie par un moine de Werden après 864 (mauvais travail) dans *Acta SS. Boll. mart.*, III, p. 626-65 et suiv.

administrées par Liudger et où avait précédemment travaillé un certain abbé Bernrad, dont on ne sait rien, Charles pensa à réunir le tout, à le donner à Liudger et à établir le centre du diocèse en un lieu appelé Minigardeford (à cause probablement d'un gué (ford, furth sur l'Aa). Liudger, qui ne semble avoir accepté le nouveau poste qu'avec hésitation et sur les instances d'Hildegaire, archevêque de Cologne, y construisit, pour lui et son clergé, un *münster* (monastère, moutier), nom qui, vers le XIe siècle, vint remplacer l'ancien. La ville de Münster se développa lentement autour de l'abbaye. (Aujourd'hui elle est la capitale de la province de Westphalie (Prusse) et compte 55.000 habitants environ. Elle a conservé à peu près son aspect du moyen âge.)

Comme les autres, ce nouveau diocèse était pauvre en centres et tenait bien plus d'une station de missions que d'une résidence épiscopale. Parmi les communautés et les églises des premiers temps, l'on ne peut guère citer que fort peu de noms. C'était un pays absolument vierge :

Notteln (Nuitloin), une église fondée par Liudger, qui apparaît, en 834, comme monastère de femmes ;

Liesborn a son origine dans un couvent fondé par Charlemagne vers 786 (?), et où il installa sa sœur Rothswinda comme première abbesse ; aujourd'hui village de 150 habitants dans la régence de Münster ;

Herzfeld (Hirntfeld), sur la rive droite de la Lippe supérieure, église ou monastère fondé par la comtesse Ida, femme d'un fonctionnaire impérial ; aujourd'hui village de 400 habitants (régence de Münster);

Werden, grand et célèbre monastère, a ses racines dans la mission de Liudger, qui, bien avant que Charles l'eût nommé évêque de Münster, cherchait à fonder un établissement sur les confins de la Saxe et à cet effet, avait même amené des reliques ; finalement il choisit un lieu situé sur

la basse Ruhr où il avait des propriétés depuis 793 ; en 799, apparaît son monastère sous le nom de Werethinum. Werden-sur-Ruhr est aujourd'hui un des grands centres industriels de la région d'Essen ; 10.000 habitants.

Étaient compris dans le diocèse de Münster :

Kaiserswerth, aujourd'hui ville de 3.000 habitants, près Dusseldorf, province du Rhin (Prusse occidentale) (V. p. 146) ;

Millingen, même région, grand village, 1.500 habitants ;

Rindern (Rynhaven), aujourd'hui village de 600 habitants, même région ;

Ramesloh, mais fondé comme couvent vers 845 seulement ; disparu.

Évêché d'*Osnabrück*. Plusieurs faux diplômes attribués à Charlemagne rendent l'étude des origines de ce diocèse difficile. Il est possible que, dès 787, Charles fonda en ce lieu une première église consacrée à saint Pierre et aux prétendus martyrs de Soissons (303), Crispius et Crispinian. Comme premier évêque d'Osnabrück, l'on cite Wiho. Osnabrück (province prussienne de Hanovre), 40.000 habitants, est resté siège d'un évêché catholique ; fut déclarée ville en 888.

Des couvents, à l'époque de Charles, il n'y en a pas plus que dans le reste de la Saxe ; toutefois, comme ailleurs, quelques-unes des futures grandes abbayes étaient déjà amorcées par des églises, telle Meppen, église dont l'existence est certifiée à l'époque de Liudger et qui devint monastère sous Louis le Débonnaire [1].

Quant à l'évêché de *Paderborn*, Paterbrunna, Padrabrunne aussi Pathalbrunnon, il tient son nom de la petite rivière Pader (*paderbrunnen*, fontaine, source de la Pader), qui en ce lieu se forme par la réunion de quantité de petites sources (plus de 300 sur le territoire de la ville actuelle). Charles, au cours de la campagne saxonne, se mit à affectionner cet

1. Pertz, t. II, p. 419. — *Monumenta Germaniæ, Vita S. Luidgeri.*

endroit, qui possédait une valeur stratégique; il y tint les diètes de 777 et de 785 ; une église du Saint-Sauveur, ensuite détruite, y existait en 777, époque où beaucoup de Saxons se faisaient baptiser. Vers 799, l'église fut reconstruite et, sous l'autel, furent placées les reliques d'un saint Étienne[1]; elle fut souvent brûlée jusqu'en 1000.

Le souverain ne semble pas avoir eu primitivement l'intention de créer ici un diocèse indépendant; il plaça la région d'abord sous l'administration de Sturm, abbé de Fulda, et, après la mort de celui-ci, sous celle des évêques de Würtzbourg. Mais la distance de ce dernier centre était trop grande; l'administration de Würtzbourg se montra peu efficace. C'est alors qu'il fit de Paderborn, le chef-lieu d'un évêché spécial, en y nommant évêque, peut-être vers 814, en tout cas peu de temps avant sa mort, un Saxon, Hathuma; une chapelle de Sainte-Marie existe encore de cette époque sur le territoire de l'évêché de Paderborn[2].

Eresbourg, sur la Diemel, Marsberg, lieu où, comme en beaucoup d'autres, cités plus haut, les Saxons païens célébraient leurs divinités. Dès l'époque de Sturm, il y eut ici une agence de mission. Une basilique fut commencée vers 785.

Sidinghausen, non loin de Büren, existait aussi dès l'époque de Charles, du moins sous forme d'église isolée.

L'évêché de *Minden* a certainement été fondé par Charles. Ce lieu est cité au cours de la campagne de Saxe, sous le nom de Minda et de Minithun (798), où Liudger acquiert une vigne; mais tout autre document contemporain fait défaut. Le diocèse semble avoir été fondé après 780; le premier évêque aurait été Hérimbert.

Pas de monastères encore à cette première époque; mais néanmoins plusieurs églises semblent avoir existé, telles

1. *Annal Laureshamens*, 799. — Pertz, I, p. 37.
2. Rettberg, *Kircheng.*, II, p. 438, 440, 442.

celles de *Remen*, citée au cours de la guerre saxonne ; celle de *Bergkirchen*, village au pied du Wittekindsberg.

Hameln, sur le Weser, église consacrée à saint Boniface, devint monastère après la mort de Charlemagne.

L'histoire de la fondation de l'évêché de *Brême* est documentée par la vie de Willehad, son premier évêque, écrite par Ansgar, premier évêque de Hambourg[1].

Willehad était originaire de Northumberland et fut en Angleterre élève d'Alcuin. Comme son maître, il se rendit sur le continent et missionna en Frise, très probablement sous les auspices de Grégoire d'Utrecht. L'envie l'ayant pris d'aborder une région vierge, il s'était avancé vers l'intérieur où il faillit être massacré. Charles, qui en avait entendu parler, le chargea, vers 781, d'aller évangéliser les païens du district Wigmodi sur le bas Weser, où, ne relevant d'aucun évêque, simple presbytre, mais absolument indépendant, il avait sous son pastorat et des Saxons et des Frisons. Encore une fois, ici, en 782, au moment de la révolte de Widukind, il faillit être tué, put se sauver lui, mais quelques-uns de ses collaborateurs furent massacrés. Après être resté deux ans en études à l'abbaye d'Echternach en Luxembourg, il retourna à son poste en 785, au lendemain de la conversion de Widukind. Charles lui renouvela ses propositions d'organiser son district en diocèse et, pour se l'attacher plus solidement, le dota de l'abbaye du Mont-Jutin (Haute-Bourgogne). Son sacre, comme premier évêque de Brême, eut lieu à Worms, le 13 juillet 787 ; le 1er novembre 789, il put inaugurer à Brême sa cathédrale, encore en bois, de Saint-Pierre, mais mourut peu de temps après. Son successeur Willerich ou Willericus, nommé 805, parti 839, fit construire la première cathédrale en pierre.

L'on ne sait rien sur la fondation du diocèse de *Verden*,

1. *Anskarii vita s. Willehadi episcopi Bremensis*, p. 365-377 ; Pertz, *Monumenta Germ. Scripoteres*, II.

lieu où, en 782, Charles avait si cruellement massacré 4.500 otages saxons. La première mention certaine ne remonte pas au delà de 829, où un évêque, Horuch ou Harud, est présent au concile de Mayence.

Pour les premiers commencements de l'évêché de *Hildesheim*, également obcurité; l'évêché ne date que de Louis le Débonnaire; premier évêque Gunthar († 839); mais il semble avoir ses origines dans une église fondée sous Charles, non loin de là, à Elze (Aulica), probablement en 796.

Halberstad sur l'Oker, entre les monts du Harz et l'Elbe, est de même un évêché carolingien, dont les origines sont obscures. Le christianisme n'était pas inconnu dans cette région; déjà, au milieu du VIIIe siècle, au cours des campagnes de Carloman et de Pépin le Bref, lequel avança jusqu'à Wolfenbüttel, s'étaient faites de nombreuses conversions. Charles aussi, en avançant, en 780, jusqu'à l'Oker et au confluent de l'Ohre et de l'Elbe, fit baptiser pas mal de Saxons orientaux, conversions qui, bien entendu, furent en majeure partie d'un effet passager; mais l'initiative de l'évêché date de l'époque de Louis le Débonnaire, de même que la fondation du grand monastère de *Helmstadt*.

La fondation de l'évêché de *Hambourg :*

La conversion des Saxons et l'organisation de l'Église chez eux ouvrit à la civilisation gallo-franque l'extrême nord de la Germanie; l'évangélisation des contrées septentrionales s'imposait même comme une nécessité stratégique. Déjà Liudger, qui, comme pas un, connaissait alors tout le nord de l'Allemagne, se rendit parfaitement compte que les Églises saxonne et frisonne étaient frappées de mort, si l'on ne réussissait à christianiser leur hinterland. Les dangers qui, sous ce rapport, menaçaient son œuvre, hantaient, nous raconte son biographe, son sommeil. Mais Charles n'aborda jamais ce pays, refusa à Liudger l'autori-

sation d'aller en mission chez les Danois, et, en général, se tint en réserve à l'égard de toute cette question.

Louis le Débonnaire, dans ses démêlés avec le nord, l'aborda ouvertement; peut-être l'idée de la christianisation ne fut-elle pas étrangère à sa nouvelle politique; mais en tout cas ce n'était pas là son but.

Ébon de Reims, fils d'un paysan allemand, avait grandi à la cour de Charles comme compagnon et domestique des jeunes princes et était devenu l'ami et le bibliothécaire de Louis qui, après son avènement, l'avait nommé archevêque de Reims. Les relations politiques avec les chefs danois, le séjour de seigneurs danois à la cour de France firent naître en Ébon l'idée de cette conversion. Officiellement autorisée et par le souverain et par le Pape, Ébon choisit, comme base de ses opérations, un lieu, Welanao[1], près de la frontière nord et y fonda naturellement un monastère; de là il partit, en 823, accompagné de Willerich, évêque de Brême. Les résultats de sa mission semblent avoir été douteux. Harald, roi des Danois qui, du reste, fut chassé de ce fait par sa nation refusant le christianisme, ne se fit baptiser qu'en 826, à Mayence, pendant un séjour en France. Le roi néophyte emmena avec lui, après ce baptême, Ansgar, Anschaire, Anskar, jeune moine français, né, vers 801, près Corbie et devenu professeur à la célèbre école de l'abbaye de Corbie, près Amiens (Somme). Ce fut Ansgar, qui, arrivé au Danemark, chercha à continuer la mission d'Ébon; il ne réussit pas davantage; ayant fondé une école, il fut obligé d'acheter des garçons esclaves pour avoir des élèves; finalement sa mission se dispersa.

La première église de Hambourg avait été sacrée par ordre de Charles, par un archevêque de Trèves. Peut-être

1. Welanao auj. Münsterdorf sur la Stör. Pour toute cette mission au nord, voir *Vita s. Anskarii*, dans Pertz, *Monumenta, Scriptores II*, p. 683-725.

toute cette contrée avait-elle été placée alors sous le pastorat de Trèves, afin d'y préparer le terrain ; un peu plus tard y apparaît un presbytre, Heridac, occupant une position presque indépendante et à qui Charles semble avoir proposé l'érection d'un évêché, projet que, d'abord, Louis, en rattachant la région partie au diocèse de Brême, partie à celui de Verden, ne réalisa pas non plus. Ansgar, de retour du Danemark, comprit que, s'il était évêque franc de la frontière, il aurait bien plus de prestige pour agir au delà, en pays danois. Brême et Verden, de concert avec leurs évêques, rendirent donc les contrées annexées, et il en fut formé le diocèse de Hambourg. Louis ne se contenta même pas de nommer Ansgar évêque, mais le fit sacrer archevêque pour donner à son siège plus d'éclat, en même temps il l'autorisa à organiser des missions dans tous les pays du nord et à y nommer aux évêchés.

Il résulte ainsi de tous les documents que l'évêché de Hambourg ne fut qu'un poste stratégique de frontière ; aussi l'archevêque de Hambourg n'eut-il jamais de suffragants allemands.

Ansgar fut nommé légat du Pape pour le pays du nord, afin de lui faciliter sa mission ; il fonda, à Hambourg, un monastère et une école de missionnaires où il appela des moines de Corbie, son pays, comme professeurs ; Louis lui donna en plus l'abbaye de Thourout près Bruges (Flandre occidentale), qu'il employa dès lors de même comme école pour sa mission ; ce furent ces deux établissements français auxquels l'extrême nord allemand doit la base de sa civilisation [1].

1. Les successeurs de Charlemagne couvrirent la Saxe d'un grand nombre de monastères qui n'avaient guère de racines dans des établissements de son époque. Nous n'en donnons pas la liste.

CHAPITRE VIII

LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE EN ALLEMAGNE.

Sommaire. — 1. *Généralités.* — Pourquoi la renaissance fut plus lente à éclore en Allemagne. — Les effets furent plus durables. — Son caractère scolaire. — La France fonde la littérature allemande. — La langue allemande en général. — Les missionnaires gallo-francs, traduisant en allemand, pour le peuple, les formules sacrées, créent les premiers monuments de la langue allemande écrite. — Événements politiques après le partage. — Institutions publiques passées de France en Allemagne, à la suite du partage.

2. *La renaissance carolingienne dans la Saxe.* — Prompte éclosion du mouvement des idées en Saxe. — Toutes les cathédrales et tous les monastères récemment fondés par la France participent à l'éclosion des études. — Werden. — le *Héliand*, le plus ancien monument de la langue vieux-saxonne. — La nouvelle Corbie en Saxe, fondée par l'ancienne Corbie, près Amiens. — Études et bibliothèques. — Bavon I et Bavon II. — Le *Poeta Saxo.* — L'évêché de Brême. — Celui de Hambourg.

3. *La renaissance carolingienne dans la Hesse et en Thuringe.* — Fulda. — Son école. — Les premiers élèves qu'elle envoie en France. — Raban va à Tours. — Il devient le *præceptor Germaniæ.* — Il fonde l'enseignement en Allemagne. — Ses ouvrages. — Toute l'Allemagne intellectuelle de son temps est disciple de cet élève de saint Martin de Tours. — Les premières grandes Annales d'Allemagne, Fulda. — Hersfeld.

4. *La renaissance carolingienne dans les évêchés rhénans.* — Cologne. — On y fait copier les livres envoyés au roi de France. — Trèves — Le *chronicon* de Regino. — Prüm. — Ses professeurs français : Adon, archevêque de Vienne. — Alderich, archevêque de Sens. — Mayence. — Worms. — Spire. — L'abbaye de Wissembourg-sur-Lauter et le premier grand monument de la littérature du haut-allemand.

5. *La renaissance carolingienne dans l'ancienne Alémanie* (Suisse allemande, Souabe). — Saint-Gall. — Les débuts de son école. — Les premiers professeurs sortent des écoles françaises. — Notker. — Tutilon. — Les *gesta Karoli* du moine de Saint-Gall. — Reichenau. — Waldo, élève de l'Académie du Palais. — Wadilcoz à Tours. — Catalogue de la bibliothèque, en 822. — Haïto. — Walafried Strabon. — Ses relations avec les Gallo-Francs.

6. *La renaissance carolingienne en Bavière.* — Les dévastations des Magyars en Bavière. — Freising fait élever en France, Leidrad et Arnon. — Salzbourg. — Professeurs et manuscrits de Saint-Amand en France. — Arnon a étudié à Saint-Amand. — Alcuin fait rédiger les premières Annales de Salzbourg. — Ratisbonne. — Passau. — Augsbourg.

1° GÉNÉRALITÉS.

Les prescriptions de Charlemagne en vue de rétablir les Lettres, étant applicables autant en deçà du Rhin qu'au delà, il s'ensuivit nécessairement de même pour la Germanie un prompt réveil de l'activité intellectuelle; mais le mouvement, que nous y verrons ainsi naître, diffère de celui de France en beaucoup de points.

D'abord, en raison de la jeunesse du sol sur lequel tombent les germes, il est plus lent à venir. Toujours de l'autre côté du Rhin, le progrès est et sera en retard de cinquante à cent cinquante ans, et la renaissance carolingienne était déjà en pleine décadence en France quand, en Allemagne, elle portait précisément ses plus beaux fruits. La véritable renaissance provoquée par Charles et ses doctes conseillers se place même, pour l'Allemagne, seulement après l'extinction de la dynastie du grand empereur. L'histoire allemande, pour lui donner un caractère plus national, cherche à attribuer ce beau renouveau aux efforts des premiers souverains de la maison de Saxe, alors que, manifestement, il n'est qu'un héritage carolingien, étant donné que tous ses promoteurs ou sortaient d'établissements caro-

lingiens allemands ou bien étaient élèves directement ou indirectement de quelque savant français.

Mais, si l'évolution allemande fut plus longue à se produire, elle eut, par contre, un caractère plus large tenant à ce que le bruit des luttes intestines sous Louis le Débonnaire et ses enfants, ayant principalement la France pour théâtre n'arrivait pas aisément jusqu'aux jeunes conservatoires du progrès dans les solitudes transrhénanes.

Même situation en ce qui concerne les invasions nortmanes. En 845, après avoir pillé Hambourg et remonté l'Elbe, les Nortmans avaient été cruellement défaits par les Saxons, ce qui leur ôta le goût de nouvelles expéditions. Seules les anciennes villes de Gaule, Aix-la-Chapelle, Cologne, Trèves, Metz, Bingen, Mayence, Worms, eurent encore à souffrir, jusqu'à ce que les Allemands, en 886, achetassent leur départ au prix d'argent et par quelques concessions de territoires; une victoire définitive à Louvain, en 892, les rejeta tout à fait sur la France.

Or, tandis que, chez nous, sur ce sol imbibé de traditions classiques, la renaissance carolingienne signifiait un retour au culte désintéressé des belles-lettres, à l'art pour l'art, retour qui, si court qu'il fût, n'en devint pas moins le point de départ de toutes nos splendeurs intellectuelles ultérieures, dans les solitudes coloniales de la Saxe, de la Thuringe et de la Hesse, les établissements religieux, réduits au rôle de simples stations de mission, ne devaient s'appliquer pendant longtemps, qu'à organiser de bonnes écoles, à rédiger de bons livres scolaires, afin de former des missionnaires capables, adroits et courageux ; d'où le caractère scolastique de toute l'évolution dont nous aurons à nous occuper. Ce n'est qu'une cinquantaine d'années plus tard, avec une plus grande somme d'instruction rapportée des grandes écoles d'Occident que naquit en Germanie le goût de la science et des travaux de l'esprit; une fois cette période

passée, on verra naître, une à une, par filiation française, pour ainsi dire sortir de nos flancs toutes les branches de l'activité intellectuelle allemande : l'histoire nationale germanique crée ses premiers monuments avec notre aide, sous nos auspices, sur nos modèles; l'art allemand, le dessin, l'enluminure, la sculpture, la musique, viennent chercher, en France, leurs premiers éléments constitutifs; la littérature chrétienne et néo-latine de l'Allemagne, la grammaire, la théologie, se révèlent filles de France, et il n'est pas jusqu'aux premiers monuments de la langue tudesque qui ne se déclarent notre œuvre.

Nous aurons ainsi à examiner, dans les détails, l'évolution et la filiation des études dans chacun des nouveaux centres intellectuels allemands, à la naissance desquels nous avons pu assister, à Münster, à Brême, à Hambourg, à Constance, à Augsbourg, à Salzbourg, à Freising, Ratisbonne, Würtzbourg, Eichstaedt, Werden, Corvey, Fulda, Hersfeld, Wissembourg, Saint-Gall, Reichenau, Saint-Emmeran, Elwangen, Tegernsee, Parderborn, Hildesheim, Osnabrück, etc., etc. Ici seulement quelques réflexions générales sur la manière dont s'opéra cette transfusion, comme sur les premiers résultats généraux. Or, voici : vous verrez un, deux, trois, quatre Allemands venir faire des études en France, en remporter des livres, des manuscrits, des idées, des travaux d'art, des connaissances. Aussitôt l'Allemagne, encore inculte, les élève aux plus hautes positions, les place à la tête des évêchés et des abbayes. Ils fécondent ces établissements, leur inculquent une nouvelle vie, introduisent des innovations recueillies en France; leurs frères, sœurs, parents ou subordonnés de talent sont expédiés en France, en rapportent à leur tour des trésors de science, s'élèvent, comme leurs protecteurs, aux situations en vue, comme leurs protecteurs y envoient des protégés et forment des élèves célèbres, et ainsi de suite, jusqu'à ce

que cette vaste Germanie soit couverte comme d'un réseau serré d'effluves français.

Le pivot de l'évolution des lettres en Allemagne, c'est Alcuin, c'est Saint-Martin de Tours, c'est l'Ecole ou l'Académie du Palais. Pas un écolâtre allemand de cette première époque dont les lumières ne se ramènent à cette source, pas un homme de renom, pas un fondateur de quoi que ce soit, auquel, en jetant un rapide coup d'œil sur sa vie, vous ne puissiez découvrir une ascendance intellectuelle française.

Quant aux résultats généraux de l'intervention des réformes carolingiennes dans la vie sociale de Germanie, le premier qui se produisit, ce fut la naissance de l'écriture allemande et, partant, de la littérature germanique[1].

Or, au moment où le franco-romain ou roman se parlait

1. Les langues germaniques se subdivisent en trois rameaux : le gothique ou germanique oriental (éteint aujourd'hui), le scandinave ou allemand septentrional, et l'allemand proprement dit ou allemand occidental. Aux diverses branches du rameau occidental, à savoir le frison, le saxon, le franconien, le bavaro-aléman, il faut ajouter l'anglo-saxon, très rapproché du frison. Par suite de l'émigration des Anglo-Saxons, au ve siècle, ce dialecte cessa d'être parlé sur le continent; la langue anglaise en est un reste fort altéré par des apports français et autres. Aucun de ces dialectes ne dominait. A une époque bien antérieure à l'introduction du christianisme, se produisit une transformation phonétique, laquelle divisa les divers dialectes énumérés plus haut en deux groupes, l'un appelé *haut allemand* renfermant le saxon franconien, ou francique, le bavaro-aléman et le longobardien (qui s'est éteint au IXe siècle), l'autre appelé *bas allemand*, renfermant particulièrement le frison, mais qui n'avait pas subi d'altération phonétique. Dès lors le haut et le bas allemand se développèrent chacun à part; les dernières différences dialectiques intérieures tendant à disparaître, il en résulta deux langues distinctes, dont chacune parcourut trois phases de développement, le vieux bas allemand, parallèle au vieux haut allemand, le moyen bas allemand, parallèle au moyen haut allemand, et le bas allemand, ou hollandais moderne, paral-

déjà dans toute la France et était considéré comme la langue de l'Empire [1], les idiomes allemands avaient de la peine à se débarrasser des entraves de la barbarie. Le paganisme allemand était encore trop récent, la conversion du peuple et l'organisation de l'Église trop incomplètes, pour que les missionnaires français et anglais qui parcouraient la Germanie, animés du reste d'un profond mépris [2] à l'égard des langues tudesques, n'eussent pas redouté, en parlant au peuple dans sa langue, d'éveiller des réminiscences païennes de l'ancien temps. Toujours est-il qu'ils ne pouvaient s'en passer complètement pour communiquer avec les masses à qui il fallait bien traduire les formules sacrées primitives indispensables. La plupart des agents gallo-francs apprenaient donc la langue populaire; d'autres se servaient d'interprètes. Ce furent eux qui formèrent la première génération d'ecclésiastiques indigènes qui entreprit la traduction allemande des éléments du christianisme et de ce fait fonda et l'écriture et la littérature tudesques. Du reste, les écoles des grandes abbayes, fondées sur le modèle français, avaient vite fait de former un nombre considérable de ces jeunes Germains, aptes à cultiver les légendes saintes, les saintes Écritures en langue indigène, de telle sorte que le terrain était suffisamment préparé à ce sujet, quand arrivèrent de France les premiers décrets donnant à l'allemand une existence officielle, à

lèle au nouveau haut allemand ou allemand moderne. Ce dernier idiome seul nous occupe ici. Le vieux haut allemand va de 750 à 1100. Avec la date de 750 commencent ses premières traditions écrites, sous l'influence des prêtres.

1. *Lingua rustica romana.* Concile de Tours, 813.

2. Eginhard, un pur Germain (*Vita Caroli*, c. XXV et XXIX), qui parle de l'allemand comme d'un jargon informe et barbare, tout en constatant que son maître l'aimait, fit recueillir une épopée germanique, qui n'est pas venue à nous et s'appliquait à la grammaire allemande.

l'exemple de ce qui se pratiquait depuis longtemps en deçà du Rhin, quant à la langue romane.

En 802, Charles adressa aux archevêques d'Arles, de Lyon, de Sens et au patriarche d'Aquilée, des lettres les invitant à multiplier et à soigner les prédications populaires. Un autre rescrit voulait que les ecclésiastiques de tous les ordres prêchassent chaque dimanche au peuple, ce qui ne pouvait se faire qu'en langue indigène, bien entendu. En 809, l'empereur rappelle à tous les ecclésiastiques qu'il ne suffisait pas de connaître les Saintes Écritures, mais qu'il fallait savoir prêcher dans la langue vivante du peuple et non pas dans la langue morte qu'est le latin[1]. Un capitulaire de 811 abonde dans le même sens[2].

Finalement tout ce que Charles avait fait jusqu'ici sous ce rapport fut dépassé par les canons des cinq conciles provinciaux de Reims, de Tours, d'Arles, de Châlons et de Mayence. Le chapitre de Tours décida (Canon 17, 813) : *Et ut easdem homilias quisque transferre studeat in rusticam romanam linguam aut theotiscam, quo facilius cuncti intelligere quæ dicuntur.* Le clergé de la métropole de Reims, au canon 14, demanda aux évêques qu'ils prêchassent eux-mêmes au peuple. A Arles, on rappelle que ce prêche ne devait être négligé dans aucune ville. Enfin les prélats

1. Pertz, *Leg.*, I, p. 170 : *Ut magis in sancta Dei Ecclesia studeant... in predicatione sancta et doctrina salutari quintenus per tuam devotissimam sollertiam. Verbum vitæ æternæ crescat et currat et multiplicetur numerus populi christiani in laudem et gloriam Salvatoris Dei.* (M. G.)

2. *Capit. eccl.*, 809. Pertz (M. G.), *Leg.*, I, p. 160 : *Primo omnium admonendi sunt de rectitudine fidei suæ, ut eam et ipsi teneant et intelligant et sibi subjectis populis vivo sermone annuntiant.* — *Capit.* 811 : *Scripturas sanctas non solum ipsi discere, sed etiam alios docere debent.* Pertz (M. G.), *Leg.*, I.

allemands, réunis à Mayence, décidèrent que l'évêque, empêché de prêcher au peuple, doit se faire remplacer et ordonnent que chaque chrétien allemand sache au moins le *Pater* et l'*Athanasium* dans sa langue maternelle. Toutes ces prescriptions reçoivent force de loi par l'article 14 des *Capitulaires* d'Aix-la-Chapelle (813) : *De officio prædicationis, ut preta quod intelligere vulgus possit, assidui fiat.*

Les mesures prises en faveur des langues vulgaires appliquées en Germanie profitèrent à celle-ci autant qu'à la France. Ce fut par les efforts de Charles qu'il fut possible de faire de l'allemand, en un espace de temps relativement court, une langue écrite[1].

Les formules sacrées du *Pater* et de la *renonciation*, que l'on possède en grand nombre, constituent, en effet, les premiers bégaiements de la littérature allemande.

Quelques observations sur l'évolution après le partage de l'Empire sous les successeurs de Charles : ceux de ses descendants, qui régnaient en Germanie, malgré leurs défauts personnels, continuèrent à suivre ses principes en matière de culture intellectuelle et surtout s'appliquaient aux traditions qui leur venaient de la cour de France. De même que les Mérovingiens d'Austrasie avaient importé de Neustrie les germes d'une civilisation supérieure, de même les Carolins, après le partage de l'Empire, importèrent en Allemagne les institutions et des idées franco-romanes. Louis le Germanique ne manquait pas d'éducation et trouvait goût aux choses de l'esprit. Comme son père, il semble avoir cherché à vulgariser le christianisme parmi les Allemands au moyen de la langue nationale. On lui attribue même la copie d'une poésie allemande qui se trouve dans un manuscrit latin à lui adressé[2]. C'est à lui qu'Otfried de Wissembourg envoie, en 865, son livre des Évangiles.

1. Jacobs dans *Forschungen*, p. 375.
2. Voir Wattenbach, *Gesch. Quellen*, I, p. 209.

Comme son père, il prenait une part active aux discussions des grands théologues. Il était aussi en commerce suivi avec les grandes abbayes de son royaume, telle avec Fulda et son célèbre abbé Raban, disciple de l'école de Saint-Martin de Tours. Dans une des entrevues qu'il eut avec Charles le Chauve, il emmena Altfried, évêque de Hildesheim, et profita de la présence à la cour de Hincmar de Reims pour soumettre à ces deux savants quelques passages difficiles de la Bible. L'école palatinale de Charles et de Louis le Débonnaire avait été, à la suite du partage, dédoublée et fonctionnait à la cour d'Allemagne au profit des jeunes seigneurs absolument comme jadis, à Paris, ou à Aix-la-Chapelle. La chapelle du palais également existait, de même que les fonctions d'archichancelier et d'archichapelain. L'archichancelier était de 829 à 833, alors que Louis était encore simple roi de Bavière, le savant abbé Gozbald de Niederaltaich, de 841 à 853, évêque de Würtzbourg. Grimald, formé à la cour de Charles, élève d'Alcuin, qui, ensuite, avait complété ses études à Reichenau, dirigeait la chancellerie et la chapelle de Louis, à part quelques interruptions, de 833 à 870. Il était neveu de l'archevêque de Trèves et entretenait des relations avec les principaux savants de son époque. Witgar, abbé d'Ottobeuern, fut archichancelier de 858 à 860, avant d'être nommé évêque d'Augsbourg, et se distingua par son amour des études ; de même que Luitbert, archevêque de Mayence.

Toujours est-il que le palais germanique n'était pas, comme son aîné de France, au temps de Charles, le conservatoire des arts, des sciences et des lettres. La rudesse des seigneurs germains en chassa le culte des choses de la pensée, qu'on ne retrouve que dans les grandes abbayes.

2° LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE DANS L'ANCIENNE SAXE.

Peu de temps déjà après la mort de Charles, les établissements religieux fondés par lui en pays saxon brillaient d'un très vif éclat, ce qui tenait à ce que, quoique établis par la force des armes, l'empereur n'avait nommé aux nouveaux sièges épiscopaux et abbatiaux que des individualités d'origine occidentale, particulièrement aptes et d'une culture intellectuelle au-dessus de leur époque.

A l'école cathédrale de Münster, évêché fondé par Liudger, il y eut un essor remarquable dès la première heure, essor dû, cela est naturel, à la puissante personnalité du premier titulaire.

A Werden-sur-Ruhr, monastère de ce diocèse que Liudger avait fondé dans un de ses domaines personnels, on découvrit, au XVIe siècle, la copie de la traduction en langue gothique des quatre évangiles de l'évêque Ulfila, célèbre et précieux manuscrit que Liudger paraît avoir rapporté de Rome[1]. Son successeur au siège de Münster, Altfried, en même temps son ami et son biographe, fut moine à Werden. Ces faits semblent prouver qu'on s'y occupait des choses de l'esprit dès les débuts.

Il est fort probable aussi que ce fût à l'abbaye de Werden qu'appartenait l'auteur anonyme du *Héliand*, ce plus ancien et plus important monument du dialecte vieux-saxon. Le *Héliand* est une *Harmonie des évangiles*, d'après le *Diatessaron* de Tatien[2], contenant des observations personnelles de l'auteur.

1. Document très précieux pour l'étude du vieux gothique (idiome germanique éteint) et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque d'Upsala. Connu sous le nom de *Codex argenteus*.

2. *Harmonie des Evangiles*, réunion des quatre évangiles dans une même narration, en conservant, autant que possible, le texte original ; genre inauguré par Tatien, apologiste du IIe siècle, originaire de Syrie ; le Diatessaron était encore en usage en Syrie, au IVe siècle.

Il date du commencement du IXe siècle et pourrait bien avoir été écrit, sur l'ordre de Louis le Débonnaire, par un moine de Werden. Cette œuvre, outre l'énorme prix que lui donne son ancienneté, n'est pas sans valeur poétique ; les expressions populaires qu'elle renferme donnent une idée de la poésie épique profane allemande de ces temps, presque entièrement perdue [1].

L'école de Werden fleurit jusqu'au XIIe siècle et donna à l'Allemagne un nombre important d'ouvrages et d'hommes célèbres.

Plus importante que Werden pour la pénétration de la civilisation dans le nord allemand fut Corvey, (*Corbeia Nuova*), cette abbaye, essentiellement française, fille directe de Corbie, près Amiens, fondée, en 822, en vue de servir de point d'appui à une importante colonie de missionnaires français. La première population fut un groupe de moines de Corbie ayant reçu une excellente instruction théologique et classique sous Paschase (saint Radbert, 865).

Bientôt la Corbeia Nuova devint un monastère des plus considérables, pépinière des plus importantes de lettrés, d'artistes, de théologues et d'historiens allemands. Corvey a brillé en Allemagne d'un éclat intellectuel dont on peut suivre les traces jusqu'au XIIIe siècle, et le peuple allemand lui est redevable d'une bonne partie de son progrès.

Le grand apôtre français de la Germanie septentrionale, Ansgar, ancien professeur à Corbie, près Amiens, dirigea d'abord l'école de la nouvelle Corbie jusqu'à son départ pour Hambourg. Dès ce moment la bibliothèque, constamment enrichie, offrait aux moines les éléments d'une ins-

1. Il existe deux manuscrits du Héliand, l'un actuellement à Munich, l'autre au British Museum, et un fragment à Prague. Il a été publié par Schneller (Stuttgard, 1830), avec dictionnaire et grammaire ; par Köne (Münster, 1855), avec traduction en nouveau haut allemand, et par plusieurs autres.

truction des plus vastes. Dès la fondation, on rédigeait à Corvey des biographies, des homélies, des récits de translation de cendres et de reliques de saints, œuvres qui, malgré leur caractère primitif, sont autant de pierres fondamentales de l'histoire nationale d'Allemagne[1]. En 830, Hilduin, abbé de Saint-Denis, fut exilé à Corvey ; de retour en France, il offre à l'abbaye, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il a reçue, les cendres de saint Veit, qui, dès lors, devient patron des Saxons.

L'on possède aussi, provenant de ce couvent, des tables pascales du VIIIe siècle de main anglo-saxonne, contenant quelques rares annotations. L'abbé Bovon Ier (879-890) ou Bovon II (900-916) est l'auteur d'un récit de la bataille contre les Nortmans, en 884, dont un fragment s'est conservé, et des commentaires sur la *Consolation philosophique* de Boèce. Il se distinguait par une connaissance, peu commune pour son temps, de la langue grecque.

Issu de Corvey est probablement aussi Agius, auteur de la vie de Hathumod, sa sœur, première abbesse de Gandersheim († 874), biographie en prose, à laquelle il ajouta des élégies écrites avec beaucoup de sentiment et dans un latin fort correct. On croit Agius identique avec le Saxon qui mit en vers les *Annales* et la *Vie* de Charles par Éginhard, œuvre que la littérature allemande connaît sous le nom de *Poeta Saxo* et par laquelle son auteur avoue s'acquitter d'un devoir de reconnaisance envers Charlemagne, *à qui les Saxons sont redevables non seulement du christianisme, mais encore de leur instruction littéraire.*

Certainement cette abbaye possédait déjà alors des ateliers et des artistes. Théodegar, moine à Corvey, est cité dans les Annales du couvent pour avoir offert une image de

1. Cette bibliothèque fut brûlée pendant la guerre de Trente ans.

la Passion dessinée à la plume en 895. Anderedus, moine, est cité comme peintre († 958).

L'évêché de Brême avait eu pour fondateur, comme nous l'avons dit, Willehad, un Anglais, élève d'Alcuin et probablement aussi de Grégoire d'Utrecht. Retiré à Echternach, après la révolte du chef saxon Widukind, en 782, sacré à Worms, évêque de Brême en 787, abbé du monastère de Mont-Jutin dans la Haute Bourgogne, fondateur de la cathédrale de Saint-Pierre à Brême, devant tout à Charlemagne, il ne pouvait pas ne pas avoir fondé scrupuleusement les écoles prescrites dans son diocèse ; mais les débuts de ce centre intellectuel n'ont guère laissé de traces ; ce n'est que vers le milieu du xe siècle que les écoles de Brême arrivaient à la célébrité.

Au diocèse de Hambourg aussi, nous l'avons vu, Ansgar avait, en 831, fondé une école pour laquelle il avait fait venir des moines de Corbie en France et de Thourout en Flandre, comme professeurs. Le partage de l'Empire enleva à Ansgar les revenus de son abbaye de Thourout. Comme compensation, Louis le Germanique réunit Brême à Hambourg, d'où résultèrent des ressources plus riches pour cet archevêché, toujours resté sans suffragants.

On est redevable au jeune chapitre de Hambourg de quelques travaux biographiques sans lesquels nous serions restés dans l'ignorance sur les commencements de la civilisation dans ces parages, tels la *Vie* d'Ansgar par Rimbert, un Belge, une des meilleures sources de l'histoire du moyen âge[1].

3° LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE DANS LA HESSE ET EN THURINGE.

Des solitudes de la Vieille Saxe passons dans celles de la Hesse et de la Thuringe. Nous y retrouverons bien davan-

1. Wattembach, *Geschichtsquellen*, t. I, p. 234 (édit. de 1885).

tage l'idée française en train de créer les bases de la civilisation allemande. Si, en Saxe, nous assistions à la genèse d'une partie de l'histoire et de la poésie allemandes, ici ce sera l'enseignement que nous verrons éclore.

Au milieu des grandes forêts séparant la Bavière, la Hesse, la Thuringe et l'Alémanie, Sturm, en tournée par ordre de Boniface, avait fondé, en 744, avec des donations de Carloman, frère de Pépin le Bref, le monastère de Fulda devant servir de centre de mission pour les tribus germaniques nouvellement converties[1].

Afin de faire de Fulda un couvent modèle pour l'Allemagne, Sturm fut envoyé au Mont-Cassin y étudier sur place l'organisation bénédictine. Très favorisée par les princes, agrandie et enrichie de nombreuses donations, cette abbaye acquit vite l'influence que les rois de France voulaient lui donner sous le rapport de la christianisation des contrées environnantes. Déjà, dans les premiers temps, il y eut environ 400 moines et naturellement une école. Sturm, premier abbé, mourut en 779, et Baugulf (779-802) lui succéda. Ce fut sous lui qu'Éginhard fréquenta cette école et, à cause de ses talents, fut recommandé pour l'école palatinale. A Baugolf succéda, au siège abbatial, Ratgar (802-817), sous lequel furent envoyés en France, afin d'y compléter leurs études et de se perfectionner : Hraban ou Raban, avec Hatto, qui allèrent à Tours, où se trouvait déjà Samuel, pour être instruits par Alcuin dans les arts libéraux[2]; Brunn, surnommé Candidus, fut envoyé à la cour près d'Éginhard; Recheo, dit Modestus, auprès de Clemens Scotus, pour être enseigné dans la grammaire.

En 817, succéda, à l'abbé Ratgar, Egil, architecte habile,

1. *Eigilis, Vita S. Sturmi*, c. II dans Pertz, *Monumenta*, SS., II, p. 366.

2. *Alcuini carm.*, lib. II, *Monumenta Germ; Poet. lat. carolini aevi*, t. I, p. 264, Dümmler.

le savant biographe de Sturm, Bavarois comme lui, ami d'Éginhard, écrivain de talent, mais dont le style n'est pas exempt de germanisme ; c'est lui qui réorganisa le monastère et son école, en confiant la direction de cette dernière à Raban, de retour de France. En 822, Raban devint abbé de la communauté († 842).

Or, cet élève de Saint-Martin de Tours passait pour le plus grand savant et poète allemand de son époque ; admiré pour son poème *de laudibus sanctæ Crucis*[1], surnommé plus tard le *præceptor Germaniæ*, il est considéré comme le fondateur de l'enseignement allemand. Alcuin avait trouvé grand plaisir à Raban, lui avait donné le surnom de Maur, en souvenir de saint Maur, disciple favori de saint Benoît, et, après son départ pour l'Allemagne, était resté en correspondance et en relations intimes avec lui[2]. Alcuin parle de Raban dans ses poésies et dans ses lettres, où en même temps il témoigne sa sollicitude pour Fulda, pour ses moines, donnant des conseils pour le fonctionnement de l'école où s'enseignaient les beaux-arts, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie, la théologie et un peu de langue allemande. Selon une habitude de l'époque, afin de « lancer » l'élève, Alcuin écrivit même sous le nom de Raban et sous celui de Samuel, une épître *de Benedictione patriarcharum*[3].

Raban a laissé quantité d'écrits, entre autres un manuel de métrique, rédigé par son ordre, ensuite une publication à la portée du clergé de son pays, d'après *l'Étymologie* d'Isidore de Séville, puis son *de Institutione clericorum*,

1. *Annal. Fuldens* (Pertz., *Monumenta Germ.*, I, p. 364) (*Scriptores*). Anno 844, *Rabanus quoque sophista et sui temporis nulli poetarum nulli secundus librum quem de laude sanctæ crucis... composuit... Sergio papæ transmisit.*

2. Hauréau (dans *Hist. de la philos. scol.*) dit que Raban séjourna six ans à Tours, d'autres disent un an.

3. Voir Kunstmann, *Hrabanus*, p. 7 et 37 et suiv.

renfermant très brièvement tout ce qu'un ecclésiastique de l'époque devait savoir et qui eut une grande influence sur la marche des études en Germanie.

Dans la première moitié du IXe siècle, la *schola publica* de Fulda fut déjà la plus importante de l'Allemagne; les plus célèbres professeurs en étaient : Samuel, Candide et Haimon, ce dernier plus tard évêque d'Halberstadt; sa bibliothèque possédait, outre le fonds obligatoire de tout grand couvent de l'époque, tous les écrits d'Alcuin et un catalogue de la bibliothèque d'Éginhard à qui on empruntait souvent des ouvrages.

En 842, Raban se retira dans la vie privée, cédant l'abbaye à Hatto, son camarade de Tours; en 847, il fut nommé archevêque de Mayence.

Les plus marquantes personnalités savantes de la Germanie du IXe siècle, tels Walafrid le Strabique, abbé de Reichenau; Hartmut, abbé de Saint-Gall; Otfried, moine à Wissembourg, auteur du plus ancien monument de la littérature de haut allemand; le moine Gottschalk ou Crotescale, à un moment aussi Loup de Ferrières, etc., furent élèves de Raban; en général, l'école de Fulda, élevée au premier rang par ce disciple de Saint-Martin de Tours, donna des propagateurs de la civilisation à l'Allemagne jusque vers le milieu du XIe siècle.

Fulda fut encore important par ses Annales, précieux documents pour l'histoire de France et d'Allemagne. Enhard, moine à Fulda (871), fut le premier à continuer, pour la Germanie, les *Annales* de la cour de France, arrêtées en 829. De 839 à 863, le travail eut pour auteur Rodolphe, élève de Raban, qui semble avoir puisé ses renseignements auprès de Louis le Germanique personnellement, ou tout au moins près de quelqu'un de son entourage immédiat.

L'auteur, dans un latin très pur, imite visiblement la manière d'écrire en usage en France. Sa description est

claire ; son attention se promène sur tous les sujets ; son continuateur de 863-883 est loin de l'égaler, quoique la narration de celui-ci n'en est pas moins un guide précieux à travers les événements de l'époque. Chose bizarre, rarement il y est parlé des affaires d'Allemagne, presque toujours de celles de France, preuve que là était encore le centre du mouvement des idées.

A Hersfeld, un peu au nord de Fulda, abbaye fondée (745) par Lullus, successeur de Boniface, il y eut, dès le commencement, un mouvement d'idées; mais l'école périclita au xe siècle. Toutefois, comme à Fulda, on y rédigeait des Annales probablement copiées sur celles de Fulda et perdues aujourd'hui dans leur forme primitive.

L'abbé Godehard (1022-1038) inaugura pour Hersfeld une nouvelle ère de grandeur. Dès lors les élèves affluaient de toutes parts. Le professeur le plus célèbre alors fut Albuin, dont les disciples les plus marquants sont Wolfhere, plus tard évêque de Hildesheim, et Othlon, moine à Saint-Emmeran de Ratisbonne ; le futur pape Léon IX fut probablement aussi un des élèves d'Albuin.

Les véritables temps de splendeurs de Hersfeld se placent sous l'abbé Méginher, sous lequel apparaît l'historien Lambert.

Comme Fulda, Hersfeld resta toujours en relations étroites avec Mayence ce qui fut d'un effet heureux pour le développement de leurs écoles, mais, tandis que le mouvement intellectuel dans la métropole subissait les influences de la politique, il se répercuta dans les deux grandes abbayes hessoises plus pur, moins altéré.

4° LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE DANS LES ÉVÊCHÉS RHÉNANS.

Les contrées rhénanes avaient été le théâtre, à cette époque, de plusieurs des incursions danoises, de plus les

évêchés et abbayes de cette région, déjà très développés trop puissants sous les carolingiens, trempaient trop dans la politique; c'est pour ces deux raisons qu'on ne trouve pas ces vieux centres gallo-romains à la tête de la renaissance carolingienne en Allemagne.

Au chapitre de Cologne qui, plus tard, joua un si grand rôle dans le mouvement des idées, la renaissance date d'Hildebald, archevêque († 819), ancien archichapelain de Charlemagne. Il fit copier les livres et les manuscrits que le Pape avait envoyés à l'empereur, à Aix-la-Chapelle. Plusieurs d'entre ces précieux textes, jadis enlevés, ont été restitués depuis à la cathédrale et s'y trouvent encore.

Les archevêques Hilduin (842-849) et Gunthar (déposé en 863) sont célébrés par l'Irlandais Sedulius d'Utrecht. Gunthar faisait des vers; c'est chez lui que son neveu, Radbod plus tard évêque d'Utrecht, reçut sa première instruction. Willibert, archevêque de 870-889, fit copier le *Codex carolinus* pour son usage personnel, etc. La plupart des monastères, à Cologne, avaient des écoles, tels Saint-Pantaléon, Saint-André, Saint-Chunibert. Toujours est-il que rien ne nous est resté des productions littéraires de Cologne à cette époque.

Au IXe siècle, une école fleurit à Stavelot (diocèse de Cologne) et donne des abbés instruits à toute une série de monastères.

Le mouvement intellectuel au chapitre de Trèves commence avec Richbod, archevêque depuis 795 à 804, élève d'Alcuin; ce dernier en parle comme d'un homme de la plus grande érudition, lui reprochant même de mieux connaître l'*Enéide* que les évangiles. Il est hors de doute que l'école cathédrale existait et fleurissait sous son épiscopat. L'archevêque, Amalarius (809-814), est également connu comme écrivain.

A la fin du IXe siècle, Ratbod étant archevêque (883-915),

l'on rencontre à Trèves, Regino[1], ex-abbé du monastère de Prüm; l'archevêque lui donne l'abbaye de Saint-Martin de Trèves, après l'avoir invité à se consacrer aux travaux historiques. C'est là qu'il écrivit son *Chronicon*, chronique allant de la naissance du Christ à 906 et qui fut remarquablement continuée, jusqu'en 967, par un autre moine de ce couvent, peut-être Adalbert, nommé, en 967, archevêque de Magdebourg. Jusqu'en 814 les renseignements du *Chronicon* sont empruntés à Bède et à de vieilles annales; de 814-870, l'œuvre repose sur des traditions plus ou moins certaines; enfin, depuis 870, sur des renseignements personnels. En général, les événements de France y sont plus soignés que ceux d'Allemagne. D'autres ouvrages de Regino sont : *de synodalis causis et ecclesiasticis disciplinis;* et *de harmonica institutione.*

L'abbaye de Prüm devint un centre d'activité intellectuelle pour la renaissance carolingienne, dès l'abbé Markward (829-853), parent de Loup, abbé de Ferrières; Markward avait été élevé dans cette célèbre abbaye en Gâtinais sous Alderich, qui plus tard fut archevêque de Sens. Sous Markward et sur son invitation, un autre moine de Ferrières, Adon, historien et plus tard archevêque de Vienne (Isère), vint enseigner pendant quelque temps, à Prüm.

Markward fut aussi gardien et professeur de Charles le Chauve, lorsque celui-ci, au cours des luttes politiques entre les fils et le père, avait été exilé à Prüm, en 853, après la victoire de Lothaire. Loup de Ferrières envoyait des élèves à Prüm. A Markward succéda Égil (853-850), qui, en 860, devint archevêque de Sens. Ce fut sous son règne que Lothaire, l'empereur, mourut (835) sous l'habit d'un moine de Prüm. En 892, ce couvent fut détruit

1. Regino, natif d'Altrip, près Spire, élevé à Prüm, dont abbé (892-899), mort à Trèves, en 915, enterré à Saint-Maximin de Trèves.

par les Nortmans, comme beaucoup d'autres. A la même époque, Regino, le futur auteur du *Chronicon*, en avait été l'abbé après y avoir été élevé comme moine ; il dut résigner ses fonctions en 897 et se fixa à Trèves (v. plus haut).

A l'abbaye de Xanten, détruite par les Nortmans en 863, on écrivait des annales que Pertz a découvertes en 1827.

Au chapitre de Mayence, il y eut, de très bonne heure, une école cathédrale, cela est évident, avec des titulaires comme Boniface et Lull. Boniface a laissé, nous l'avons dit, une grammaire et une correspondance avec le Pape, monument historique fort important. Lullus, qui fit beaucoup pour l'enrichissement de la bibliothèque du chapitre, de concert avec Mégingoz de Würtzbourg, incitèrent, vers 786, un presbytre de Mayence, du nom de Willibald, qui n'est pas l'évêque d'Eichstaedt, à écrire la vie de saint Boniface. Lullus surtout fournit des renseignements sur Boniface ; ce document est fort précieux. Riculf (786-813), membre de l'Académie de Charlemagne sous le pseudonyme de Damœtas, son parent Otger (815-847), puis Raban de Fulda, succédèrent à Lull. L'on ne peut guère supposer qu'il n'y ait pas eu d'école florissante à la métropole allemande sous tant de personnages illustres ; mais, en 891, l'incursion de Nortmans en détruisit tous les vestiges.

Nous sommes mieux renseignés sur l'abbaye de Saint-Alban-lez-Mayence, où les écolâtres de renom se succédaient presque sans interruption ; c'était le moine Probus, que ses contemporains nous représentent sans cesse à la lecture de Cicéron et de Virgile († 859) ; c'était Altwin, qui invoquait parfois le secours de Loup de Ferrières dans les difficultés de grammaire ; c'était Rupert, que ses prédilections pour les auteurs grecs ont fait surnommer l'Helléniste.

L'abbaye de Séligenstadt, dans le diocèse de Mayence, dirigée par Éginhard, l'historien de Charles, possédait un *scriptorium* bien pourvu d'enlumineurs et de copistes, où

Loup de Ferrières faisait copier les ouvrages dont il enrichissait sa bibliothèque.

Il y avait encore, dans ce diocèse, l'école du monastère d'Aschaffenbourg remarquable pour l'évolution des lettres.

A la cathédrale de Worms, les écoles et bibliothèques ne manquaient pas ; l'école épiscopale, très ancienne, arriva à la renommée au xe siècle, où s'y formèrent le pape Grégoire V (996-999), et l'archevêque Héribert de Cologne († 1021) ; mais, à l'époque qui nous occupe, rien encore.

Au chapitre de Spire, l'école devint célèbre sous l'évêque Balderich (970-986), élève de Saint-Gall. Cet établissement était réputé pour l'excellence de son enseignement grammatical ; il a produit plusieurs poètes.

A l'abbaye de Hirsange, dans ce diocèse, fondée en 830 par une colonie de religieux de Fulda, se distinguèrent Hildulf, Ruthard, Reginbod, Richbodon et Harderard.

De l'école de Wissembourg-sur-Lauter, au diocèse de Spire, à 52 kilomètres au nord-nord-est de Strasbourg, sortit, dans la deuxième moitié du IXe siècle, le monument le plus important et le plus ancien du vieux haut allemand, l'*Harmonie des Évangiles* en vers allemands du moine Otfried, originaire de la contrée, clerc de Fulda sous Raban et de Saint-Gall sous Salomon III. De retour à l'abbaye de son pays natal, il termina, vers 845, cette œuvre dans laquelle il cherche, afin de contre-balancer les effets de la poésie latine, à faire une place au grand jour à l'idiome tudesque que, dans un morceau introductif en latin, il appelle barbare et inculte, mais susceptible de développement; il prétend avoir puisé ses modèles dans Virgile, Lucain, Ovide, etc. ; la valeur poétique, bien moindre que celle du *Héliand*, est plutôt dans la versification ; une préface en prose latine s'adresse à Luitbert, archevêque de Mayence ; trois poésies dédicatrices sont adressées, l'une à Louis le Germanique (t. 876), l'autre à Salomon III de

Saint-Gall, évêque de Constance, et la troisième, aux moines Hartmut et Werembert de Saint-Gall, condisciples de l'auteur à Fulda[1].

Ce document prouve jusqu'à l'évidence que la langue allemande, ainsi que nous le disons plus haut, commençait à être écrite à la suite de la renaissance carolingienne.

5° LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE DANS L'ANCIENNE ALÉMANIE (SUISSE ALLEMANDE, SOUABE).

Si, sur le Rhin, la vie intellectuelle ne pouvait prendre son vol, du moins autant qu'il était permis de le supposer en raison de vieilles origines latines des cités de cette région, elle ne s'en développa que plus intense dans plusieurs grands centres de la Suisse allemande, du Wurtemberg et du grand-duché de Bade, fondés à l'époque précédente sur ce vieux sol de la Rhétie romaine.

Le monastère de Saint-Gall, diocèse de Constance, fondé en 600, par le compatriote et disciple de Colomban, s'éleva, sous l'influence de la renaissance carolingienne, à de mémorables splendeurs et devint un des principaux foyers des lettres et des arts du sud-ouest germanique.

Les débuts furent lents. L'abbaye, jusque vers 820, était en lutte avec les évêques de Constance, pour son indépendance et ne put s'occuper d'elle-même. L'école ne tenait alors qu'un petit rang. Son disciple le plus marquant de cette époque est Waldo, abbé en 782, abbé de Reichenau en 784; d'où, après vingt-deux ans, il passa abbé à Saint-Denis, près Paris (mort en 813). Enfin, sous l'abbé Gozbert (816-

1. Un manuscrit de ce monument existe à Heidelberg; un autre à Vienne, celui-ci probablement revu par Otfried lui-même; un troisième à Munich, des fragments à Bonn, Berlin, Wolfenbüttel. La plus ancienne édition imprimée est de Mathias Flaccus Illyricus (Bâle, 1571). Voir Schmitze, *Beiträge zur Poetik ot frieds.* (Kiel, 1887).

837), l'indépendance est acquise, et l'essor commence. Vers 820, on reconstruit l'église et d'autres parties du couvent, d'après ce plan conservé aux archives de Saint-Gall et devenu le plan type des grandes abbayes bénédictines du moyen âge[1]. Quelques biographies viennent inaugurer la série des futurs travaux historiques. Après les grandes guerres civiles, Louis le Germanique place à la tête du couvent Grimald, élève d'Alcuin, son archichancelier. A cette époque Hartmut, Werembert, peut-être aussi l'anonyme appelé le moine de Saint-Gall, auteur d'une Histoire populaire de Charlemagne, fréquentent l'école de Fulda et rapportent au monastère les principes et les lumières de Raban Maur; on entretient un commerce d'idées avec l'Italie pays d'où l'on tire quelques livres. Grimald, la plupart du temps retenu à la cour par ses fonctions, confia la direction de l'école à Hartmut, qui ainsi put appliquer en toute liberté le système d'enseignement de Fulda; l'école fait dès lors l'ornement du monastère, l'objet de la sollicitude de la communauté; parmi les professeurs se distinguent Iso (existence certifiée de 852-868), puis, à côté de lui Moengal, un Écossais ou un Irlandais, et Marcellus (848-865); on enseignait la musique, les sciences, les arts tout particulièrement, et la langue allemande.

Iso a deux élèves qui arriveront à la célébrité : Notker Balbulus (le bègue), natif (830) de Jonswil[2], et Titulon, dont on ignore l'origine. Notker, poète et musicien († 912), s'il n'est pas l'inventeur des *Sequences*[3] ainsi que le prétendent

1. Voyez Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. I, p. 243.

2. Cant. de Saint-Gall.

3. Séquences ou proses, pièces de plain-chant en vers mesurés et rimés qu'il substitua aux airs sans paroles de l'*Alleluia* dont on allongeait les six syllabes pour remplir l'air. Les séquences de Notker Balbulus étaient en usage jusqu'au XIIIe siècle. Un de ses chants : *Media vita*, était chanté dans le monde entier.

plusieurs historiens, est au moins le plus remarquable des auteurs de ces morceaux. On lui attribue 35 de ces mélodies et 41 pour les textes des paroles. Il avait été incité à ce genre de composition par la lecture d'un *Antiphonaire*[1], rapporté de l'abbaye de Jumièges[2]. Quant à Tutilon, peintre et sculpteur, qui florissait vers 880 et mourut vers 908, il exécuta pour le couvent et pour les contrées rhénanes en général divers ouvrages sculptés en ivoire qui lui acquirent une grande célébrité et certainement exercèrent une influence favorable sur le développement de cet art en Allemagne. Tutilon, esprit assoiffé d'instruction, fit de grands voyages d'études ; il était aussi musicien ; pendant longtemps on chantait à Saint-Gall des hymnes que la tradition lui attribuait.

Vers la fin du XIe siècle, ce fut Ratpert, un Zurichois, qui dirigeait l'école et la bibliothèque. Il est l'auteur de la première partie allant jusqu'en 883 de la chronique du couvent, document par lequel se sont conservés tant de renseignements précieux et qui a été continué jusqu'en 1330.

En 883, Charles le Gros, empereur, fils de Louis le Germanique, qui, un an après, allait être passagèrement roi de France, visita Saint-Gall et y remarqua un vieux moine, moins lettré peut-être que ses collègues, mais qui avait encore pu recueillir de la bouche de contemporains quantité de souvenirs relatifs à Charlemagne. Il l'engagea à les coucher par écrit. C'est ainsi que naquirent les *Gesta Karoli* du moine de Saint-Gall, œuvre fausse, exagérée et naïve, mais qui a sa valeur pour être ce qu'on appellerait,

1. *Antiphonarium*, livre d'église, contenant notées en caractères de plain-chant, les mélodies des antiennes, psaumes, hymnes, etc.

2. Jumièges (Seine-Inférieure).

3. *Monacus sangallensis de gestis Karoli imperatoris* (Voir dans Pertz, *Monumenta G. Scriptores*, t. II, p. 726).

de nos jours, l'histoire populaire de Charlemagne, recueil de légendes et d'absurdités circulant parmi les masses au sujet du grand empereur.

Salomon III (890-920), abbé de Saint-Gall et évêque de Constance, élève de Notker, sut encore relever davantage le niveau de l'école ; dès lors Saint-Gall devient un conservatoire littéraire pour la langue du vieux haut allemand ; outre un certain nombre de petits morceaux, tels qu'un *Pater* du VIIIe siècle, on conserve notamment dans ses archives une *Harmonie des Évangiles*, traduite de celle d'Ammonus, monument fort important pour l'étude de cet idiome. Sous l'abbé Engelbert II (925-934) eut lieu une des incursions des Magyars ; l'abbaye, qui n'en eut presque pas à souffrir, nous en a laissé un récit, document unique sur les mœurs des Magyars primitifs ; la bibliothèque put être sauvée et transportée à Reichenau ; les mauvaises langues racontaient que Reichenau, plus tard, avait bien restitué le même nombre de pièces, mais en avait changé quelques-unes des plus précieuses. Spire, Salzbourg, Augsbourg, Strasbourg, voire même Liège, eurent leur vie intellectuelle, refécondée, au Xe siècle, par des moines de Saint-Gall.

Reichenau, la grande abbaye fondée par Pirmin en 732, dans une île du lac de Constance, fleurit déjà sous Charlemagne en personne. L'abbé Waldo ou Waldon, issu de Saint-Gall, abbé de Reichenau en 784, à Saint-Denis en 806, en même temps évêque de Bâle, avait des attaches avec l'Académie de Charles et cherchait à tirer parti pour son couvent de la science d'Alcuin. Il envoya à Tours, pour qu'il y complétât son instruction, le moine Wadilcoz, lequel, de Touraine, expédia à son monastère maint manuscrit précieux. Professeur sous Waldo était Régimbert, également bibliophile et collectionneur.

Aucune bibliothèque ne donne, comme celle-ci, une idée

de ce que fut la renaissance carolingienne dans les pays allemands. Constamment enrichie, elle possédait alors d'après son catalogue de 822, 450 manuscrits parmi lesquels : les écrivains religieux, apologistes latins, etc., depuis Cyprien à Alcuin, quelques-uns parmi les Grecs, quantité de *Vies* de saints, des règles monastiques, le code de Théodose, la collection des lois germaniques, Josephus, Grégoire de Tours, beaucoup de grammairiens, les poètes chrétiens; parmi les anciens, seulement Virgile, un volume de poésies allemandes et quelques écrits d'histoire nationale [1].

Heïto ou Haïto, frère de Waldicoz, successeur de Waldo (806), et comme abbé de Reichenau et comme évêque de Bâle, fut envoyé par Charlemagne, en 811, en mission à Constantinople et écrivit une relation de ce voyage, qui s'est perdue. Erlebold (823-838) lui succéda ; très instruit, il avait accompagné Heito dans son voyage. A ce moment l'école était dirigée par Tatto († 847), et Wetti, proche parent de l'archichancelier Grimald, élève, de plus, de Waldo ; ce Wetti a laissé un conte, qui, ensuite, a servi de sujet pour quelques œuvres littéraires issues du couvent. Bernald, un Saxon, élève, vers cette époque, de Reichenau, entra dans la chapelle impériale et reçut, en 821, l'évêché de Strasbourg. Il était réputé pour sa science et pour employer l'allemand dans l'enseignement populaire.

Reichenau eut alors son homme célèbre en la personne de Walafried Strabon (Strabus ou le Strabique, Souabe d'origine, né en 807 de parents pauvres), élève de Grimald et de Tatto, un des meilleurs latinistes de son époque ; savant et poète admiré, il avait déjà, à quinze ans, fait des vers qu'il adressa à Ébon, métropolitain de Reims ; élève de Raban-Maur, à Fulda, on le rencontre, en 829, à la cour d'Aix-la-Chapelle, où il se distingua par plusieurs écrits et où il

1. *Brevis librorum qui sunt in Coenobio Sindleozes Anna, facta anno VIII Hludovici Imperatoris.* Voir Hauck.

entra en relations avec les grands savants de l'époque. Placé à la tête de l'abbaye, malgré sa basse extraction, uniquement à cause de ses talents, il a laissé quantité d'ouvrages.

En général, l'école de Reichenau complétait celle de Fulda. Les travaux de Walafried prouvent qu'on y connaissait les poètes latins autant qu'Alcuin les connaissait lui-même; l'instruction y était plus classique, plus artistique, que dans la grande communauté de Hesse. Il y avait aussi des peintres à Reichenau, car Grimald fit peindre, une chapelle de son monastère de Saint-Gall par des moines de Reichenau.

La réputation du célèbre couvent dépassait du reste alors beaucoup les frontières de l'Alémanie; des pèlerins de toutes les nations affluaient à Reichenau pendant le IXe et le Xe siècle; des moines grecs y venaient; on y résolvait des problèmes de grammaire, etc., etc.

Au chapitre de Constance, il y avait aussi une école; mais elle n'était que le reflet de la voisine, Saint-Gall.

6° LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE EN BAVIÈRE.

En Bavière, la fécondation fut rapide et l'évolution fort belle, à cause des antécédents latino-chrétiens de la région d'abord, puis en raison de l'éloignement de ce pays de la France, centre, alors, de luttes politiques.

Dès le VIIIe siècle, il y a une école à chaque cathédrale, une autre à chacune des grandes abbayes. Le mouvement ascendant dure jusqu'au Xe siècle, où tout retombe en ruines, à la suite des dévastations des Magyars, dont les hordes, en 855, brûlent les monastères de Kremsmünster, de Niederaltaich, Metten, Osterhofen, Palling, Wessobrunn, Schliersee, Benedictbeuern, Kochel, Schlehdorf, où partout il y avait de riches bibliothèques.

L'école du chapitre de Freising, l'évêché fondé par Corbinien, arrive la première à la renommée ; elle sort de l'obscurité, dès 764, par son évêque Aribon, l'écrivain le plus ancien de la Bavière, biographe de saint Emmeran, de Corbinien et d'autres. Aribon forma deux hommes célèbres, Leidrad et Arno, que Charlemagne attira à sa cour pour leur érudition et leurs talents, et dont il reçut les conseils jusqu'à sa mort. Leidrad ne rentra pas dans son pays natal ; il devint évêque de Lyon (798-814). Arnon fut nommé métropolitain de Salzbourg.

Atto, évêque de 784 à 810, se conformant aux prescriptions de l'empereur, fit traduire en allemand les commentaires du catéchisme. Plusieurs autres anciens monuments du vieux haut allemand semblent remonter à l'école de Freising sous Atto, tel la traduction d'une *exhortatio ad plebem christianam*. Le plus ancien chant d'église en langue allemande : trois strophes sur saint Pierre, provient également de ce lieu[1]. Cette école cathédrale s'acquit aussi une réputation en matière de musique.

A Atto succéda Hitto (810-835), le même qui fit faire par son chancelier Cozroh un livre fort précieux sur les traditions de l'Église, continué jusqu'en 853.

Dans ce diocèse, l'abbaye de Tegernsée fut un second Saint-Gall pour les études.

Au siège métropolitain de Salzbourg, le premier qui releva les études fut Arno, l'ami d'Alcuin, l'élève d'Aribon de Freising qui, appelé à la cour de France, étudia les arts et les lettres au vieux monastère d'Elnon (Saint-Amand, département du Nord). Il était aussi ami et élève d'Angilbert. L'histoire d'Allemagne l'appelle le promoteur de la renaissance carolingienne en Bavière. Bien que

1. Manuscrit (IXe siècle) à Munich avec d'autres documents contemporains allemands de même provenance, témoignant d'études sérieuses.

l'école de Salzbourg datât de Ruppert et de Virgile, ce dernier un homme lettré, ce ne fut que sous Arno, que les sciences s'acclimatèrent en Bavière. Arnon fit venir de Saint-Amand des écolâtres, des enlumineurs et des manuscrits (environ 150 pièces), qu'il fit copier et qui constitueront le premier fonds de la bibliothèque. On lui doit la conservation d'une partie considérable de la correspondance d'Alcuin. Ce dernier lui fit don, à son départ, d'un exemplaire de ses *Annales* de Lindisfarne, dont Arno se servit pour commencer celles dites de *Salzbourg* bien connues.

Alcuin envoya à Salzbourg, pour y enseigner, son ami Witon, ou Wizon, venu d'Angleterre avec lui. Comme, sur l'initiative d'Arnon, on y enseignait en allemand, Witon se servait d'un interprète qui fut Aedilbert. Arnon avait fait à Saint-Amand des études en architecture; il appliqua ses connaissances à Salzbourg; à ce moment, en Bavière, les églises et les établissements religieux, la plupart en bois, avaient encore le caractère utilitaire de constructions coloniales; ce fut lui qui introduisit dans l'art de bâtir un peu de souci du beau.

Au milieu du xe siècle, enseignait à Salzbourg le célèbre Chunibert, professeur et moine à Saint-Gall. A ce moment, on formait à l'école de la cathédrale et à celle de l'abbaye des missionnaires pour les pays orientaux de l'Autriche : Styrie, Carinthie, Haute et Basse Autriche régions qui furent ainsi, indirectement, fécondées par la civilisation française.

A Ratisbonne se distinguait principalement l'école abbatiale de Saint-Emmeran, dont les abbés étaient les titulaires de l'évêché jusqu'au milieu du xe siècle. L'abbé, évêque Baturich (817-848), élève de Raban, à Fulda, archichapelain de Louis le Germanique, souverain résidant à Ratisbonne en sa qualité de roi de Bavière, fit copier

quantité de livres et rectifier bon nombre de vieux textes altérés. Les ecclésiastiques sortis de son école se distinguaient par une excellente éducation.

Toutefois la première époque de splendeur de l'école de Saint-Emmeran ne se place qu'au xe siècle, après la séparation d'avec l'évêché et sous l'abbé Ramwald, issu de Saint-Maximin de Trèves.

Quant à l'évêché de Passau, tout ce qu'on sait c'est que l'école cathédrale existait dès 788. Ermenrich, moine d'Ellwangen, disciple de Raban et de Walafried le Strabique, fut évêque de 865 à 874. Représentant célèbre de la science scolastique de ce temps, l'on peut supposer que les études florissaient sous lui.

Pour ce qui est du diocèse d'Augsbourg, les études y étaient directement sous l'influence de Saint-Gall et de Reichenau. Peu de chose à dire avant 923 où Ulrich, comte de Dillingen, nommé évêque, élève de Saint-Gall, introduisait le système d'études saint-gallien, à l'école de sa cathédrale; il mourut en 973; son école, dont la réputation dura jusqu'au xiie siècle, florissait peu après cette date.

Rien à dire encore des évêchés d'Eichstaedt et de Würtzbourg, dont les écoles n'évolueront qu'à la période prochaine, quoique cette évolution tardive n'en ait pas moins la renaissance carolingienne pour source première.

LIVRE TROISIÈME

PÉRIODE CAPÉTIENNE

De 987 à la fin du moyen âge

CHAPITRE IX

L'ÉVOLUTION FRANÇAISE DEPUIS HUGUES-CAPET.

Sommaire. — Raisons ethnologiques de l'hégémonie du centre de la France. — Les causes de la célébrité de Paris. — Symptômes d'évolution. — Les réformes monacales françaises. — Cluny. — Son influence sur le développement du style roman. — La Grande Chartreuse. — Cîteaux, Clairvaux, la Ferté, Pontigny, Morimont. — Extension européenne de Cîteaux. — Son influence sur le développement du style ogival. — Prémontré. — Son extension. — L'évolution des études. — L'Université de Paris. — Les autres universités de France. — L'influence universelle de l'école de Paris, d'après les historiens allemands. — Les expéditions françaises d'outre-mer. — Leurs causes. — Les croisades. — Les possessions françaises en Palestine. — A Constantinople et en Grèce. — Dans la péninsule balkanique et en Hongrie. — La chevalerie.

La France avait tout fondé de l'autre côté du Rhin ; elle avait ensuite nourri et fécondé de son esprit toutes ses fondations ; l'Allemagne ne vivait que sur son fond de civilisation française, et l'on ne sait pas ce qu'elle serait devenue si l'éclipse dans notre essor, survenue au lendemain de la mort de Charles, avait duré.

Heureusement la nouvelle France, la vraie France, va naître, et son rayonnement au delà des frontières, en ravivant tous les anciens germes, poussera l'Allemagne dans l'orbite d'un nouveau progrès.

Quelques mots sur les causes et les effets intérieurs du nouvel essor français, qui commence avec l'avènement de la troisième race de nos rois.

« Dans l'époque précédente, dit le savant allemand « Schnaase, où tous les antagonismes se heurtaient dans « l'Empire franc, où les traditions romaines et la force « germanique se regardaient en ennemies l'une face à l'autre, « la nationalité sans mélange des Germains avait possédé « non seulement la force, mais encore la civilisation la plus « solide. » — Le savant allemand ignore complètement l'influence de la France dans le développement de son pays pendant les époques précédentes. — « Mais maintenant que « venait de se former un nouveau peuple, celui de la France « moderne, résultat de la fusion intime des éléments latins « et germaniques mélangés à leurs justes proportions, c'est « à ce peuple là que devait aller le premier rôle.

« Depuis l'invasion germanique jusqu'à l'avènement des « Capétiens, nous avons vu la vieille Gaule déchirée, divisée « entre les deux races. Mais aucune région ne prédominait « sur les autres, le midi était hostile au nord ; le nord-est « et le nord-ouest bataillaient contre le Centre, et la victoire « passait alternativement de l'un à l'autre sans se fixer « dans aucun camp. Tout d'un coup, peu de temps après « l'expulsion des Carolingiens, une partie de la vieille Neustrie, représentant le domaine du roi, vint à exercer une « hégémonie manifeste. Par quelles raisons? Parce que, ici, « la fusion entre les éléments germaniques et gallo-latins, « s'étant opérée la première et le plus intimement, le génie « de la nouvelle race devait y éclater dans toute sa force ; « de plus ce mélange ethnique s'y tenait en équilibre contre « une certaine prédominance de l'élément gallo-latin par « des apports de l'élément nortman ou normand, très « proche et affluant continuellement vers le centre.

« Il est curieux de voir, poursuit notre savant, combien « l'histoire politique de cette contrée s'identifie avec cette

1. Schnaase, *Gesch. der bildenden Künste im Mittelalter*, Düsseldorf, 1872, t. V, *Moyen âge*, t. III, p. 26 et suiv.

« évolution ethnique et en est une preuve. Aussi la maison « de Hugues Capet, cela est indéniable, n'arriva point à la « grandeur ni par le génie de l'un de ses représentants, « tous plus ou moins des personnages insignifiants, ni par « suite d'un fait politique saillant, ni par droit d'héritage. « Ses succès furent, au contraire, simplement le résultat « de l'essor dont nous parlons plus haut. »

La même marche ascendante se manifeste dans tous les domaines de l'activité humaine ; elle éclate dans la langue, dans la littérature et la science, comme dans le domaine moral.

C'était donc là le pays qui devait peu à peu absorber les autres provinces d'abord, et rayonner au delà des frontières ensuite. Inévitablement un centre intellectuel et politique devait s'y former. Ce centre fut Paris.

Or, on a beaucoup discuté sur la célébrité de Paris. Nos ennemis l'ont déclarée usurpée et non justifiée, tenant à des circonstances fortuites ; peut-être comprendra-t-on maintenant les causes vraies de cette célébrité qui réside simplement dans le fait que Paris est exactement le point où l'élément germanique s'est soudé à l'élément latin. C'est, en effet, ici que le nouveau monde, le monde germanique, touche et se confond avec le vieux monde antique ; c'est d'ici, c'est de ce centre intermédiaire entre l'idée latine et la nature germanique, centre où se cristallise, où s'incarne le génie de la nouvelle race, que s'opérera, dans la suite, nous le verrons, la diffusion des lumières vers le monde barbare. Voilà pourquoi les événements de Paris font et ont, de tout temps, fait tressaillir le monde, et que tous les peuples, surtout les nations germaniques, ont, par une espèce d'instinct historique, sans cesse le regard fixé sur ce point, phénomène ethnique qui nous a suscité, d'autre part, bien des jalousies.

Énumérons, aussi brièvement que possible, les différents points de l'évolution française qui deviendront, dans la

suite, les principaux éléments du nouveau progrès allemand.

Sous ce rapport, il y eut d'abord les réformes monastiques procédant d'un esprit nouveau et basé sur des principes plus en harmonie avec l'époque. Nous en exposerons ici l'évolution exclusivement au point de vue français.

Nous sommes au xe siècle. La barbarie au lendemain de la mort de Charlemagne et du partage de l'Empire était à peu près redevenue ce qu'elle avait été sous Charles Martel; l'état ecclésiastique n'était plus qu'une industrie; ses hautes charges sont au plus habile ou au plus violent; l'idéal, le progrès, l'amour des études, choses que Charlemagne avait cherché à inculquer à ses sujets, s'étaient évanouis; la France était aux appétits sauvages, aux plaisirs matériels, à l'injustice, un état de choses auquel quelques conciles, convoqués par la partie sérieuse du clergé, ne réussissent guère à remédier. C'est à ce moment que surgit l'ordre bénédictin réformé de Cluny. En 909, Guillaume, duc d'Aquitaine et d'Anjou, fonda près Mâcon une abbaye de ce nom, dont le deuxième abbé, Odon, triomphant des obstacles que les évêques opposaient à son esprit de réforme, par l'émancipation de son établissement de toute tutelle diocèsaine, fit le siège d'une vaste et puissante communauté. Cluny, jusqu'au moment de dégénérer elle-même en puissance politique aux appétits malsains, demeura le conservatoire par excellence des choses de l'esprit au milieu d'une époque des plus troublée.

Dès les premières années de son existence, condensant, par suite de ses relations qui s'étendaient partout, les traditions et les styles épars dans toute la chrétienté, pour en faire un art éminemment beau, gracieux, méthodique, fécond et surtout français, Cluny se place à la tête d'une rénovation architecturale, telle que le monde n'en verra peut-être plus de semblable et d'où sortiront, en France

et dans le reste du monde, les plus beaux monuments du style dit roman.

Il faudrait un volume pour étudier le rôle de l'abbaye de Cluny dans l'histoire de la civilisation ; malgré ses vices, son opulence, sa décadence ultérieure et son intervention intéressée dans la politique, c'est ce vieux couvent bourguignon, nous le répétons, qui est le point de départ de toute la renaissance française de la deuxième moitié du moyen âge.

La marche de ce mouvement ne s'arrêtera dorénavant plus. Quand Cluny eut accompli sa mission et, corrompue par l'excès de sa richesse, fut tombée en décadence, son rôle fut repris par d'autres ordres dont l'œuvre dépassera encore celle de Cluny. Les Français de l'époque avaient pris un tel goût aux institutions monastiques, la seule école de la vie intellectuelle, que le nombre de ces fondations serait sans fin, si l'on ne se bornait à n'en citer que les seules importantes.

Voici, pour mémoire, les fondations monastiques françaises qui, en dehors de Cluny, eurent le plus de succès en Allemagne et exercèrent sur ce pays le plus d'influence.

En 1084, un allemand, Bruno, originaire de Cologne, qui avait fait ses études à Cologne et à Reims, fonda avec six compagnons le premier monastère de l'Ordre des Chartreux, la Grande-Chartreuse près Grenoble[1]. Les Chartreux travaillaient à la multiplication de bons livres, créèrent de merveilleuses archives et la belle bibliothèque qui se voit encore à leur maison mère, et importèrent ces goûts dans leurs filiales d'outre-Rhin et d'outre-Alpes.

Le 21 mars 1098, Robert, abbé de Saint-Michel-de-Tonnerre, plus tard de Solesmes, fonda, dans la forêt de

1. Bruno (saint), né vers 1035 à Cologne, mort en 1101 en Calabre ; de la famille de Hartenfaust ; professa avec éclat à Reims et forma de brillants élèves, entre autres Urbain II.

Cîteaux près Beaune, avec 22 religieux, la première abbaye de l'Ordre de Cîteaux[1], placée sous une observance bénédictine réformée, plus sévère que Cluny, et qui, vu le nombre toujours croissant de récipiendaires, fut bientôt obligée de fonder des filiales principales. Bernard, fils de Técelin, seigneur de Fontaine, et d'une comtesse de Montbard, né vers 1098, fonda ainsi, en 1114, dans le diocèse de Langres, Clairvaux[2] (*Clara vallis*), fille aînée de Cîteaux, dont la règle fut encore plus sévère que celle de la maison mère; à cette fondation succédèrent celles des trois autres principales succursales de Cîteaux : la Ferté, Pontigny et Morimont[3].

Peu après, le nombre des maisons cisterciennes, la plupart issues de ses quatre filles aînées, dépassa le chiffre de mille; les régions les plus reculées de l'Allemagne reçurent des abbayes françaises de cet Ordre; de même, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, sans compter les pays latins, et ainsi les Frères de Cîteaux portèrent les idées françaises jusqu'aux confins de l'Europe. Véhicules de l'art, et de la science sans le savoir, car ils s'attachaient plutôt à

1. Cîteaux, aujourd'hui hameau de la commune de Saint-Nicolas-les-Cîteaux, 500 habitants (département de la Côte-d'Or), arrondissement de Beaune. Les bâtiments de l'abbaye, reconstruits et occupés actuellement par une colonie de jeunes détenus, ont servi pendant quelque temps à un essai de phalanstère de Ch. Fourier (1772-1837).

2. Clairvaux (Aube), village de 200 habitants. Les bâtiments sont transformés en prison.

3. La Ferté (Firmitas), (département du Jura), fondée 1130 (?), village de 350 habitants, abbaye et église disparues. Pontigny, (département de l'Yonne), arrondissement d'Auxerre, village de 830 habitants, abbaye fondée en 1114, par Hugues Ier, comte de Champagne; église et abbaye existent en partie. Morimont ou Morimond, ferme de la commune de Fresnoy (Haute-Marne), arrondissement de Langres, près Montigny-le-Roy, fondé en 1115, par Odolric, seigneur de Bassigny. Il ne reste presque plus rien de la célèbre abbaye.

défricher les forêts et à cultiver des champs en Allemagne, leur grande œuvre inconsciente est la propagation du style ogival né dans l'île de France et transporté par eux dans le reste de la chrétienté.

En 1120, un Allemand, Norbert de Geneppe, chanoine, au chapitre de Xanthen (région de Clèves), ancien chapelain de l'empereur Henri V, fonda dans un pré de la forêt de Coucy, près Laon, la maison du Pré-Montré (désigné par Dieu), communauté dite de chanoines réguliers et dont, en 1126, existaient déjà 6 établissements en France et 2 en Allemagne; ce dernier nombre s'augmenta considérablement dans la suite, car Norbert fut nommé archevêque de Magdebourg, ce qui lui permit de fonder des maisons filles dans tout le centre de l'Allemagne. Les mérites des chanoines de Prémontré sont d'ordre général et se bornent à une simple contribution au progrès de la Germanie, dans un sens indéfini.

Chacun de ces innombrables couvents de tout ordre possédait son école. Les réformateurs entouraient en effet de toute leur sollicitude ces établissements scolaires qui, de temps immémoriaux, étaient considérés comme des annexes indispensables de tout monastère; la bibliothèque avait fait l'objet des mêmes soins. De là une évolution des études dont la scolastique fut le fruit le plus précieux.

Nulle part, dit Schnaase, la scolastique ne fut cultivée d'une façon durable comme entre la Loire et la Seine, où elle était née; nulle part, comme ici, toutes les autres sciences prirent, par son action, un caractère populaire, une forme encyclopédique. Bientôt, par l'effet de la centralisation, Paris à lui seul incarnait les études et devint, poursuit notre auteur, la résidence exclusive de l'érudition; les assoiffés de science du monde entier y affluaient, comme à la source même du progrès, et toutes les nations reconnaissaient ouvertement, sous ce rapport, la supériorité des Fran-

çais[1]. A la fin du XIIe siècle déjà, les écoles de Paris furent constituées en Université, à l'instar de laquelle s'organisèrent successivement Montpellier (1289), Orléans (vers 1250), Angers (vers 1250), Toulouse (vers 1233), Pamiers (1295), Avignon (1303), Cahors (1331), et Grenoble (1339), bien avant que l'Allemagne ne nous imitât.

L'éclosion du mouvement scientifique eut pour corollaire le développement de la langue et de la littérature.

Continuons de suivre les constatations de la science allemande : « La vie sociale des Normands et des Provençaux, continue Schnaase, était supérieure à celle du centre, plus brillante. Chez les Normands, l'idéal et la poésie étaient dans les hauts faits d'armes, dans les aventures de guerre; par contre, au pays des trouvères, l'idéal de la vie se trouvait placé dans la douceur et la politesse des mœurs; la même différence existait dans les idées politiques. Or, les régions centrales rétablirent l'équilibre, firent disparaître ces différences par des emprunts faits de l'un comme de l'autre côté et, par là, se rendirent supérieures aux deux. Les Normands se romanisèrent en adoptant la langue d'oc, que finalement le Midi lui-même emprunta au centre. Dans aucune langue, la prose ne suivit de si près la poésie rimée; dès le commencement du XIIIe siècle, les auteurs français pouvaient tout dire dans leur langue populaire. La langue française fut la première, en date, des langues nationales et, comme elle eut l'heur d'être portée au dehors par les nombreuses relations extérieures que la jeune France sut se créer, son influence devint aussi grande sous le rapport profane qu'avait été celle du latin sous le rapport sacerdotal. »

Quant à ces relations extérieures, on sait qu'à l'origine, le clergé, voulant créer une diversion à l'humeur batailleuse

1. Schnaase : *Geschichte der bildenden Künste : Mittelalter*, t. III, p. 26 et suiv.

des Français, résolut de l'employer à la conquête de la Terre Sainte et en général aux expéditions lointaines. La France fut l'âme des croisades. L'impulsion fut donnée, plus particulièrement, par l'habitude qu'on avait prise, dès le VIIIe siècle, dans les grandes abbayes d'Aquitaine, de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, de consacrer la vie monastique par un voyage en Palestine. Ce fut Cluny, ou plutôt son élève le pape Grégoire VII, qui eut, le premier, l'idée d'utiliser l'esprit guerrier de la chrétienté du nord de la France contre les infidèles.

Successivement les Normands conquirent le sud de l'Italie; en 1066, Guillaume de Normandie fonde le royaume d'Angleterre et introduit d'un coup la civilisation française chez les Anglo-Saxons; en 1095, une croisade est organisée en Espagne pour combattre les Arabes, et le nombre des volontaires français qui partent est considérable; on y rencontre le capétien Henri IV, fils du duc de Bourgogne, qui fonda le royaume de Portugal; c'est en cette même année que Pierre l'Ermite prêcha la première croisade vers la Terre Sainte; en 1099, se fonde le royaume français de Palestine, sous Godefroy de Bouillon; toute une France asiatique s'organise en Palestine avec sa hiérarchie et ses vassaux : il y eut un prince d'Antioche, un d'Édesse, un de Galilée, un marquis de Jaffa, un seigneur de Ramla, de Naplouse, de Sidon; on parlait français depuis l'Arabie en Irlande, et le nom de France devint en Orient synonyme d'Occidental et d'Européen; en 1205, un pèlerinage armé de Bourguignons, de Champenois et de Flamands assiège Constantinople, renverse l'empereur grec et le remplace par un seigneur de l'expédition; à ce moment l'Orient est littéralement envahi par l'élément français; Villehardouin s'occupe de coloniser la Grèce continentale et insulaire, qui se couvre de châteaux français; sur le sol de la démocratie grecque on voit naître une floraison aristocratique

et féodale de duchés et de comtés; enfin, vers les débuts du XIVe siècle, la France prend même possession du trône de Hongrie, et dès lors une véritable ceinture française enserre toute l'Europe depuis son extrême-orient jusqu'en Angleterre.

La chevalerie, une floraison intense de la poésie, mille idées nouvelles rapportées d'Orient, constituent le résultat de cette formidable expansion, et, par l'intermédiaire de la France, se répandront sur le reste de l'Europe, mais principalement sur l'Allemagne.

CHAPITRE X

ÉTAT DE LA CIVILISATION EN ALLEMAGNE SOUS LES PREMIERS EMPEREURS DE LA MAISON DE SAXE.

Sommaire. — La succession de Charlemagne en Germanie. — Déposition de Charles le Gros. — Henri Ier et les Othons. — — Hégémonie de la Saxe. — Les Othons continuent de marcher dans les traces de Charles. — Ils fondent, comme leurs prédécesseurs et d'après leur modèle, des évêchés et des couvents. Exotisme latin et grec à leur cour. — Othon Ier s'entoure de Français. — Gerbert d'Aurillac. — Mauvais aloi du classicisme de cette époque. — Témoignages de l'histoire allemande à ce sujet. — Pourquoi il faut de la complaisance pour appeler cette période brillante. — Elle ne fut qu'une époque de décadence. — Seules les abbayes fondées par Charlemagne ou ses successeurs produisent quelques auteurs de marque.

Comparez maintenant à cet état celui de la Germanie. Pour mieux le faire, remémorez-vous le bilan de la renaissance carolingienne d'outre-Rhin. Les armes à la main, Charles avait organisé le christianisme en Saxe et de là l'avait poussé vers l'extrême frontière orientale. En garnissant les nouveaux évêchés et abbayes saxons de titulaires de talent, il avait insufflé à ces établissements un principe de vie durable, sans lequel ils eussent subi le sort de toutes choses fondées par la seule force brutale.

Par la renaissance des lettres et des arts qu'il sut opérer en France, tous les autres établissements français en Allemagne avaient pu reprendre leur activité et faire participer la Germanie à ce nouvel élan.

Après la mort du grand empereur étaient venus les mauvais jours, d'abord pour la France.

Les guerres de ses petits enfants contre leur père, son fils Louis le Débonnaire, paralysèrent en premier lieu la partie cisrhénane de l'Empire. Elles aboutirent, en 844, à la séparation politique de la France d'avec l'Allemagne, et, peu après, l'état chaotique eut sa répercussion au delà du Rhin. Tandis que Charles le Chauve, petits fils de Charlemagne, fut roi en France, que son frère Louis de Bavière, dit le Germanique, détint l'ancienne Germanie proprement dite, Lothaire, leur frère aîné, eut cette part dite de Lothaire ou Lotharingie dont notre Lorraine n'est qu'un vieux reste et qui, destinée à servir d'État tampon entre les deux pays, ne fut, en vérité, qu'une part du diable, tant elle allumera de haines entre Français et Germains.

Louis le Germanique laissa trois héritiers qui se partagèrent les États allemands; leur règne n'offre que de la faiblesse et de l'ambition; en 882, Charles le Gros, dernier survivant parmi eux, réunit toutes ses possessions et, deux ans après, y joignit pour un moment la France où la dynastie de Charlemagne était en voie de s'éteindre. Il fut déposé en 887, par Arnoul, son neveu, fils naturel de son frère et dont le fils, Louis l'Enfant, qui succéda à Arnoul à sa mort, en 899, alors âgé de six ans seulement, fut le dernier roi d'Allemagne de la maison de Charles le Grand.

A la situation chaotique, suite de tant de partages et de compétitions, vinrent s'ajouter les maux de l'invasion des Magyars, asiatiques auxquels précisément Arnoul avait montré le chemin de l'Europe centrale.

Autant que faire se pouvait, les derniers Carolins allemands avaient marché, en matière de progrès, dans les traces de leur grand aïeul, ils avaient cherché à augmenter le nombre des évêchés et des abbayes selon les principes rapportés de France et à consolider les établissements

existants dont, du reste, nous devons, dès maintenant, abandonner l'énumération, étant donné qu'ils cesseront d'être l'unique point d'appui du progrès. Mais que pouvaient ces rois avec toutes leurs traditions romanes, avec toutes leurs tendances de progrès, contre le retour du plus pur esprit germanique dans cette Allemagne dès lors séparée de la civilisatrice France?

Depuis la déposition de Charles le Gros, la couronne allemande était devenue élective. Charles le Simple, roi de France, unique rejeton du sang de Charlemagne, était le seul qui pût, après la mort de Louis l'Enfant, en 906, revendiquer l'empire de ses ancêtres; mais, trop faible pour faire valoir ses droits, chancelant lui-même sur le trône, la couronne fut offerte à Othon, duc de Saxe, qui, en la refusant, désigna Conrad, prince de Franconie, lequel à sa mort, en 919, la recéda à Henri Ier l'Oiseleur, fils d'Othon. Voici arrivé à l'hégémonie, en Allemagne, précisément ce pays de Saxe où Charlemagne avait, cent ans avant, implanté les sciences et les arts d'une manière si habile et dont les évêchés et les monastères organisés avaient reçu de la part de la France de si précieux éléments d'une future floraison.

En 936, succéda à Henri Ier son fils Othon Ier dit le Grand. L'histoire populaire allemande fait souvent ressortir que l'époque othonienne fut une époque de splendeur intellectuelle inaccoutumée, plaçant l'Allemagne sinon au faîte des civilisations, du moins bien au-dessus de la France. Cela est une simple légende, dont la fausseté a été relevée par tous les historiens d'outre-Rhin qui se sont distingués dans l'étude de la civilisation de leur patrie. Elle repose sur l'erreur d'optique déjà signalée plus haut; c'est que, en France, l'évolution fut arrêtée net par des accidents politiques; tandis qu'en Allemagne, le reflet de cette évolution française put durer encore et ne se perdre que plus tard

en se noyant par le retour aux mœurs germaniques primitives, suite du partage de l'Empire.

Les Othons, en effet, ne firent que continuer de marcher dans la voie que Charlemagne leur avait tracée dans leur patrie saxonne; ni Othon Ier ni ses successeurs n'ont rien inventé; jamais aucune institution nouvelle de progrès n'est sortie de leur cerveau.

Othon Ier continua de fonder des évêchés et de les organiser d'après le plan légué par Charlemagne. Il réduit à l'obéissance les Slaves de l'Elbe et parsème leur frontière d'établissements religieux, en vue de les christianiser : Mersebourg, Magdebourg, etc., ne font donc en cela que pendant à Halberstadt, Hildesheim, etc., déjà établis sous Charles. Si les Othons jettent un peu d'éclat classique sur l'Allemagne, c'est par suite de leurs expéditions en Italie. Ce fut Othon Ier, en effet, qui inaugura la politique chimérique de la reconstitution de l'Empire d'Occident par l'annexion de l'Italie. La vie latine dont il prit contact au sud des Alpes et dont aussi sa femme, la Bourguignonne Adélaïde, reine des Lombards, lui importa un rayon à sa cour, semble l'avoir ébloui de la manière dont en fut ébloui jadis Chilpéric, l'infatué mari de Frédégonde, puis Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie. Ce fut sur le tard seulement qu'il apprit, à force d'études, à comprendre tant bien que mal le latin; au Concile d'Ingelheim, en 948, il fallait encore lui traduire en allemand la lettre du Pape. Bien entendu, une fois coiffé de la couronne de Charlemagne, il était pour une cour savante et tenait à avoir son Alcuin et son Éginhard. Les savants les plus remarquables qu'il réussit à attacher à sa personne furent deux Français, Ratier de Vérone, né et élevé à Lobbes (Belgique), et l'illustre Gerbert d'Aurillac, ancien professeur du fils de Hugues-Capet, le futur pape Sylvestre II, un des esprits les plus universels de son temps. Othon II, fils de Française, épousa Théophanie, fille de

l'empereur grec Romain II (972). Othon III (983-1002), l'enfant de cette Grecque, instruit par Gerbert d'Aurillac, fut élevé en Italie ; fleur exotique, il n'avait d'allemand que le nom.

Du reste, dès Othon II, la cour allemande était devenue, en matière de lettres et d'arts, d'un exotisme de parvenus lequel, du reste, était tout en dehors de l'esprit public et limité exclusivement aux sphères supérieures de la société. La langue nationale, qui avait fait sous Charlemagne ses premiers pas, fut négligée et se corrompit tellement que les premiers bégaiements qu'elle fera entendre plus tard, après un siècle de dédain, ne présenteront plus qu'un affreux mélange de mots latins et tudesques

Quant aux langues classiques, il faut étudier de près les productions de cette époque pour comprendre à quel jargon on était descendu en fait de langage courant. Pour ce qui est du culte du latin littéraire, au lieu de se pénétrer de l'esprit des auteurs anciens, de leur emprunter le souffle divin, on se précipita avec toute l'inexpérience de la jeunesse dans l'étude des formes grammaticales vides avec la pensée fort naïve de pouvoir aussitôt lutter avec les anciens dans leur propre idiome. On lisait les ouvrages des écrivains célèbres du siècle d'Auguste même sans soupçonner leur délicatesse. Le faîte de l'érudition, c'était de composer quelques vers latins sans harmonie, sans goût et qui, malgré leur rudesse, faisaient l'amusement de la cour, parce que l'on n'avait aucun sentiment, aucune idée du beau. « L'habileté dans l'expression, dit Wattenbach, la « légèreté facile du latin de l'époque du grand Charles « s'étaient complètement perdues. Cinquante années d'inter- « valle avaient tué le bel élan. C'est avec beaucoup de « peine qu'on se remit à l'étude et que l'on parvint à « apprendre ce qu'on avait oublié. L'effort est visible par- « tout. On était fier de l'art nouveau; on l'étalait; on

« en faisait parade; les phrases lourdes et indigestes « des auteurs contiennent de véritables clichés de phrases « empruntées et inhabilement placées. Cette phraséologie « artificielle rend, du reste, très difficile la compréhension « du latin de cette époque. Il faut lire, pour s'en rendre « compte, le jargon de Witichind, l'historiographe des « Saxons, de Thietmar de Mersebourg, de Lambert d'As- « chaffenbourg, autres historiens de cette époque[1]. »

« Certainement, ajoute Nitzsch, au lendemain du mariage burgondo-italien. d'Othon le Grand, une historiographie latine suffisamment brillante naquit à la cour ; mais, dès avant sa mort elle tombe à néant...; ensuite, sous Théophanie, femme d'Othon II, les mœurs byzantines régnèrent pendant six ans à cette cour, sans exercer la plus minime influence sur l'esprit et les habitudes non pas du peuple mais simplement des couches supérieures allemandes[2]. »

Même sous d'autres rapports, le progrès ne fit pas un pas pendant cette période tant vantée comme une des plus brillantes de l'histoire d'Allemagne : « La grandeur des Othons, constate Schnaase, avait quelque chose de rustique, de primitif; l'activité législative, les améliorations sociales, ne sont pas leur affaire. Ils avaient devant eux un peuple inculte, mais reconnaissant et qui les soutenait[3]. »

Mais, s'il faut de la complaisance pour célébrer les derniers râles de la renaissance carlovingienne en Allemagne

1. Wattenbach, *Deutsche Geschichts Quellen*, t. I, p. 306. Voir aussi pour ces constatations : Wackernagel, *Geschichte der deutschen Litteratur* (Bâle 1844) 2 vol., t. I, p. 88. — Gœdeke : *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung* (Dresde 1887-1893), t. I. — Lamprecht (Karl) : *Das deutsche Geistesleben unter den Othonen* dans : *Deutsche Zeitchrift fur Geschichtswissenschaft*, publiée par Quiddes; t. VII, année 1892.

2. Nitzsch (W.), *Geschichte des deutschen Volkes*, etc. (Leipzig, 1883), t. II, p. 33.

3. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste*, IV, p. 308.

comme une époque de splendeur, il n'en est pas moins vrai que le feu sacré des grandes abbayes fondées par Charles et ses successeurs n'était pas entièrement éteint et donnait encore de fort beaux résultats. C'est là seulement que se retrouve la continuité dans l'activité intellectuelle, bien qu'en pleine décadence. Sous les Othons, la nouvelle Corbie produit Widukin. Witichind, moine de ce couvent, auteur, vers 967, des *Res gestæ saxoniæ*, histoire des Saxons en trois livres depuis Henri l'Oiseleur à Othon Ier, et dans laquelle il imite la manière de Salluste ; c'est une œuvre qui, si elle n'a pas de mérite pour la forme, en a cependant pour le fond. Le nouvel évêché de Mersebourg, fondé par Othon Ier en pays slave, à la manière de Charles, donne Thietmar de Mersebourg, né en 976, parent d'Othon, auteur d'une *Chronique* en forme d'annales, qui va de 908 à 1018, et qui, bien qu'écrite dans le latin le plus inepte qu'on puisse imaginer, est une des plus précieuses sources de renseignements de l'époque.

Il n'y a qu'un écrivain de cette époque qui soit impeccable de forme ; ce fut une femme, Hroswitha, religieuse à Gaudersheim, abbaye saxonne dont déjà le *Poeta Saxo* avait chanté une abbesse.

Née vers 932, élevée par l'abbesse Rikkardis et par Gerberga, nièce de l'empereur Othon Ier, Hrosuith ou Hroswitha brilla par la correction de la langue autant que par son talent et sa belle éducation classique ; son œuvre[1], divisée en trois livres, se compose de six drames fort lestes, dans la manière de Térence, remarquables par l'élégance de la forme ; de huit poésies religieuses en forme de légendes, et des deux poésies historiques : *De gestis imperatoris Ottonis I* et *De primordis cœnobii Gandersheimensis*.

1. Voir Magnin (Paris, 1845), trad. franç. du *Théâtre de Hrotswitha*, d'après le manuscrit de Munich.

Nous ne citerons pas d'autres œuvres de l'esprit pour cette époque. La production va en diminuant et, peu d'années après l'exotisme othonien, tout retombe dans le néant ; la sauvagerie dépassera toutes les bornes. Dès le milieu du XIe siècle, c'est la nuit dans toute l'Allemagne ; les monastères deviennent le refuge privilégié du vice ; les abbés dépouillent les moines, et ceux-ci pressurent l'habitant. On vend les biens monastiques, on disperse les bibliothèques au plus offrant ; le clergé séculier se marie ou vit maritalement avec des proches parentes ; les religieuses offrent asile aux garnisons des châteaux-forts. Toute activité cérébrale cesse ; plus le moindre principe supérieur, ni d'idéal ; la matérialité bestiale envahit la société tout entière. Il fallait que la France reprît son vol pour que l'Allemagne pût sortir de cette situation.

CHAPITRE XI

INTRODUCTION EN ALLEMAGNE DES RÉFORMES MONASTIQUES FRANÇAISES ET LEUR INFLUENCE SOCIALE, ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.

Sommaire. — Cluny ; difficultés de s'établir sur le sol allemand. — Cluny et les empereurs d'Allemagne. — Cluny à Paderborn. — Cluny sous l'étiquette allemande. — Hirschau. — Liste des monastères fondés ou réformés. — Corruption monacale en Allemagne. — Les Prémontrés en Allemagne. — Progrès et diffusion de cet Ordre. — Les Chartreux. — Ramifications allemandes de Cîteaux. — Disciplines dans la filiation. — Morimont et les maisons allemandes. — Clairvaux en Allemagne. — Effets sociaux des Ordres français fondés en Allemagne. — Résultats économiques de Cluny. — Cluny fonde le premier code pénal allemand. — Cîteaux rattache à l'Allemagne les contrées orientales. — Les moines de Cîteaux, cultivateurs et défricheurs de la Germanie. — C'est aux Cisterciens que l'Allemagne doit sa participation aux Croisades.

Trop de filières traditionnelles rattachaient le réseau de couvents allemands aux monastères français pour que les grandes réformes monastiques initiées en deçà des Vosges n'eussent pas aussitôt leur répercussion au delà. L'Allemagne tirera de ce fait les éléments d'une renaissance qui en fera, en moins de trois siècles, la rivale intellectuelle de la France. Les réformes monastiques françaises du xe, du xie et du xiie siècle, sont en effet la base, la pierre fondamentale de l'édifice de la civilisation allemande moderne.

Cluny[1] ouvrit le feu vers 962. Ses débuts en Germanie furent difficiles. L'Allemagne, enfoncée dans un chaos d'idées mal assises, se montra réfractaire, malgré les assauts furieux que la jeune communauté réformatrice, dans sa fièvre d'expansion, livrait à l'esprit germanique. Jusqu'à la date susindiquée, tous ces efforts demeuraient sans résultat; Cluny n'avait pas fait un pas sur le sol allemand, quand Maïeul, qui était en relations avec les plus hauts personnages de l'Europe, devint abbé et noua des rapports avec Othon le Grand. A la suite de ces rapports et par l'intermédiaire de la reine Berthe de Bourgogne, mère d'Adélaïde de Bourgogne, et belle-mère de l'empereur, les régions d'Alsace et du Jura reçurent quelques couvents clunisiens. Pour presque un demi-siècle, ce fut tout.

Dès l'avènement de Henri II (1006-1024), les empereurs d'Allemagne ne se montraient point hostiles à la réforme française; mais néanmoins celle-ci fit peu de progrès. Ils sont remplis de déférence pour les Pères de Cluny; à son couronnement à Rome, ce même empereur fait à quelques-uns d'entre eux les déclarations les plus flatteuses; mais Cluny, pépinière de Papes, soutiendra, dans la suite, beaucoup trop le Saint-Siège, dans ses démêlés avec les souverains allemands, pour que ceux-ci eussent désiré couvrir leur pays d'un réseau de monastères affiliés à la grande abbaye bourguignonne.

1. Voir pour tout ce chapitre : Giseke (Dr Paul) : *Die Hirschauer während des Investiturstreites*. Gotha, 1883; — Sackur (E.): *Die Cluniacenser in ihrer kirchlichen und allgemein geschichtlichen Wirksamkeit bis Ende des XIten Jahrhunderts*. Halle, 1892; — Cuchérat (F); *Cluny au IXe siècle*, 1 vol., édit. complétée, Autun, 1885. Nous n'avons pas donné ici la liste complète des abbayes allemandes fondées ou réformées par les Français, d'après les observances clunisiennes, cartésiennes, cisterciennes ou de Prémontré, elles seront intégralement portées sur les cartes qui suivront avec le IIe volume de cet ouvrage.

Dès lors la réforme s'introduit pour ainsi dire subrepticement par les relations personnelles des abbés clunisiens avec des prélats allemands. En 1014, l'évêque Meinwerk de Paderborn, après avoir visité Cluny, en fait venir quelques moines qu'il installe à Adinghof, son nouveau monastère ; en même temps un prélat, Poppon, Belge d'origine, abbé de Stavelo, de Malmédy, de Saint-Maximin de Trèves, de Saint-Vaast, etc., réforme, d'après la règle clunisienne, les couvents du Luxembourg, de la Basse Alsace et du sud-est de la Belgique ; l'abbé Godehard, à la même époque, réforme des monastères au centre de l'Allemagne ; une cinquantaine d'années après, Annon, archevêque de Cologne, introduisit la règle cluniste à Saint-Pantaléon de Cologne, à Sigebert, d'où elle passa dans plusieurs monastères de Westphalie et de Thuringe, et de là se répandit un peu vers le sud à Sankt-Blasien, dans le grand-duché de Bade ; mais les organisateurs de cette dernière réforme furent des clunistes italiens de la maison fille de Fontello.

Cependant, la tournure que prenaient les événements politiques put faire comprendre à Cluny qu'elle n'englouberait pas l'Allemagne dans son vaste système de communautés, à moins de moyens plus efficaces ; la Germanie lui était fermée ou lui tendait les bras, selon qu'elle savait ou non s'introduire auprès du clergé opposé à l'empereur par des voies détournées. Elle trouva ce moyen en se présentant sous une étiquette allemande.

Comme aujourd'hui, l'Empire et la France se regardaient alors en ennemis ; comme aujourd'hui, l'Allemagne, toute-puissante, était supérieure à la France par la force des armes, respectée comme telle, et la France faible, territorialement diminuée ; comme aujourd'hui, les deux pays se disputaient la part de Lothaire, qui allait de l'un à l'autre suivant la fortune des batailles ; et, cependant, la France l'emportait par l'idée, par l'organisation et la force

intellectuelle d'une association de moines égoïstes, mais éclairés et inconsciemment au service de sa grandeur expansive. Comme des fourmis, ils s'introduisent partout, ne se rebutant de rien ; ni la haine traditionnelle entre Germains et Français, ni les risques et les dangers que leur créait la sauvagerie allemande de ces temps ne les font reculer.

En 1072, un seigneur suisse, du nom de Hesso, donna asile à quelques moines clunisiens français, à Rimeling[1]. Peu après la maison mère de Cluny y délègue un de ces moines d'origine allemande, Udalrich, réformateur et organisateur habile, pour mettre sur pied la jeune communauté et lui donner de l'extension. Udalrich se fixe sur les bords de la rivière Wiese, dans la Forêt-Noire; ainsi naquit une abbaye française, la Celle-Saint-Ulrich, dont l'existence mouvementée nous donne un portrait exact de ce que les communautés clunisiennes avaient alors à souffrir de l'hostilité des populations allemandes, quand elles se présentaient sous leur aspect français.

Par un coup de génie les Pères vinrent résoudre le problème. Cluny se mit, pour ainsi dire, dans une peau allemande, et sous cet avatar, put traverser triomphalement les forêts de Germanie jusque dans les parages orientaux les plus reculés, en s'affiliant peu à peu tous les monastères allemands.

Non loin de Saint-Ulrich, dans la Forêt-Noire, un vieux monastère, du nom de Hirschau[2], venait d'être restauré par un seigneur du pays. En 1077, il reçut la visite de Bernard, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui, chassé par

1. Probablement Rimmeldingen (Wurtemberg), cercle du Danube, ferme de 4 habitants.

2. Hirschau, plutôt Hirsau, aujourd'hui village de 1.100 habitants, cercle de la Forêt-Noire (Wurtemberg). L'abbaye en ruines.

l'empereur Henri IV, auprès duquel il avait été envoyé comme légat du Pape, s'en retourna en France. L'abbé de Hirschau, à la recherche d'une observance pour sa fondation sur les conseils de Bernard, adopta celle de Cluny. Udalrich, dont l'établissement était voisin du sien, lui rédigea le règlement; puis, afin d'être plus sûr de posséder la vraie observance clunisienne, aussi pour en obtenir certaines modifications nécessitées par la différence du climat et des mœurs, il envoya à Cluny quelques moines qui ne revinrent qu'après avoir étudié l'application de la célèbre règle dans le moindre détail.

Dès lors, Hirschau demeurait intimement lié à la maison mère, en France et, dans la suite, en devint sa principale succursale allemande. Le nom de Cluny s'efface complètement devant celui de Hirschau; l'Allemagne du XIe et du XIIe siècle ne connaît guère Cluny que comme ordre étranger; dans toute l'étendue germanique de cette époque, le nom des Pères de Hirschau est synonyme de puissance, de science et de progrès.

Dans la guerre entre le Pape et l'empereur, la Souabe se range du côté de Rome; des seigneurs entourent la jeune communauté de toute leur sollicitude. Cluny y établit son centre d'intrigues. Hirschau s'enrichit et fonde filiales sur filiales. Le premier abbé de Hirschau, pendant son règne, qui s'étend de 1069 à 1091, fonde ou réforme plus de trente abbayes, dont les abbés sont pris parmi les moines de son couvent. En même temps et par émulation, les autres couvents de Souabe se font, à leur tour, fondateurs de nombreuses filiales.

Nous ne pouvons donner ici que les noms des principaux monastères allemands fondés ou réformés par Hirschau et ses sœurs, la liste complète en serait vraiment trop longue. Leur zone se prolonge jusque dans les Alpes autrichiennes au sud et jusque dans la Saxe au nord. Ce

sont[1] : dans le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, la Suisse septentrionale, et la Bavière : Wiblingen ; Kornburg ; Pfäffers ; Petershausen ; Schaffhouse ; Fribourg ; Ochsenhausen ; Blaubenern (1083) ; Mönchsroth ; Isny ; Reichenau ; Sankt-Georgien ; Zwiefalten, colonie clunisienne très importante, très favorisée par les seigneurs indigènes, très active aussi au point de vue de la propagande ; Neresheim ; Scheiern (1108) ; Usenhofen an der Glan ; Achalm ; etc., etc.

Les luttes du clergé allemand contre l'empereur firent naître à Cluny encore d'autres propagateurs agissant à titre plus personnel. Ce furent Gebhard, archevêque de Salzbourg ; Altmann, évêque de Passau, et Adalbero de Würtzbourg (1045-1085), ce dernier chassé de son diocèse ; tous trois sortis des écoles de Paris ; ils répandent la réforme clunisienne, surtout en Autriche, et la résistance que rencontrent leurs efforts peut nous donner une idée des mœurs du clergé allemand de cette époque. Ainsi à Passau, le bas clergé séculier refusait de quitter ses femmes ; les moines dilapidaient les biens monastiques et vivaient de la vente des bibliothèques, jadis si péniblement réunies au moyen de copies faites en France. A Kremsmünster, la population du couvent mit le feu à son église. Altmann y appela des Frères de Gottesau, maison fille de Hirschau, dans le diocèse de Spire. Furent fondés ou réformés, en Autriche, sous l'influence de ces personnages : Lambach, où mourut Adalbero (1086) ; Admont, fondé en 1074, par Gebhard, reréformé en 1091 ; Götweih, reréformé en 1094, parce qu'une première réforme clunisienne était restée sans succès ; Sankt-Paul, en Carynthie, fondé en 1091, Sankt-Georgien, sur le Langsee, en Carynthie ; Sankt-Lambert, en Styrie :

En Saxe, pays révolté contre l'empereur, et en Thu-

1. Voir Giseke (P.), *Die Hirschauer während des Investiturstreites* (Gotha, 1883 ; p. 97 et suiv.).

ringe, alliée de la Saxe, les réformateurs sont : Burchard II, évêque de Halberstadt; Herrand, abbé d'Ilsenburg; et Giselbert, abbé de Reinhardsbrunn. Ilsenburg, dans le Harz, et Reinharsdbrunn devinrent, pour la Saale et la Thuringe, ce que Hirschau était pour la Franconie et le sud. Furent fondés ou réformés sous cette influence, dans la Saxe, la Thuringe, la Prusse centrale : Goseck; Magdebourg ; Pegau ; Hamersleben ; Halberstadt; Reinsdorf; Vizenbourg sur l'Unstrut, dont les religieuses recevaient les hommes des garnisons alentour; Paulinzelle; Oldisleben, sur l'Unstrut ; Hadmersleben ; Drübeck ; Notterlingsbourg (femmes dévergondées); Kaltenbrunn, entre Sangershausen et Eisleben, etc.

Cent ans après la fondation du monastère de la Forêt-Noire, l'Allemagne tout entière semblait réorganisée au point de vue de ses établissements religieux, toujours encore, comme par le passé, les seuls conservatoires possibles du progrès.

*
* *

Parmi les autres réformes françaises, trois seulement entrent en ligne de compte : Prémontré, Cîteaux et les Chartreux.

Prémontré prit de l'extension en Allemagne, après 1126, date à laquelle Norbert fut nommé archevêque de Magdebourg, ce qui lui ouvrit le chemin de l'Allemagne du nord, qui était encore loin d'être un pays christianisé. Le long de la Saale thuringienne, dans le Brandebourg et dans le Harz, les abbayes de Prémontrés rendirent quelques services à la civilisation ; s'ils n'en rendirent pas davantage, c'est que cet ordre, qui n'est pas un ordre monastique dans le sens propre du mot, mais une communauté dite de chanoines réguliers, devint un refuge tout spécial de la

noblesse peu portée aux sacrifices, aux privations, à l'abnégation et au labeur colonial, que demandait alors la vie claustrale dans les solitudes païennes de l'Allemagne orientale.

Magdebourg étant voisine des pays slaves qui étaient encore idolâtres, l'attention de Norbert devait se porter de ce côté-là : en 1131, fut fondé Gottesgnaden (*Gratia Dei*), près Kalten, dans la Saxe prussienne; puis Gottestadt (*Civitas Dei*), près Oderberg, en Brandebourg; peu à peu la Prusse centrale et septentrionale se couvre de communautés de l'Ordre de Prémontré ; en 1144, Havelberg en Brandebourg; en 1146, Berendorf sur la Ruhr; en 1149, Brandebourg; en 1150, Grobe, près Usedom et Hebdovich sur la Vistule, à 20 kilomètres de Krakovie; en 1178, Granzow dans la Uckermark en Brandebourg; en 1190, Ilfed (Iveldia) sur la Bähre dans le Harz (Hanovre); Jérichow près Tangermünde sur l'Elbe (Saxe prussienne); etc., etc.[1].

Encore moins incisive que celle des Prémontrés fut l'activité, en Allemagne, des Chartreux; leur plus ancien établissement fut le monastère de Seiz en Styrie, fondé en 1165 et colonisé par des moines français de Grenoble; puis il y eut : Cologne (*Galileo minor*); Bâle (*Galileo major*); Marie-Paradeis près Dantzig, et quelques autres établissements. Certes leur action n'est pas négligeable, et la part prise à la propagation des idées françaises au delà du Rhin mériterait une étude spéciale, si elle ne disparaissait pas à côté de l'influence omnipotente de Cluny et de Cîteaux.

La règle cistercienne est, après Cluny, celle des réformes françaises à laquelle les Germains doivent la plus grande somme de progrès. L'histoire de sa diffusion est aussi la plus instructive au point de vue de notre ancienne force

1. Voir Brunner (S.), *Ein Chorherrenbuch. — Geschichte, etc., der Augustiner und Prämonstratenser in Oest-Ung-Deutschl u.d. Schweiz* (Wurtzbourg, Wien, 1883).

d'expansion. Si Cluny était l'école politique de l'Allemagne, Cîteaux en fut l'école artistique. Cîteaux, *la plus belle fleur du génie de la France médiévale*, comme l'appellent nos historiens, avec ses quatre filles, la Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimont, est élevé aux nues par toute l'histoire allemande pour avoir réuni en un faisceau brillant tous les éléments primordiaux de la civilisation que la France avait semés en Germanie. C'est à partir de l'époque cistercienne que l'Allemagne commença à figurer au premier rang des nations civilisées.

Les principes de sa règle étaient différents de ceux de Cluny, à laquelle elle faisait du reste une guerre acharnée à cause de sa corruption naissante, moins politiques, moins égoïstes. Cîteaux représentait l'amour du travail et du prochain, la pauvreté, l'abnégation, l'absence des biens de la terre; défense de posséder des fiefs, des serfs et de s'établir dans les villes; il fallait vivre du travail de ses mains; c'était ce qu'il fallait pour défricher les immenses espaces encore vierges qui se rencontraient dans l'Empire, pour agir sur les populations germaniques et même slaves encore toujours réfractaires à la vie citadine. De plus, au point de vue de la diffusion, point d'obstacles politiques à vaincre. L'Ordre étant précisément une réforme non seulement de la règle bénédictine, mais principalement de la règle de Cluny, déjà dégénérée, il pouvait compter en Allemagne sur l'appui des amis comme des ennemis du Pape. Point n'était besoin non plus, pour s'introduire dans ce pays, de changer de nom; aussi conserve-t-il, de l'autre côté du Rhin, son caractère français originel. Ainsi, à un moment donné, Frédéric Ier voulut expulser les Cisterciens du territoire de l'Empire, parce qu'ils appuyaient un candidat papal qui n'était pas le sien. Saint Bernard de Clairvaux, le véritable chef spirituel des frères de Cîteaux en Allemagne, intervint par force lettres recommandant

aux maisons allemandes la plus grande modération en matière politique, en leur rappelant qu'elles n'avaient été reçues au sein de la grande communauté française qu'à condition d'obéir aux maisons mères ; finalement un abbé allemand de Cîteaux fut obligé de résigner ses fonctions pour donner satisfaction à l'empereur.

On connaît les liens étroits qui unissaient les unes aux autres les différentes abbayes cisterciennes ; c'était une hiérarchie toute militaire ; chaque maison avait le droit de visitation sur ses filiales, les dotait, les contrôlait, s'en faisant obéir, et ainsi de suite, depuis les abbayes mères de Champagne jusqu'au dernier échelon de la filiation dans l'extrême orient germanique. Rien que de très naturel, en présence de relations hiérarchiques si serrées, qu'une répercussion fidèle, rapide et générale à travers toute la Germanie, de toutes les idées françaises dont Cîteaux se faisait porteur.

Morimont et Clairvaux furent celles des maisons cisterciennes qui eurent le plus de filiales de l'autre côté du Rhin. Morimont était devenue maison mère allemande en 1122, à l'occasion d'un voyage à Cologne, d'Arnold, son premier abbé, frère de l'archevêque Frédéric Ier de Cologne, et où cet abbé par son éloquence amena la fondation de la première maison allemande, celle d'Altcampen dans le pays de Gueldre, souche de la plupart des monastères cisterciens de l'Empire ; de là les fondations s'étendirent rapidement à travers le Brunswick et la Thuringe.

Cette même année (1127), furent fondés Walkenried et, par filiation : Pforta, en 1137 ; Altzell ; Leubus ; Neuzell ; Sichem ; Lehnin ; Chorin. Une autre fille d'Altcampen, Amelungshorn donna : Riddagshausen près Brunswick ; Dargun ; Buckow, Doberau ; Pelplin ; puis vinrent Volkerode ; Michaelstein près Blankenburg ; Sittichenbach, Schmölln sur la Sprotta, près Altenburg ; Marienthal près Helmstadt.

En 1147, se fonda à Ichtershausen, près Erfurt, le premier couvent de femmes de l'Ordre de Cîteaux, variété qui n'a jamais bien prospéré en Allemagne.

Quatre années après la fondation d'Altcampen, Morimont était déjà aïeule ou mère d'une vingtaine de communautés allemandes[1].

Clairvaux opéra pour son compte : en 1134, aux instantes sollicitations de l'archevêque Albéron de Trèves, un Français, originaire de Montreuil, saint Bernard, envoya à Trèves une colonie de moines de Clairvaux, qui fondèrent l'abbaye de Hemmerode, mère de douze autres maisons.

Les Cisterciens englobent rapidement toute l'Allemagne ; en 1143, ils arrivent à Leknow en Posnanie ; en 1149 ou en 1164, Morimont envoie une colonie de moines français à Andreow, au diocèse de Cracovie appelé Petit Morimont ; à la fin du XIIe siècle, on compte 64 communautés cisterciennes sur le sol allemand ; au commencement du XIIIe siècle, ce nombre s'élève à 117.

*
* *

Passons aux résultats sociaux de cette gigantesque floraison de monastères français en Allemagne, d'abord en ce qui concerne Cluny.

Par tous les pores, pour ainsi dire, le corps germanique pouvait ainsi s'imprégner du génie français : pas un hameau, pas une forêt, où, soit des moines français, soit des moines allemands, sujets de maisons françaises, n'élevassent un

1. Winter (F.), *Die Cistercienser im Nord-Östlichen Deutschland* 3 vol. (Gotha, 1870). F. de Roisin, *Les Missionnaires de l'art gothique en Allemagne au* XIIe *siècle*, *Bulletin monumental*, de Caumont, 1859, 3e série ; t. V. Höfler (Constantin R. de), *Die romanische Welt und ihr Verhältniss zu den Reformideen des Mittelalters*, dans t. XCI, année 1878, de *Philosoph. histor. Classe der Academie der Wissenschaften zu Wien.*

couvent comme un monument érigé à la gloire de la France. L'on ne saurait, à cette distance, sonder l'opinion publique d'un pays ; néanmoins, en parcourant les chroniques allemandes de l'époque, à chaque instant ce nom de France est relevé, soussigné, comme quelque chose de supérieur, comme un foyer traditionnel, légendaire, indiscutable, de lumière auquel on est habitué de recourir en toute circonstance, qu'on cite comme exemple, auquel on se reporte avec respect et admiration d'un bout à l'autre de la Germanie, mais aussi contre lequel s'exerce dès cette époque la jalousie des détracteurs.

L'action de Cluny fut double de l'autre côté du Rhin : troublante d'abord, si l'on se place au seul point de vue politique.

« Tant qu'ils tenaient encore entre leurs mains le clergé « allemand, dit Schnaase, les empereurs pouvaient dire « qu'ils gouvernaient l'Allemagne ; mais le jour où, par « l'influence de Cluny, le clergé leur échappa, leur pouvoir « s'abîma. » Le morcellement définitif de l'Allemagne en petits États, conséquence de la défaite des empereurs par le Pape, et de ce que, dans ces désastreuses guerres d'Italie, les empereurs étaient obligés, pour récompenser le concours de leurs vassaux, de leur octroyer des privilèges et des pouvoirs toujours croissants, se ramène donc en dernier lieu à l'œuvre de Cluny. Mais peut-on rendre Cluny responsable de la fausse politique des souverains allemands ?

Son action fut, d'autre part, grandement bienfaisante, si l'on se place sur le terrain de la civilisation et du progrès. La réforme clunisienne, vu l'époque où elle se produisit, sauva la civilisation occidentale qui, sans elle, eût sombré au milieu de cette tempête de barbarie, d'intérêts et d'idées matérielles. Que sont, en effet, les luttes de l'Empire germanique contre le sacerdoce comparativement aux avantages que les Allemands retirèrent de la réforme cluni-

sienne? Tous les historiens allemands sont d'accord sur ce point, que ce fut Cluny qui, en Germanie, rétablit le rôle de l'idée, la conscience des intérêts supérieurs de l'humanité, l'abnégation, le respect de la chose intellectuelle, en un mot la base morale de la société. « Toujours Cluny, dit « Schnaase, demeura le siège de l'idée suprême ; sa célébrité « allait en croissant. Les princes, les empereurs, la consul- « taient dans toutes les affaires importantes, et les monas- « tères clunisiens semblaient à tous être la haute école « d'un système et de temps nouveaux[1]. »

Aux guerres incessantes entre les innombrables feudataires, elle apporta le remède de la Trêve de Dieu, idée qui, réalisée en France, en 1031, par Odilon, puis d'abord repoussée en Allemagne, y fut cependant une première fois imposée, en 1083, au diocèse de Cologne. « Arme essentielle- « ment française, ainsi s'exprime Nitzsch, la Trêve de « Dieu fut sans contredit le plus grand élément de progrès « à signaler dans l'histoire de l'Allemagne. Depuis l'Advent « au jour d'Épiphanie, depuis le commencement du Carême « jusque huit jours après la Pentecôte, puis, chaque « semaine, du vendredi au lundi, il était défendu, à l'exemple « de la France, de se faire la guerre, d'accomplir un fait « d'arme quelconque, voire même de paraître armé. Comme « en France, la sanction et le contrôle de la nouvelle loi « furent dévolus au peuple, de concert avec le clergé. Par « là l'Allemagne reçut les premiers germes de son Code « pénal[2]. » L'autorité ecclésiastique, la masse populaire et les employés impériaux pouvaient ainsi, sous le drapeau de l'idée de Cluny, réunir leurs efforts en vue de rétablir la paix. Henri IV, de retour d'Italie, tout ennemi de Cluny qu'il fût, s'employa à réaliser la Trêve de Dieu dans tout l'Empire, ce qui permit aux bourgeois des villes de se

1. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste*, t. IV, p. 324.
2. Nitzsch, *Geschichte d. d. Volkes*, II, p. 109 et suiv.

livrer aux industries et au commerce, de s'enrichir et, finalement, de s'affranchir de la tyrannie de leur seigneur, quand, du Rhin, des Flandres et du nord de la France, vint se propager le grand mouvement révolutionnaire du moyen âge, que nous appelons l'affranchissement des communes.

Ainsi tout s'enchaîne ; tous les mouvements populaires de l'Allemagne se ramènent à une origine française. En France, naît la première impulsion; en France, naissent les forces qui les entretiennent et les font aboutir ; de France viennent les lumières par lesquelles ils s'organisent pour devenir la source de nouveaux progrès. Et, politiquement, l'Allemagne est toujours en guerre avec nous, et c'est en nous combattant qu'elle nous emprunte les forces grâce auxquelles seules elle peut jouer son rôle et continuer la lutte.

Cologne, berceau du mouvement pacifique, devint, peu après (1100), la première place de commerce allemande, sur les institutions de laquelle toutes les autres prirent ensuite modèle.

Quant au mouvement artistique et littéraire dont Cluny fut le point de départ, il est trop important pour le traiter ici ; nous lui consacrons un chapitre spécial.

La réforme clunisienne exerça encore son influence sur le développement économique de l'Allemagne. Ainsi la vieille grande propriété, telle qu'elle existait au IXe siècle, se trouvait morcelée, désorganisée, par l'effet des désordres intérieurs. Or, les monastères réformés rassemblèrent les morceaux épars, la réorganisèrent en lui insufflant une vie nouvelle. Par suite des procédés rationnels que les moines disciplinés et travailleurs introduisaient dans l'agriculture, son rendement s'accrut, doubla, tripla. Le pays revint financièrement à la vie ; la richesse publique se reconstitua. De nombreux paysans libres, ayant perdu leurs terres,

trouvèrent l'hospitalité et la sécurité sur les domaines monastiques en qualité de fermiers ou de colons. Sous les murs protecteurs des abbayes, ils s'organisent en communes, d'où sortent de nouvelles villes dans lesquelles les sciences, les métiers et les arts se développent sous l'impulsion de l'école abbatiale. Les monastères clunisiens organisèrent le prêt sur hypothèque, des espèces d'assurances, de caisse de retraites pour les vieillards, les échanges, les transports, les routes, toutes choses inconnues encore en Allemagne ou à peu près [1].

En ce qui concerne le domaine social de l'activité des Cisterciens, l'Allemagne leur est redevable d'agrandissements territoriaux que, faute d'organisation solide, elle aurait été incapable de se procurer elle-même. « Sans parler des colonies cisterciennes du Danemark et de la Suède, « dit Winter, l'historien allemand des Cisterciens [2], ce fut « par une véritable ligne d'attaque, représentée par les « abbayes de Ruhkloster, Reinfeld, Colbaz, Oliva, Dargun, « Eldena, Doberau, établies le long de la Baltique, que fut « conquise, germanisée et soudée à tout jamais à l'Empire « cette longue bande de territoire encore païenne à cette « époque. » Même situation pour la Prusse orientale et le Brandebourg. Là, les chanoines réguliers de Prémontrés et des colonies de paysans frisons, enlevés à la Hollande par les grandes inondations du XIIe siècle, avaient préparé le terrain ; les Frères de Cîteaux établirent l'organisation définitive.

N'est-il pas curieux de constater que ce soient précisément des moines français qui fondèrent la civilisation allemande dans ces contrées marchant aujourd'hui à la tête de l'Allemagne ?

Les services rendus sur le terrain économique ne sont

1. Voir Sackur (E.), *Die Cluniacenser* (Halle, 1892).
2. V. Winter, *Die Cistercienser*, etc., I, p. 137.

pas moins importants : « Oh ! si j'avais, dans chacun de mes « villages une communauté de ces hommes de bien, écrit « l'archevêque Philippe de Cologne, au XIIe siècle, à l'abbaye « cistercienne de Hemmerode, en lui demandant de lui « envoyer une colonie de moines pour son monastère de « Heisterbach ; à personne ils ne font de tort ni de mal, à « beaucoup de gens ils font du bien ; le bien d'autrui leur « est sacré ; tout ce qu'ils possèdent, ils le partagent avec « les autres. » Et le chroniqueur allemand de l'époque qui cite ce passage, de donner lui-même mille preuves de l'utilité de la colonisation cistercienne. « Là, dit-il, où se voient « aujourd'hui de riches villages au milieu de champs fertiles, où, sous des climats doux, la vigne couvre de riants « coteaux et donne d'abondantes vendanges, ce furent des « Frères de Cîteaux qui accomplirent cette métamorphose ; « c'est là le fruit de leur travail accumulé, pénible, « acharné. Le peuple ignore l'origine de cette prospérité « dont il bénéficie ; les gens soi-disant instruits ne savent « pas davantage d'où viennent ces richesses, oubliant que « jadis les seigneurs de ces pays appelèrent les Frères de « Cîteaux pour fonder le bonheur de la patrie ; quand bien « même — nous citons toujours textuellement — ces « moines ont aussi d'autres mérites et ont rendu d'autres « services à l'humanité, il n'en est pas moins vrai que « leurs mérites pour le développement de l'agriculture suffiraient pour leur conserver la reconnaissance des nations. « Par là ils devinrent de véritables bienfaiteurs de presque « tous les pays de l'Europe[1]. »

Mais passons. Cîteaux a bien d'autres titres encore à la reconnaissance éternelle de l'Allemagne.

Nul ne saurait contester l'influence des Croisades sur le développement des civilisations modernes. Or, sans les

1. Voir Dolberg, *Studien und Mittheilungen der Benedict. Cistercienser*, t. XIII, p. 218 et p. 512 (leurs travaux agricoles).

Frères Cisterciens, l'Allemagne serait restée à l'écart de ces utiles et instructives expéditions, ou n'y aurait pris part que très tardivement.

La Germanie avait mis cinquante ans pour comprendre et adopter la Trêve de Dieu ; elle mit autant de temps pour se joindre à nos expéditions en Terre Sainte et en saisir l'utilité. Bien que, chez elle, l'usage des voyages pieux au tombeau du Christ existât depuis longtemps, elle demeura résolument réfractaire à ce mouvement trop moderne pour elle. On sait que, en 1096, lorsque les masses de la première croisade passaient par les pays allemands, elles furent raillées par les habitants et considérées comme une bande d'aliénés[1]. Lentement, prudemment, en usant de tous leurs moyens de propagande, les Cîteaux préparent le terrain. La maison de Souabe ne put monter sur le trône qu'à l'aide de l'influence française. Ce fut Albéron originaire de Montreuil, archevêque de Trèves, légat du Pape (1131-1152), ami intime de saint Bernard de Clairvaux et protecteur des Cisterciens, qui éleva au trône Conrad III, premier souverain de cette maison. Peu d'années après, l'idée française des Croisades triompha pour la première fois en Allemagne.

En 1145, le Pape fit savoir à Louis VII, roi de France, que le royaume français de Jérusalem courait de sérieux dangers. Saint Bernard de Clairvaux entreprit une tournée pour prêcher la croisade. On le rencontre à Pâques de l'année 1146, à Vezelay, au milieu d'un grand concours de peuple qu'il réussit à enflammer pour son idée. Quelques mois après, un Frère Cistercien fugitif cherche à prêcher dans ce sens sur les bords du Rhin ; il ne réussit que médiocrement, mais n'en fut pas moins le premier à agiter la question en Allemagne. Saint Bernard vint aussitôt profiter de l'occasion, il prêcha à Mayence, et de là se rendit à Franc-

1. *Saxo Gram.* (V. Eccard, *Corp. hist. mediævi*, t. I, p. 579).

fort pour proposer à Conrad III de prendre part à l'expédition. Celui-ci se retrancha derrière l'hostilité des princes allemands. Bernard alors s'attaqua droit à ceux-ci et, prêchant de ville en ville, tout le long du Rhin, obtint un plein succès. Le miracle des miracles se produisit, dit-il lui-même. Conrad III se laissa persuader et, le 27 décembre 1146, se croisa en grande pompe à Spire. Ce fut saint Bernard de Clairvaux qui lui remit l'oriflamme qu'il devait porter devant l'armée des Croisés. En février 1147, saint Bernard, Louis VII de France et les princes allemands se rencontraient à Châlons-sur-Marne et à Étampes, pour fixer l'itinéraire du voyage. On choisit le chemin de terre à travers la Hongrie. Proportionnellement à leur éloignement de France, les régions saxonnes se montraient peu disposées à suivre le courant. Les seigneurs saxons se rachetèrent de l'obligation d'aller en Terre Sainte en organisant une expédition de pillages vers les cantons slaves de l'orient de la Germanie, sous prétexte de les convertir[1].

Par l'effet des Croisades, l'Allemagne put profiter directement d'une grande quantité de courants civilisateurs dont la France profita elle-même à cette époque; mais l'histoire de l'influence des Croisades sur les civilisations européennes est faite; elle ne rentre plus dans le cadre de cet ouvrage[2].

1. Voir Nitzsch dans *Geschichte*, II, p. 215 et suiv., et ses sources : *Gesta Frid.*, I, c. XLVII, etc., etc.

2. Voir Heeren (traduit par Villers), *Essai sur l'influence des Croisades*, Paris, 1808, 1 vol.

CHAPITRE XII

L'INFLUENCE DES ÉCOLES FRANÇAISES SUR LE DÉVELOPPEMENT DES ÉTUDES EN ALLEMAGNE ET LA FONDATION DES PREMIÈRES UNIVERSITÉS ALLEMANDES PAR LA FRANCE.

Sommaire. — Période antérieure à la fondation de l'Université de Paris. — Allemands de marque venant faire leurs études en France. — Othon de Freising. — Conrad, son frère. — Période de l'Université de Paris. — Personnages de marque. — Jean Tauler. — Pierre d'Aspelt. — Jean, roi de Bohême. — Charles IV, empereur. — Fondation des premières Universités allemandes sur le modèle de celle de Paris. — Généralités. — Prague. — Vienne. — Heidelberg. — Cologne. — Erfurt. — Premiers professeurs parisiens en Allemagne.

L'étude de l'action que les écoles françaises et particulièrement celle de Paris ont exercée sur la fondation de la science en Allemagne nous prouvera que la vie universitaire allemande, c'est-à-dire celle des manifestations de l'esprit germanique que l'on considère comme la plus nationalement allemande, n'est pas moins, comme tout le reste, une simple émanation française.

Bien que fréquentées bien avant par les étrangers, ce ne fut que dès l'époque d'Abélard que les écoles de Paris les attirèrent en grand nombre.

Pour des raisons ethnologiques que nous indiquons plus haut, Paris, en effet, commençait alors à incarner la science, le savoir universel. Tout ce qui se sentait une vocation pour

la vie intellectuelle, tous ceux qui aspiraient à un rang élevé dans la vie publique de leur pays, que poussait l'ambition ou la vanité, se pressaient, affluaient à Paris. Paris donnait non seulement la suprême consécration du savoir, mais encore le fait d'y avoir été suffisait en soi pour être quelqu'un. Tout cela a été, du reste, reconnu, constaté et longuement exposé par la partie des historiens allemands pour qui l'histoire n'est pas un instrument politique : « L'étude de ce rayonnement, ainsi s'exprime M. Budinszky, « élève allemand de notre École des Chartes, a une impor- « tance hors ligne pour l'histoire de la science en général ; « personne ne saurait nier l'influence universelle de cette « haute école sur l'éducation scientifique de son époque « et, sous ce rapport, mon livre jettera certainement un jour « curieux sur une longue liste d'hommes d'origines étran- « gères, qui transportèrent parmi toutes les nations euro- « péennes les traditions de l'école de Paris, laquelle déter- « minera ainsi directement le développement intellectuel « de tout l'Occident de la façon la plus décisive[1].

Il suffira de se reporter au courant d'idées qui de tout temps se déversait de France en Allemagne et dont le sillon était tracé pour comprendre pourquoi, parmi tous les peuples, les Germains étaient celui qui se pressait le plus autour des écoles de Paris.

La liste des célébrités allemandes issues de cette école, au XIe et au XIIe siècle, est trop longue pour être donnée ici intégralement. Il faudra se borner à relever quelques noms particulièrement saillants, en ajoutant que, tout ce qui, dans l'Allemagne d'alors, arrivait à la renommée dans les lettres et les arts, sortait infailliblement d'une école française[2].

1. Budinszky (Dr Al.), *Die Universität Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter* (Berlin, 1876). 8. Introduction.

2. Voir pour la liste aussi complète que possible des célébrités allemandes du moyen âge sorties des écoles françaises également

Othon de Freising, fils du margrave Luitpold le Pieux d'Autriche, petit-fils de l'empereur Henri IV de Hohenstaufen, étudia à Paris vers 1122, devint abbé de Morimont et, comme tel, un des principaux propagateurs de l'Ordre de Cîteaux en Allemagne ; évêque de Freising, plus tard, et prince de l'Empire, on le retrouve, sous Frédéric Ier Barberousse, son neveu, mêlé à toute la politique de l'Allemagne, y répandant à pleines mains l'esprit et le génie français ; il est le restaurateur de l'école de Freising, où il y introduisait les disputations scolastiques en usage à Paris, ainsi que nous l'apprend Rahewin, son élève, dans la complainte qu'il a laissée sur sa mort ; il fut un des promoteurs de la scolastique au delà du Rhin. Othon de Freising fut aussi un des premiers, en Allemagne, à enseigner la philosophie d'Aristote. Son style et ses idées placent ce disciple de la France, dit Wattenbach, au niveau des meilleurs écrivains du moyen âge [1].

Conrad, également fils de Luitpold d'Autriche, frère cadet d'Othon de Freising. Il vint à Paris aux fins d'études, en 1133, se fit Frère Cistercien, devint abbé de Heiligenkreutz en Basse Autriche, en 1148 évêque de Passau, en 1164 archevêque de Salzbourg, et prit une large part au mouvement des idées que faisaient éclore les luttes de l'empereur contre les Papes.

Hugo de Saint-Victor, né en 1097, de la famille des comtes de Blankenbourg en Basse Saxe, qui se rendit à Paris avec son oncle Hugues ; ils entrèrent tous deux, en 1115, dans l'abbaye de Saint-Victor ; il fut en relations intimes avec saint Bernard de Clairvaux, et a laissé des œuvres importantes pour leur forme littéraire.

Ludolf de Kroppenstaedt étudia, en 1160, à Paris, dirigea

Budinszky (d'après les registres et archives de l'Université de Paris).

1. Wattenbach, *G. Q.*, t. II, p. 243.

ensuite la cathédrale de Magdebourg dont il devint, en 1192, archevêque.

Frédéric, margrave du Frioul, archevêque de Cologne (1099-1131), chef de l'opposition politique contre Henri V, étudia sous Gérard d'Angoulême, en France, mais probablement pas à Paris.

Gebhard, qui sera, en 1122, évêque de Würtzbourg.

Eberhard, archevèque de Salzbourg (1147-1164), étudia en France, probablement à Paris. Il se distingua pendant la lutte du pape Alexandre III contre l'empereur Frédéric Ier et a laissé une correspondance politique très importante pour l'histoire d'Allemagne.

Eberhard II, évêque de Bamberg (1146-1172), issu d'une famille noble bavaroise, condisciple d'Othon de Freising, dont il est un des principaux conseillers ; propagateur, comme lui, des idées françaises en Germanie.

Vicelin, écolâtre à Brême, quitta sa place pour se perfectionner en France vers 1116; entra ensuite dans l'ordre des Prémontrés à Hameln, sur les bords du Weser, se fixa après au couvent de Faldera, en Holstein, et mourut en 1154, comme évêque d'Oldenbourg, après s'être acquis de grands mérites pour la conversion des Slaves de ces régions.

Godschalk, sorti de l'école de Cologne, plus tard abbé de Selau en Bohême, alla à Paris étudier et, en 1135, entra au monastère de Steinfeld.

Brunon, frère du comte Adolphe de Berg, se trouvait en France aux fins d'études, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de Cologne en 1131.

Adalbert de Saarbrück se rendit, avec une nombreuse et brillante suite de l'école de Hildesheim, dans la ville de Reims où, à l'époque de Gerbert, fleurissaient les études de logique. De Reims il alla à Paris, puis à Montpellier. Rentré en Allemagne, le 13 juin 1137, il succéda, l'année d'après, à son oncle Adalbert Ier, à l'archevêché de Mayence.

Alberon de Trèves (1131-1152) était Français de naissance et d'études, et répandait les idées françaises dans les pays de son archidiocèse ; originaire de Montreuil.

Déjà, à cette époque, les Allemands cherchaient non seulement à faire leurs études en France, mais encore à s'y fixer, et ceux — très rares — parmi leurs esprits d'élite qui, pour une raison ou pour une autre, n'avaient pas pu puiser, dans leur jeunesse, aux sources de la science française, vinrent certainement, une fois arrivés à la renommée, y faire consacrer leur talent. Un exemple typique à ce sujet est présenté par la carrière d'Albert le Grand, maître Albert, de la famille des comtes de Bolstätten, probablement né en 1193 à Lauingen, en Souabe, qui étudia à Padoue, enseigna aux écoles cathédrales de Ratisbonne, Strasbourg (1222), Cologne, vint à Paris en 1245, y séjourna trois ans et y arriva, pendant ce court espace de temps, à la consécration universelle de ses hautes capacités scientifiques [1].

Notre période universitaire proprement dite commence, on le sait, avec Philippe-Auguste, qui donna à l'école cathédrale les premiers privilèges. Une fois le plan de l'enseignement élargi, l'Université constituée, les immunités établies, l'affluence des étrangers, et particulièrement des Allemands, devint naturellement plus grande. Paris ne formait plus un faisceau d'écoles de haute renommée, dont l'une cathédrale et les autres monacales, mais devint siège d'un établissement unique dans son genre.

On sait que les étudiants étaient groupés par nations. Ce sont les nations anglaise et picarde qui renferment les étudiants allemands. Dans la première l'on trouve les Allemands originaires des contrées situées au delà de la Moselle ; dans l'autre, ceux des pays situés au sud de ce fleuve. Bien entendu, de part et d'autre, ce sont les régions frontières

1. Sighart, *Albertus Magnus* (Ratisbonne, 1857, trad. franç., Paris, 1862).

qui envoient le plus d'étudiants à Paris ; les environs de Cologne sont particulièrement bien représentés ; là, l'habitude d'envoyer les jeunes gens en France non seulement à Paris, mais aussi soit à Orléans, soit à Montpellier était devenue générale dès le commencement du XIIIe siècle ; c'est ce qui explique le mot de Jordan d'Osnabrück, si souvent mal interprété : *Studio unus locus principalis vid Parisius sufficit*[1] ; de même pour la Suisse, les environs de Strasbourg, la Souabe, la Bavière, pays qui, par ce contact, continueront de marcher à la tête du progrès allemand.

Les personnages allemands les plus saillants, sortis des écoles de Paris après leur constitution en Université, sont[2] :

Conrad II, fils du duc Henri II le Débonnaire de Basse Silésie ; il fit ses études à Paris, à partir de 1243, fut évêque de Passau, quitta la prêtrise, fit valoir ses droits de succession, et devint la souche de la famille des ducs de Glogau ;

Conrad Ier, comte palatin de Scheyern-Wittelsbach, nommé, en 1161, archevêque de Mayence, en 1117 archevêque de Salzbourg, condisciple à Paris de Pierre de Blois ;

Dietrich, comte de Somersberg et chanoine à Magdebourg, étudia, au commencement du XIIIe siècle, à Paris, probablement en 1200, car il décrit une rixe fameuse qui eut lieu à cette époque entre étudiants et bourgeois, et qui avait été provoquée par ses domestiques ;

Jordan, ou Jourdain de Saxe, de la maison des comtes d'Eberstein ; il fit ses études à Paris et là entra dans les ordres, vers 1220 ;

Jean Tauler, un des prédécesseurs de Luther, prédicateur des plus fameux, des plus influents, dont Luther a fait le plus grand éloge. Il semble avoir fait ses études à l'école

1. Denifle (H.), *Die Universitäten des Mittelalters* (Berlin, 1885) ; *Buch über das römische Recht* (édit. Waitz, Götting, 1868), p. 71.

2. Toujours d'après Budinszky et d'après Wattenbach, *Geschichts Quellen*, t. II, p. 8 et suiv.

de Saint-Jacques de Paris, vers 1325-1330. Il prêcha à Strasbourg et à Cologne, et a joué un grand rôle dans l'histoire religieuse de l'Allemagne;

Pierre d'Aspelt, né vers 1245, compléta ses études à Paris, où il devint professeur de médecine et de philosophie. En 1286, il devint le médecin de l'empereur Rodolphe de Habsbourg et, plus tard, prit des services en cette même qualité auprès du roi Wenzel II de Bohême, fut nommé ensuite évêque de Mayence et archichancelier de l'empire. Son influence politique fut considérable, surtout sous le règne de Henri de Luxembourg;

Jean, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII et père de Charles IV, empereur. Il avait conservé un souvenir inoubliable de son séjour en France et de l'Université de Paris, et resta Français au fond de l'âme. Souvent il disait qu'il ne pouvait vivre qu'à Paris et, en effet, malgré ses nombreux déplacements politiques en Pologne, en Hongrie, en Italie, en Autriche, etc., toujours il trouva une occasion pour revenir à Paris[1]. Allié du roi de France, il vola à son secours contre les Anglais et trouva la mort à la bataille de Crécy, en 1346[2].

Son fils Charles IV, empereur et roi de Bohême, également étudiant à Paris, fondera, sur ce modèle, la première Université allemande.

C'est en étudiant attentivement la vie et les œuvres de ces hommes, en voyant combien, une fois rentrés dans leurs pays d'origine, leur talent, leur manière de penser détonaient sur le fond de l'intellectualité allemande, que l'on peut se faire une idée de la masse de connaissances qu'ils importaient chez eux. Ainsi, jusqu'à l'époque de la

1. Gottlob (Dr), *Karls IV private und politische Beziehungen zu Frankreich* (Innsbruck, 1883) p. 8. D'après Schötter, *Johann Graf von Luxembourg* (Luxemb., 1865), t. 1, p. 42 et suiv.
2. Froissart, *Chronique* (bataille de Crécy).

célébrité des écoles de Paris, le clergé allemand avait conservé sa vieille physionomie générale faite de missionnarisme et de doctrinarisme dépourvu d'esprit critique. Aucune part n'était prise aux mouvements des idées en France. A comparer les produits de la littérature néolatine allemande de l'époque othonienne à ceux de l'époque où l'influence de l'Université parisienne exerçait déjà son action, on constatera un changement notable; la naïveté de la vieille biographie ecclésiastique a disparu et, avec elle, la manière enfantine d'écrire l'histoire; le caractère de la description devient plus serré, plus logique. Dans la chronique d'Othon de Freising, les idées modernes du temps, les grandes questions dogmatiques dont les débats agitaient la France se font jour, comme nulle part avant, en Allemagne.

C'est de cette nouvelle couche d'esprits que surgiront les premiers grands travaux de la littérature en langue allemande, tels que la *Chanson d'Alexandre*, *Judith*, la *Chronique des empereurs*. Le contraste existant jusqu'aux temps d'Henri III entre l'état inculte de l'idiome national et le degré d'avancement de la langue ecclésiastique disparaîtra, parce que les idées chrétiennes, avec la victoire de l'Église sur Henri IV, avec l'application de la Trêve de Dieu et par les prédications en faveur des Croisades, avaient enfin pu pénétrer pour la première fois au cœur des grandes masses; le clergé pourra donc prendre contact avec le peuple, se servir de sa langue pour continuer son éducation, par les travaux littéraires. Voilà ce qui explique la naissance de la littérature allemande, à cette époque, par voie de génération française.

*
* *

Vers la fin du XIVe siècle, l'Allemagne reçut ses premières Universités, toutes fondées sur le modèle de celle de

Paris; mais l'affluence des Allemands dans cette ville ne cessa pas pour cela, au contraire, les jeunes Universités allemandes ne jouissaient pas encore du prestige voulu, pour que la plupart de leurs écoliers ne cherchassent pas à compléter leurs études en France; puis Paris était officiellement reconnu comme supérieur à ses sœurs étrangères et même françaises; car c'est uniquement à Paris — exceptionnellement seulement et avec une dispense spéciale du Pape, à Oxford, à Toulouse, à Naples, à Prague, à Cologne et à Heidelberg — que s'obtenait le brevet académique supérieur en théologie.

Dès l'année 1378, nous voyons les étudiants allemands de Paris devenir prépondérants dans la nation anglaise; au commencement du xve siècle, le nom de nation anglaise est même remplacé par celui de nation allemande, preuve certaine que l'affluence allait en augmentant.

Mais passons en Allemagne.

Toutes les écoles cathédrales, abbatiales, presbytérales, regorgeaient de professeurs, élèves de Paris. Ces écoles — il y en avait de fort renommées à Cologne, à Prague, à Heidelberg — par suite de la diffusion des réformes religieuses, par suite de l'affiliation étroite des monastères aux maisons mères françaises, par suite aussi de l'influence des écolâtres parisiens, étaient déjà arrivées à un degré de développement considérable. Aucune cependant, cela a été très nettement constaté par M. Denifle, le principal historien allemand des Universités du moyen âge, ne représentait encore un *studium generale* comme à Paris, mais une simple impulsion gouvernementale devait suffire pour les transformer.

Elle fut donnée par Wenzel, appelé Charles, de Luxembourg, empereur, fils du roi Jean de Bohême.

Jean avait naturellement fait donner une éducation française à son fils Wenzel. Dès l'âge de sept ans, ce jeune

homme était venu à Paris en compagnie de sa tante, la sœur de son père, qui épousa Charles V, roi de France (1323). Ainsi élevé à la cour, au milieu d'une atmosphère qui différait sensiblement de l'atmosphère de Prague, s'imprégnant d'idées d'élégance, de luxe, de chevalerie, d'art, de sciences et de lettres, initié de près à la politique française, déjà supérieure par sa base et son horizon à la politique allemande, fréquentant, en outre, les cours de l'Université[1], ce futur empereur d'Allemagne, à qui le Pape, à Avignon, donna le nom de Charles, celui de Wenzel sonnant trop mal à nos oreilles, devint si Français que jamais il ne put se défaire de cette nature. Ses historiens sont en effet unanimes à constater que, sous tous les rapports, soit art, soit sciences, soit lettres, soit politique, Charles IV, quoique souvent en opposition avec la France politiquement, n'en fut pas moins l'agent le plus puissant et le plus actif sous le rapport de son influence intellectuelle au delà du Rhin. Il est, du reste, considéré comme un des principaux piliers du développement des arts et des lettres dans son pays, usant de tous les moyens qu'il avait appris à Paris pour en rehausser le niveau intellectuel[2].

La première chose que fit Charles, ce fut de transformer l'école de Prague en une Université à l'instar de Paris. Cette fondation eut lieu en 1348.

L'histoire allemande a souvent cherché à nier le fait de l'origine française de cette première haute école allemande; en vain, les documents de l'époque ne laissent aucun doute à ce sujet. Ainsi Beness de Waitmühl, un chroniqueur tchèque de l'époque, dit textuellement : *Studium Pragense ad modum consuetudinem Parisiensis, in quo olim ipse rex in*

1. *Benesii de Weitmil, Chronicon,* Pelzel et Dobrowsky : *Scriptores rerum Bohemicarum.* Prague, 1784.

2. Friedjung, *Kaiser Karl IV, und sein Autheil am geistigen Leben seiner Zeit ;* Wien, 1876, p. 279.

puerilibus constitutus annis studuerat in omnibus et per omnia dirigitur et regeretur[1], ce qui est clairement indiquer les intentions de l'empereur, qui étaient de fonder une école sur le modèle de celle de Paris, où jadis il avait étudié lui-même, afin de rehausser le niveau intellectuel du pays, d'y créer le progrès et d'offrir aux jeunes gens de satisfaire à leurs désirs, de s'instruire sans être obligés de quitter leur patrie. On a aussi prétendu que Charles, tout en recevant son éducation à la cour de Paris, n'avait cependant eu aucune relation avec notre Université ; pour avoir la preuve du contraire, on n'a qu'à se reporter au séjour de l'empereur à Paris, en janvier 1378, où il reçut une députation de représentants de l'Université, auxquels, dans la réponse à leur allocution, il dit qu'il était lui-même un enfant de notre haute école[2].

Le fait de cette fondation tardive des Universités allemandes a frappé les historiens d'outre-Rhin. Aucuns ont cherché à l'expliquer par des raisons quelque peu extravagantes et sans se rendre compte de l'immense courant d'idées qui, depuis les temps mérovingiens, avait creusé de si profonds sillons entre la France et l'Allemagne. C'est pour cette raison aussi que l'Université de Bologne, seconde des deux grandes Universités mères, n'a jamais exercé la moindre influence sur la fondation des hautes études allemandes. Le témoignage de Denifle est péremptoire à ce

1. *Benessii de Weitmil, Chronicon*, p. 350, et Denifle, p. 588.

2. Voir Godefroy, *Entrevue de Charles IV, empereur, de son fils Wenzeslas, roy des Romains, et de Charles V, roy de France, à Paris, l'an* 1378 (Paris, 1612), p. 377. Voir aussi Trithème, *Chron. Hirsaug*, p. 231 dans *Johannis Trithemii opera historica ;* éd. Freher, Francofurti, 1601. — Nous citons ces textes parce que l'origine française de l'éducation intellectuelle du grand empereur a été contestée par certains historiens allemands. Dr Gottlob (dans *Karls IV private und politische Bezichungen*) a rétabli les choses.

sujet : « Quoi qu'il en soit, dit-il, les cinq grandes Univer-
« sités germaniques, Prague, Vienne, Heidelberg, Cologne
« et Erfurt, ont leurs racines à Paris, dont elles sont des
« copies plus fidèles (quoique imparfaites) que toute autre
« Université d'Allemagne; l'histoire de leur fondation,
« comme les textes de leurs chartes d'investiture, en font
« foi[1]. »

L'Université de Vienne, en Autriche, la deuxième en date, fut fondée en 1365, soit dix-sept ans après celle de Prague. Il semble que les lauriers du Luxembourgeois, Charles IV, empêchaient de dormir les Habsbourg, momentanément éloignés de la couronne impériale et réduits à la portion congrue de leurs domaines personnels. Comme Charles, on alla chercher son modèle à Paris. Pierre Suchenwirt, un poète autrichien de l'école, dans une poésie sur Albert III, duc d'Autriche, dit à ce propos :

In fremd land und, gen Paris,
Er zu den maîstern sande
Di in den Kunsten warn wis
Di pracht ma im zulande.

C'est-à-dire :

En pays étranger, vers Paris,
Il envoya demander aux maîtres
Des hommes experts dans les arts
Qu'on lui envoya dans son pays.

La fondation semble s'être effectuée sous les auspices des trois frères Rodolphe, Albert et Léopold, ducs d'Autriche. La charte d'investiture du Pape, le véritable directeur de l'enseignement supérieur de cette époque, porte, que

1. Denifle (H.), *Die Universitäten des Mittelalters*, t. I, p. 750 et suiv.
2. Budinszky, *Die Universität Paris*, p. 22.

Vienne aussi, comme jadis Athènes et Rome et maintenant Paris, devait posséder sa haute école ».

Quant aux premiers professeurs, tous viennent de Paris, et sont, en majeure partie, des Allemands ayant quitté la France à la suite des querelles schismatiques. Le premier recteur de l'Université de Vienne fut Albert de Saxe, ex-recteur de l'Université de Paris.

L'exemple ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. Les régions occidentales de l'Allemagne étant bien plus mûres pour la fondation de l'enseignement supérieur que celles orientales devaient chercher à ne pas rester en arrière.

Sept ans après Vienne, l'Électeur de Bade demanda à doter sa bonne ville de Heidelberg d'une école à l'instar de Paris. La charte d'investiture est du 23 octobre 1385; il y est dit que, ce prince désirant fonder un *studium generale*, le pape Urbain VI décide que : *ut in dicta villa de cetero fiat studium generale ad instar studii Parisiensis*, et accorde aux étudiants les privilèges de ceux de Paris. Les commencements de Heidelberg ne semblent pas avoir été bien brillants. Pendant longtemps l'âme du nouvel établissement est Marsilius de Inghen[1] qui, d'après les registres de la nation anglaise de Paris, y fut recteur de cette nation. Ce n'est que peu à peu que cette école arriva à la renommée.

Il n'en fut pas ainsi de Cologne. L'archevêque électeur de ce vieux centre intellectuel demanda la transformation de l'école cathédrale et obtint une charte d'investiture le 4 mai 1388, portant : *ad instar studii Parisiensis in theologia et juris canonici*. On voit que la formule : *ad instar studii Parisiensis*, est invariablement la même.

Les cours ou disputations commencèrent le 6 janvier 1389; deux jours après, 21 « magistri », presque tous Parisiens, se

1. *Registres de la nation anglaise : Archives de l'Université de Paris*, t. III, p. 460 ; — et Denifle.

font recevoir; ce sont: Gerardus Kalkar, qui fut, avant 1381, *actu regens in artibus*, à Paris; Theodoricus Distel de Unna, déjà en 1362, à Paris faisant ses études; Johannes de Ubach, qui fut à Paris, en 1371, selon les registres de l'Université parisienne; *idem* Johannes Bersword de Tremonia, procureur de la nation anglaise à Paris, en 1381; Jordanus Clivis, qui, pendant longtemps, avait occupé des fonctions dirigeantes dans la nation anglaise à Paris et, depuis 1383, y avait été *magister actu regens;* Herman de Aldenrode, qu'on rencontre à Paris comme licencié, en 1377; Theodoricus de Nienborch, qui termina ses études à Paris la même année; Johannes de Venlo, en 1370, procureur de la nation anglaise à Paris; *idem* Arnoldus de Celario, qui avait occupé les mêmes fonctions en 1366; Henricus Lupi de Wesalia, qui avait été à Paris *magister in artibus* et *scolaris in medicina*, et « détermina » en 1358. Cologne prend tout de suite rang parmi les premières écoles de l'Europe.

Erfurt fut fondée dans des conditions analogues, d'abord par lettre d'investiture du contre-pape Clément VII et ensuite par Urbain VI. Avec cette Université, le *studium generale* de Paris pénétrait jusque dans le nord-est de l'Allemagne.

Rien à dire des autres grandes Universités allemandes fondées ensuite; ce sont : Würtzbourg, Leipzig, Ingolstadt, Rostock. Elles ne sont déjà plus copiées sur Paris; mais leur plan est emprunté aux Universités précédentes.

Chacune de ces hautes écoles avait, bien entendu, toute son organisation calquée sur celle de Paris. A chacune nous retrouvons les étudiants groupés par nations, dont le nom naturellement change selon la nationalité de ceux qui la constituent; ainsi, vu la proximité de la Pologne, il y a une nation polonaise à l'Université de Prague.

Il faudrait maintenant étudier de près l'évolution des jeunes Universités allemandes pour fixer la part qu'elles ont

prise au développement de l'Allemagne et dont le mérite reviendrait, en premier lieu, à la France. Certes la nature germanique, peu portée à l'initiative, brille surtout par le perfectionnement des idées des autres. Elle développa donc, dans le sens de son caractère national, les écoles dont la France l'avait dotée. Les Allemands, au cours des siècles, firent de leurs Universités des institutions germaniques et même des écoles de germanisme. Nos nations sont la source de leurs corporations ; du mot français de boursier, ils ont fait ceux de *Bursch* et de *Burschenschaften*.

La nature corporative est trop inhérente au caractère allemand pour que ce côté de l'organisation des anciennes Universités françaises ne fît pas fortune de l'autre côté du Rhin. Si l'on voulait approfondir, on trouverait une origine française, même aux querelles à main armée qui font la caractéristique des corporations d'étudiants en Germanie.

Le peuple a la mémoire courte ; sa mémoire historique ne dépasse pas quelques impressions générales, le plus souvent fausses dans les détails comme dans la base et qui lui sont restées à force d'être répétées. L'exaltation pangermanique a fini par faire, des Universités, des institutions tellement nationales qu'à lire et à entendre leurs panégyristes, on les croirait remonter aux Germains de Tacite. Cette idée est assez ancrée dans la mémoire publique pour que les historiens de l'enseignement supérieur allemand, à part quelques-uns, et tout en ayant la preuve du contraire sous les yeux, ne puissent s'en défaire et arrivent à des conclusions extraordinaires, tel Kaufmann[1], qui dit textuellement : « Quand bien même l'on ne saurait nier que les Universités allemandes fussent prises sur le modèle de la haute école de Paris, il n'en est pas moins

1. Dans sa *Geschichte der deutschen Universitäten* (Stuttg., 1888)

vrai qu'elles sont des fondations nationalement germaniques. » Il est évident que ce sont des Allemands qui en furent les fondateurs, en effet; mais il reste à savoir si ces Allemands eussent pu les fonder sans l'exemple de la France. Au contraire, plus les Universités allemandes ont contribué au développement du nationalisme germanique, plus l'Allemagne en demeure l'obligée à la France, mais nous reviendrons sur ce sujet dans le second volume.

CHAPITRE XIII

LA FONDATION DE L'ART ALLEMAND SOUS L'INFLUENCE DE LA FRANCE

Sommaire. — Germes d'architecture antique importés par Charlemagne dans les contrées rhénanes. — Ce que la science allemande pense de ce style. — L'architecture guerrière vient de France. — Villes fortifiées d'après le modèle français. — Les premiers châteaux-forts en Allemagne. — Cluny, véhicule du style roman. — Lignes de diffusion. — Principaux monuments romans en Allemagne. — Paderborn, Hildesheim, Würtzbourg, Passau, Osnabrück. — Cîteaux et le style ogival. — Comment et où il se forma. — Pourquoi l'Allemagne lui demeura d'abord réfractaire. — Saint Bernard de Clairvaux, principal propagateur de l'art ogival en Germanie. — Lignes de diffusion. — Notre-Dame de Trèves. — Kreuznach, Marburg, Oppenheim, Magdebourg, Cologne, etc. — Autres analogies. — Les autres arts : sculpture, peinture, enluminure, emboîtent le pas à l'architecture.

L'architecture est la branche de l'art, qui nécessairement se développe la première chez un peuple. En fait d'architecture, comme ailleurs, la race germanique ne possédait aucune tradition primitive. Aux temps héroïques, elles ne savait élever que des constructions rudimentaires en bois (Tacite).

Ce n'est donc que par le contact avec les Gaules que les Allemands apprirent à construire des maisons en pierres, art qui, dès lors, emboîta le pas à l'architecture française, comme toute chose en Allemagne, à une distance en arrière variant entre cinquante et cent cinquante ans.

Une exception se produisit cependant pour l'époque de Charlemagne souverain, qui, on ne l'ignore pas, implanta directement des traditions latines, empruntées aux édifices d'Italie et de Byzance, dans les régions rhénanes. Son église d'Aix-la-Chapelle, modelée sur Saint-Vidale de Ravenne, son palais dans cette même ville, ses palais de Nimègue, d'Ingelheim, renfermaient des motifs classiques, qui furent imités à une centaine de kilomètres à la ronde, tant en Allemagne qu'en France, et donnèrent ainsi naissance à cette chose éminemment passagère qu'on a appelée style rhénan.

Il ne faut pas, de l'aveu même de la critique allemande, s'exagérer sa valeur artistique.

L'archéologue allemand Salvisberg dit à ce sujet : « Dans « l'école allemande de Charlemagne, on est déjà complè- « tement familiarisé avec les lois de la statique et de l'ar- « chitecture en pierre en général; mais l'ornementation « fait pitié à voir; elle est lourde, brutale, sans articula- « tions[1]. Et Schnaase d'ajouter : dans les détails, il y a « absence complète d'esprit et beaucoup de grossièreté. « Toutes les finesses par lesquelles peut se manifester « l'individualité de l'artiste sont négligées, cette partie de « l'exécution est réduite au strict nécessaire; les portes « et les fenêtres sont sans articulations; dans l'ornemen- « tation, qui est lourde et brutale, les motifs latins ne sont « qu'indiqués[2]. »

Ce style allemand, après un succès momentané, disparut vite, presque sans laisser de traces, et l'Allemagne ne devint une nation artistique qu'à la remorque de la France.

1. Salvisberg, *Kunsthistorische Studien*, III et IV : *Die deutsche Kriegsarchitectur*. Stuttgart, 1884-87, p. 197 et suiv.

2. Schnaase, *Geschichte der bild. Künste im Mittelalter*, t. III, p. 561 et 562.

En France, l'architecture artistique fut lente à prendre des formes concises ; mais l'état du christianisme en Allemagne ne permettait même pas encore à celle-ci de nous suivre sur ce terrain, si faible qu'il fût, car le clergé allemand n'était ni assez riche, ni assez sûr de son existence, pour se permettre d'imiter les édifices français passant alors pour les plus beaux. A part quelques constructions monumentales, ou réputées telles, dans la zone de Trèves et de Cologne, les églises et les monastères allemands du VIIe et du VIIIe siècle, nous l'avons constaté plus haut, étaient de misérables huttes en bois, d'un caractère utilitaire et colonial.

Mais, si l'Allemagne, faute de fonds, ne nous suivait pas tout de suite en matière de bâtiments ecclésiastiques, les nécessités de la guerre lui firent très vite adopter nos constructions stratégiques. Les villes allemandes, anciens centres romains, à l'instar des villes de France, s'entourèrent de murailles, la plupart du temps construites sur les vieilles fondations romaines. Aux IXe et Xe siècles, on voit ainsi se fortifier, d'après le système en usage en France, les centres dont la plupart avaient été fondés par elle : Worms (897-914) ; Boppart (851) ; Hambourg (847) ; Aix-la-Chapelle (844) ; Francfort-sur-le-Mein (814-830) ; Bingen (832) ; Augsbourg (955), mais sans tours ; Saint-Gall, refortifiée de treize tours depuis 975.

C'est en ce Xe siècle également qu'en Alsace, en Franconie, en Souabe, le château féodal français fait son apparition. Les plus anciens qu'on connaisse en Germanie sont Hohentwiel, Stammheim, Diepoldsbourg et Onfridinga, quatre châteaux proches l'un de l'autre. Il y avait longtemps alors que les seigneurs français en possédaient.

« Dans toutes ces constructions, si primitives qu'elles « fussent, dit Salvisberg, l'influence française ou plutôt « normano-française, — puisque ce sont les Normands

« qui ont fixé définitivement les règles de l'architecture « militaire en France, — n'est pas niable. » Lorsque, sous les premiers Othons, vint la nécessité de défendre contre les Slaves et les Magyars les frontières orientales, cet art se développa davantage. Quantité de centres du nord-est de l'Allemagne, émanations d'anciennes abbayes fondées par Charlemagne et ses successeurs, devinrent, par le fait de murailles, des villes importantes, telles : Meissen, Quedlinbourg, Mersebourg, Goslar, Duderstadt, Memleben, Nordhausen, fondées ou fortifiées par Henri Ier, Gernrode, Lünebourg, Danzig, Sleswig, Dortmund, Weilbourg, Limbourg, Cassel, Leipzig, Halle, Weimar, Erlangen, Eisenach, Gotha, Heiligenstadt, Mühlhausen, Furth, Schweinfurth, Ochsenfurth, fortifiées ou fondées par Othon Ier et Othon II.

L'Allemagne adopte peu à peu servilement tous les perfectionnements que la France apporte non seulement aux fortifications militaires, mais encore à l'aménagement intérieur des châteaux. Ainsi, pendant le XIe siècle apparaît en France le donjon, caractéristique principale de la muraille du moyen âge; en Allemagne, le donjon ne fait son apparition qu'au XIIIe siècle. L'intérieur des châteaux allemands est toujours une copie servile des intérieurs français, mais d'un caractère arriéré, plus rustique, plus simple[1].

Mais c'est le moment où le clergé germanique peut déplorer ses connaissances acquises sur les bords de la Seine, du Rhône et de la Loire.

L'existence de Cluny, nous l'avons dit, est intimement liée au style roman, c'est-à-dire à plein cintre. Les clu-

1. Voir Salvisberg, p. 196 et suiv.; voir aussi Kallsen (Dr Otto). *Die deutschen Städte im Mittelalter*. Halle A. S., 1891, p. 18 et suiv.

nistes, en qualité de réformateurs, étaient grands constructeurs. Les constructions élevées à Cluny par ses premiers abbés faisaient école; les plans circulaient de couvent à couvent; chaque monastère réformé tenait à être un petit Cluny et construisait autant que possible d'après les plans de l'abbaye mère.

L'influence de Cluny sur le développement de l'architecture française date du xe siècle. C'est au xie siècle qu'elle passe en Germanie. Voici comment l'archéologue allemand, Otte, décrit cette évolution : « Au courant du xie siècle, dit-il, « se manifesta chez nous une activité fiévreuse en fait de « construction. Là où il n'y avait encore que des églises en « bois — et c'était dans la majeure partie des cas — on se « mit à bâtir en pierre. La grandeur comme la splendeur « des résidences épiscopales s'accrurent; l'on ne se con- « tentait plus de construire pour les besoins du moment, on « commençait à penser à la postérité; on dressait, pour la « première fois, des plans dont l'exécution demandait plu- « sieurs générations; dans beaucoup de cas, l'envie de « construire, de faire beau et de faire grand, dégénéra en « manie, et le successeur faisait sans pitié démolir ce que « son prédécesseur avait érigé.

« Aussi le xie siècle devint-il, sur le terrain de l'archi- « tecture ecclésiastique, avec pour point de départ les « diverses résidences impériales et épiscopales, l'époque où, « pour l'Allemagne, commence le progrès général et où l'ar- « chitecture passe du simple rôle d'utilité au genre monu- « mental.

« Grands furent, dans cette évolution, les mérites des « moines de Cluny, aussi grands pour ce qui est de l'ar- « chitecture qu'en ce qui concerne le progrès allemand en « général. Ce furent eux qui, par leurs efforts, et secondés « en cela par les empereurs avec lesquels ils entretenaient « des relations politiques, rétablirent chez nous l'art de

« bâtir, qui était un des principaux points de l'observance « bénédictine dont ils poursuivaient la réforme[1]. »

Il est facile de suivre la propagation du style roman de l'autre côté du Rhin ; l'on n'aura pour cela qu'à relire le chapitre de ce livre sur la diffusion de la réforme clunisienne ; les constructions marchent absolument de pair avec la fondation d'établissements clunistes. Les prélats et les empereurs allemands, qui s'en firent les propagateurs, furent également et toujours ceux auxquels l'Allemagne est redevable de ses premiers grands monuments architectoniques et artistiques.

Ainsi le Belge Poppon, qui réforma les monastères de la région de Trèves, du Limbourg et du Luxembourg, fut, en même temps, avec les nombreux élèves qu'il forma, un des premiers et des plus célèbres architectes allemands. Élève lui-même de Richard de Montfaucon, les églises abbatiales de Limbourg, d'Echternach, de Wissembourg-sur-Lauter, de Hersfeld, sont, sinon directement son œuvre, du moins celle de ses élèves. Quelques historiens allemands vont même jusqu'à appeler Poppon le père de l'architecture allemande et lui attribuer la cathédrale de Strasbourg.

Les plus beaux monuments de l'architecture romane, ceux dont l'Allemagne actuelle est, à juste titre, fière, sont ainsi l'œuvre des Pères de Cluny. Sainte-Marie-du-Capitole à Cologne, inaugurée en 1049, qui est le monument le plus intéressant du style roman primitif, fut construite sous Herman, archevêque, petit-fils d'Othon II, d'après des plans de Cluny. Son successeur, Annon, un élève du cluniste Meinwerk, évêque de Paderborn, restaura, d'après les règles de Cluny, Saint-Gédéon, sauf toutefois la coupole, une imitation du münster de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle.

1. Otte (H.), *Geschichte der romanischen Baukunst in Deutschland* (Leipzig, 1874), p. 146 et suiv.

Dans sa construction de Saint-Georges de Cologne, l'influence clunisienne est fort visible, de même que dans l'abbatiale de Sigebourg, qui est son œuvre, mais dont il ne reste plus que la coupole.

Meinwerk de Paderborn, également grand constructeur, entretenait une école d'architectes dont l'impulsion et les principes remontent à Cluny. Les élèves qu'il forma se répandirent sur toute l'Allemagne : Hildesheim, Würtzbourg, Passau, Osnabrück, etc., eurent toute une succession d'évêques de l'école de Cluny, qui couvrirent leurs diocèses de ces centaines de monuments de style roman, qui font encore aujourd'hui l'ornement et la principale curiosité de ces contrées[1].

Hildesheim, notamment, fut fécond sous ce rapport. Ses ateliers et ses chantiers faisaient école; son évêque, Bernward (1022) était à la fois architecte, fondeur et orfèvre. Guntbaldus, diacre à Hildesheim (1011-1014), est cité comme peintre et calligraphe; Liudeger, « operarius » à Hildesheim, figure dans les Annales épiscopales comme polisseur de pierres précieuses (1030); Godehard, évêque, réformateur cluniste de toute une série de couvents, fit élever plus de 30 églises dans le style de Cluny; il ne quittait pas ses ateliers de maçons, de sculpteurs, d'orfèvres et de peintres. La ville et les environs de Hildesheim renferment encore aujourd'hui de nombreux monuments artistiques de cette brillante époque.

On voit quelle influence artistique exerça déjà Cluny de l'autre côté du Rhin, et cependant nous n'en sommes encore qu'à ses débuts.

1. Voir Mitthoff, H.-W. H., *Mittelalterliche Künstler und Werkmeister*, lexicalisch dargestellt, Hannover, 1885. — Voir aussi Sackur (E), *die Cluniacenser*, etc.; Schnaase, *Geschichte. der bildenden Künste*. — Viollet le Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, t. I, *Architecture monastique*.

Quand Hirschau en fut devenue la grande agence de propagande, cette situation s'accentua. En relations directes et permanentes avec la maison mère, tout son outillage était fidèlement calqué sur elle. Guillaume, premier abbé de Hirschau, équipa, nous l'avons vu, pendant son règne, 130 abbayes à l'instar de Cluny; chacune reçut ses ateliers, ses ouvriers, ses architectes, ses plans et dessins pour agir comme une véritable école des Arts et Métiers dans sa région.

Rien à dire de l'influence artistique des Prémontrés et des Chartreux. Elle s'efface.

Deux siècles après Cluny, et quand le mouvement qu'elle avait imprimé à la Germanie allait déjà en se perdant, vint Cîteaux pour le régénérer et lui communiquer la plus belle, la plus sublime et la plus indestructible des floraisons : nous avons nommé l'art ogival, le style dit gothique.

« Le style ogival est né en France, dit Guillaume Lübke, « — du reste les Allemands du XIIIe siècle l'appelaient *opus* « *francigenum*[1]. — Ce furent les peuples germaniques qui « furent les propagateurs de ce mouvement artistique « grandiose. Toutefois, ce qu'il y a de caractéristique, « c'est que le mérite de l'avoir créé ne revient pas à un « peuple de race allemande pur sang, mais à une nation « dans les éléments de laquelle le sang germain n'entre « que pour une partie. Ce sont en effet les Français, nation « mobile et avide de nouveau, et dans son sein tout par- « ticulièrement les contrées nord-est plus profondément « imprégnées de germes tudesques, qui se sont révélées « comme créatrices du style gothique.

« On voit surgir cet ordre architectonique dans ces « régions dès la deuxième moitié du XIIe siècle et de là se

1. Voir *Chronicon eccles. wimfensis* (Wimpfen-im-Thal, bâtie en 1278).

« répandre directement en Angleterre d'abord et en Alle-
« magne ensuite[1]. »

Le premier en date des monuments gothiques paraît en effet être l'église de Saint-Denis, dont il subsiste encore le chœur et le portail, construits sous l'impulsion de Suger, abbé de ce monastère, ministre de Louis VI et de Louis VII, régent du royaume pendant la seconde croisade. Les cathédrales de Senlis et de Noyon, qui succèdent immédiatement après, bâties par des amis personnels de Suger, imitent visiblement Saint-Denis[2].

Ce style naquit des besoins du temps. La formation de la chevalerie, l'affranchissement des communes et mille autres faits sociaux avaient fait considérablement augmenter le nombre des fidèles dans les églises où souvent, comme à l'occasion des prédications pour les Croisades, se réunissaient des foules très nombreuses. Or, le plein cintre à grands rayons manquait de solidité pour voûter des espaces aussi considérables. Après quelques tâtonnements, naquit l'ogive. Les Frères de Cîteaux l'adoptèrent pour leurs constructions, en partie par esprit d'opposition contre Cluny; ce sont eux qui la propagèrent au loin; mais ils n'en sont point les inventeurs.

« L'Allemagne, dit à ce sujet Schnaase, très attachée au
« style roman, fut, tout d'abord, rebelle au style gothique.
« Plusieurs passages de poètes allemands du XIIIe siècle le
« prouvent. Ils protestent et s'élèvent contre l'application
« de l'ogive, qu'ils trouvent laide et illogique. De sorte que,
« dans la plupart des provinces allemandes, en pleine époque
« gothique française, nous trouvons l'ancienne manière
« clunisienne de bâtir. Cette lutte fait naître un style de

1. Lübke, *Geschichte der Architectur, von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, 6e édit., 2 vol., Leipzig. 1884, t. II, p. 3.

2. *Bulletin monumental*, 1860, VI. — Voir de Quast (le baron de), inspecteur des monuments en Prusse, et Verneil. p. 213.

« transition où le gothisme se combine avec l'ordre roman, « style qui est essentiellement germanique. » (*Deutscher Uebergangs Styl*[1].)

Mais, à la longue, l'Allemagne ne pouvait résister. En France, les Cisterciens n'exerçaient qu'une influence secondaire en matière d'architecture, parce que là cet art était déjà entre les mains d'artistes profanes et que leur règle ne leur permettait que d'employer les formes les plus simples ; en Allemagne, au contraire, ils introduisirent des formes nouvelles, pratiques utiles et dont l'adoption se recommandait d'elle-même. Élevant partout des églises voûtées, il n'y a d'exception qu'à Maulbronn et à Marienstadt, ils popularisent la voûte en Germanie en des régions où, jusqu'à la fin du XIIe siècle, elle avait été rarement adoptée et enseignent d'exemple à la construire à l'aide de l'arc brisé et d'appuis buttants. L'église de l'abbaye de Brumbach-sur-Tauber, près Wertheim, terminée en 1174, offre le plus ancien exemple de l'emploi de l'arc brisé comme élément de voûte en Allemagne. (Schnaase.)

Il est hors de doute que saint Bernard compte personnellement parmi les missionnaires de l'art gothique en Allemagne. La plupart des constructions de l'Ordre, tant de l'autre côté du Rhin qu'en France, étaient, en effet, dirigées par son subordonné direct, Frère Achard, maître des novices à Clairvaux. Ainsi, ce fut Achard qui dirigea les travaux de la communauté de Hemmerode, près Trèves.

L'établissement des chantiers dans les diverses régions provoqua la formation d'une classe d'ouvriers laïques allemands. Les Frères envoyaient ces jeunes gens souvent en France ou dans les grandes abbayes cisterciennes des régions rhénanes pour étudier de près les monuments. Ce devint là la pépinière des maîtres auxquels l'Allemagne doit

1. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste*, t. V, p. 220-225.

les sublimes productions du gothisme qu'on lui connaît.

Suivons maintenant l'art ogival étape par étape autant que possible, car il faudrait plusieurs volumes pour décrire dans les détails la diffusion de l'architecture française dans toutes les régions de l'Allemagne. Du reste, il suffit de lire une des grandes Histoires de l'architecture en Germanie, ouvrages qui d'un bout à l'autre ne sont en somme, que des récits de la diffusion de l'architecture française dans les pays d'outre-Rhin, pour en avoir un aperçu complet. Le travail n'est même pas à faire : Schnaase, Lübke, Otte, Dohme, méritent d'être intégralement traduits en français, et cela suffirait.

En 1227 furent commencés les travaux de Notre-Dame de Trèves, monument d'ordonnance essentiellement champenoise et dont le prototype, comme l'a démontré Schnaase, est l'église de Saint-Yved de Braine, près Soissons, terminée en 1206.

Notre-Dame de Trèves a fait école en Allemagne, comme le témoignent les églises d'Offenbach-sur-Glan, la collégiale de Carden-sur-Moselle, Saint-Martin à Münstermaifeld, l'église des Dominicains à Coblence, celle d'Heisenach entre Boppard et Saint-Goar, les Carmélites de Kreuznach et la célèbre cathédrale de Sainte-Élisabeth de Marburg.

En tenant compte de certaines modifications, l'on peut retrouver Saint-Yved de Braine, encore, dans Saint-Victor de Xanten, dans la cathédrale de Kaschau, en Hongrie, dont l'architecte fut un Français venu de France, dans Sainte-Catherine, à Oppenheim, dans la paroissiale d'Ohrweiler, Saint-Nicolas d'Anklamm, en Poméranie, Saint-Nicolas, à Osterburg, dans l'Altmark, dans Saint-Lambert, à Münster, dans la collégiale de Clève.

Mais Saint-Yved de Braine n'a pas exercé seule son influence. Ainsi le chœur de la cathédrale de Magdebourg, terminé en 1234, accuse une analogie prononcée avec celui

de la cathédrale de Soissons livrée au culte en 1212. Les sculptures de la cathédrale de Bamberg sont presque des copies de celles de Reims[1]. La cathédrale de Limbourg-sur-Lahn, dans l'ancien duché de Nassau, à part son caractère rhénan, accuse une étroite parenté avec la cathédrale de Noyon.

L'auteur de la cathédrale de Cologne, ce monument qui incarne tout le gothisme allemand, a puisé à différentes sources françaises; le plan général est emprunté à la cathédrale d'Amiens; certaines parties du pourtour de chapelles à la Sainte-Chapelle de Paris alors en construction (Dohme).

L'on trouve encore communauté d'idées et anologie entre les églises de Maulbronn, de Riddaghausen près Brunswick, terminée en 1250; d'Ebrach en Franconie; de Lilienfeld en Autriche; et celles françaises de Thorouet, dans le département du Var, fondée en 1146; de Sylvacane (Bouches-du-Rhône), fondée dans la même année; de Senoque (en Vaucluse), fondée en 1148; de Bellingue (Puy-de-Dôme), fondée en 1137; de Pontigny et de Morimont (Voir Schnaase).

La formation du pourtour du chœur et du rayonnement de chapelles qu'on rencontre souvent est toute spécifiquement française. « Indépendamment des églises allemandes fondées par les Frères Cisterciens, dit Quast, inspecteur des monuments historiques de Prusse, et où l'influence gothique française est claire comme le jour, toutes les fois que vous rencontrerez en Allemagne pourtour du chœur et rayonnement de chapelles, concluez hardiment à une influence française directe ou indirecte mais certaine. Cette invention se rencontre en effet en maints endroits, tel à Saint-Godehard de Hildesheim, Heisterbach, Marientsadt, d'abord, puis appliquée avec certaines modifications locales

1. Weese, *Die bamberger Domsculpturen* (Strasb., 1897).

à Sainte-Marie de Lübek, tout le long de la Baltique, aux églises cisterciennes qui firent partie de ce front d'attaque par lequel la Germanie du nord-est fut incorporée à l'Empire : Doberau, Dargun, cathédrale de Schwerin, Sainte-Marie de Rostock, Sainte-Marie de Wismar, Sainte-Marie de Stralsund et de Stargard, Saint-Nicolas de Stralsund, Saint-Nicolas de Wismar et de Lünebourg (Voir Dohme).

L'architecture développa tous les arts connexes. Les Frères Cisterciens devinrent en même temps les éducateurs du goût allemand, qui avait tant besoin d'être formé. « C'est « précisément pour cela, dit Dolberg, l'historien spécialiste « de l'art des Frères de Cîteaux au delà du Rhin, que leur « venue constitue un événement si important pour l'Alle- « magne. La formation du goût allemand est leur œuvre, « car la sobriété, la mesure, l'harmonie des proportions, la « modestie et la pureté des lignes qu'on remarque dans « toutes leurs productions, à quelque ordre de l'art qu'elles « appartiennent, ont précisément leurs racines dans les res- « trictions que la règle cistercienne imposait à l'esprit du « luxe, ces Français sont donc les fondateurs du goût « en Allemagne, et ce qui reste de leurs travaux est encore « aujourd'hui considéré et cité comme des chefs-d'œuvre « de pureté de style. »

Il serait trop long, et cela ne rentre plus dans notre programme, de suivre la transfusion des autres arts, sculpture, peinture et enluminure, etc. Ils emboîtent le pas à l'architecture, suivant la ligne de diffusion de Cluny et de Cîteaux, chemin que nous avons suffisamment étudié pour ne plus le refaire [1]. Du reste, ces chapitres comme d'autres

1. Voir encore, pour l'ensemble de cette étude comparative, les constatations de : Dohme (Dr Rob), *Geschichte der deutschen Baukunst*, 1 vol. (1887); — Roisin (F. baron de), *les Missionnaires de l'art gothique en Allemagne au* XIIe *siècle* (dans Caumont), *Bulletin monumental*, (3e série, V, 1859); — Dolberg, *l'Art chez*

seront repris à d'autres points de vue dans le second volume de l'ouvrage.

les Frères de Cîteaux en Allemagne, p. 398-414 et 559-578 (dans *Studien u. Mittheilungen der Benedict-Cistercienser*, t. X, 1889). Darcel, *l'Influence de l'Art français en Allemagne au moyen âge*, dans *Annuaire de l'Institut des Provinces*, t. XIV (1862) (2e série), p. 171 ; — Moméja (Jules), *Du rôle des Moines dans l'architecture du moyen âge*, dans *Bulletin Archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. XV (1892) ; — Dohme, *Die Kirchen der Cistercienser in Deutschland während dem Mittelalter*, Leipzig (1869) ; — Otte, *Handbuch der Kirchlichen Kunst-Archäologie des deustchen Mittelalters*, 2 vol., Leipzig (1883).

CHAPITRE XIV

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE NAISSANT SOUS L'INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA CHEVALERIE FRANÇAISES.

Sommaire. — Causes de l'éclosion de la poésie profane. — L'affranchissement des communes en France et en Allemagne. — Naissance de la bourgeoisie allemande. — Eclosion de la chevalerie allemande. — L'influence et les goûts français encouragés par les empereurs. — Tout le monde parle français en Allemagne. — Gallomanie ridicule. — Modes parisiennes. — Instituteurs et gouvernants français dans les châteaux. — Réputation de la France auprès de la haute société allemande. — Les Minnesänger imitent les trouvères.

Malgré toute la bonne volonté du clergé de mettre en honneur la langue germanique, la littérature allemande devait rester néolatine et ne pouvait devenir nationale, tant qu'elle ne tombait pas des mains des prêtres dans celles de la société laïque.

Mais cette société laïque n'était pas intellectuellement mûre pour servir de véhicule ou de promoteur à un mouvement intellectuel, avant que la même métamorphose ne se fût accomplie dans la société française.

L'affranchissement des communes et la chevalerie en furent les leviers en deçà du Rhin ; ils le seront également au delà.

S'il est impossible de prouver exactement que les communes allemandes se sont affranchies à l'exemple de la France, un fait cependant est certain, c'est que l'insurrec-

tion éclata en Italie d'abord, passa de là dans le midi de la France, puis au nord et dans les Flandres, et de là seulement gagna les villes allemandes pour embrasser successivement le Rhin et les bords du Danube. C'est le chemin que prenaient tous les mouvements intellectuels. Or, Cambrai s'insurgea dès le xe siècle contre la tyrannie de ses seigneurs et définitivement en 1024, en 1064, en 1076, le Mans, en 1066, etc.; ce fut là le point de départ.

A ce moment la plupart des villes allemandes n'étaient même pas encore formées. Mais l'exemple n'en semble pas moins avoir agi sur celles qui existaient. Le terrain était préparé. A la faveur des guerres civiles qui éclatèrent au sujet des querelles d'investiture, sous Henri IV et Henri V, c'est-à-dire un peu après, mais en somme à la même époque, certaines villes allemandes obtinrent leurs premières chartes de liberté presque sans coup férir. En 1073, Worms ouvre ses portes à Henri IV, afin de faire échec à son évêque et obtient ses premières immunités. Cologne suit son exemple, à quelques mois de distance. Toutes les cités rhénanes suivent à la file; puis le Danube se souleva, Ulm, Ratisbonne, Augsbourg s'affranchirent.

Gratifiées, à l'exemple des villes françaises, de grands privilèges par les empereurs, afin de les soutenir, ces villes deviennent le refuge de la noblesse inférieure. Afin de s'opposer à la rapacité omnipotente des grands feudataires et de maintenir leurs libertés, elles se liguèrent; il y eut les vastes ligues des villes du Rhin, celle de la Souabe, celles des villes hanséatiques (1242).

La bourgeoisie était née. Avec la richesse et la tranquillité, le goût du beau et des jouissances intellectuelles s'éveillent dans son sein.

Voyons pour la chevalerie:

La France, par la première croisade, venait de se couvrir d'une gloire immense, retentissante, universelle.

Avoir arraché le Saint-Sépulcre aux mains des infidèles, c'était, pour l'époque, le plus haut fait, le plus grand service qu'un pays pût rendre à l'humanité. Alors, irrésistiblement, la France passa au premier rang des peuples, et ses mœurs, ses coutumes, sa langue et ses idées s'imposant, étaient acceptées par tous.

« Le mouvement entraîna l'Allemagne par les régions de la Meuse, le Bas-Rhin et la Bourgogne. Au pays de la Meuse, dit Roisin, il y avait déjà à cette époque une espèce de fusion entre les deux civilisations. Le frottement des dialectes y tendait à effacer les démarcations linguistiques et intellectuelles ; la plupart des personnages de la noblesse y parlaient, comme aujourd'hui encore, les deux langues. On sait que, par exemple, le Boulonnais Godefroy de Bouillon parlait allemand et français ; la chronique uspergienne dit à ce sujet : *Nostræ gentis milites præ cunctis bellatoribus honoravit feritatemque illorum suavissima urbanitate gallicis cabellariis commendans invidiam quæ inter utrosque naturaliter quodammodo versatur, per innatum sibi utriusque linguæ peritiam mitigavit.*

« Berceau de la première croisade, ces contrées persévérèrent entre toutes dans le saint enthousiasme qu'inspirait alors la cause du Christ, enthousiasme formulé par gestes et prouesses — et par là inspirèrent les contrées voisines ; car, pour l'Europe du XIIe siècle, France et Flandre étaient fines fleurs de chevalerie.

« Ajouter le merveilleux essor qu'avaient pris de riches et populeuses cités, et vous comprendrez ; le territoire arrosé par la Meuse était un foyer qui rayonnait en tous sens ; c'était là que battait le cœur, c'était là que se dispensait au loin une vie nouvelle [1]. »

1. Roisin (le baron Ferd.), d'après Wackernagel, dans *Séances et Travaux de l'Académie de Reims*, t. X, 1849, p. 85 : *Sur l'influence française en Allemagne au moyen âge*. Voir la note, p. 318.

Les régions occidentales de l'Allemagne, la Souabe, les bords du Rhin, la Franconie, avaient été naturellement très vite gagnées au nouveau courant, quoique l'Allemagne officielle ne suivît la France en Terre Sainte qu'à partir de la deuxième croisade (1147-1149); c'est de cette époque seulement que datent les effets du contact entre les deux peuples, effets qui sont la chevalerie allemande et la poésie des cours d'après le modèle français.

Là, en Palestine, les seigneurs allemands avaient pu voir pour la première fois les seigneurs français sur le champ de bataille, admirer leur fougue, leur élan, leur noblesse chevaleresque, leurs prouesses. Ils en subirent le charme et l'ascendant. Le signal de cette admiration fut du reste donné d'en haut. Conrad III, premier empereur de Hohenstauffen, n'avait pu vaincre son adversaire qu'avec le concours d'Albéron de Montreuil[1] et l'influence cistercienne, ce qui le rendit déjà favorable à l'influence française. Frédéric Ier Barberousse, son neveu, après avoir accompagné son oncle en Terre Sainte, d'où il avait rapporté la plus vive impression de splendeur de la chevalerie française, épousa, en secondes noces, Béatrice, fille et héritière de Renaud, comte de Bourgogne. Réunissant ce royaume à l'Empire, il s'entoura de conseillers de l'école française, tels Othon de Freising, son historiographe, Éberhard II de Bamberg, sortis des écoles de France[2]. Frédéric Ier parlait couramment le français; nous le verrons plus loin.

Mais les mœurs françaises gagnaient jusqu'au peuple. Les gestes et prouesses en Terre Sainte, que les chevaliers poètes avaient couchés par écrit, les jongleurs et ménestrels les répandaient à travers toute l'Europe occidentale; pas un village, pas un hameau qui ne fût visité par ces forains du moyen âge; ils passent en Flandre, puis en Alle-

1-2. Voir p. 273 et 278.

magne où ils communiquent avec leurs frères d'outre-Rhin, les *Spielleute*, et bientôt la connaissance des splendeurs de la chevalerie française est internationalement établie, même parmi les masses populaires allemandes.

L'on ne saurait négliger ici l'ascendant politique que prit dès lors la France sur l'Allemagne; en 1214, il se créa par la victoire de Bouvines; en 1215, Frédéric II, de la maison de Hohenstauffen, monte sur le trône germanique avec l'appui moral et financier de Philippe-Auguste, qui fit les frais de l'élection.

Or, dès cette époque, l'Allemagne tout entière nous offre le spectacle d'une nation dominée, éblouie par les idées françaises. Une gallomanie formidable s'en empara; on retrouve l'influence française dans sa manière de vivre, de penser, de se vêtir, etc.

Dès la fin de ce XIIIe siècle, tout Allemand qui se respecte singe les Français; le bon ton exige que, dans les familles, on parle français. C'est dans cette langue qu'on élevait les enfants, et il n'était guère de château de quelque rang qui ne renfermât son instituteur et son institutrice français[1].

> Toute droit à celui temps que je ci vous devis
> Avait une costume ens el tyois païs
> Que tout li grand seignor, li conte et li marchis
> Avaient entour aus gent françoise toutdis
> Pour apprendre françois, leur filles et lor fils[1],

nous raconte Adenez-le-Roi, car ce sont évidemment les

1. Voir Schultz (Dr Alw.), *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger*, 2e édit. (Leipzig, 1889, 2 vol.), pages 157 et suivantes, t. I, et les nombreuses preuves empruntées aux œuvres des trouvères français et allemands, œuvres dont nous nous dispenserons ici de citer les éditions, renvoyant pour cela le lecteur à l'ouvrage du savant allemand.

usages de son époque dont il revêt ainsi l'époque de Charlemagne. Et il ajoute :

> Li rois et la rojne Berte o le cler vis
> Sovent pres d'aussi bien le français de Paris
> Come se ils fussent né el bourg à Saint-Denis.

Pas de poète allemand alors qui osât ignorer le français et sa littérature. Il eût été irrémédiablement frappé d'incapacité publique. Aussi nos chevaliers poètes allemands ne négligent-ils pas de faire parade de connaissances françaises partout où l'occasion s'en présente. Leurs vers sont agrémentés d'une effroyable quantité de gallicismes ; c'est l'affectation la plus ridicule : parler devient parliren, sauver devient salviren, les mots : doux, parole, grand, créature, etc., etc., sont employés tels quels, comme par le poète Tannhäuser. Ce même poète, de plus, jongle avec la connaissance de divers sujets de la littérature française ; il nous parle de : Blancheflour, de Gavan, de Fores, de Camuret, de Lancelot, de Parcival, de Ginefer, de Vigamur, d'un air entendu et en paradant.

La gallomanie s'étendait, cela va sans dire, jusque dans les petits détails de la vie commune ; l'on ne dansait que des danses françaises, l'on s'accostait et se saluait en français ; l'on ne s'habillait qu'à la française avec des étoffes venues de France : *il portait une cape de belle coupe française*, lit-on dans le Pacifal allemand ; et dans le poème de Tristan : *Si truve von brunem samt an roc und mantel in dem snite von Franze*, c'est-à-dire : *Elle portait une robe et un manteau en velours brun de la coupe de France.*

Le Dr Shultz, dans son ouvrage sur la chevalerie, cite toute une série de faits qui démontrent l'intensité de cette gallomanie, faits tous empruntés à des documents de l'époque, la plupart aux œuvres des poètes. Mais il ne sait s'en expliquer

l'origine et l'attribue aux nombreux mariages qui se concluaient alors entre princes et seigneurs allemands et dames françaises (I, page 2).

La réputation de Paris comme lieu de suprême élégance était également déjà établie en Allemagne. Les pères y envoyaient leurs fils comme à l'école indispensable de l'élégance, parce qu'on ne pouvait déroger aux mœurs de sa classe. Ainsi on lit dans Cléomadès, 237 :

En cel pays tant demora
Qu'il sol tyois, tant s'en ala
Ou roiaume de France droit
Que adout Gaule nommoit
Pour aprendre sens et honnour
En ce qu'il afiert à valour
Fu lon tans en celui pays
Car en ancienne escris
Trueve on, toujours a esté
France la flour et la purté.
D'armes, d'onnour, de gentillece
De courtoisie et de largece,
Ce est la touche et l'exemplaire
De ce c'on doit laissier et faire.

Mais on ne les laissait pas partir sans leur recommander de se méfier de ce lieu de perdition, de ses mauvaises mœurs et de sa corruption !...

Des châteaux, par l'effet des villes singeant les seigneurs, la gallomanie se répandit dans la classe moyenne et même dans le bas peuple : « mais cette gallomanie stupide, dit Gödecke, n'est guère imputable aux Français, que quelques auteurs allemands ont voulu en rendre responsables ; elle est tout simplement le résultat de l'incapacité des Allemands d'alors de faire un usage plus sensé de la civilisation française »[1]. Toutefois, il faut être

1. Voir Gödecke, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung* (Dresde, 1888-1893, 5 vol.), t. I, p. 81.

juste et ajouter ceci : pour que cette civilisation pût agir sur la nation allemande et s'assimiler à son génie, il fallait bien que, pendant un certain temps, elle surnageât, sans se mélanger, à la surface de la société allemande, comme un corps étranger surnage à la surface d'un liquide avant de se fondre. C'est, du reste, à l'aide de cette gallomanie seule que put éclore la poésie allemande.

L'année 1150 ouvre en quelque sorte à la poésie française la période de floraison ; les régions françaises favorisées furent sans contredit la Flandre et la Champagne.

Ajoutez la durée d'une vie humaine, et vous voyez surgir une poésie du haut allemand, sur le Bas-Rhin, c'est-à-dire à proximité immédiate de la poésie française.

Les premiers symptômes de cette renaissance littéraire se manifestent d'abord par une recrudescence des productions du clergé. A la suite de la fréquentation des écoles françaises, le clergé avait acquis de l'indépendance d'esprit ; la naïveté avait disparu des écrits ecclésiastiques ; par suite des Croisades, de l'émancipation des communes et autres grands faits sociaux, la conscience publique s'était épanouie et relevée ; le clergé pouvait écrire en langue vulgaire avant que le monde laïque ne l'imitât. *Judith*, un poème biblique, la *Chronique des empereurs* et quelques produits sont de cette époque. Dans la première moitié du XIIe siècle, le prêtre Lamprecht, originaire du Bas-Rhin du reste parfaitement inconnu à d'autres titres, rédige, d'après le modèle du poème d'Auberi de Besançon, son récit de l'*Expédition d'Alexandre*.

Peu après Lamprecht, les poètes allemands commencent à puiser à pleines mains dans la littérature française. D'abord c'est le premier cycle de la légende de Charlemagne qui les inspire. Cette légende n'avait pas de racines dans l'esprit allemand ; elle ne pouvait, du reste, en avoir, et pour cause. Charlemagne n'y avait pas laissé le souvenir d'un héros national, mais simplement celui d'un ennemi.

A son époque, du moins dans la Saxe, c'est-à-dire dans la majeure partie du nord et dans la Bavière, le grand empereur était en effet l'ennemi héréditaire, le Français[1].

C'est en France que ces légendes furent réunies et reçurent leur cachet poétique et attrayant ; c'est sous leur forme française qu'elles firent leur entrée en Allemagne.

En 1140, c'est-à-dire peu d'années avant la deuxième croisade, un prêtre, Conrad, traita en 9 à 10.000 strophes l'expédition de Charlemagne en Espagne et la mort héroïque de Roland à Ronceval. Conrad n'est qu'un simple traducteur du français ; il fit d'abord une traduction en latin qu'il retraduisit en suite en allemand ; il lui arriva même de ne pas bien saisir le français et de confondre, par exemple, *églantier* avec *aiglantier*.

Peu après, naquit la fable du *Renard*, venue de France et empruntée de seconde main par les Allemands aux Pays-Bas.

L'ère des poètes chevaliers et des cours d'amour qui allait s'ouvrir ne pouvait effectivement commencer pour l'Allemagne que quelque temps après la deuxième croisade. « Les chefs eux-mêmes de cette expédition, qui avaient jusque-là laissé la poésie aux mains des prêtres pour s'occuper de toute autre chose, rougirent d'ignorance quand ils virent les brillants seigneurs provençaux charmer leur loisir et dissiper les ennuis d'un long et pénible voyage par les chants et la musique. L'amour-propre uni à l'attrait du beau leur fit prendre goût à la poésie, et bientôt ils arrivèrent à manier la lyre aussi bien que l'épée[2]. »

Les empereurs furent vite gagnés, nous l'avons vu plus

1. Gaston Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 285.

2. Voir Diez (M. C.) : *Les Causes qui ont contribué au développement de la littérature allemande sous les Hohenstauffen* dans *Mémoire de la Société Académique de Maine-et-Loire* (année 1868), t. XXII, p. 71.

haut. Etant redevables de leur élection à la France, ce n'était guère difficile. Les Hohenstauffen qui, du reste, étaient parents des Montferrat de Provence, excellaient presque tous dans la « gaie science » et chantaient dans le dialecte souabe, qui est le haut allemand. Frédéric Ier, nous le disions également tout à l'heure, savait admirablement le français et le provençal. En 1184, à la grande fête de cour qu'il tint à Mayence, il invite des poètes chevaliers français. Guiot de Provins entre autres y est présent et nous en fait le compte rendu à sa façon.

« Mar lor membre du Roi Artu, d'Alexandre et de Juliu « et des autres princes vaillanz qui ja tindrent les corz « si granz. Quel cort tint ore Ahaverus! Éle dure cent jorz « et plus; et de l'empereur Ferri vos puis bien dire que je « vi qu'il tiut une cort à Mayence. Ice vos dis-je, sanz dou- « tance, c'onques sa pareille ne fu[1]. »

Pour lors la cour des Hohenstauffen devint une école de bon goût et le rendez-vous des plus illustres favoris des muses, qui concouraient par leurs chants à rehausser l'éclat des fêtes impériales.

C'est à ce moment que les idées de la chevalerie française s'emparent de l'Allemagne et que cette formidable gallomanie dont nous parlions plus haut entraîne toute la nation germanique vers une imitation servile des mœurs françaises.

Les poètes allemands de cette période ne s'en tiennent plus à nous emprunter nos sujets d'histoire antique et de la légende carolingienne, ils abordent résolument tous ceux que la littérature française avait déjà fait siens, en commençant par la légende bretonne du roi Arthur et de ses héros.

L'influence de ces sujets sur l'esprit du public allemand

1. Voir Stengel, dans *Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiethe der romanischen Philologie* (Marburg, 1881), t. IV, p. 81.

fut immense. Tous les auteurs sont unanimes à le constater. Ce fut par l'action que ces sujets exerçaient sur l'imagination des masses que celles-ci furent, pour la première fois, arrachées à la matérialité des idées germaniques primitives et entraînées vers un état de progrès futur. C'est alors seulement que commença la vie occidentale dans la société allemande.

L'évolution poétique se fait jour, vers 1189, avec Eilhard d'Oberge, qui semble être le premier adaptateur de la légende de *Tristan et Iseult ;* quelques autres suivent. Mais le vrai fondateur de la poésie chevaleresque allemande est Henri de Veldeke, gallomane endurci. La critique allemande moderne lui a reproché de ne nous avoir emprunté que ses idées ridicules, tandis que ses talents sérieux lui viendraient de sa nature germanique. Goedecke, historien d'outre-Rhin sensé, a répondu « que ce ne furent pas les idées françaises qui détruisirent alors les vieilles mœurs germaniques, mais le mauvais usage que les Germains en faisaient ». Vers 1171 ou 1175, Veldeke commence son roman d'Énée d'après le modèle français de Benoît de Sainte-More. Il ne le termine qu'en 1188.

Dès lors les poètes de son genre le suivent de près. Tous présentent, dans leurs productions, de notables points de rapprochement qui sont, dit Goedecke, « très probablement le résultat d'une commune origine française de leurs œuvres ».

Le nombre des adaptations allemandes des sujets français les plus divers devient alors trop grand pour que nous puissions les énumérer toutes ici. *Athis et Prophilias* est un sujet reposant sur une œuvre française d'Alexandre de Bernay. Sous le titre *Moritz de Craon*, on a encore l'adaptation allemande des faits et gestes du trouvère français de ce nom. Ulrich de Zazikhofen, originaire de la Suisse allemande, compose, vers 1214, son poème *Lancelot*, d'après

l'original français que lui communiqua Hugues de Morille, l'un des otages donnés à Léopold d'Autriche pour la délivrance de Richard Cœur de Lion.

Wirnt de Grafenberg composa son *Wigalois* vers 1201. Sa source est un vieux poème français de Renaud de Beaujeu, intitulée *le Bel Inconnu*[1].

Peu après, Henri de Thurlein, un Styrien, composa son *Krône* (1220), où il indique comme source Chrestien de Troyes. Puis Stricker, autre Autrichien (1225-1250), travaille, pendant dix ans, sur le modèle d'Auberi de Besançon à son œuvre, *Ansel de Blumenthal*. Tous ses autres travaux sont sans exception empruntés à des sources françaises.

Nous voici arrivé à la période classique, à l'apogée de la poésie chevaleresque allemande, l'époque des grands maîtres. Le premier est le célèbre Hartmann von der Aue, né vers 1170, élevé dans une école monacale, tout imprégné de poésie française, parlant admirablement notre langue. Sa principale œuvre, *Erec*, est empruntée au poème bien connu de Chrestien de Troyes. Wolfram von Eschenbach, l'hôte célèbre de la cour d'Eisenach, popularisé par Wagner dans *Tannhäuser*, est Bavarois; il le dit lui-même, parlant fort bien le français, mais complètement illettré, il se faisait lire les modèles français d'après lesquels il composa deux des principaux monuments de la littérature allemande, *Parcival* et *Titurel*. Les sources qu'il cite à ce sujet sont Kyot, probablement Guiot de Provins, et Chrestien de Troyes (Conte del Graal). Le troisième des grands poètes est Gottfried de Strasbourg, un véritable érudit, qui a laissé inachevé son chef-d'œuvre *Tristan et Iseult*, célèbre peinture de l'amour libre, où il représente les situations les plus risquées de la

1. Koberstein, *Deutsche National Litteratur*, p. 23, 167 et suiv. A. ; Weber, *Ueber den Wigalois des Wirnt v. Grafenber gund seine alt französische Quelle* (Neumünster, 1879).

façon la plus poétique et sans choquer. Il le composa vers 1210, d'après un poème de Thomas de Bretagne, dont la conception lui paraissait la plus juste. Il n'existe plus aujourd'hui de cette source que des fragments.

Nous n'avons cité jusqu'ici que des sujets épiques, parce que, tandis que la critique allemande est unanime à attribuer la poésie épique de cour du moyen haut allemand à l'influence française, elle nie l'action française pour la naissance de la poésie lyrique, disant qu'elle ne saurait découvrir des traces françaises dans ses productions.

Or, la poésie lyrique allemande, comme la poésie épique de cour, a pour fondateur Henri de Veldeke le Gallomane. Mais, étant donné que, pour le lyrisme, il fallait bien davantage s'adapter à la nature allemande que pour l'épopée et faire beaucoup plus de concessions à l'âme germanique, il est naturel que les sujets eux-mêmes ne pouvaient être empruntés à la France. L'impulsion seule est française. Cela est, du reste, confirmé par Wackernagel, l'un des plus éminents historiens de la littérature allemande : « Quant à « la poésie lyrique, dit-il, la critique, non sans quelque « complaisance, la proclame nationale et spontanée. Cela « est vrai, si l'on n'a égard qu'à la lyrique des troubadours, « c'est-à-dire des poètes provençaux, à part toutefois le « talent de Folquet de Marseille, imité par le comte Ro- « dophe III de Neuenbourg. Mais la France comptait aussi, « on le sait, des pléiades lyriques, en Flandre comme en « Champagne. On n'ignore pas que Chrestien de Troyes pro- « duisait dans les deux genres. L'Allemagne pouvait-elle « adopter la poésie épique française, les mœurs, les idées, « la langue de la France, et repousser seule la poésie « lyrique ?

« Henri de Veldeke est bien réellement, poursuit notre « Allemand, en même temps que le fondateur de la poésie « épique, celui de la poésie lyrique en Allemagne. Comme

« Chrestien de Troyes donc, il excellait dans les deux « genres : « J'avise, s'écrie Gotfried de Strasbourg, qu'il « tient son savoir de Pégase. Je ne l'ai jamais vu; mais « j'entends que les poètes qui furent maîtres, à son époque « et depuis lors, lui accordent cette louange d'avoir inoculé « la première greffe sur la langue allemande (*tuitischer « zunge*). Elle a poussé rameaux et fleurs. C'est là que « ceux qui poétisent maintenant cueillent branches et « fleurs, mots et sons[1]. »

Et que dire des noms parfaitement français que, toujours d'après ce même Gotfried de Strasbourg, l'on donnait aux différentes formes de la poésie lyrique, tels que schanzun (chanson), pasturele, tetruwange, folate, rundate, refloit, stampenie !

Or, les chansons d'Henri de Veldeke offrent, tout comme son grand poème l'*Enéide*, l'emploi des mots français. En général, ce que nous possédons des premiers essais de la lyrique du moyen haut allemand se réclame indubitablement du Bas Rhin et de plus loin encore, de la France. L'on peut citer, sous ce rapport, à titre d'exemple encore, les chansons d'amour de Friedrich von Hansen, qui tomba sous le cimeterre turc, en 1190; de Bernges de Horreim, et puis les vers d'un anonyme, « qui renoncerait au monde « entier, dût-il lui appartenir du Rhin à la mer, en échange « d'un baiser d'Éléonore, reine d'Angleterre ».

La vérité, c'est donc qu'en Allemagne les destinées des deux poésies diffèrent en ce que la lyrique, une fois l'impulsion reçue, gagnait bientôt tout l'Empire, tandis que l'épopée dut stationner longtemps à la frontière avant de pénétrer seulement en Souabe. C'est que l'épopée était

1. Voir Wackernagel (W.), *Geschichte der deutschen Literatur*, 2e édit. (2 vol., Basel, 1844). Extrait traduit et publié dans les *Séances et Travaux de l'Académie de Reims*, t. X, 1849, p. 85, par le baron de Roisin.

véritablement une nouveauté en Allemagne, une fleur exotique, tandis que, depuis des siècles, l'influence de la poésie d'église avait frayé la voie à la poésie lyrique.

Occupons-nous de l'influence qu'eurent tous ces emprunts français sur le développement de la littérature allemande en général.

« Pour la poésie épique, dit Koberstein, la forme fran-
« çaise influa considérablement sur la forme allemande.
« L'on rencontre des traces françaises jusque dans les
« rimes. En tous cas, la connaissance que firent les Alle-
« mands des œuvres des poètes français du nord a imprimé
« à la marche de la poésie allemande une direction pro-
« noncée, qui n'était certes pas de l'imitation pure et
« simple », mais qui n'émanait pas non plus de la nature allemande.

Le plus grand profit résultait de ces emprunts pour le développement de la langue, « nombre de mots et de tour-
« nures inconnues à l'ancien haut allemand apparaissent
« dans le moyen haut allemand » devenu langue de cour. Car ce n'était pas seulement d'envahissantes cohortes de mots acceptés littéralement, on germanisait tournures et mots, de sorte que bientôt tout ce fonds français vient faire corps avec l'idiome national. Les traces de ces importations sont encore visibles aujourd'hui dans le bas allemand ; elles ne le sont plus dans le haut allemand, ce qui ne fait que prouver que la fusion fut intime.

L'influence littéraire française eut un troisième effet, le principal. Elle réveilla les traditions poétiques nationales. Au moment où s'implanta la poésie française, les exploits de Théodoric, les discussions des rois burgondes, les pirateries des tribus voisines de la mer du Nord faisaient l'objet de récits poétiques verbaux entremêlés de vieilles légendes populaires du temps héroïque. Il en était résulté un groupe de chants où se fondaient tous les anciens souvenirs de la

race et qui devint la matière du fameux poème des *Nibelungen*. Or, quand les Nibelungen furent pour la première fois couchés par écrit, ce fut en pleine période française et à l'instar du chant de Roland. Les sujets français primant à cette époque tout, les Allemands ne firent pas attention. Encore au xve siècle, où l'imprimerie allemande perpétua tant de sujets français, malgré l'existence d'une trentaine de manuscrits, l'intérêt pour le vieux chant allemand était devenu si petit que personne ne songea à le publier avant le xviiie siècle, et c'est alors seulement que, après avoir été conservé sous l'impulsion de la littérature française, on s'en empara pour réveiller le nationalisme allemand [1].

Un mot sur le théâtre, les autres genres de littérature ne se développant que plus tard :

La naissance du théâtre germanique est un effet des plus directs de la diffusion des ordres monastiques français, cela ne fait pas de doute. Étant donné que les représentations théâtrales de sujets bibliques étaient un des plus puissants moyens de propagande religieuse, il est évident que les abbayes allemandes et autres centres de christianisation affiliés à la France l'employaient de très bonne heure. Toutefois aucune trace n'est restée de ces « mystères » allemand des viiie et ixe siècles.

Les premiers que l'on connaisse datent des époques clunisienne et cistercienne, c'est-à-dire du xiie siècle et sont écrits en latin, alors que les premiers, en langue française, remontent au xie. Ce sont : *Ludus paschalis de adventu et interitu Antichristi*, probablement par Wernher de

1. Voir pour la documentation, outre les sources citées plus haut : Görres (J), *Altdeutsche Volks und Meisterlieder, aus den Handschriften der Heidelberger Bibliothek*, Frankfurt a. M. 1817. — Diez (Friedrich), *Die Poesie der Troubadours*, 2e édit., revue par Bartsch, Leipsig, 1883. — Koberstein (und Bartsch), *Grundriss der Geschichte der Deutschen national Litteratur*, 6e édit., Leipsig, 1884.

Tegernsée, mort en 1197; puis les *Jeux de Noël de Freising*.

Les origines du théâtre allemand n'ont pas encore été suffisamment étudiées par les historiens d'outre-Rhin, et ceux qui l'ont fait sont dans l'ignorance la plus complète de la marche de l'influence française dans leur pays. Tout en constatant que l'influence française n'est pas niable dans les pièces qui forment les racines de l'évolution théâtrale, ils se trompent dans leurs déterminations géographiques. « Il résulte d'une étude sérieuse au sujet des « premiers mystères allemands, dit Mone, que, dans l'Alle- « magne septentrionale, l'influence du drame français « s'étend jusqu'à la Baltique et que ce furent les villes han- « séatiques qui les propagèrent. Le point extrême d'arrêt « à l'orient, ajoute-t-il, est Wismar, dans le pays des « Wendes, sur la Baltique ». Or, toute cette contrée, nous l'avons vu plus haut, fut christianisée et germanisée par les Frères de Citeaux, au moyen d'une disposition stratégique de monastères de leur ordre; ce sont eux qui y introduisirent les mystères français, qu'ils recevaient de leurs maisons mères occidentales.

Si notre auteur avait pu suivre la marche de la diffusion cistercienne dans son pays, il aurait facilement pu joindre par une ligne continue les extrémités du courant qu'il a découvertes sur les bords de la Baltique à ses points de départ dont il constatera tout à l'heure la présence sur les bords du Rhin.

« Dans l'Allemagne centrale, ajoute-t-il en effet, l'in- « fluence française part de Trèves et s'en va se terminer en « Thuringe, passant par Francfort-sur-le-Mein, par Alsfeld « et la Hesse supérieure. La corrélation avec les *mystères* « d'Alsfeld et ceux de Francfort a été démontrée par Vilmar; « on voit aussi comment les petites villes reçurent les « drames des grands centres. Quant à la pièce de Franc-

« fort, elle indique nettement et directement la provenance « française.

« Pour l'Allemagne du sud, tout ce qu'on sait, c'est que « les *mystères* y furent importés du Rhin moyen par la « Souabe et la Suisse. Mais, poursuit cet auteur, notre « mystère de la Passion n'est ni une traduction ni une imi- « tation du français. Le modèle français n'a fait qu'exer- « cer son action indirectement. »

Quelques autres auteurs cherchent à combattre divers points de rapprochement entre les mystères allemands et français. Quant à la filiation française, au droit d'ancienneté des pièces françaises, tout le monde est d'accord. « Ainsi la diablerie était plus vite développée chez les « Français que chez les Allemands, et certaines pièces « allemandes accusent des traces irréfutables d'avoir été « rédigées sous l'impression des pièces françaises. A côté « de noms de diables de provenance ancienne : Lucifer, « Satan, et de ceux de provenance allemande : Puck, Fun- « keldune, etc., l'on retrouve Tuteville, Noytor ou Noyron, « qui sont français. Dans le jeu d'Alsfeld, Noytor devient « Natyr. Du reste, le caractère des strophes des premiers « mystères, autant de ceux en latin que de ceux en alle- « mand, accuse nettement la filiation du drame français. »

Donc, il n'y a aucun doute, les origines du théâtre allemand sont aussi françaises que tout le reste[1].

Mais ce chapitre aussi sera repris plus amplement dans le second volume de cet ouvrage, à cause de sa continuité par les temps modernes.

1. Voir : Mone (F. J.), *Schauspiele des Mittelalters*, Karlsruhe, 2 vol., t. I, p. 47 et suiv., t. II, p. 27 et suiv.

FIN

INDEX DES NOMS CITÉS

Aa, rivière, 199.
Abel, auteur, 14, 174, 195.
Abel de Reims, 170.
Académie du Palais, 179, 180, 184, 185, 210, 225, 230.
Achalm, 262.
Achard, Frère, moine à Clairvaux, 30, 300.
Achery (d'), auteur, 115.
Adalberon de Würtzbourg, 262.
Adalbert de Ferrières, 180.
Adalbert de Magdebourg, 224.
Adalbert II de Saarbruck, archev. de Mayence, 278.
Adallinde, concubine de Charlemagne, 175.
Adélaïde de Bourgogne, impératrice d'Allemagne, 252, 258.
Adelbert, missionnaire, fils d'un roi d'Islande, 140.
Adeltrude, fille de Charlemagne, 175.
Adenez le Roi, trouvère, 309.
Adgille, duc des Frisons, 144.
Adige, rivière, 128, 129.
Adinghof (Paderborn), 259.
Adluta, abbesse de Pfalzel, 148, 192.
Admont, monastère d'Autriche, 262.
Adolphe de Berg, 278.
Adon de Vienne (Isère), 224.
Adoptianisme, 178.
Adriatique, mer, 108.
Adrien Ier, pape, 179.
Aegidius, général romain, 49.
Aelbert d'York, 177.
Aeplitius de Metz, 63.
Affre (saint), d'Augsbourg, 121, 128.
Affranchissement des communes, 270.
Affranchissement des communes en Allemagne, 306.
Affranchissement des communes en France, 306.
Agathias le Scolastique, 120, 122, 123.
Agathimber de Metz, 63.
Agaune, monastère, 66.
Agde, ville, 174.
Agilolf, de Cologne, 157.
Agilolfe, chef bavarois, 129.
Agilolfinges, dynastie bavaroise, 163.
Agius, 217.
Agobard de Lyon, 189.
Agriculture, 270, 272.
Agrippine, 62.
Agrippina Colonia (V. Cologne).
Aguntum, ville romaine en Autriche, 109.
Ainay, monastère, 66.
Aix, ville, 44, 80.
Aix-la-Chapelle, 53, 103, 175, 208, 213, 214, 231, 293, 296.
Alains, peuplade, 46.
Albéron de Montreuil, archev. de Trèves, 267, 273, 279.
Albert de Saxe, écolâtre, 287.
Albert III d'Autriche, 280.
Albert le Grand, maître Albert, 279.
Albi, ville, 80.
Albigeois, pays, 64.
Albon, ville (Drôme), 121.

Albuin de Hersfeld, 222.
Alcuin (Albinus Flaccus), 144, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 188, 197, 202, 210, 218, 219, 220, 221, 223, 228, 230, 231, 233, 234, 252.
Alderich de Sens, 224.
Alémanie, 122, 173.
Alémans, tribu germanique, 53, 96, 111, 117, 120, 124, 126, 173.
Alexandre III, pape, 278.
Alexandre de Bernay, trouvère, 315.
Alleluia, 228.
Allemands en France, 209.
Allemand (langue), 210, 212, 230, 233, 234.
Alpaïde, 96.
Alpes, 18, 79, 105, 109, 121, 129.
Alpes-Maritimes, 44.
Alpes Pennines, 44.
Alpine (Société) minière, 110.
Alsace, Basse, Haute, et Alsace-Lorraine, 60, 93, 119, 120, 125, 173, 258, 259, 293.
Alsfeld, 321, 322.
Altcampen, 266, 267.
Altenbourg, 266.
Altenmünster, 135.
Altfried de Münster, 198, 215.
Altfried de Hildesheim, 214.
Altmann de Passau, 262.
Altmark, région, 301.
Altmühl, rivière, 162.
Altrip (Suisse), 224.
Altwin de Mayence, 225.
Amalarius de Trèves, 223.
Amand, Amandus, saint, missionnaire, 113, 114, 115, 116, 130, 192.
Amelungshorn, 266.
Amiens, ville et région, 30, 44, 51, 204, 216, 302.
Ammonius, 230.
Amönebourg, Amanaburg, 149, 150, 159.
Amorbach, 161.
Anacharius d'Auxerre, 97.
Andain (Saint-Hubert), 115.
Andarchius, 115.
Andelot (traité d'), 83, 93.
Andenne, 115.
Anderedus de Corvey, 218.
Andreow, 267.
Andulf (sénéchal), 185.
Anegray (en Vosges), 92, 99.
Angers, 44, 51, 246.
Angilbert, 182, 185, 233.
Anglais, Angleterre, Anglo-Saxons, Grande-Bretagne (V. Auris, Iles Britanniques, 7, 26, 140, 141, 142, 143, 146, 155, 160, 162, 167, 176, 177, 178, 188, 192, 194, 202, 210, 217, 218, 234, 244, 247, 281.
Anglais (langue), 210.
Anjou, région, 44.
Anklamm, 301.
Annales, 188, 189, 201, 220, 221, 222, 224, 234.
Annon de Cologne, 259, 296.
Ansbach, 161.
Anségise, 95, 96, 115.
Ansel de Blumenthal, 316.
Ansgar, Anschaire, Anskar, archev. de Hambourg, 202, 204, 205, 218.
Ansoaldus de Strasbourg, 118.
Antioche, 247.
Antiphonaire, 229.
Antchaire, 171.
Anvers (ville et province), 112, 115, 143.
Apre (saint) de Toul, 62.
Aprunculus de Trèves, 61.
Aquilée, Aquileïa, ville, 110, 181, 212.
Aquitaine, 39, 44, 46, 53, 54, 59, 74, 90, 91, 96, 163, 169, 173, 175, 247.
Arabes, Arabie, 163, 185, 247.
Arboflède, 53.
Arbogast de Strasbourg, 118.
Arbon (en Thurgovie), 108.
Archichancelier (charge), 214.
Archichapelain (charge), 214.
Architecture (V. aussi : style, ogive), 234, 242, 244, 245, 291, 292, 298.
Archives, 228.
Ardennes, 19, 40, 41, 42, 44, 55, 79, 88, 100, 102, 103, 115, 117.
Aredius, 70.
Argenteuil, 175.
Argill (Ecosse), 92.
Argonne, 40.

Arianisme, Ariens, Arius (hérésie), 46, 53, 54, 55, 122.
Aribon de Freising, 130, 133, 233.
Arisidium, Arrisitum, évêché en Rouergue, 66, 95.
Arithmétique, 220.
Arles, 79, 81, 212.
Armorique, 54.
Arnheim, région, 146.
Arnold de Morimont, 266.
Arnoldus Célario, 288.
Arnon, Arn de Salzbourg, 180, 233, 234.
Arnoul de Metz, 95, 96, 101, 115, 173, 250.
Arpajon (près Paris), 132.
Arras, 44.
Artois, région, 44.
Arts, beaux-arts, 209, 220, 232-249.
Aschaffenbourg, 226, 254.
Asie-Mineure, 120.
Asimo de Coire, 121.
Aspelt (Pierre d') écolâtre, 281.
Astereolus, 69.
Astronomie, 220.
Athanagild, roi des Visigoths, 80.
Athanasium (symbole), 213.
Athènes, 287.
Athis et Prophilias, poème, 315.
Atrium (aux églises), 125.
Attila, 48, 153.
Atto de Freising, 233.
Auberi de Besançon, trouvère, 312, 316.
Auch, 44.
Audvenus, Audvenus de Rouen, 115.
Augsbourg, 109, 121, 161, 128, 209, 214, 230, 235, 293, 306.
Augst; Augst-Bâle, évêché, 108, 121, 127.
Auguste, empereur romain, 43, 60.
Augustodunum, Augustudunum (voir Augst-Bâle).
Augustin (saint), de Cantorbéry, 141, 142, 143.
Aulica, pays, 203.
Austrasie, 25, 39, 41, 56, 58, 59, 63, 64, 66, 90, 92, 93, 95, 100, 107, 111, 112, 117, 121, 129, 153, 169, 173, 247.
Autmonde de Toul, 62.
Autriche-Hongrie, Autriche, Basse et Haute Autriche, 13, 20, 105, 125, 129, 234, 262, 277, 286, 316.
Autun, 75.
Auvergne, 64, 66.
Auxerre, 44, 97.
Avignon, 80.
Avranches, 44, 80.

Bacharach, 61.
Bade, grand-duché, 120, 122, 126, 227, 259, 262, 287.
Bähr, auteur, 180, 181.
Bähre, rivière, 264.
Baïuvares (V. Bavarois).
Balderich de Spire, 226.
Bâle, 20, 108, 121, 122, 127, 230, 231, 264.
Balkans, 18.
Baltique (mer), 271, 321.
Bamberg, 278, 302.
Bangor, 91.
Bar-le-Duc, 101.
Bataves (île des), 61.
Baturich de Ratisbonne, 234.
Baugolf de Fulda, 159, 183, 219.
Bayeux, 44.
Bavarois, Baïuvares, Bavière, 18, 20, 96, 100, 111, 124, 125, 127, 129, 132, 133, 154, 162, 163, 164, 192, 220, 232, 233, 234, 262, 280, 313, 316.
Bavaro-aléman, idiome, 210.
Béatrice de Bourgogne, 308.
Beauce, 44.
Beaulieu, monastère, 100.
Beaume-les-Nones, 119.
Beauvais, 44.
Bède le Vénérable, 176, 177, 188, 224.
Begga, 95, 96, 115.
Behrendorf-sur-Ruhr, 264.
Belfort, 31.
Belgique, moderne, et premières et secondes, provinces gallo-romaines, 8, 43, 51, 60, 115, 116, 143, 168, 259.
Bel Inconnu, poésie, 316.
Bélise, 116.
Bellingue (Puy-de-Dôme), 302.
Benedictbeuern (monastère), 232.

Benedictins, 90.
Benken (monastère), 126.
Benoît (saint) de Nursie, 90, 220.
Benes de Waltmühl, 284, 285.
Beornrad de Sens, 185.
Berahtgit, collaboratrice de Boniface, 155.
Berchtulfus de Worms, 118.
Berg, 117.
Berlin, 227.
Bernald de Strasbourg, 184.
Bernard (saint), de Clairvaux, 30, 244, 265, 267, 273, 274, 277, 300.
Bernard, disciple de Boniface, 155.
Berne, ville, 127.
Bernges de Hörreim, poète, 318.
Bernrad, abbé dans la Saxe païenne, 199.
Berry (le), 44.
Berthaire de Saint-Vannes, 63.
Bertrade, Bertrada, 102.
Berthe au grand pied, mère de Charlemagne, 156, 173.
Berthe, fille de Charlemagne, 175, 182, 183.
Berthe, reine de Bourgogne, 258.
Berthoald, chef saxon, 193.
Berwick (Angleterre), 188.
Besançon, 43, 107.
Beseleel, pseudonyme à l'Académie du Palais, 183.
Beziers, 69, 174.
Bibliothèques, 125, 216, 217, 221, 225, 226, 230, 231, 232, 234, 235, 243, 262.
Bingen, ville, 61, 208, 293.
Binghor, monastère, 91.
Biographies, 217, 218, 228.
Bischofsheim-sur-Tauber, 161.
Bischofstein de Trèves (château), 75.
Biulfus de Strasbourg, 118.
Blancheflour, poésie, 310.
Blandin (mont) de Gand, 113.
Blankenburg, 266, 277.
Blaubeuern, monastère, 262.
Blois, 44.
Bobbio, 123.
Boding, missionnaire, 100.
Boèce, 217.
Bohème, 278, 281, 284, 285.
Böhmer, auteur, 14, 186.
Bollandistes, 51.
Bolstätten (comtes de), 279.
Bonaparte, 12.
Bon-Moutier, monastère, 101, 102.
Boniface (saint), missionnaire, 141, 148, 150, 151, 153, 158, 160, 162, 164, 168, 169, 170, 186, 191, 192, 202, 219, 225.
Bonn, ville, 53, 61, 227.
Bonnel, auteur, 95.
Bonolus de Metz, 63.
Boppard, 74, 90, 293, 301.
Bordeaux, 44, 64, 79.
Boroetra, région saxonne, 197.
Botzen, 108, 128.
Bouchain, 32.
Boulogne-sur-Mer, 31, 44, 307.
Bouquet (dom), 82.
Bourgeoisie allemande 306.
Bourges, 44, 64, 73, 113.
Bourgogne, Bourguignons, Burgondes, 39, 46, 54, 59, 64, 79, 83, 91-94, 96, 120, 122, 173, 202, 247, 307, 308.
Bouvines, 309.
Bovon I de Corvey, 217.
Bovon II de Corvey, 217.
Brabant, 115, 117.
Brachet, auteur, 9.
Braïne, 30, 301.
Brandebourg, région et ville, 15, 263, 264, 271.
Bregenz, 109, 123.
Brème, 23, 194, 202, 205, 209, 218.
Brenner (le col de), 108.
Bretagne, 44, 54,
Brisach, 108.
British-Museum, 216.
Boixen, 108.
Bruges, 205.
Brumbach-sur-Tauber, 300.
Brunehault, 80-84, 87, 93, 98, 123.
Brunn de Fulda (Candidus), 219, 221.
Brunner, auteur, 264.
Brunnon de Cologne, 243, 278.
Brunswick, 266, 302.
Bubulcus de Windisch, 121.
Buckow, monast., 266.
Budinszky, 10, 276, 280 ,286.
Burabourg, évêché, 156, 158,159.
Burberg, 159.

Burchard de Würtzbourg, 160, 170, 171.
Burchard II de Halberstadt, 263.
Buren, 201.
Bursch, Burschenschaft, corporation (étymologie), 289.
Bynan, missionn., 135.
Byzance, 292.

Cadillac, lieu, 114.
Cahors, 44, 64, 246.
Calais, 32.
Cambrai, 32, 44, 48, 146, 306.
Camuret (poésie), 310.
Canal du Mein au Danube, 162.
Candide (V. Wizo).
Candidus (V. Brunn).
Canons des Conciles IVe de Soissons, 169 ; de Tours, d'Arles, de Rennes, de Mayenne, 212-213.
Cantorbéry, 141, 188.
Capétiens, 240.
Capitulaires, 212, 213.
Carden (Karden)-sur-Moselle, 103.
Carignan, 90.
Carilelfus de Trèves, 76.
Carloman, frère de Pépin le Bref, 96, 156, 160, 167, 168, 170, 191, 193, 203, 219.
Carloman, frère de Charlemagne, 173, 174.
Carniole, 109, 110.
Carolingiens, Carlovingiens, Carolins, 24, 25, 94, 141.
Carynthie, 109, 110, 234, 262.
Cassel, 149, 294.
Cassovie, 301.
Catalogue de la bibliothèque de Reichenau (822), 231.
Caumont, auteur, 267.
Caudebec-en-Caux, 147.
Cazon (Suisse), 128.
Celle-Saint-Ulrich (la) (V. Saint-Ulrich).
Cella-in-Sepulcra, 128.
Celle-Saint-Trudbert, 126.
Celle (la), près Dinant, 117.
Chambrier (charge), 84.
Chamingus, duc franc, 82.
Champagne, Champenois, 44, 247, 266, 312, 317.
Champs decumates, 107, 111, 120.
Chanson d'Alexandre, 282.
Chape de saint Martin, 85.
Chapelain, Chapelle, 85.
Châlons-sur-Marne, 44, 64, 68, 73, 274.
Châlons-sur-Saône et Châlons (?), 64, 93, 212.
Charbonnière (forêt), 49.
Charentinus de Cologne, 77.
Charibert, roi de Paris, 79, 80.
Charibert, comte de Laon, 156, 173.
Charlemagne, 19, 26, 27, 31, 81, 129, 159, 162, 167, 172-178, 181, 182, 185, 196-205, 207, 211, 214, 217, 218, 228-230, 242, 250, 252, 292, 294, 310.
Charles le Gros, 229, 250, 251.
Charles le Chauve, 214, 224, 250.
Charles IV, empereur, 25, 281, 283, 285.
Charles Martel, 96, 133, 140, 145, 146, 150, 151, 153, 155, 156, 163, 168, 176, 193, 242.
Charles V roi de France, 284.
Charles, fils de Charlemagne, 175.
Chartres, 79.
Chartreux, 243, 263, 264, 298.
Chateaubriand, auteur, 14, 42.
Châteaux-forts en Allemagne (les premiers), 293.
Châtillon (Mont), 100.
Châtres (Arpajon), 132.
Chaussées de Brunehault, 88.
Chevalerie allemande, 306.
Chiemsee, monast., 109, 134.
Chiers, rivière (Ardennes), 90.
Childebert Ier, 64, 72, 79.
Childebert II, 83, 84, 87, 88, 93, 130.
Childebrand, frère de Charles Martel, 96, 188.
Childéric, 48, 49, 50.
Chilpéric Ier, 72, 79, 80, 82, 83, 252.
Chilpéric III, 96.
Chine, 20.
Clodion, 48.
Chlodomir, 64.
Chlodulf de Metz, 95.

Chlotaire Ier, 64, 71, 79, 81, 192.
Chlotaire II, 94, 95, 97, 98, 99, 112, 113, 114, 121, 122, 124, 130, 193.
Chlotilde, femme de Chlovis, 53.
Chlovis I, 19, 20, 39, 51-54, 62, 63, 67, 72, 79, 85, 90, 120, 122.
Chorin, monastère, 266.
Chrestien de Troyes, 316, 318.
Christchurch, 142.
Christenberg, 160.
Chrodegang de Metz, 101, 171, 189.
Chromatius de Metz, 63.
Chronicon de Regino, 224, 225.
Chronique de Thietmar, 255.
Chronique de Saint-Gall, 229.
Chronique des empereurs, 282, 312.
Chunibert de Metz, 95, 223.
Chunibert de Saint-Gall, 234.
Chunidrut, 155.
Chunihild, 155.
Cilli (Autriche), 110.
Cité, civitas, division administrative gallo-romaine, 43, 44, 45, 60. 70.
Cîteaux. 10, 15, 24, 244, 263-266, 271-273, 277, 299, 303, 321.
Civilisation française en Angleterre, 247.
Clairvaux, 30, 244, 265, 266, 267.
Clamens, auteur, 66, 95.
Claude, empereur, 62.
Claudin de Coire, 121.
Claroangus, monastère, 120.
Clément d'Utrecht (V Willibrord).
Clément Scotus, 219.
Cleomadès, 311.
Clermont (Auvergne), 73, 74, 75, 85.
Clève, 245, 301.
Clichy, 98.
Clouet, auteur, 63, 71.
Cloveshovia, 188.
Cluny, 10, 24, 242, 243, 247, 258-270, 295-298.
Coblence, 61, 86, 103, 149, 301.
Code, dyonisien, 186-187, pénal, 269, de Théodoric, 67.
Codex carolinus, 189, 223.
Coire, 108, 121, 127.
Colbaz, monastère, 271.
Colmar, 119.
Colm-Kill, 92.
Coloman, collaborateur de Kilian, 154.
Cologne, 25, 43, 61, 62, 67, 73, 76, 100, 103, 112-114, 145, 157, 192, 197, 198, 208, 223, 259, 264, 266, 269, 270, 278-287, 293, 296, 297, 302, 306.
Colomban (saint), missionnaire, 20, 91, 93, 100, 122-124, 126, 127, 227.
Compiègne, 143.
Communications (moyens de), 87, 88.
Comte, comtés, divisions, 87, comte du palais, 84, comte de l'étable, 84.
Conciles, 46, 73, 156, 157.
— Aquilée, 130.
— Arles, 212.
— Clermont, 73, 74, 77, 121.
— Clichy, 98.
— de Cloveshovia, 188.
— Epaone, 121.
— Francfort, 178.
— Ingelheim, 252.
— Lestines, 168.
— Mayence, 203, 212.
— Orléans, 74, 97, 121.
— Paris, 97, 118, 127.
— Reims, 97, 212.
— Sœaneshalch, 143.
— Soissons, 169.
— Tours, 211, 212.
— Vaison, 188.
Condat, 66.
Confluentes, 119.
Conrad, poète, 313.
Conrad Ier de Franconie, 251.
Conrad Ier de Scheyerne, archev. de Mayence, 280.
Conrad III, empereur, 273, 274, 308.
Conrad II de Glogau, 280.
Conrad, frère d'Othon de Freising, 277.
Conserans, 80.
Constance, 108, 121-127, 209, 227, 230.
Constantin le Grand, empereur, 45, 62, 111, 128.

Constantinople, 89, 120, 231, 247.
Constitutiones, lois, 68.
Conte del Graal, poésie, 316.
Copistes, 226, 234.
Corbie (Somme), 204, 205, 216, 218.
Corbinien, 20, 132, 133, 134, 164, 233.
Corvey (Saxe), 209, 216, 217, 255.
Coucy (forêt), 245.
Cougnon, monastère, 102, 114.
Couvents d'Austrasie, 90.
Coutances, 44.
Cozroh de Freising, 233.
Cracovie, 264, 267.
Crécy, bataille, 281.
Crispinian et Crispius (martyrs?) 200.
Croisades, 24, 29, 247, 274, 299, 307, 308.
Crotulfus de Worms, 118.
Cuchérat, auteur, 258.
Culdéens, 91, 142, 143, 155.
Cycle de Charlemagne, 313.
Cyprien, 231.

Dacie, 108.
Dagobert Ier, 94, 95, 98, 99, 103, 105, 112-114, 126, 153, 191.
Dagobert II, 102, 148, 192.
Dalmatie, 108.
Damœtas, 225.
Danemark, Danois (V. aussi Nortmans), 144, 146, 203, 204, 244, 271.
Dantzig, 264, 294.
Danube, 30, 89, 107, 108, 109, 111, 131, 134, 135, 142, 153, 306.
Dardanus d'Utrecht, 157.
Darmstadt, 149, 159.
Dargun, 266, 271, 303.
Debantbach (ruisseau), 109.
Décrétales, 186, 187.
Décrets de Childebert II, 88.
Deneard, 155.
Denifle, auteur, 10, 280, 283, 285, 286.
Denval, 155.
Denys le Petit, 187.
Deocharius, érémite, 162.
Deodat de Nevers, 102, 119.
Desiderata, femme de Charlemagne, 175.
Desideratus de Verdun, 73, 77.
Desnoyers, auteur, 44.
Dessin, 209.
Deuthéric, 69.
Deux-Ponts, 101.
Deventer, 197.
Devonshire, 148.
Diableries, 322.
Dialectique, 220.
Diatessaron, 215.
Didier, roi des Lombards, 174, 175.
Diemel, district et rivière, 197, 201.
Diepoldsbourg, 293.
Dietkirchen, 103, 150.
Diethmar (V. Thietmar).
Diez (Fréd.), auteur, 10, 320.
Diez (M.-C.), auteur, 313.
Digestes, lois, 89.
Digot, auteur, 67.
Dijon, 94.
Dionysius, Exiguus (voir Denis le Petit).
Disentis ou Dissentis, 128.
Disibodenberg, 103.
Disibodus de Trèves, 76.
Diocèses (V. cités).
Doberau, 266, 271, 303.
Dockum, 158.
Dohme (Dr Robert), 10, 301, 302, 303.
Dol, 44.
Dolberg, auteur, 272, 303.
Domitianus de Tongres et de Cologne, 73, 77.
Donat, collaborateur de Kilian, 154.
Dortmund, 294.
Douai, 32, 116.
Doubs, rivière, 127.
Droctulf, 86.
Drogo, de Metz, 175.
Drogobod de Spire, 118.
Drübeck, 263.
Drusus, 61.
Duc, 87.
Duchesne, 179.
Duderstadt, 294.
Duisberg, 146.
Dümmler auteur, 144, 180, 181, 182, 219.
Dunkerque, 32.
Duplessis de Bourges, auteur, 72.

Durstedt, 144.
Duruy, 9.
Dusseldorf, 146, 200.
Dynamo Patrice, 81.
Eanbald d'York, 177.
Ebbegebirge, 197.
Eberhard de Salzbourg, 278.
Eberhard II de Bamberg, 278.
Ebersheim, 119.
Ebersmünster, 119.
Ebert, auteur, 180, 181.
Eberstein (comtes d'), 280.
Ebon de Reims, 204, 231.
Ebrach (Franconie), 302.
Eccard, 273.
Echternach, 102, 145, 147, 154, 202, 218, 296.
Eckbert d'York, 177.
Ecoles 66, 71, 72, 173, 183, 184, 189, 208, 210, 214-219, 220, 221, 223, 226, 228, 230-235, 245, 275-294.
Ecossais, 228.
Ecosse, 91, 92.
Edder, rivière, 158.
Eddo de Coire, 121.
Edessa, 247.
Egil de Fulda, 219.
Egil de Prüm (archev. de Sens), 224.
Eginhard (Einhard), 174, 183, 184, 185, 189, 195, 211, 219, 220, 225, 232.
Eglise gallo-franque, 151.
Egmond, ville, 146.
Eich, monastère, 116.
Eichsfeld, région, 192.
Eichstaedt, 156, 161, 162, 209, 235.
Eifel, monts, 102.
Eigilis (V. Egil de Fulda).
Eilhard d'Oberge, 315.
Eisack, rivière, 108, 128.
Eisenach, ville, 294, 316.
Eisenerz, 110.
Elbe, 106, 153, 162, 193, 195, 203, 208, 264.
Eldena, 271.
Electeurs de Trèves, 102.
Eléonore, reine d'Angleterre, 318.
Elipand de Tolède, 178.
Elne, 174.
Elnon, 113, 116, 190, 233.
Eloi (saint), (Eligius), 114, 115.
Elst (van der), auteur, 200.
Elwangen, 209, 235.
Elze, lieu, 203.
Embrun, 44.
Emère de Trèves, 61.
Emma, fille légendaire de Charlemagne (V. aussi Imma, femme d'Eginhard), 183.
Emmeran (saint), évêque de Poitiers, missionnaire à Ratisbonne, 20, 130, 133, 233.
Ems, rivière, 103, 198.
Enéïde, 315.
ngadine, 108, 109.
Engelbert II, de Saint-Gall, 230.
Engelmond, 146.
Enhard de Fulda, 221.
Enns, rivière, 129.
Enseignement, 219, 232, 235, 245.
Enluminure, 209, 226, 234, 303.
Epinay, 95.
Epopée germanique, 211.
Erec, 316.
Eresburg, 201.
Erfurt, 25, 152, 154, 156, 158, 162, 267, 286, 288.
Erimbert de Freising, 133, 164.
Erlangen, 294.
Erlebold, 231.
Ermenrich de Passau, 235.
Escaut, rivière, 40, 42, 44, 80, 112.
Espagne, Espagnols, 46, 69, 80, 89, 182, 247.
Estivay, Estival, 102.
Etampes, 274.
Ethelbert, roi de Kent, 141, 142.
ticon, duc des Alémans, 119.
Etienne II, pape, 171, 172.
Etienne (reliques), 201.
Ettenheim, 120.
Ettenheimmünster, 120.
Eustase (saint), missionnaire, 20, 92, 124, 127, 133, 135.
Eobaan, missionnaire, 155.
Evectione publica, 88.
Evêques (voir Cités).
Europe, 17, 18.
Evre de Toul, 62.
Evreux, 44.

Falcon de Tongres, 72.
Faldera, monastère (Holstein), 278.

Fardulf, Fardulphe, 181, 182.
Faro de Meaux, 193.
Fastrada, femme de Charlemagne, 175.
Félix d'Urgel, 178.
Ferrières, 178, 179, 224.
Ferté (la), (Firmitas), 244, 265.
Fibicius de Trèves, 61.
Firmin de Verdun, 63.
Flamands (pèlerins), 247.
Flandre, régions diverses (V. aussi Belgique), 116, 143, 205, 270, 308, 312, 317.
Flavianus, écolâtre, 180.
Flavius de Reims, 73.
Flie, rivière, 191.
Florbert de Saint-Bavon, 143.
Florbert de Gand, 143.
Florentianus, maire du palais, 84.
Florentius de Strasbourg, 118.
Folquet de Marseille, 317.
Fontaine-en-Vosges, 92, 99.
Fontello, monastère, 259.
Fontenelle, 22, 146, 147.
Forchthat, missionnaire, 155.
Fores, 310.
Fosse-la-Ville, Fosse-Aisémont, 116.
Forêt-Noire, 120, 126, 260, 263.
Fortification des villes allemandes, 293.
Fortunat, Venance-Fortunat, 77, 78, 81, 82, 84, 121.
Francfort-sur-le-Mein, 149, 293, 321.
Franche-Comté, 94, 119.
Francique (langue), 210.
Franconie, 161, 263, 293, 308.
Franconien (langue), 210.
Frédégaire, 96, 174, 188.
Frédégise, 177, 180.
Frédégonde, 80, 82, 83, 93.
Frédéric, margrave du Frioul, 278.
Frédéric Ier de Cologne, 266.
Frédéric Ier, empereur, 193, 265, 278, 308, 314.
Frédéric II, empereur, 309.
Freising, 15, 20, 132-134, 164, 209, 233, 277.
Fresnoy, commune, 244.
Fribourg, 262.
Fridolin (saint), missionnaire, 20, 122, 126.
Friedjung, auteur, 284.
Friedrich, auteur, 14, 59, 63, 76, 78, 79, 99, 132.
Friedrich von Hansen, 318.
Fridugise, Fridegise, 177, 180.
Frise, Frisons, 96, 112, 143-148, 157, 158, 191, 192, 194, 198, 202, 210, 271, 278.
Fritzlar, 158, 159, 162, 164.
Froissart, auteur, 281.
Füssen, Fuessen, 125, 128.
Fulda, monastère et ville, 15, 23, 158, 159, 164, 183, 197, 201, 209, 214, 219, 220, 221, 225, 226, 227, 228, 231, 232, 234.
Fulda, rivière, 149, 159.
Fulrad de Saint-Denis, 171.
Furth, 294.

Galilée, 247.
Gall (saint), Gallus, missionnaire. (V. aussi Saint-Gall), 20, 124, 126, 128.
Gallomagnus, référendaire du palais, 86.
Galswinthe, 80.
Gand, 113, 116, 143.
Gandersheim, 255.
Ganzenhausen, 162.
Garibald Ier et II, ducs de Bavière, 130.
Gâtinais, 224.
Gaudentius de Windisch, 126.
Gaule, 8.
Gavan (poésie), 310.
Gebhard de Salzbourg, 262.
Geneviève (sainte), 51.
Gengenbach, 120.
Géométrie, 220.
Geppan, missionnaire, 155.
Gesta episc., de Trèves, 76.
Gesta episc., Verdunensium, 63.
Gesta Caroli, 229.
Gesta Mettensium, 63.
Gérard d'Angoulême, 278.
Gerardus Kalkar, écolâtre, 288.
Géraud de Mayence, 152.
Gerbert d'Aurillac, 252.
Gerbert de Reims, 278.
Germain (saint), de Paris, 115, 172.
Germain de Granval, 127.

Germanie, provinces gallo-romaines, 58, 60, 107, 111.
Germanicus, 62.
Germaniques (langues), 210.
Germansberg de Spire, 117.
Gernrode, 294.
Gerswinda, femme de Charlemagne, 175.
Gertrude, 115, 116.
Gévaudan, 64.
Gewilip, de Mayence, 157.
Giessen, 149.
Ginefer, 310.
Giseke, 258, 262.
Gisilar de Salzbourg, 133.
Gisla, fille de Charlemagne, 175.
Glandiers, 101.
Glan, rivière, 103.
Glarus (Suisse), 122.
Glogau (ducs de), 280.
Goar (saint) de Trèves, 74.
Godefroy, auteur, 285.
Godefroy de Bouillon, 247, 307.
Godehard, 222, 259, 297.
Gœdecke, 254, 311, 315.
Godschalk de Selau, 278.
Gogon, seigneur franc, 81, 84.
Gombaud, roi de Bourgogne, 67.
Gondebert, ou Gombert de Sens. 101.
Gontran, roi de Bourgogne, 79, 80, 83, 93.
Görres, 320.
Gorze, 101.
Goseck, 263.
Goslar, 294.
Gotha, 154, 294.
Gothique (langue), 210, 215.
Goths, 120, 129.
Gottesau, 262.
Gottesgnaden, 264.
Gottesstadt, 264.
Gottfried de Strasbourg, 318.
Gottlob (Dr), auteur, 281.
Gottschalk, 221.
Göttweih, 262.
Gozbald de Niederaltaich, 214.
Gozbert, 227.
Graf (voir comtés).
Grammaire, grammairiens, 209, 211, 219, 220, 226, 231.
Grammaticus de Windisch, 121.
Granzov, 264.
Gravelines, 32.
Gravinus de Strasbourg, 118.
Grecs, Grèce, 231, 247.
Grégoire de Tours, 49, 51, 53, 64-66, 69, 70, 74-76, 80, 82, 84, 86-88, 90, 118, 176, 231.
Grégoire d'Utrecht, disciple de Boniface, 148, 192, 202, 218.
Grégoire Ier, pape, 141.
Grégoire II, pape, 132, 154.
Grégoire III, pape, 155, 156.
Grégoire V, pape, 226.
Grégoire VII, 247.
Grenoble, 243, 246.
Grimald de Saint-Gall, de Reichenau, archi-chancelier, 184, 214, 228, 231, 232.
Grimoald, fils de Pépin d'Herstall, 96, 144.
Grimoald, duc des Bavarois, 132, 162.
Grisons, canton suisse, 108, 128.
Grobe, monastère, 264.
Guangolf de Fontenelle, 147.
Guebwiller, 120.
Gueldre, 146, 194, 266.
Guillaume d'Aquitaine, 242, 247.
Guiot de Provins, 314, 316.
Guizot, auteur, 7, 8, 14, 42, 48, 87, 190.
Gunsolinus de Metz, 63.
Guntbaldus, 297.
Gunthar de Cologne, 223.
Gunthar de Hildesheim, 203.

Habsbourg, 281.
Hadmersleben, 263.
Hagenau, 120.
Haïmon de Fulda, 221.
Hainaut (Belgique), 116, 168, 198.
Haïto, 231.
Halberstadt, 203, 252, 263.
Halle, 294.
Hambourg, 23, 203, 208, 209, 218, 293.
Hameln, 202, 278.
Hamelbourg, 161.
Hamersleben, 263.
Hanovre, 194, 200, 264.
Harald, roi des Danois, 204.
Harderard, 226.

Harmonie des Evangiles, 215, 220, 230.
Harnid, fils d'Angilbert, 183.
Hartbert de Sens, 170.
Hartenfaust, 243.
Hartman von der Aue, 310.
Hartmut de Saint-Gall, 221, 227, 228.
Harz, 152, 153, 192, 203, 263, 264.
Hasebrouk, 32.
Haselburg, 119.
Hasenried, 162.
Hathuma de Paderborn, 201.
Hatto de Fulda, 219, 221.
Hauck, auteur, 10, 14, 92, 123, 141, 168, 170.
Haute-Marne, 244.
Havelberg, 264.
Hebdovich, 264.
Hedan II, duc des Thuringiens, 154, 160, 161.
Hedde, 155.
Heeren, 274.
Heidelberg, 25, 227, 283, 286, 287.
Heidenheim, 162.
Heiligenkreutz, 277.
Heiligenstadt, 294.
Heisenach, 301.
Heisterbach, 272, 302.
Helfendorf, 130.
Heliand, 215, 216, 226.
Heligoland, 146, 198.
Helmstadt, 203, 266.
Hemmerode, monastère, 267, 272, 300.
Henri Ier, l'Oiseleur, 251, 255, 294.
Henri II, empereur, 258.
Henri III, empereur, 282.
Henri IV, empereur, 260, 269, 277, 282, 306.
Henri IV, prince de Bourgogne, 217.
Henri V, empereur, 245, 278, 306.
Henri VII de Luxembourg, empereur, 281.
Henricus Lupus de Wesalia, 288.
Henri de Thurlein, 316.
Henri de Veldeke, 315, 317, 318.
Herbanges, 113.
Heribert de Cologne, 226.
Heridac, 205.
Herimbert de Minden, 201.
Herman de Aldenrode, 288.
Herman de Cologne, 296.
Hermanfried, 153, 154.
Herrand d'Ilsenburg, 263.
Herrenried, 162.
Hersfeld, 159, 209, 222, 296.
Herstall (Heristall), 96.
Herzfeld, 199.
Hesso, seigneur suisse, 260.
Hesperus de Metz, 63.
Hesse, Hessois, 149, 151, 152, 155-158, 168, 174, 193, 208, 218.
Hesse-Darmstadt, 14, 118, 149, 189.
Hesse électorale, 149.
Hesse-Hombourg, 149.
Hesse inférieure, 149, 151, 158.
Hesse-Nassau, 149, 159.
Hesse rhénane, 149.
Hesse supérieure, 149, 159, 321.
Hilaire (saint) de Poitiers, 20, 122.
Hildebald de Cologne, 223.
Hildegarde, 175, 182.
Hildegaire de Cologne, 199.
Hildesheim, 23, 203, 209, 252, 278, 297, 302.
Hilduin de Cologne, 223.
Hilduin de Saint-Denis, 217.
Hildulf de Hirsange, 226.
Hilgisland, 188.
Hiltrude, 175.
Himerius, érémite, 127.
Himiltrud, 175.
Hincmar de Reims, 141, 189, 214.
Hirntfeld, 199.
Hirsange, 226.
Hirschau, 260, 261, 262, 263, 298.
Histoire d'Allemagne, 217, 224, 228.
Hitto de Freising, 233.
Höfler (de), auteur, 267.
Hohenburg, 119.
Höher, auteur, 25.
Hohenstauffen, 193, 309, 314.
Hohentwiel, 293.
Hollandais, Hollande (V. aussi Frise), 112, 145-147, 158, 194, 271.
Hollandais, langue, 210, 271.
Holstein, 278.
Holzbach, 161.
Homélies, 217.
Homère, 182.
Honau, 120.

Hongres, Hongrie, Hongrois (V. aussi Magyars), 18, 23, 108, 110, 111, 134, 248, 274.
Honorat (saint), 66.
Honorat de Bourges, 73.
Hornbach, 101.
Horuch de Verden, 203.
Hoya (comte), 194.
Hroswitha, 255.
Hubert (saint), missionnaire, 115-117.
Hucbald de Saint-Amand, 194.
Hugo de Saint-Victor, 277.
Hugues de Blankenburg, 277.
Hugues Ier, comte de Champagne, 244.
Hugues Capet, 241, 252.
Hugues de Morville, 316.
Hugues de Saint-Quentin, 175.
Huguenin, jeune auteur, 89.
Huissiers, 85.
Hunald d'Aquitaine, 169.
Hundsruck (monts), 117.
Hunfrid, 155.
Huns, 63.

Ida, 199.
Iduberga, 115.
Ichtershausen, 267.
Ilfeld, 264.
Iles Britanniques, 176.
Ile de France, 44.
Illyrie, 108, 109.
Ilsenburg, 263.
Imma, femme d'Eginhard, 184.
Irmina, 145.
Ingebertus, de Frères, 76.
Ingelheim, 252, 292.
Ingenuinus de Seben, 128.
Inn, rivière, 109, 134.
Innsbruck, 109.
Innstadt (Passau), 109.
Institutes, 89.
Institutrices anglaises en Thuringe, 155.
Ipfgau, 160.
Irlande, Irlandais, 20, 26, 91, 122, 124, 142, 143, 154, 155, 228, 247.
Isar, rivière, 134.
Isidore de Séville, 220.
Isn, monastère, 135.
Isny, 262.
Iso, 228.
Istrie, 109.
Italie, Italiens, 17, 69, 75, 76, 89, 91, 121, 122, 129, 180, 228, 247, 292.
Itta, 115, 116.

Jacobs, auteur, 213.
Jaffa, 247.
Jean, roi de Bohême, 281.
Jean de Salzbourg, 164.
Jerichow, monastère, 264.
Johannes Grabs de Windisch, 126.
Johannes de Vento, 288.
Johannes Bersword de Tremonia, 288.
Johannes de Ubach, 288.
Jongleurs, 308.
Jonas de Suse, 123.
Jordan (Jourdain), d'Osnabrük, 280.
Jordan de Saxe, 280.
Jordanus Clivis. 288.
Josse (saint), prince breton, 178.
Jovius, mari de Septimina, 86.
Judith, poème, 282, 312.
Julien, empereur, 111.
Jumièges, 229.
Jung, auteur, 110.
Junghans, auteur, 51.
Jura, 66, 249.
Justus de Cantorbéry, 142.
Juvavum (Salzbourg), 131.

Kaiserswerth, 146, 197, 200.
Kalten, 264.
Kaltenbrunn, 263.
Karden-sur-Moselle (V. Carden).
Karlsruhe, cercle, 120.
Kassa, Kaschau (Hongrie. V. Cassovie).
Kattes (V. Hessois).
Kaufmann, auteur, 289.
Kremsmünster, 232, 262.
Kreuznach, 301.
Krône (poésie), 316.
Kesselingen, 103.
Kesterburg, 160.
Kempten, 126, 175.
Kilian, 154.

Kintzig, rivière, 161.
Kirton, 148.
Kitringen, 160.
Klagenfurth, 110.
Klausen, 128.
Koberstein, auteur, 10, 306, 319.
Kochel, 232.
Kocher, rivière, 161.
Köne, 216.
Kornburg, 262.
Külb, 148.
Kuniald de Salzbourg, 133.

Lahn, rivière, 103, 149.
Lahngau, région, 150.
Laibach (Autriche), 110.
Lambach, 262.
Lambert d'Aschaffenburg, 254.
Lambert de Hersfeld, 222.
Lamprecht, auteur, 254.
Lamprecht, poète, 312.
Lancelot, 310, 315.
Landebert de Maestricht, 114, 115.
Landebert de Strasbourg, 118.
Landelin ou Leudelin (saint) de Cambrai, 116.
Langres, 66, 124, 244.
Langsee (lac), 262.
Langue française, 246, 247.
Laon, 156, 245.
Larsat, 66.
Lauingen en Souabe, 279.
Lausanne, 127.
Lauwers, 198.
Lebuin (ou Liafwin), missionnaire, 194, 266.
Lech, rivière, 111, 129, 164.
Leck, bras du Rhin, 61.
Leese, ville, 194.
Légende de Charlemagne, 312.
Legrand d'Aussy, auteur, 68.
Leidrad de Lyon, 233.
Leipsig, 294.
Leknov, 267.
Lennbach, 160.
Léon, ville, 44.
Léon III, pape, 179.
Léon IX, pape, 222.
Léopold, duc d'Autriche, 288, 316.
Lérins, monastère, 66, 92.
Lestines, 168.
Lettres, 249.
Leubus, ville, 266.
Leudelin (V. Landelin).
Leudin Bodon de Toul, 102.
Leuze, ville, 113, 116, 198.
Leyde, 61, 112.
Liafwin (V. Lebuin).
Liège, 52, 96, 113, 115, 116, 230.
Lienz (Autriche), 109.
Liesborn, 199.
Ligue des villes du Rhin, ligue hanséatique, 118, 306.
Ligugé, 22, 66, 92.
Lilienfeld (Autriche), 302.
Lille, 32.
Limbourg, régions, ville, 116, 294, 296, 302.
Limes danubianus, 107.
Limes rhenanus, 61, 86, 107, 112.
Limoges, 64, 70, 74, 114.
Lindisfarne (Angleterre), 188.
Lingua rustica romana, 211.
Linz, 109.
Lioba, 155, 161,
Lippe, rivière, 193, 195, 197, 199.
Lisieux, 44.
Littérature allemande, 209, 213, 216, 221, 226, 230, 282, 310.
Littérature française, 310, 312.
Liudeger, operarius, 297.
Liudger, 192, 198, 199, 200, 203, 215.
Livinius, 143.
Livres précieux, 223.
Lobbes, 116, 175, 252.
Lodève, 174.
Loi des Baïuvares, 132.
Loi Gombette, 67.
Loi des Ripuaires, 68, 88, 122.
Loi salique, 48, 122.
Loi théodosienne, 82.
Loire, 19, 27, 39, 41, 42, 58, 79, 80, 245.
Lombardie, Lombards, 89, 123, 180, 181, 252.
Longeville, 101.
Longobardien, langue, 210.
Longuion, 103.
Longwy, 103.
Lorch, 109, 110, 131, 134.
Lörrach, 126.
Lorraine, 250, 259.

Lorsch, 189.
Lothaire, empereur, 224, 250.
Louis VI, roi de France, 299.
Louis VII, roi de France, 273, 274, 299.
Louis le Débonnaire, 115, 175, 183, 189, 200, 203, 204, 205, 214, 216, 250.
Louis de Bavière dit le Germanique, empereur, 218, 221, 226, 228, 229, 234, 250.
Louis l'Enfant, 250, 251.
Loup de Châlons, 73.
Loup, duc de Champagne, 82.
Loup de Ferrières, 221, 224, 225, 226.
Lübek, 303.
Lübke, auteur, 10, 298, 299, 301.
Lucain, 226.
Ludolf de Kroppenstädt, 277.
Ludus paschalis, 320.
Luitbert de Mayence, 214, 226.
Luitgarde, femme de Charlemagne, 175.
Luitpold le Pieux d'Autriche, 277.
Luitprand, roi des Lombards, 163.
Luitprand de Crémone, 41.
Lullus de Mayence, 158, 159, 222, 225.
Lüneburg, 194, 294.
Lusace, 15.
Luther, 280.
Lützelau, 126.
Luxeuil, 92, 93, 100, 101, 114, 122, 124, 127, 130.
Luxembourg, ville, grand-duché, province belge, 8, 102, 116, 117, 145, 202, 259, 281, 296.
Lyon, 22, 43, 66, 212.
Lyonnaises (provinces), gallo-romaines, 43, 44, 51.
Lyrisme allemand, 317.
Lys, rivière, 49.
Mabillon, auteur, 92, 123, 172, 192.
Mâcon, 242.
Madelgarde, 175.
Maestricht, 113, 114, 115.
Magdebourg, 245, 252, 263, 264, 278, 301.
Magister militiæ, 47.
Magne (saint), missionnaire, 125, 128.
Magnericus de Trèves, 75, 90.
Magnin, auteur, 256.
Magnold, (V. Magne).
Magnulf, 82.
Magnus de Strasbourg, 118.
Maguelonne, 174.
Magyars (V. aussi Hongres, Hongrois), 23, 230, 232, 250, 294.
Maïeul de Cluny, 258.
Mein, rivière, vallée, région, 153, 154, 159, 160, 161, 184.
Maine, 44.
Maire du palais, 84.
Maître, auteur, 184.
Majorien, empereur, 49.
Malines, 52.
Malmédy, 103, 114, 259.
Mans (Le), 44, 306.
Manuscrits, 234.
Mapinius de Reims, 77.
Marburg, 301.
Marcellin, 184.
Marcellus, 228.
Marchelm, missionnaire, 194.
Marchiennes, 110, 116.
Maria-Saal-im-Zollfeld, 110.
Marienstadt, 300, 302.
Marienthal, 266.
Markenach, 194.
Marklo, 194.
Markward de Prum, 224.
Marlenheim, 86.
Marmoutier, 66, 92.
Marseille, 22, 66, 82, 89.
Marsilius de Inghen, 287.
Marslo, 194.
Martianus (Félix Capella), 85.
Martianus de Windisch, 126.
Martin (saint), de Tours, 66, 91, 115.
Martin de Seben, 128.
Masmünster, 120.
Masseloh, près Minden, 194.
Massevaux, 120.
Mastulo de Seben, 128.
Mathias Flaccus Illyricus, 227.
Mattenzell, 160.
Maubeuge, 32.
Maulbronn, 300, 302.
Maur (saint), 90, 220.
Maur (V. Raban).
Maures d'Espagne, 96.
Mayence, 22, 43, 60, 63, 65, 76,

103, 107, 112, 117, 149, 157, 162, 197, 204, 208, 212, 214, 221, 222, 225, 273, 280, 314.
Maximin de Trèves, 61.
Meaux, 44, 80.
Mecklembourg, 15.
Méditerranée, 18, 89.
Meginfrid, 185.
Megingaud, 155.
Meginher de Hersfeld, 222.
Megingaud de Würtzbourg, 155, 225.
Megingaudeshausen, 160.
Megingoz, 155, 225.
Meinwerk de Paderborn, 259, 296, 297.
Meissen, 294.
Melitus de Cantorbéry, 142.
Melun, 79.
Memleben, 294.
Memor Felix (V. Securus Melior).
Menestrels, 308.
Meppen, 200.
Méran, 133.
Mérovée, 48.
Mérovingiens, 25.
Mersebourg, ville et régence, 154, 252, 254, 294.
Metten, 232.
Mettlach, 102.
Métrique, 220.
Metz, 22, 60, 63, 66, 67, 72, 77, 81, 82, 83, 87, 93, 94, 95, 100, 101, 189, 208.
Meuse, 40, 69, 96, 101, 115, 117, 307.
Mézières, 100.
Michaelstein, 266.
Michelet, 7, 9.
Michelstadt dans l'Odenwald, 184.
Mietus de Langres, 92, 124.
Migne, auteur, 101, 179.
Milan, Milanais, 80, 108.
Millingen, 200.
Milos de Trèves, 157.
Milz, 161.
Minden, 23, 164, 201.
Minigardeford, 199.
Mitthof, auteur, 297.
Modestus de Trèves, 61.
Modestus de Fulda, 219.
Modoald de Trèves, 103, 127.
Moengal, 228.
Moesie, 108.
Moine de Saint-Gall (le), 229.
Moldavie, 108.
Moméja, auteur, 304.
Mönchsroth, 262.
Mone, 321, 322.
Monsee, 134.
Montbard, 244.
Mont-Cassin, 180, 198, 219.
Montigny-le-Roi, 244.
Mont-Jutin, 202, 218.
Montpellier, 246, 278, 280.
Morimont, 244, 265-267, 277, 302.
Morimont Petit ou Andrew, 267.
Moritz de Craon, 315.
Moselle, département, rivière, vallée, région, 61, 74, 100, 101, 102, 112, 149, 279.
Moutiers, 44.
Moutiers-Granval, 99.
Moutier-Saint-Jean, 66.
Mouzon (Ardennes), 72.
Moyen-Moutier, 101, 102.
Munich, 132, 133, 216, 233.
Municipalités gallo-romaines, 70.
Münster, ville, région, évêché, 198, 199, 209, 215, 301.
Münster (l'église) d'Aix-la-Chapelle, 296.
Münster im Granfelden, 127.
Münster im Gregorienthal, 119.
Münsterbilsen, 116.
Münstesdorf, 205.
Münstermaifeld, 103, 301.
Murbach, 120.
Murhardt-sur-Kocher, 161.
Musique, 209, 220, 227, 228, 229, 233.

Nahe, rivière, 60.
Namur, région, 52, 115, 116.
Nantes, 44.
Naples, 283.
Naplouse, 247.
Narbonnaise, province gallo-romaine, et Narbonne, ville, 44, 69, 163, 169, 173, 174.
Nassau, duché, 149, 302.
Nathanaël, 180.
Nations anglaises, allemandes,

polonaises, etc. (Universités), 279, 288.
Neckar, 118.
Neresheim, 262.
Neuenbourg, 317.
Neuhausen, 118.
Neuss, 61.
Neustadt-sur-le-Mein, 160, 161.
Neustrie, 39, 41, 55, 56, 58, 59, 79, 80, 82, 87, 91, 94, 96, 107, 169, 173, 174, 247.
Neuvillers, 119.
Neuweiler, 119.
Neuzell, 266.
Nevers, 44, 102.
Nibelung, neveu de Pépin le Bref, 188.
Nibelungen, chant, 320.
Nicet de Trèves, 73, 74, 75, 77, 78, 90, 119, 134, 214, 232.
Nimègue, 61, 112, 292.
Nîmes, 174.
Nithard, fils d'Angilbert, 183.
Nitzsch, auteur, 254, 269, 274.
Nivelle, 115.
Nivernais, 44.
Noire (mer), 108.
Norbert de Geneppe, 245, 263.
Nordhausen, 294.
Norique, 18, 108-113, 124, 127, 129, 130.
Normandie, Normands, 44, 147, 246, 293.
Northumberland, 144, 176, 188, 202.
Nortmans (Danois), 23, 30, 69, 144, 208, 217, 225.
Notker Balbulus, 228, 229, 230.
Notre-Dames de Trèves, 301.
Notteln, 199.
Nötterlingsburg, 263.
Noyon, 44, 114, 174, 302.
Nunberg, monastère à Salzbourg, 134.

Oberwesel, 74, 90.
Ocker, rivière, 195, 203.
Ochsenfurth, 161.
Ochsenhausen, 262.
Odenwald, 161, 184.
Odilia, Odile (sainte), 119.
Odilienberg, 119.
Odilon de Cluny, 269.
Odilon de Bavière, 134, 163, 164
Odolric de Bassigny, 244.
Odon de Cluny, 242.
Oetting, monastère, 134.
Offenbach-sur-Glan, 301.
Officiers du palais, 85.
Offonis villæ, monastère, 102.
Ogive (V. Style et Architecture).
Ohra ou Ohre, rivière, 203.
Ohrdruf, 162.
Ohrweiler, 301.
Oldenbourg, 194, 278.
Oldisleben, 263.
Oliva, 271.
Omignon, rivière, 96.
Onfridinga, château, 293.
Onoldsbach, 161.
Oppenheim, 301.
Opus francigenum, 298.
Orient, 89.
Orléans, 44, 64, 74, 79, 95, 97, 280.
Ornain, rivière, 101.
Osnabrück, 23, 198, 200, 209, 297.
Osterburg, 301.
Osterhofen, 134, 232.
Ostphalie, 193.
Ostrogoths, 129, 252.
Otfried de Wissembourg, 213, 221, 226, 227.
Otger, missionnaire anglais, 146.
Otger de Mayence, 184, 225.
Othlon, biographe de Boniface, 148, 222.
Othon, duc de Saxe, 251.
Othon Ier le Grand, empereur, 251, 252, 254, 258.
Othon II, 252, 253.
Othon III, 253.
Othon II de Cologne, 296.
Othon de Freising, 277, 278, 282.
Otte, auteur, 10, 295, 296, 301.
Ottobeuern, monastère, 214.
Ouflay (saint), 76.
Ovide, 226.
Oxford, 283.

Pactus Alamanorum, 122, 124.
Pader, rivière, 200.
Paderborn 23, 197, 198, 200, 201, 259, 297.
Padoue, 279.

Palatinat, 101.
Palestine, 247, 308.
Palling, 232.
Pannonie, 18, 108, 109.
Papes, 17, 27, 151.
Parcival, 310, 316.
Parme, 177.
Paris, Gaston, auteur, 9, 14, 313.
Paris, 23, 25, 30, 31, 44, 51, 53, 64, 67, 79, 95, 96, 97, 112, 214, 241, 245, 246, 262, 275, 277-283, 287, 288, 302.
Ad instar studii parisiensis, 287.
Partages de la monarchie franque, 63, 79, 173, 250.
Parthenius, 69.
Pamiers, 246.
Paschalis de Coire, 127, 128.
Paschase de Corbie, 216.
Passau, 109, 132-134, 235, 262,
Pater, prière, 213, 230.
Patrice (V. Dynamo), patrice des Romains, titre, 171.
Paul le Diacre, 180, 181.
Paulin d'Aquilée, 181, 182.
Paulinus de Coire, 127.
Paulinzelle, 263.
Paulus de Trèves, 76.
Pays-Bas (V. Hollande), 116, 313.
Pegau, 263.
Peinture, 232, 303.
Pelplin, 266.
Pelzel et Dobrowsky, 284.
Pépin des Landes 95, 97, 115.
Pépin d'Herstall, d'Héristal, 96, 117, 140, 144, 145.
Pépin le Bref, 86, 96, 134, 146, 156, 159, 162, 164, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 174, 186, 193, 203, 219.
Pépin le Bossu, fils de Charlemagne, 175, 181.
Percepteurs d'impôts, 87.
Perigord, 44.
Périgueux, 44, 6 .
Pertz, *Monumen !a*, 76, 201, 202, 219, etc., etc.
Petershausen, 262.
Pettau, 110.
Pfäffers, 128, 262.
Pfalzel, 102, 148, 192.
Pfermund, 127.
Pforta, 266.
Philippe-Auguste, 279, 301.
Philippe de Cologne, 272.
Picardie, 44, 182.
Pierre l'Erémite, 247.
Pierre, martyr, 184.
Pierre de Pise, 188, 182.
Pigentus de Seben, 128.
Pirmin (saint), missionnaire, 101, 119, 120, 125, 126. 128, 133, 134, 230.
Plain-chant, 228.
Plan d'abbaye, 228.
Plechelm, 146.
Plectrude, 96, 116.
Poésie, poètes, 216, 220, 226, 231, 232, 310.
Poeta Saxo, 217, 255.
Poitiers, 20, 44, 64, 76, 79, 80, 96, 122, 130.
Poitou, 44, 92.
Pologne, 15.
Polycarpe, 45.
Poméranie, 15.
Ponthion, 171.
Pontigny, 244, 265, 302.
Poppon, 259, 296.
Porentruy, 127.
Portugal, 247.
Posnanie, 267.
Pothin, 45.
Præceptor Germaniæ, 220.
Prague, 25, 216, 283, 284, 286, 288.
Prédications populaires, 212.
Preconius de Seben, 128.
Préfecture des Gaules, 61.
Prémontrés, 15, 245, 263, 264, 271, 278, 298.
Probus, empereur, 47.
Probus de Mayence, 225.
Propriété foncière, 270.
Provençaux, 96, 246.
Provence, 92, 173, 314.
Provence arlésienne, 79.
Provence marseillaise, 80.
Prüm, 102, 224.
Pruritius de Coire, 121.
Prusse, 199, 200, 263, 271.
Pulchronis de Verdun, 63.
Pustherthal, 110.
Pyrenees, 46, 79, 80.

Quast de (et Verneil), auteurs, 299, 302.
Quedlinburg, 294.
Quercy (le), 44.
Querelles schismatiques à Paris, 287.
Quesnay (le), 32.
Quimper, 44.

Raban (Maur) (Hrabanus Maurus), 214, 219, 220, 221, 225, 226, 228, 231, 234, 235.
Rabodeau, rivière, 101.
Radbert de Corbie, 216.
Radbod, duc des Frisons, 144, 145, 147.
Radbod d'Utrecht, 223.
Radolf de Franconie, 175.
Ragatz, 128.
Ragnacaire, roi des Francs de Cambrai, 52.
Ragnacaire d'Augst-Bâle, 127.
Ramesloh, 200.
Ramgau, 161.
Ramla, 247.
Ramwald, 235.
Ratbod de Trèves, 224.
Ratgar de Fulda, 219.
Ratier de Vérone, 252.
Ratisbonne, 20, 107, 109, 130, 131, 132, 161, 164, 209, 234, 279, 306.
Ratolf, roi de Thuringe, 153.
Ratpert, 229.
Ravenne, 292.
Recensements, 87.
Recheo de Fulda, 219.
Récits de translations de cendres et de reliques, 217.
Rédacteurs des cadastres, 87.
Référendaires, 85.
Regenfried de Cologne, 157.
Régimbert de Reichenau, 230.
Regina, femme de Charlemagne, 175.
Regimbod, 226.
Regino, 224, 225.
Reichenau, 125, 126, 134, 209, 214, 221, 227, 230, 231, 232, 262.
Reichenhall, 110.
Reims, 43, 44, 53, 64, 65, 67, 73, 97, 169, 204, 212, 243, 278, 302.
Reinfeld, 271.
Reinhardsbrunn, 263.
Reinsdorf, 263.
Relations extérieures, 89.
Remacle (saint), missionnaire, 102, 103, 114, 116.
Remen, 202.
Remi (saint), 52, 53, 58, 65, 72.
Remigiland, près Mayence, 65.
Remiremont, 101.
Renaix, 113, 116.
Renard (la fable du), 313.
Renaud de Beaujeu, 316.
Rennes, 44.
Renonciation, formule sacrée, 213.
Reome, 66.
Res Gestae Saxoniae, 255.
Rettberg, auteur, 10, 14, 98, 99, 148, 201.
Reuss-Greiz, 153.
Reuss-Schleiz-Gera, 153.
Rezat, 161.
Rhéties, provinces romaines, 18, 108, 109, 110, 111.
Rhétorique, 220.
Rhin, 19, 26, 27, 30, 31, 39, 47, 58, 61, 74, 106, 107, 111, 112, 114, 111, 122, 123, 142, 146, 148, 192, 193, 187, 200, 227, 270, 273, 306, 307, 308, 312.
Rhin, (province prussienne du), 102, 103.
Rhodaïde, 175.
Rhône, 39, 46.
Richard de Montfaucon, 296.
Richard Cœur-de-Lion, 316.
Richbod de Trèves, 223.
Richbodon, 226.
Riculf, 185, 225.
Riddagshausen, 266, 302.
Rienz, rivière, 108, 109.
Riez, 79.
Riezler, auteur, 129, 132, 165.
Rikkardis de Gandersheim, 255.
Rimbert, 218.
Rimeling, 260.
Rindern, 200.
Riome, 94.
Rippon, (Angleterre), 143, 144.
Ripuaires, 40, 49, 58, 67.
Robert de Solesmes, 243.
Rochelle (la), 113.
Rodez, 66.

Rodolphe de Habsbourg, 281.
Rodolphe de Franconie, 175.
Rodolphe de Fulda, 221.
Rodolphe III de Neuenburg, 317.
Rodolphus de Windisch, 126.
Roer, rivière, 117.
Roermond, ville, 117.
Roisin, auteur, 267, 303, 307, 318.
Roland (chant de), 320.
Romain II, 253.
Romanches, dans les Alpes, 108.
Romaric (saint), 101.
Rome, 18, 119, 132, 151, 155, 171, 177, 186, 198, 215, 258, 287.
Romulf, comte du palais, 87.
Ronnse, 116.
Rosheim, 119.
Rostock, 303.
Rot, 135.
Rotharius de Strasbourg, 118.
Rothrude, 175.
Rothswinda, 199.
Rouen, 43, 44, 83, 147, 169.
Rouergue, 64, 66, 69, 95.
Rudpert de Worms, 126, 131, 132, 133, 134, 135, 234.
Ruhkloster, 271.
Ruhr, rivière, 197, 200, 264.
Ruinart (dom), 53.
Ruothilda, 175.
Rupert de Mayence, 225.
Rusticus de Trèves, 61, 74, 90.
Ruthard, 226.
Ruthardus de Coire, 127.

Saale franconienne, 152, 154, 161.
Saale thuringienne, 152, 153, 263.
Saalgau, région, 160.
Saarburg, cercle, 119.
Säckingen, ville, 20, 126.
Sackur, auteur, 10, 258, 271.
Sainte Agathe de Longuion, 103.
Saint-Alban-les-Mayence, 225.
Saint-Amand-les-Eaux (départ. du Nord), 22, 116, 190, 233, 234.
Saint-Amand, près Rodez, 66.
Saint-André de Rome, 142.
Saint-André de Cologne, 223.
Saint-Avold, 100.
Saint-Bavon de Gand, 116.
Saint-Benigne de Dijon, 94.
Saint-Bertin, 96, 175, 180.
Saint-Blandin de Gand, 116.
Saint (Sankt)-Blasien, 259.
Saint-Brieuc, ville, 44.
Sainte-Chapelle de Paris, 302.
Saint-Chunibert, 223.
Sainte-Croix d'Oppenheim, 301.
Sainte-Croix, baptistère à Utrecht, 145.
Saint-Cyriaci de Worms, 118.
Saint-Denis, abbaye et ville, 30, 95, 156, 167, 168, 172, 181, 227, 230, 299.
Saint-Dié, 101, 102
Saint-Emmeran de Ratisbonne, 135, 164, 209, 234, 235.
Sainte-Elisabeth de Marburg, 301.
Saint-Etienne d'Autun, 75.
Saint-Eucharius de Trèves, 62, 90.
Saint-Florian (Autriche), 134.
Saint-Gall (Suisse), ville et abbaye, 15, 20, 23, 124-128, 135, 209, 221, 226-229, 233, 293.
Saint-Gédéon de Cologne, 296.
Saint (Sankt), Géorgien sur le Langsee (Autriche), 262.
Saint-Georges de Cologne, 297.
Saint-Germain-des-Prés (Paris), 172.
Saint-Goar de Trèves, 90, 301.
Saint-Godehard de Hildesheim, 302.
Saint-Hubert, 115.
Saint-Imier (Sankt-Immer), 127.
Saint-Jacques de Paris, 281.
Saint-Josse-sur-Mer, 178.
Saint-Kilian (Kilien), de Würtzbourg, 160.
Saint (Sankt)-Lambert en Styrie, 262.
Saint-Lambert à Münster, 301.
Saint-Malo, 44.
Sainte-Marie-Madeleine de Neuhausen, 118.
Sainte-Marie du Capitole de Cologne, 296.
Sainte-Marie-lez-Neufchâteau, 116.
Sainte-Marie, chapelle (région de Paderborn).
Sainte-Marie de Lübek, 303.
Sainte-Marie de Rostock, 303.

Sainte-Marie de Stralsund, 303.
Sainte-Marie de Wismar, 303.
Saint-Martin-aux-Chênes, 101.
Saint-Martin de Hamelbourg, 161.
Saint-Martin-Majeur de Cologne, 103.
Saint-Martin de Münstermaifeld, 102, 301.
Saint-Martin de Tours, 22, 53, 75, 179, 180, 189, 210, 214, 220, 221.
Saint-Martin de Trèves, 75, 90, 224.
Saint-Martin d'Utrecht, 145, 192.
Saint-Maurice en Vosges (V. Tholey).
Saint-Maurice en Valais, 66.
Saint-Maximin de Trèves, 62, 90, 224, 235, 259.
Saint-Michel (près Mézières), 100.
Saint-Michel de Tonnerre, 243.
Saint-Nabord, 101.
Saint-Nicolas d'Anklamm, 301.
Saint-Nicolas-les-Cîteaux, 244.
Saint-Nicolas d'Osterburg, 301.
Saint-Nicolas de Stralsund, 303.
Saint-Nicolas de Wilzburg, 162.
Saint-Nicolas de Wismar, 303.
Sainte-Odile (Alsace), 119.
Saint-Omer, 96.
Saint-Ouen de Rouen, 147.
Saint-Pantaléon de Cologne, 223, 259.
Saint- (Sankt) Paul, 262.
Saint-Pierre de Brème, 202, 218.
Saint-Pierre de Fritzlar, 158.
Saint-Pierre de Gand, 113.
(Saint-Pierre) Sankt-Peter-im-Holz, 110.
Saint-Pierre de Salzbourg, 131.
Saint-Quentin, 44, 175.
Saint-Remi de Reims, 174.
Saint-Riquier, 182, 183, 189.
Saint-Sauveur (église) de Paderborn, 201.
Saint-Sépulcre, 307.
Saint-Sigismond près Rufach, 120.
Saint-Symphorien, de Paris, 172.
Saint-Thomas (chapelle) d'Utrecht, 145.
Saint-Trond, 116.
Saint-Ulrich, 260.
Saint-Ursanne, 99, 127.
Saint-Vaast, 259.
Saint-Vandrille, 147.
Saint-Vannes, 90.
Saint-Victor de Marseille, 22, 66, 260.
Saint-Victor de Paris, 277.
Saint-Victor de Xanthen, 301.
Saint-Vidale de Ravenne, 292.
Saint-Vincent de Paris, 172.
Saint-Yves de Braine, 301.
Saintes, 64, 79.
Saliens, 19, 40, 41, 42, 48, 58, 68.
Salluste, 255.
Salomon III, de Saint-Gall et de Reichenau, 226, 230.
Salvisberg, auteur, 292-294.
Salzbourg, 15, 18, 109, 110, 131-133, 156. 161, 164, 209, 230, 233, 234, 262, 277. 280.
Samoussy, village, 174.
Samuel de Fulda, 219, 220, 221.
Saône, rivière, 54, 79.
Sarre, rivière, 103.
Satyricon, 85.
Sauerland, région, 197.
Saverne, région, 86.
Say, Léon, 5, 10.
Saxe, Saxons, 29, 80, 146, 150, 152-154, 159, 163, 175, 192-195, 197, 200-203, 207, 208, 217, 218, 249, 251, 255, 263, 277, 313.
Saxe-Altenbourg, 153, 154.
Saxe-Cobourg-Gotha, 162, 194.
Saxe-Meiningen, 153.
Saxe prussienne, 264.
Saxe, royaume, 154, 194.
Saxe-Weimar-Eisenach, 154, 194.
Saxo Poeta, (V. Poeta) Saxo.
Saxon, langue, 210.
Scandinave, langue, 210.
Scheiern, monastère, 262.
Scheyern-Wittelsbach, 280.
Schaffhouse, 262.
Schlehdorf, 232.
Schlestadt, 119.
Schliersee, 232.
Schluchtern, 161.
Schmitze, 227.
Schmölln, 266.
Schnaase, auteur, 10, 240, 245, 246, 254, 269, 292, 297, 299, 300, 301, 302.

Schneller, auteur, 216.
Schötter, auteur, 281.
Schultz, auteur, 309, 310.
Schutten, ville, 120.
Schwarzach, monastère et rivière, 160.
Schwarzbourg-Rudolstadt, 154.
Schwarzbourg-Sondershausen, 154.
Schweinfurth, 160, 299.
Schwerin, 303.
Sciences, 228, 245.
Scriptorium, 225.
Sculpture, 209, 229, 303.
Scolastique, 235, 245.
Seben (Autriche), 108, 128.
Seckau, 110.
Secundinus, 69.
Securius Melior, 85.
Sedulius d'Utrecht, 223.
Seez, 44.
Seine, 245.
Seiz, monastère, 264.
Selau, 278.
Seligenstadt, 225.
Semoy, rivière, 102.
Senlis, 44, 51, 79.
Senones, 101.
Senoque (Vaucluse), 302.
Sens, 44, 101, 169, 212, 224.
Séquanaise, province gallo-romaine, 43, 111, 107.
Sequences (chant), 228.
Septimanie, 174.
Septimina, 86.
Serge, pape, 145.
Sichem, 266.
Sidinghausen, 201.
Sidon, 247.
Sidonius de la Coire, 121.
Sidonius de Mayenne, 76, 78.
Siezig, 103.
Sigebald de Metz, 100.
Sigebert, monastère, 259.
Sigebert, roi des Ripuaires, 62.
Sigebert Ier, 79, 80, 81, 82, 171.
Sigebert II, 95.
Sigebert III, 102, 153.
Sigebourg, 297.
Sighart, 279.
Sigisbert, missionnaire, 128.
Sigulf, 178, 179.
Siméon d'Antioche, 76.
Sincfal, rivière, 191.
Sittichenbach, 266.
Slaves de l'Elbe, de Bavière et d'Autriche, 80, 111, 113, 129, 152, 153, 163, 195, 252, 294, 321.
Sleswig, 146, 294.
Sleswig-Holstein, 192.
Smyrne, 45.
Soest, ville, 198.
Sohlenhofen, 162.
Soissons, 44, 50, 51, 64, 79, 80, 96, 169, 174, 302.
Sola, missionnaire, 162.
Solarius de Strasbourg, 118.
Solignac, 102, 114.
Sologne, 44.
Sorbates (V. Slaves).
Souabe, Souabes (V. aussi Alémans), 120, 123, 127, 129, 159, 161, 173, 175, 192, 273, 279, 280, 293, 308, 322.
Soudan, 20.
Soure, rivière, 102.
Spessart, monts, 160.
Spire, 60, 62, 77, 117, 226, 230, 262.
Spielleute, 309.
Spital, bourg (Autriche), 110.
Sprotta, rivière, 266.
Stammheim, 293.
Starkenbourg, 149.
Stavelot, 114, 116, 223, 259.
Stengel, auteur, 314.
Stobbe, auteur, 49, 68, 122, 124.
Stör, rivière, 204.
Stralsund, 303.
Strasbourg, 60, 77, 87, 117, 118, 120, 126, 134, 230, 279, 280, 281, 296.
Straubing, 109.
Stricker, minnesänger, 316.
Studium pragense, etc., 284, 285.
Sturm, missionnaire, 159, 164, 197, 201, 219, 220.
Styles, (V. aussi Arts et Architectures).
Style rhenan, 292.
Style roman, 242.
Style ogival ou gothique, 244, 245, 298.
Style de transition allemand, 300.
Stybite, 90.
Styrie, 109, 110, 234, 262, 264, 316.

Sualafeld, région, 162.
Suchenwirth (Pierre), poète, 286.
Suderland, 197.
Suède, 244, 271.
Suétone, 183.
Suèves, 46, 111.
Sugenthal, 127.
Suger, 299.
Suidbert, missionnaire, 146, 197,
Suisse, 8, 18, 91, 123-125, 128, 173, 227, 262, 280, 315, 322.
Sunnegisil, 86.
Surburg, 120.
Susteren, 116.
Syagrius, 51, 52, 54.
Sylvacane (Bouches-du-Rhône), 302.
Sylvestre II, pape, 252.
Syrie, 215.

Tables pascales, 188, 217.
Tacite, 106.
Tangermünde, 264.
Tannhäuser, 310, 316.
Tassilon Ier de Bavière, 130.
Tassilon II de Bavière, 129, 134, 163.
Tassilon III de Bavière, 165.
Tatien, 215.
Tatto ou Taïto de Reichenau, 184, 231.
Tatwyn, 155.
Tauber, rivière, 161.
Tauler Jean, écolâtre, 280.
Taunus, monts, 117.
Tecelin, 244.
Tegernsee, 134, 135, 209, 233.
Tekla, 155.
Terentius de Metz, 63.
Termonde, région, 143.
Terrouanne, 44.
Terre Sainte, 24, 29, 32, 247, 273, 274.
Tervueren, 115.
Testry, 96.
Tetradius de Trèves, 75.
Thann, 120.
Théâtre, 320.
Théodebald, roi d'Austrasie, 74, 79.
Théodebert de Bavière, 132, 163.
Théodebert Ier, roi d'Austrasie, 64, 68, 72, 73, 74, 76, 77, 79, 130.
Théodebert II, roi d'Austrasie, 93, 94, 122.
Théodegar de Corvey, 217.
Théodo Ier de Bavière, 132.
Théodoard de Maëstricht, 114.
Théodonis de Coire, 127.
Théodore (saint), missionnaire, 125, 127.
Théodoric, 252, 319.
Theodoricus de Nienborch, 288.
Theodoricus Distel de Unna, 288.
Théodose le Grand, 47.
Théodose, code (V. aussi Code), 231.
Théodrade, 175.
Théodulf, 182.
Théologie, 209, 220.
Théophanie, 253.
Thérème, 255.
Thierry (Augustin), auteur, 8, 14, 42, 79, 81, 84.
Thierry (Amédée), auteur, 9.
Thierry Ier, roi d'Austrasie, 64, 65, 66, 67, 68, 74, 122, 153, 192.
Thierry II, roi d'Austrasie, 93, 94, 123, 130.
Thierry, fils de Charlemagne, 175.
Thietmar de Mersebourg, 254, 255.
Tholey, 100, 103.
Thomas de Bretagne, 317.
Thongrie, 52.
Thorouet (Var), 302.
Thouront, 205, 218.
Thuringe, Thuringiens, 50, 69, 82, 96, 151, 152, 153, 154-157, 160, 168, 174, 192-194, 208, 218, 263, 266, 321.
Thuringe (forêt de), 153.
Thuringiens (Etats), 153.
Tibère, 60.
Tiburce (saint), 134.
Tisza rivière, 108.
Titurel (poésie), 316.
Toblach, 110.
Tolbiac, 53.
Tongres, 60, 73, 77, 113, 115.
Toul, 60, 62, 101, 102.
Toulouse, 46, 246, 283.
Touraine, 44, 92.
Tournay, 44, 48, 49, 51, 52, 113.
Tours, 22, 43, 44, 53, 79, 80, 179, 197, 210, 211, 212, 219, 220, 221, 230.

Toxandrie, 117.
Translations de cendres, 217.
Transylvanie, 108.
Traun (rivière), 131.
Tréguier, 44.
Trèves, 43, 45, 60, 61, 62, 66, 69, 72, 74, 75, 76, 82, 100, 102, 103, 150, 205, 208, 214, 223, 225, 259, 269, 282, 293, 296, 301.
Trieste, 110.
Tristan et Iseult, 310, 315, 316.
Trithème, 285.
Troyes, 44, 64, 178.
Trudbert (saint), missionnaire, 125, 126.
Tutilon, 228, 229.

Uckermack, 264.
Udalrich de Cluny, 260.
Ulfilen, 215.
Ulm, 306.
Ulrich de Dillingen, 235.
Ulrich de Zazikhofen, 315.
Umbstadt, 159.
Universités, 24, 25, 30, 276, 283, 289.
— de Cologne, 287, 288.
— d'Erfurt, 288.
— de Prague, 285, 288.
— d'Heidelberg, 287.
— de Vienne, 286.
— de Paris, 33, 246, 279, 282.
Unstrut (rivière), 69, 152, 263.
Urbain II (pape), 243.
Urbicius de Metz, 63.
Ursicinus de Coire, 121.
Ursicius de Luxeuil, 127.
Ursinus de Windisch, 126.
Ursitz, 127.
Ursus de Toul, 62.
Ursus de Seben, 128.
Usedom, 264.
Usenhofen, 262.
Utrecht, 61, 112, 114, 143-147, 154, 191, 192, 198, 223.

Vaison, 188.
Valais, 66.
Valenciennes, 32, 151.
Valentianus de Loire, 127.
Valentinien, empereur, 45, 111.
Valentinus de Strasbourg, 118.
Vandales, 46.
Vando de Fontenelle, 147.
Vandrille (saint), 147.
Vannes (ville), 44.
Vannes (saint), de Verdun, 63.
Vast (saint), de Toul, 62.
Veit (saint), 217.
Velay, 64, 69.
Venance (V. Fortunat).
Vendôme, 80.
Verden, 196, 202, 203, 205.
Verdun, 23, 60, 63, 66, 73, 77, 82, 90, 100, 103.
Verendarius de Coire, 127.
Vermandois, 44, 51, 112.
Vermes, 99, 127.
Verneil (V. de Quast).
Vetulus, 179.
Vezelay, 273.
Vicaires, 87.
Vicelin de Brême, 278.
Victor II de Coire, 127.
Vienne (France), 25, 44, 224.
Vienne (Autriche), 105, 109, 227, 286, 287.
Viennoise, province gallo-romaine, 44.
Vie des Saints, 217, 218, 231.
Vigamur, 310.
Villehardouin, 247.
Villes allemandes fortifiées, 293.
Villicus de Metz, 77, 78.
Vincy, 96.
Vindelicie, 109.
Viollet-le-Duc, 228, 297.
Virgile, 82, 226.
Virgilius de Coire, 127.
Visigoths, 39, 46, 53.
Vistule, 264.
Vitonius de Verdun, 63.
Vitruve, 183.
Vitry, 83.
Vivilon de Passau, 133, 164.
Vizembourg, 263.
Volkerode, 266.
Volusien de Trèves, 61.
Vorarlberg, 18, 108.
Vosges, 20, 22, 27, 79, 92, 101, 102, 117, 119.
Vulfran de Fontenelle, de Maurilly, 146, 147.

Waal, bras du Rhin, 61.
Wackernagel, 10, 254, 307, 317, 318.
Waifre d'Aquitaine, 169.
Walachie, 108.
Walafried le Strabique, 221, 232, 234, 235.
Waldicoz, 230.
Waldo de Saint-Gall et de Reichenau, 227, 230, 231.
Waldsassengau, région, 161.
Waldshut, 126.
Walkenried, 266.
Walpurgis, 155.
Wattenbach, 10, 144, 180, 185, 194, 213, 253, 254, 277, 280.
Wearmouth, 176.
Weese, auteur, 302.
Wehrgeld, 88.
Weihenstephan de Freising, 134.
Weilbourg, 294.
Weissenbourg, 162.
Weimar, 294.
Welanoo, 204.
Wels, 109.
Weltebenrg, 135.
Wendelinus de Trèves, 76.
Wendes (V. Slaves).
Wenzel II de Bohême, 281.
Werden, monastère, 15, 198, 199, 209, 215, 216.
Werembert, 227, 228.
Werenfried, 146.
Werner auteur, 143, 150, 155.
Werner de Tegernsee, 321.
Werra, 149, 153, 161.
Wertheim, 300.
Weser, 192-195, 202, 278.
Westphalie, 193, 194, 197-199.
Wessobrunn, 232.
Wetti, 231.
Wiblingen, 262.
Widukind, chef saxon, 196, 202, 218.
Wiesbaden, 149.
Wiese, rivière, 260.
Wigalois, 316.
Wigbert de Fritzlar, 155, 158, 162.
Wigmodie, district, 202.
Wiho d'Osnabruck, 200.
Wilfrid, 143, 144.
Willehad de Brême, 202,
Willerich de Brême, 202, 204.
Willibald, presbytre de Mayence, 148, 225.
Willibald, évêque d'Eichstaedt, 155, 170.
Willibrord, 144, 145, 154, 160-162, 191, 197.
Wilten, lieu, 109.
Wimpfen s. Neckar, 118.
Windisch, 108, 121, 126.
Winfrid (V. Boniface).
Winter, F., auteur, 10, 267, 271.
Winterthur, 108.
Wirnt de Grafenberg, 316.
Wiro, missionnaire, 146.
Wissembourg-sur-Lauter, 15, 209, 213, 221, 226, 296.
Wismar, 303, 321.
Wilzbourg, 162.
Witichind, chroniqueur, 254, 255.
Wito, 180.
Witta de Burabourg, 155, 159, 170.
Wittichindsberg, 202.
Wizo ou Wizon, 177, 180, 234.
Wolfenbüttel, 203, 227.
Wolfhere de Hildesheim, 222.
Wolfram von Eschenbach, 316.
Worms, 60, 62, 77, 117, 118, 131, 175, 189, 195, 202, 208, 218, 226, 293, 306.
Wulfilaich, 76, 90.
Wulpen, 194.
Wulphar de Reims, 197.
Wunnebald, 155, 162.
Wurtemberg, 125, 158, 227, 235, 262.
Würtzbourg, 152-154, 156, 160, 161, 201, 209, 214, 297.
Wyk, (bataille de), 144.

Xanten, 225, 245, 301.

Yeu (île d'), 113.
York, 143, 177.
Yonne, 244.
Yssel, 146, 194.

Zacharie, pape, 156, 171.
Zell im Wiesenthal, 126.
Zuidersée, 146, 194.
Zurich, 122.
Zwiefalten, 262.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface 7
Introduction 17

LIVRE PREMIER
PÉRIODE MÉROVINGIENNE
(486-752)

CHAPITRE Ier

Formation au sein des Gaules des États de Neustrie et d'Austrasie opposés l'un a l'autre 39
Sommaire. — Obstacle orographique déterminant la séparation de la Neustrie d'avec l'Austrasie 39
Comment s'opéra l'invasion 40
Généralités 41

CHAPITRE II

La romanisation des Francs conquérants de la Neustrie. — Consolidation de l'État de Neustrie 42
Sommaire. — Etat de romanisation des Gaules 42-43
Divisions administratives romaines 43-44
Réorganisation des cités 44
Le christianisme 45
Les premiers évêchés 45
L'Eglise au ve siècle 45
Les immigrations et les invasions 46-49
Childéric, roi des Francs de Tournay 49-51
La première rédaction de la loi salique 48-49
Les Barbares et la propriété rurale 49
Les causes politiques de la conquête 51-54
Mort de Childéric (481) 51
Son tombeau 51

Pages
Chlovis Ier 51
Le clergé gaulois et les Francs 52
Saint Remi de Reims 52
Le baptême de Chlovis Ier 52-53
Causes ethnologiques de la romanisation des Francs en deçà des Ardennes 54-55
L'état de la société française au temps de Chlovis .....

CHAPITRE III

La romanisasion des Francs en Austrasie par le contact de la Neustrie, de la Bourgogne et de l'Aquitaine 57
Sommaire. — 1° *Généralités.* — Situation générale de l'Austrasie au VIe siècle par rapport au reste des Gaules 58-63
Les causes intérieures de sa civilisation 59
Vestiges de traditions romaines 60
Etat de ces provinces orientales après l'invasion 61
2° *La civilisation en Austrasie depuis Thierry Ier à la mort de Théodebert Ier* (511-548). — Thierry, premier roi d'Austrasie (511-534) 63
L'action civilisatrice des provinces occidentales et méridionales 66
Celle de l'Auvergne 65
Ce que l'Austrasie en tira 66
Les idées importées par Thierry 67
Il donne une première législation écrite au pays 68
Théodebert Ier (534-548) 69
Progrès de la latinisation à son époque 69-70
Ministres gaulois 69
La civilisation par les évêques gallo-romains à l'intérieur 70
Débris des municipalités romaines 70
Les premières écoles 72
L'influence des conciles 72-73
Résultats de cette évolution 74
Renaissance des pays de Trèves, de Mayence, de Cologne, etc., par les efforts des évêques gallo-romains 73-77
Opinion de la science allemande sur ces premiers évêques comme civilisateurs 78-79
3° *La civilisation en Austrasie depuis Théodebald Ier à la fin de la dynastie des Mérovées* (548-752). — Théodebald Ier (555) 79
Chlotaire Ier 79
Sigebert Ier († 575) 80
Cour latine à Metz 81
Les premiers seigneurs francs lettrés 81-82
Brunehault et Childebert II († 596) 83
La charge de Maire du palais 84

Pages
Latinisation croissante de la cour..... 84-87
La chapelle royale..... 85
L'école du palais au temps de Brunehault..... 85
La gouvernante et le précepteur latins des enfants du roi..... 86
Les châteaux et les villégiatures..... 86-87
L'administration et le fisc..... 87
Le service des postes..... 88
Les décrets de Childebert II empruntés à la législation romaine..... 88
Les relations extérieures..... 89
Saint Colomban arrive en Austrasie..... 91
Mort de Brunehault (613)..... 93
L'abbaye de Luxeuil..... 91
Son importance civilisatrice..... 92, 99
Le clergé germanique se substitue au clergé gaulois.. 96
L'Austrasie est mûre pour porter la civilisation au delà du Rhin..... 99
Les premiers monastères en Austrasie..... 100-103

CHAPITRE IV

FONDATION DES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DE CIVILISATION EN GERMANIE PAR LES AGENTS DES ROIS DE FRANCE..... 104
SOMMAIRE. — 1° *Généralités.* — Etendue de la Germanie barbare..... 105
Son état au point de vue de la civilisation..... 105-106
Le rôle des premiers couvents..... 105
La Germanie romaine..... 107
Le *limes danubianus*..... 107
Les anciennes provinces romaines sur le haut Rhin et le Danube..... 107-110
Leur ancienne situation..... 111
Les invasions barbares et les populations romanisées dans les vallées des Alpes..... 110-111
2° *Missionnaires romano-francs en Belgique et en Hollande.* — Etat préalable de ces contrées..... 111
Saint-Amand..... 113
Ses efforts..... 113-114
Saint Eloi en Belgique..... 114
Saint Hubert..... 115
Listes des abbayes fondées par ces missionnaires et ayant donné naissance à des villes..... 115-116
3° *Missions et fondations le long du Rhin allemand.* — Au diocèse de Spire..... 117
Dans celui de Worms..... 118
Dans celui de Strasbourg..... 118
Listes de monastères fondés..... 118-120
4° *Missions et fondations en Suisse et en Souabe.* — Au diocèse de Windisch..... 120-121
Le diocèse de Coire..... 121

Pages
Celui d'Augsbourg..... 121
Fridolin..... 122
Colomban et sa mission..... 123
Théodebert, roi d'Austrasie, lui donna l'idée d'évangéliser les Alémans..... 123
Successeurs de Colomban..... 124
Pirmin..... 125
Caractère colonial des premiers établissements..... 125
Liste des établissements fondés..... 126-129
5° *Missions et fondations en Bavière.* — Etat de progrès de ces contrées..... 129
Les lois bavaroises de l'époque..... 131-132
Eustase de Luxeuil prépare le terrain..... 130
Saint-Amand en Bavière..... 130
Le Poitevin Emmeran fonde l'évêché de Ratisbonne... 130
Rudpert de Worms fonde celui de Salzbourg..... 131-132
Le Parisien Corbinien fonde l'évêché de Freising et organise l'Eglise dans le Tyrol méridional..... 133
Liste des établissements fondés..... 133-135

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE CARLOVINGIENNE

(752-987)

CHAPITRE V

LES MISSIONS ANGLO-SAXONNES EN GERMANIE SOUS LES MAJORDOMES CAROLINGIENS..... 139
SOMMAIRE. — 1° *Généralités.* — Raison d'être sociologique de l'élément anglo-saxon en Germanie..... 140
Décadence du clergé gallo-franc par l'effet des victoires des Majordomes..... 141
Vandalisme de Charles Martel..... 140
Evolution subite de l'église anglo-saxonne..... 141-142
2° *Missions et fondations en Frise.* — Les premiers collaborateurs anglo-saxons de saint Amand..... 143
Livinius..... 143
Wilfrid, ex-évêque d'York..... 143
Expulsés de Frise, les missionnaires anglo-saxons se réfugient en France..... 144
Pépin d'Herstall force les Frisons à tolérer chez eux les missions chrétiennes..... 144
Nouvelles relations pacifiques..... 144
Willibrord, apôtre des Frisons..... 144
Pépin d'Herstall protège et appuie son œuvre, promet des récompenses à qui veut se faire baptiser..... 145
La France fait don à Willibrord de l'abbaye d'Echternach..... 145

Pages

Charles Martel met fin aux persécutions des missionnaires en Frise 146
Les collaborateurs de Willibrord 146
Intervention de l'abbaye de Saint-Wandrille (Fontenelle) dans l'évangélisation de la Frise 146-147
Apparition de Winfrid ou saint Boniface 147-148
3° *Missions et fondations en Hesse et en Thuringe.* — Boniface 148-149
Il entreprend d'organiser l'Eglise dans ces pays 149
Son but secret est de rattacher l'Eglise allemande à Rome en la détachant de l'Eglise gallo-franque 151
Histoire des Hessois 149
La France avait préparé le terrain chez eux 150
Histoire des Thuringiens 152
Boniface ne peut faire un pas sans la protection du roi Franc 151
Il vient, en 723, à Valenciennes, chercher appui et protection 151
Lettres de recommandations 151-152
Ses collaborateurs 149, 155
Fondation des premiers évêchés allemands 157-162
4° *Missions et fondations en Bavière.* — Boniface en Bavière 162-165
Les causes du peu de succès de sa mission 164
Les luttes de ce pays contre la France 163-165
Boniface s'y rend pour sonder le terrain et y fait la connaissance de Sturm 163-164
La Bavière indépendante le charge de réorganiser l'Eglise 164
Il ne fait qu'apporter la consécration papale à l'œuvre des missionnaires français 164
La Bavière est incorporée à la monarchie franque par Pépin 165
Appréciations de la science allemande sur les effets des luttes avec la France 165

CHAPITRE VI

La renaissance carolingienne en général 166
Sommaire : 1° *La réorganisation de l'Eglise gallo-franque sous Pépin le Bref, Carloman et Boniface* (741-768). — Observations générales 167
Epuration du clergé par les soins de Pépin et de Carloman 168
Le Concile de Lestines en 743 168
Celui de Soissons (743) 169
Le premier grand Concile franco-germanique, en 745 170
Pépin entre en relations avec le Pape à l'insu de Boniface 170
Carloman abdique (747) 170
La France et le Pape 170-172

Pages
Pépin se fait sacrer roi 171
2° *La personnalité de Charlemagne.* — On le rencontre pour la première fois à Paris et à Saint-Denis..... 172
La translation des cendres de saint Germain à Saint-Germain-des-Prés de Paris, en 754..... 172
Un miracle. — Ignorance dans laquelle on est sur le lieu et la date de la naissance de Charles..... 172
Le partage de l'Empire..... 173
L'on peut déjà prévoir la prochaine séparation entre la France et l'Allemagne 173
Mort de Pépin le Bref (24 septembre 768)..... 174
Brouille entre Charlemagne et son frère Carloman.... 174
Les différentes épouses de Charlemagne..... 175
Sa descendance 175
Les premières réformes 176
Ses mérites..... 176
La supériorité de l'Angleterre sur la France au point de vue des études 176
3° *Les collaborateurs de Charlemagne, l'Ecole et l'Académie du Palais.* — Recrutement de savants..... 177
Alcuin 177-179
Sa vie et ses œuvres..... 177-179
Ses disciples venus avec lui : Sigulf, — Wizo, — Frédégise 179
Les savants italiens : Pierre de Pise..... 177
Paul le Diacre..... 180
Paulin d'Aquilée 181
Fardulphe..... 181
Les autres. — Angilbert et Berthe 182
Eginhard..... 183
Ses œuvres 183
La *Vita Karoli*..... 183
L'Ecole palatinale 184
L'Académie 185
4° *Mesures civilisatrices générales et leurs effets.* — Mesures pour relever le niveau intellectuel du clergé. 185
Mesures en faveur de l'instruction publique..... 186
Charles reprend les édits des Mérovingiens tombés en désuétude 186
La renaissance des chroniques 188
Les Annales..... 188
La civilisation sous les successeurs de Charlemagne... 189
Louis le Débonnaire 189
Après la mort de Charles, la production littéraire en France augmente..... 189
Agobard de Lyon 189
Hincmar de Reims..... 189
Les grandes écoles..... 189
Saint-Martin de Tours..... 189
Saint-Riquier..... 190
Elnon..... 190

CHAPITRE VII

Pages

L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE DANS L'ALLEMAGNE DU NORD PAR CHARLEMAGNE 191
SOMMAIRE. — La Frise 192
Ecoles d'Utrecht 191
Consolidation du christianisme 192
La Saxe : Histoire des Saxons avant la conquête 192-194
Extension du christianisme avant Charlemagne 194
Ce fut la Frise et Utrecht qui préparèrent la Saxe 194
Les guerres de Charles en Saxe 195
La conversion par force 196
Fondation des évêchés de Münster, Osnabrück, Paderborn, Minden, Brême, Verden, Hildesheim, Halberstadt, Hambourg; Corbie près Amiens intervient dans l'évangélisation de la Saxe 197-204
Anschaire de Corbie, fonde des écoles à Hambourg ... 204-205

CHAPITRE VIII

LA RENAISSANCE CAROLINGIENNE EN ALLEMAGNE 206
SOMMAIRE. — 1. *Généralités.* — Pourquoi la renaissance fut plus lente à éclore en Allemagne 207
Les effets furent plus durables 208
Son caractère scolastique 208
La France fonde la littérature allemande 209
La langue allemande en général 210
Les missionnaires gallo-francs, traduisant en allemand, pour le peuple, les formules sacrées, créent les premiers monuments de la langue allemande écrite 211-213
Evénements politiques après le partage 213
Institutions publiques passées de France en Allemagne, à la suite du partage 214
2. *La renaissance carolingienne dans la Saxe.* — Prompte éclosion du mouvement des idées en Saxe 215
Les cathédrales et les monastères récemment fondés par la France participent à l'éclosion des études 215
Werden 215
Le *Héliand*, le plus ancien monument de la langue vieux-saxonne 216
La nouvelle Corbie en Saxe, fondée par l'ancienne Corbie, près Amiens 216-217
Etudes et bibliothèques 216-217
Bovon Ier et Bovon II de Corvey 217
Le *Poeta Saxo* 217
L'évêché de Brême 218
Celui de Hambourg 218
3. *La renaissance carolingienne dans la Hesse et en Thuringe.* — Fulda 218-222
Son école 219-222

Pages
Les premiers élèves qu'elle envoie en France..... 219
Raban va à Tours..... 219
Il devient le *præceptor Germaniæ*..... 220
Il fonde l'enseignement en Allemagne..... 220
Ses ouvrages..... 220
Toute l'Allemagne intellectuelle de son temps est disciple de cet élève de Saint-Martin de Tours..... 221
Les premières grandes Annales d'Allemagne ; Fulda.. 222
Hersfeld..... 222
4. *La renaissance carolingienne dans les évêchés rhénans.* — Cologne..... 222-223
On y fait copier les livres envoyés au roi de France... 223
Trèves..... 223
Le *chronicon* de Regino..... 224
Prüm..... 224-225
Ses professeurs français : Adon, archevêque de Vienne. 224
Alderich, archevêque de Sens..... 224
Mayence..... 225
Worms..... 226
Spire..... 226
L'abbaye de Wissembourg-sur-Lauter et le premier grand monument de la littérature du haut allemand. 226-227
5. *La renaissance carolingienne dans l'ancienne Alémanie* (Suisse allemande, Souabe). Saint-Gall..... 227
Les débuts de son école..... 227-228
Les premiers professeurs sortent des écoles françaises. 228
Notker..... 228-229
Tutilon..... 228-229
Les *gesta Karoli* du moine de Saint-Gall..... 229
Reichenau..... 230
Waldo, élève de l'Académie du Palais..... 230
Wadilcoz à Tours..... 230
Catalogue de la bibliothèque, en 822..... 230-233
Haïto..... 231
Walafried Strabon..... 221-231
Ses relations avec les Gallo-Francs..... 231
6. *La renaissance carolingienne en Bavière.* — Les dévastations des Magyars en Bavière..... 232
Freising fait élever en France Leidrad et Arnon..... 233
Salzbourg..... 233
Professeurs et manuscrits de Saint-Amand en France. 233-234
Arnon a étudié à Saint-Amand. Alcuin fait rédiger les premières annales de Salzbourg..... 233-234
Ratisbonne..... 234
Passau..... 235
Augsbourg..... 235

LIVRE TROISIÈME

PÉRIODE CAPÉTIENNE

De 987 à la fin du moyen âge.

CHAPITRE IX

Pages

L'évolution française, depuis Hugues Capet 239
Sommaire. — Raisons ethnologiques de l'hégémonie politique et intellectuelle du centre de la France 239-241
Les causes de la célébrité de Paris 241
Symptômes d'évolution 241 242-246
Les réformes monacales françaises 242
Cluny 242-243
Son influence sur le développement du style roman 242
La Grande-Chartreuse 243
Cîteaux, Clairvaux, la Ferté, Pontigny, Morimond 244
Extension européenne de Cîteaux 244
Son influence sur le développement du style ogival 244-245
Prémontré 245
Son extension 245
L'évolution des études 245-246
L'Université de Paris 245
Les autres universités de France 245
L'influence universelle de l'école de Paris, d'après les historiens allemands 245-246
Les expéditions françaises d'outre-mer 246-247
Leurs causes 247
Les croisades 247
Les possessions françaises en Palestine 247
A Constantinople et en Grèce 247
Dans la péninsule balkanique et en Hongrie 247
La chevalerie 248

CHAPITRE X

Etat de la civilisation en Allemagne sous les premiers empereurs de la maison de Saxe 249
Sommaire. — La succession de Charlemagne en Germanie 249-251
Déposition de Charles le Gros 250
Henri Ier et les Othons 251
Hégémonie de la Saxe 251
Les Othons continuent de marcher dans les traces de Charles 252
Ils fondent, comme leurs prédécesseurs et d'après leur modèle, des évêchés et des couvents 252
Exotisme latin et grec à leur cour 252-254

Pages
Othon Ier s'entoure de Français..... 252
Gerbert d'Aurillac..... 252
Mauvais aloi du classicisme de cette époque..... 253
Témoignages de l'histoire allemande à ce sujet..... 253
Pourquoi il faut de la complaisance pour appeler cette période brillante..... 254
Elle ne fut qu'une époque de décadence..... 253-256
Seules les abbayes fondées par Charlemagne ou sur son modèle donnent quelques auteurs de marque.... 255

CHAPITRE XI

Introduction en Allemagne des réformes monastiques françaises et leur influence sociale, économique et politique..... 257
Sommaire. — Cluny; difficultés de s'établir sur le sol allemand..... 257-259
Cluny et les empereurs d'Allemagne..... 258
Cluny à Paderborn..... 259
Cluny sous l'étiquette allemande..... 260
Hirschau..... 261
Liste de monastères fondés ou réformés..... 261-263
Corruption monacale en Allemagne..... 262-263
Les Prémontrés en Allemagne..... 263
Progrès et diffusion de cet Ordre..... 264
Les Chartreux..... 264
Ramifications allemandes de Cîteaux..... 261-267
Disciplines dans la filiation..... 266
Morimont et les maisons allemandes..... 266-267
Clairvaux en Allemagne..... 267
Effets sociaux des Ordres français fondés en Allemagne. 267
Résultats économiques de Cluny..... 268-271
Cluny fonde le premier code pénal allemand..... 269
Cîteaux rattache à l'Allemagne les contrées orientales. 271
Les moines de Cîteaux, cultivateurs et défricheurs de la Germanie..... 272
C'est aux Cisterciens que l'Allemagne doit sa participation aux Croisades..... 274

CHAPITRE XII

L'influence des écoles françaises sur le développement des études en Allemagne et la fondation des premières universités allemandes par la France..... 275
Sommaire. — Période antérieure à la fondation de l'Université de Paris..... 275-279
Allemands de marque venant faire leurs études en France..... 276-282
Othon de Freising..... 277
Conrad son frère..... 277

Pages
Période de l'Université de Paris..... 279-282
Personnages de marque..... 279-282
Jean Tauler..... 280
Pierre d'Aspelt..... 281
Jean, roi de Bohême..... 281
Charles IV, empereur..... 281
Fondation des premières Universités allemandes sur le modèle de celle de Paris..... 282-290
Généralités..... 283 285-289
Prague..... 283-284
Vienne..... 286
Heidelberg..... 287
Cologne..... 287
Erfurt..... 288
Premiers professeurs parisiens en Allemagne..... 287-288

CHAPITRE XIII

La fondation de l'art allemand sous l'influence de la France..... 291
Sommaire. — Germes d'architecture antiques importés par Charlemagne dans les contrées rhénanes..... 291-292
Ce que la science allemande pense de ce style..... 292
L'architecture guerrière vient de France..... 293-294
Villes fortifiées d'après le modèle français..... 294
Les premiers châteaux-forts en Allemagne..... 293
Cluny, véhicule du style roman..... 295-296
Ligne de diffusion..... 296
Principaux monuments romans en Allemagne..... 296-298
Paderborn, Hildesheim, Würtzbourg, Passau, Osnabrück..... 296-298
Cîteaux et le style ogival..... 298-304
Comment et où il se forma. — Pourquoi l'Allemagne lui demeura d'abord réfractaire..... 299
Saint Bernard de Clairvaux, principal propagateur de l'art ogival en Germanie..... 300
Ligne de diffusion..... 301-304
Notre-Dame de Trèves..... 300
Kreuznach, Marburg, Oppenheim, Magdebourg, Cologne, etc..... 301-304
Autres analogies..... 302-304
Les autres arts : sculpture, peinture, enluminures, emboîtent le pas à l'architecture..... 303

CHAPITRE XIV

La littérature allemande naissant sous l'influence de la littérature et de la chevalerie françaises..... 305
Sommaire. — Causes de l'éclosion de la poésie profane.. 305-320

Pages

L'affranchissement des communes en France et en Allemagne 305-306
Naissance de la bourgeoisie allemande 306
Eclosion de la chevalerie allemande 307
L'influence et les goûts français encouragés par les empereurs 308
Tout le monde parle français en Allemagne 309-312
Gallomanie ridicule 309-312
Modes parisiennes 310
Instituteurs et gouvernantes français dans les châteaux 309
Réputation de la France auprès de la haute société allemande 311
Les Minnesänger imitent les trouvères 312-316
La poésie lyrique allemande 317-320
La fondation du théâtre allemand par les moines français 320-322

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

DC
33
C43

Chélard, Raoul
La civilisation française dans le développement de l'Allemagne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY